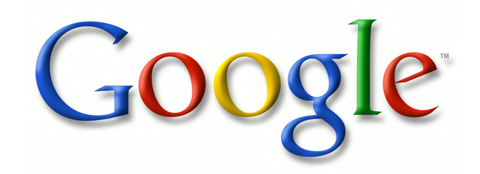
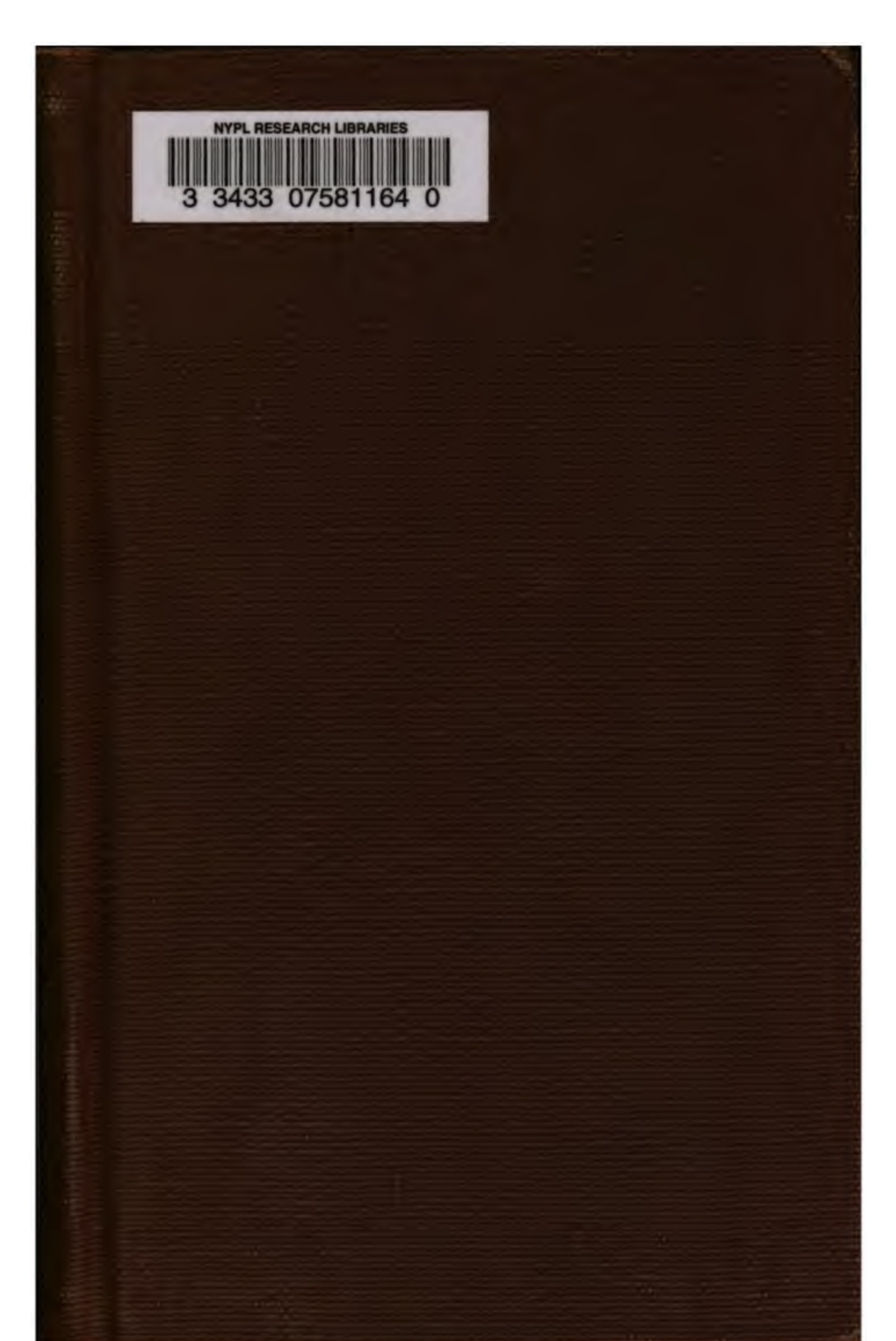
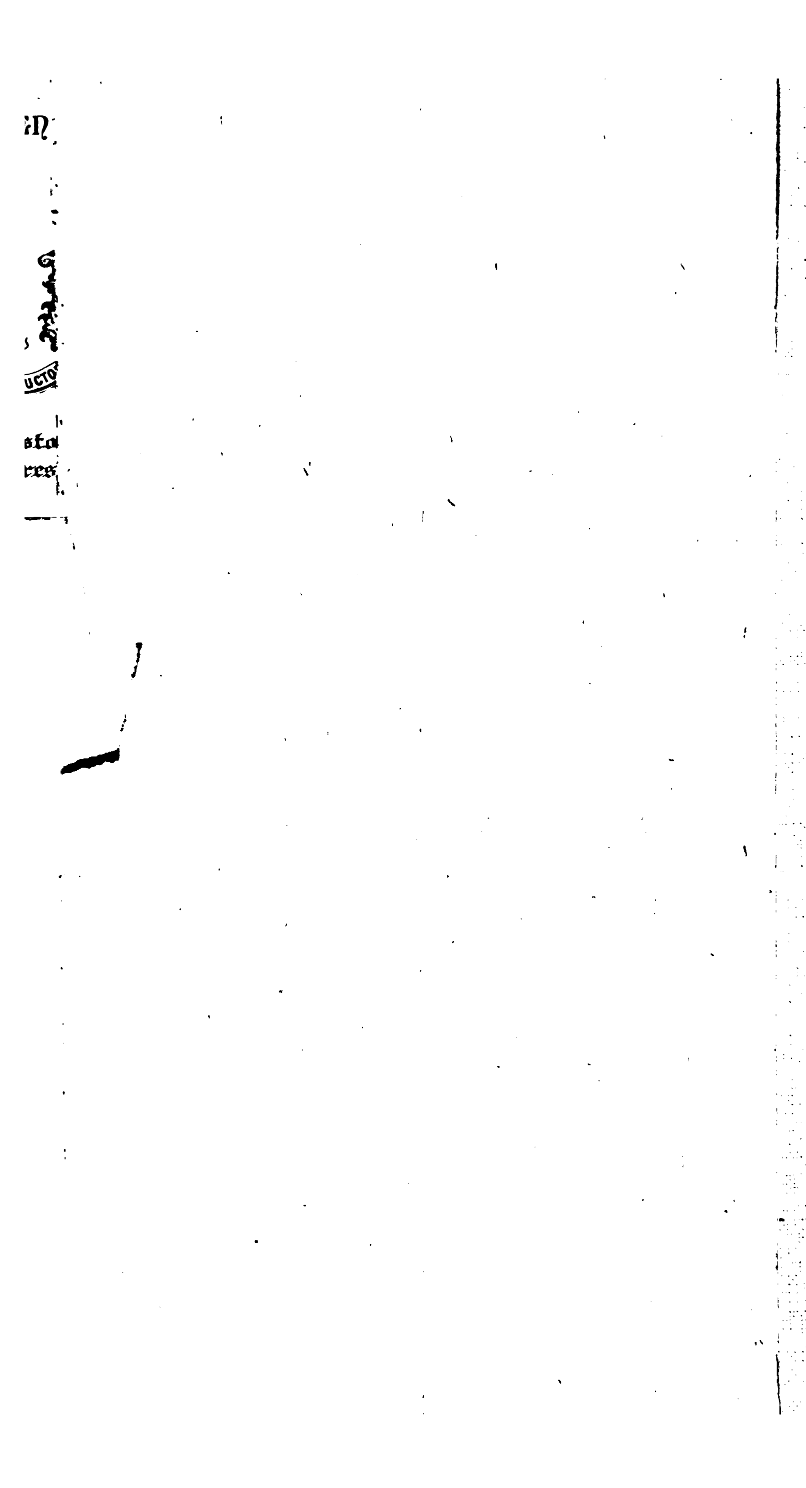



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581164 0


ANNEX



THÉATRE

DE

GEORGE SAND

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

THÉATRE

DE

Dudevant (Amantine Lucile Aurore Dupin

GEORGE SAND

CLAUDIE.

LUCIE. — LE PRESSOIR. — FLAMINIO.

**



PARIS

COLLECTION HETZEL

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

CLAUDIE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE

REPRÉSENTÉ

POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

LE 11 JANVIER 1851

A M. BOCAGE

DIRECTEUR DU THÉATRE DE L'ODÉON.

—

Mon ami, après la représentation de *Claudie*, comme après celle de *François le Champi*, j'éprouve le besoin de vous dire tout haut que c'est à vous, à vos conseils et à vos soins que je dois la satisfaction du public et la mienne propre.

Ce contentement personnel serait complet, si j'avais pu refaire ma pièce, pour ainsi dire sous votre dictée, lorsqu'à Nohant, au coin du feu, vous me l'analysiez à moi-même, en me montrant le meilleur parti que je pouvais tirer des situations et des caractères. Mais comme j'ai fait tout mon possible pour bien écouter et pour bien profiter, je m'applaudis intérieurement de ma confiance et de ma docilité. Prenez donc votre part avant moi du succès littéraire de *Claudie*, car j'ai un vrai, un profond plaisir à reconnaître qu'il vous appartient dans ce qu'il y a d'essentiel et d'indispensable pour une œuvre dramatique, la composition et le résumé.

Quant à la science charmante de la mise en scène, tout ce qui s'occupe de théâtre sait que vous y excellez. Quant au

génie dramatique de l'acteur, les applaudissements et les larmes du public le proclament chaque soir avec plus d'éloquence que je ne saurais le faire. Moi aussi j'ai pleuré en vous voyant et en vous écoutant : je ne savais plus de qui était la pièce, je ne voyais et n'entendais que votre douleur et votre piété, et comme le cœur saisi et rempli d'émotion ne trouve guère de paroles, ici comme là-bas, je ne sais que vous dire : « Merci, c'est beau, c'est bien, c'est bon. »

Remerciez pour moi aussi ces rares artistes qui ont personnifié, avec tant de conscience et de savoir, les divers types de *Claudie*. M. Fechter, qui a idéalisé celui de Sylvain en lui conservant la vérité, talent hors ligne et incontestable; Mme Génot, la tendre et ardente mère qui, avec l'excellent père Fauveau (M. Perrin), sait faire pleurer à un lever de rideau; la belle Mme Daubrun à la voix harmonieuse, au jeu digne dans la franchise et la rondeur; M. Barré, qui ne m'a fait regretter ni désirer rien de mieux pour l'interprétation du rôle de Denis Ronciat; Mlle Lia Félix; enfin tous, remerciez-les pour moi, d'avoir fait de *Claudie* un spectacle émouvant et vrai qui leur doit toute la sympathie qu'il obtient.

Et à vous, mon ami, merci surtout, merci encore et toujours, pour le passé, pour le présent et pour l'avenir.

George Sand.

Nohant, le 15 janvier 1851.

L'auteur de *Claudie*, ayant donné à ses personnages des noms plus ou moins répandus dans le pays qu'il habite, et familiers à son oreille, ne suppose pas que les citoyens de campagne qui portent ces noms pourraient se croire désignés dans un ouvrage de pure invention. Pourtant, s'il en était besoin, il déclarerait, et il déclare d'avance qu'il les a pris au hasard, et sans connaître aucune particularité à laquelle il ait voulu faire allusion.

G. Sand.

PERSONNAGES

LE PÈRE RÉMY, ancien soldat, vieux moissonneur (octogénaire)	M. BOCAGE.
CLAUDIE, sa petite-fille, 21 ans	Mlle LIA FÉLIX.
LA GRAND'ROSE, paysanne riche, propriétaire de la métairie, 25 à 30 ans, belle femme élégante	Mme DAUBRUN.
FAUVEAU, métayer de la Grand'Rose, paysan aisé, 50 ans	M. PERRIN.
LA MÈRE FAUVEAU, sa femme, 45 à 50 ans	Mme GÉNOT.
SYLVAIN, leur fils, 25 ans	M. FECHTER.
DENIS RONCIAT, paysan faraud, 30 ans	M. BARRÉ.
UN CORNEMUSEUX	M. BÉRAUD.

La scène se passe à la métairie des Bossons.

CLAUDIE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour de ferme. Un hangar élevé occupe le premier plan et unit deux constructions, dont on voit de chaque côté les portes conduisant dans l'intérieur des logements. Aux autres plans, différentes constructions, comme étables, écuries, pigeonnier. Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel on voit la campagne. La porte de droite au premier plan où il y a trois marches est celle du logement de la Grand'-Rose. Celle de gauche est la porte du logement des métayers. Un peu au-dessus et presque au milieu du théâtre, est un puits avec une auge à laver. Autour de l'auge ou sur les bords du puits, sont groupés sans ordre des vases rustiques. Sur le devant du même côté, une table, chaises.

SCÈNE I

FAUVEAU, ROSE.

FAUVEAU, assis à la table; devant est une ardoise encadrée, et près de lui est une grande bourse en cuir. Il est en train de compter de l'argent. Il aperçoit la Grand'Rose qui entre du fond à gauche et qui se dirige vers son logement. — Étonné.

Ah! c'était bien l'heure que vous arriviez, notre maîtresse!

ROSE, sur les marches et se retournant.

Ah! c'est toi, père Fauveau!...

FAUVEAU, se levant. Il boite un peu de la jambe gauche.

Le temps me durait, depuis quinze jours qu'on ne vous a point vue! C'est vrai, je me trouve étrange quand vous n'êtes point à la maison.

ROSE, ôtant son manteau.

Que veux-tu, mon vieux? j'avais ce restant d'affaires à la ville pour la succession de mon mari. (Elle va déposer son manteau dans l'intérieur et revient de suite.)

FAUVEAU.

Ces affaires-là ne prendront donc point finissement? depuis trois ans que vous êtes veuve!

ROSE.

Tu sais bien, père Fauveau, qu'il faut patienter quand on se met dans les procès! mais, par la grâce de Dieu, m'en voilà débarrassée, j'ai gagné le mien.

FAUVEAU.

Bien gagné? là, en appel?

ROSE.

En appel! (Elle descend les marches et s'assied du même côté.)

FAUVEAU.

Diache! vous voilà riche, à cette heure... madame Rose? une métairie comme celle-ci! (Regardant autour de lui avec complaisance.) Et je dis qu'elle est sur un bon pied, la métairie des Bossons, et qu'il y a du plaisir à en être métayer! Avec les trois locatures qu'on vous contestait... ça vous fait pas beaucoup moins de trois mille bonnes pistoles au soleil.

ROSE.

Oui, trente mille francs approchant. Ah çà, où en êtes-vous de la moisson? avez-vous rentré le tout?

FAUVEAU.

Ma fine, vous arrivez bien à propos pour la gerbaude, et dans une petite heure d'ici, je crois bien que mon garçon

Sylvain viendra vous chercher, s'il vous sait de retour, pour voir lever la dernière gerbe et y attacher le bouquet.

ROSE.

Alors, on dansera et on soupera?

FAUVEAU, regardant à gauche.

Tout est prêt... les femmes sont en train de désenfourner, et le cornemuseux est déjà rendu. Ah! l'on comptait bien sur vous, car Denis Ronciat est déjà venu deux fois à ce matin, pour savoir si vous étiez arrivée.

ROSE.

Denis Ronciat? de quoi est-ce qu'il se mêle?

FAUVEAU.

Dame! puisqu'on dit que vous vous mariez tous les deux!

ROSE.

Si nous nous marions tous les deux, ça sera chacun de son côté!

FAUVEAU.

Peut-être bien que vous ne voulez point dire ce qui en est. Excusez-moi si je vous offense; mais pour sûr, vous ne tarderez pas à vous remarier... ça ne peut guère tourner autrement, à votre âge, riche, belle femme et point sotte que vous êtes! est-ce que vous voilà faite pour rester veuve?

ROSE, se levant.

A vingt-huit ans, ça serait dommage, n'est-ce pas? Eh bien, je ne dis pas non... mais il me faudrait rencontrer un épouseux à mon idée.

FAUVEAU, avec intention.

Et votre idée, dame Rose, ça serait un joli gars de vingt-cinq ans, bon sujet, courageux au travail, qui soignerait vos biens et qui ne vous mangerait point votre *de quoi*.

ROSE.

Sans doute!

FAUVEAU.

Je veux gager aussi que vous tiendriez à la conduite plus qu'à la fortune, et que vous ne demanderiez pas à vous enrichir autrement que par la prospération de vos biens.

ROSE.

A savoir ! je suis en position de doubler mon avoir par un bon mariage, et si ça se trouvait avec la bonne conduite et le ménagement...

FAUVEAU.

Ah ! voilà ! c'est le tout d'y tomber ! les garçons riches, voyez-vous, ça aime la dépense et le divertissement... ça court la ville, les assemblées, ça boit la bière et le café... ça roule partout, hormis au logis ; ça ne toucherait pas le manche d'une pelle ou les orillons d'une charrue pour tout au monde... ça fait de rudes embarras et de la pauvre ouvrage ! Votre Denis Ronciat, je vous le dis, moi, au risque de vous offenser, votre Denis Ronciat ne vous convient point. C'est un coureux de femme, une tête à l'évent, un poulain désenfargé.

ROSE.

Je sais ça, et ne tiens point à lui... cependant il a des biens du côté de Jeux-les-Bois, des beaux biens, à ce qu'on dit.

FAUVEAU.

Ses biens ! ses biens, les connaissez-vous ?

ROSE.

Non ; j'ai jamais été par là.

FAUVEAU.

Ah ! c'est que je les connais, moi ! c'est du bien de Champagne, comme on dit ; cheti' pays ! terre de varenne ! c'est maigre... Les plus mauvaises terres de chez nous seraient encore de l'engrais pour les meilleures des siennes... et puis, c'est mal gouverné ! un propriétaire qui, depuis quatre ou cinq ans, ne réside point chez lui ! A cause, qu'il ne réside plus chez lui ?

ROSE.

Je ne sais pas... Pour l'instant, il dit que c'est à cause qu'il est amoureux de moi qu'il s'est établi par ici.

FAUVEAU.

Il n'y a pas cinq ans qu'il vous connaît, il n'y a pas seulement six mois. Et avant, où a-t-il passé? partout, excepté chez lui! Un homme qui ne se plaît point dans son endroit, c'est pas grand'chose, je vous dis, et peut-être bien que ça a plus de dettes que de quoi les payer.

ROSE.

Je ne te dis pas non... Ah! c'est diantrement malaisé de bien choisir.

FAUVEAU, avec intention.

Tenez! sans comparaison, il vous faudrait un homme comme mon Sylvain.

ROSE.

Tu m'as déjà dit ça. Ton Sylvain est un bon sujet, je ne vas pas contre; mais qu'est-ce qu'il a? ses deux bras et rien avec.

FAUVEAU.

Et son bon cœur pour vous aimer?... et sa bonne mine pour vous faire honneur?... et ses petites connaissances pour régir vos biens? Savez-vous qu'il lit, écrit et fait les comptes quatre fois mieux que votre Ronciat?

ROSE.

Je sais qu'il n'est pas bête ni vilain, et qu'une femme n'aurait point à rougir de lui... mais il a un défaut, ton Sylvain! un grand défaut, qui pourrait bien molester le sort d'une femme.

FAUVEAU.

Quel défaut donc que vous lui trouvez?

ROSE.

Il est... je ne sais comment dire. Il est trop critiquant, trop

près regardant à la conduite des femmes. Il n'excuse pas le plus petit manquement, il voit du mal dans tout, il trouve de la coquetterie dans un rien; enfin, je crois qu'il serait jaloux et querelleux en ménage.

FAUVEAU, embarrassé.

Ah! pour ça, vous vous trompez bien.

ROSE.

Non! non! je le connais, va! je l'ai observé! et, ma fine, tant qu'à prendre un homme qui vous fasse enrager, autant vaut le prendre un peu riche.

FAUVEAU.

Je sais bien qu'il ne l'est point; aussi, je ne vous parle pas de lui. Il n'y prétend rien, lui, le pauvre enfant, il n'oserait. Et si pourtant, il vous aime, voyez-vous! Il ne donne pas un coup de pioche à vos terres sans avoir dans son idée de vous contenter.

ROSE.

Vrai? tu crois?

FAUVEAU.

Et quand on lui parle de votre mariage avec Denis Ronciait, il prend un souci... on dirait qu'il tremble la fièvre! (Regardant vers le fond.) Tenez, voilà sa mère qui vous le dira tout comme moi.

ROSE.

Eh! non! ne me parlez point de ces badineries-là devant elle.

SCÈNE II

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU, ROSE.

FAUVEAU, à la mère Fauveau qui entre du fond et qui se dirige vers porte de gauche. Elle porte un grand panier couvert d'une serviette.

Eh bien, femme? vous ne dites donc rien à notre maîtresse? vous ne lui demandez point ses portements?

LA MÈRE FAUVEAU, qui a déposé son panier près du puits, allant à Rose et lui prenant les mains.

Oh ! je l'avais vue avant vous, et les portements de notre bourgeoise sont écrits tout en fleurs sur sa figure.

FAUVEAU, passant à la gauche de Rose, à sa femme.

Ça c'est bien dit. Mais écoutez donc, femme ! c'est-il pas vrai que, depuis un tour de temps, notre Sylvain est tout chose... comme contrarié, comme chagriné, dis ?

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est la vérité qu'il n'est pas bien... et j'ai grand'crainte qu'il ne prenne les fièvres après moisson.

ROSE, qui se trouve au milieu.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

LA MÈRE FAUVEAU.

J'en ignore; c'est un garçon qui ne se plaint ni ne s'écoute.

FAUVEAU.

Ça ne serait-il point qu'il aurait une amour chagrinante dans la tête ?

ROSE, bas à Fauveau.

Tais-toi donc !

LA MÈRE FAUVEAU.

J'en ai quasiment souci !... à vous dire vrai !

FAUVEAU, à Rose.

Là, je ne lui fais pas dire ! Et vous voyez si pourtant que je ne lui fais pas de questions... (A sa femme.) Dites donc, femme...

ROSE.

C'est assez, ça ne me regarde point, vos secrets de famille. Ah çà, où est-il donc, le Sylvain ?

LA MÈRE FAUVEAU.

Il est sur le charroi, le dernier charroi de blé de la gerbaude, et il ne tarde que l'heure d'arriver avec la musique et le bouquet.

ROSE, remontant vers le fond.

Je m'en vas au-devant d'eux!

FAUVEAU.

Allez, allez-y, notre maîtresse, ça vous divertira. Excusez-moi si je vous y conduis pas, vous savez que cette jambe cassée ne me porte pas encore aussi bien que l'autre.

ROSE.

Est-ce que tu en souffres toujours?

FAUVEAU.

Encore un si peu, et je ne suis point solide sur les cailloux; mais l'ouvrage n'en souffre point... je bourine dans les bâtiments et Sylvain travaille aux champs pour deux.

ROSE.

Ne te dérange pas, et ne te fatigue point trop ce soir pour la fête.. (A la mère Fauveau.) Où sont-ils, les moissonneurs?

LA MÈRE FAUVEAU.

Dans les champs des Pigerattes... A revoir, notre maîtresse! (La Grand'Rose sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE III

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU.

LA MÈRE FAUVEAU, à Fauveau qui s'est assis à droite.
Lui tapant sur l'épaule.

Qu'est-ce que c'est donc que toutes ces questions-là que vous me poussiez devant la bourgeoise?

FAUVEAU, se levant et se tâtant le front.

Femme! j'ai une idée!...

LA MÈRE FAUVEAU.

Tant pis! tu en as toujours trop, et ça te dérange de ton chemin plus que ça ne t'y avance.

FAUVEAU.

Tais-toi, femme, tu n'entends rien aux affaires... Qu'est-ce que tu dirais si je faisais marier notre garçon avec notre maîtresse?

LA MÈRE FAUVEAU.

Te voilà encore dans tes folletés! innocent, va!

FAUVEAU.

Je te dis que j'y abotterai! (Imitant sa femme qui remue la tête.) Faut pas dodeliner de la tête! La bourgeoise en tient et elle en veut!

LA MÈRE FAUVEAU.

Non, mon homme, vous songez! La bourgeoise verra bien vite que Sylvain ne veut point d'elle.

FAUVEAU.

Il ne veut point d'elle? ma fine, il est bien dégoûté!

LA MÈRE FAUVEAU.

La bourgeoise est jolie, avenante et brave femme s'il en fut; mais elle a fait un peu parler d'elle, entre nous soit dit.

FAUVEAU.

Bah! des bêtises!

LA MÈRE FAUVEAU.

Des bêtises si vous voulez; mais vous connaissez l'humeur de Sylvain. Il a ses idées, il ne veut point entendre causer sur la femme qu'il regarde, et si on dit un mot de travers, il tourne sa vue d'un autre côté. Il est plus fier là-dessus que porté sur l'argent. Faites attention à ce que je vous dis, mon vieux, et ne vous fourrez point dans des trigauderies qui ne nous profiteraient point.

FAUVEAU, avec humeur.

Oh! toi! tu ne crois jamais à rien! tu me prends pour une bête!

LA MÈRE FAUVEAU.

Non pas; mais pour un rêveux, un peu finassier, un peu

curieux, un peu fafiot, enfin! tu as de l'esprit, au fond, et un bon cœur d'homme... faut pas gâter ça par des ambitions déplacées.

FAUVEAU.

Est-ce que tu crois que Sylvain serait amoureux par ailleurs, que tu m'as dit oui, quand je t'ai questionné devant la bourgeoise?

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, je le crains...

FAUVEAU.

Tu le crains, c'est donc que...

LA MÈRE FAUVEAU.

Taisons-nous là-dessus, le voilà...

SCÈNE IV

LA MÈRE FAUVEAU, SYLVAIN, FAUVEAU.

FAUVEAU, à Sylvain qui entre du fond. Il tient une fourche qu'il dépose à droite à l'entrée. — Costume de travail. Grand chapeau de paille. Sa blouse est attachée sur son dos.

Eh bien! mon fils? te voilà si tôt rentré? As-tu rencontré la bourgeoise?

SYLVAIN.

Non, mon père, je rentre pour vous dire de tirer le vin, la gerbaude me suit. (Sa mère lui essuie la figure et l'embrasse.)

FAUVEAU.

Va donc vitement te faire propre pour présenter le bouquet à la bourgeoise.

SYLVAIN.

Oh! pour ça, mon père, je ne m'y entends point... Je ne suis point d'humeur à galantiser autour des femmes... c'est vous que ça regarde.

FAUVEAU.

Galantiser ! est-ce que c'est de mon âge ?

SYLVAIN.

C'est peut-être trop tard aussi pour moi. (Sa mère passe au milieu et tire de sa poche un dé à coudre, du fil, et remet un bouton à la chemise de Sylvain qui n'y fait pas attention et qui est tout à son père.)

FAUVEAU, étonné.

Qu'est-ce que ça veut dire, cette parole-là, trop tard à vingt-cinq ans ? et quand il s'agit de la rose des roses !

SYLVAIN.

Oui, la Grand'Rose comme on l'appelle... c'est une très-bonne maîtresse pour nous, je n'en disconviens pas. Elle a le cœur franc et la main donnante... Je lui porte le sentiment que je lui dois ; mais faut pas m'en demander plus que je n'en peux donner !

LA MÈRE FAUVEAU, qui a fini, à son mari.

Tu vois bien ? (Elle va près du puits et range différentes choses, puis elle vide son panier où se trouvent des légumes.)

FAUVEAU, à Sylvain.

A qui en as-tu ? Sur quoi me rechignes-tu là ?

SYLVAIN, allant à son père. Il se trouve au milieu.

C'est que je vous entends, mon père, et que, depuis une quinzaine, vous me voulez pousser à des idées qui ne sont point les miennes. De ce que j'ai ri quand vous m'en avez causé encore hier soir, je ne voudrais pas vous laisser croire que je peux me rendre à votre commandement.

FAUVEAU.

Je te conseille de faire le farouche ! comme si on courait après toi !

SYLVAIN.

Je ne dis point ça... la Rose n'a pas à courir après un homme ; assez courront après elle ; mais je ne me mettrai point sur les rangs... à chacun le sien.

FAUVEAU.

Qu'est-ce que tu as donc à lui reprocher? d'être un peu coquette? d'aimer à se faire brave? à se faire dire des compliments, à danser, à se divertir? Quel mal y trouves-tu?

SYLVAIN.

Je n'en trouve point... mais mon goût ne me porterait point pour une femme à qui il faudrait bailler tous ces diversements-là.

FAUVEAU.

Oui, tu prétends être jaloux! Ah! mon pauvre gars... tu n'auras jamais de bonheur en ménage avec une pareille maladie.

SYLVAIN.

Je prétends être jaloux, vous dites? Eh bien, pourquoi non, cher père? Je veux aimer ma femme à ce point-là, et je ne saurais être jaloux de madame Rose, partant je ne saurais l'aimer. Mais nous perdons le temps, là... J'étais venu aussi pour vous dire, mon père, que nous avons là quatre ou cinq moissonneurs de louage qui veulent s'en aller tout de suite, et qu'il faudrait vitement payer... (Allant à gauche.) Je m'en vas chercher l'argent?

FAUVEAU.

Non, je l'ai sur moi... c'est tous les ans la même chose... je sais qu'ils n'attendent point et qu'ils viennent vous déranger au milieu de la gerbaude... (Allant s'asseoir à la table.) As-tu mis leur compte en écrit?

SYLVAIN, se plaçant debout près de la table.

C'est inutile, je l'ai dans la tête. (A son père qui écrit sur l'ardoise.) Nous devons quinze journées à cet homme de Boussac, qui est borgne. Treize et demie à Denison du Maranbert. Vingt journées à Étienne Bigot et autant à son frère... ça fait...

LA MÈRE FAUVEAU, en dehors du hangar.

En voilà encore deux qui demandent leur paye parce qu'ils veulent partir.

SYLVAIN, *tressaillant.*

Qui donc ?

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est ce vieux, avec sa petite-fille. (*Mouvement de Sylvain. — La mère Fauveau parlant au fond.*) Eh bien ! approchez donc, mes amis, on va vous contenter. (*Elle s'assied près du puits et épluche des légumes.*)

SCÈNE V

FAUVEAU, SYLVAIN, LA MÈRE FAUVEAU; RÉMY, CLAUDIE, *tous deux la faucille en main.*

Claudie porte un petit sac.

RÉMY, *se découvrant.*

Pardon, excuse, si on vous importune, mais on voudrait s'en retourner à ce soir; on a six lieues de pays à marcher d'ici chez nous.

SYLVAIN.

Ce soir ! Vous n'y songez point !

FAUVEAU, *comptant de l'argent.*

On va toujours vous payer, si vous le souhaitez... (*Regardant Rémy.*) Ah ! c'est le père Rémy, de Jeux-les-Bois, un homme ancien, quatre-vingts ans, pas vrai ?

RÉMY, *se dressant.*

Quatre-vingt-deux ans, et qui moissonne encore...

SYLVAIN.

Un ancien militaire, qui a été sous-officier, et qui a reçu de l'éducation, mon père.

RÉMY.

Oh ! de l'éducation, pas plus que vous, maître Sylvain ! mais on a fait son devoir à la guerre, et à présent on fait sa corvée dans les champs de blé !

FAUVEAU, avec intention, regardant Claudie.

Un peu grâce à votre petite-fille, qui fait la moitié de l'ouvrage. Allons, je ne me plains pas de vous... A vous deux, vous avez sans doute fait ce que vous pouviez.

LA MÈRE FAUVEAU, qui est passée, à droite. à Claudie.

Vous paraissez vannée de fatigue, ma fille; vous allez manger un morceau devant que de partir, et votre père aussi?

CLAUDIE.

Grand merci, mère Fauveau, nous n'avons besoin de rien.

LA MÈRE FAUVEAU.

Si fait, si fait!... (Elle regarde Sylvain qui lui fait signe d'insister, puis elle retourne à son ouvrage près du puits.)

FAUVEAU.

Nous disons donc que vous avez une vingtaine de journées, je crois?

SYLVAIN, debout près de lui.

Une trentaine, mon père...

CLAUDIE, près de son père.

Faites excuse tous les deux, nous en avons vingt-cinq.

FAUVEAU, étonné.

Tant que ça?

RÉMY, regardant Claudie.

Vingt-cinq journées, pas une de plus, pas une de moins.

FAUVEAU.

Je ne dis pas non... Et vous demandez pour çà?

RÉMY.

Comptez vous-même; vous savez bien ce que vous donnez aux autres.

FAUVEAU.

Ce que je baille aux autres, oui! mais à vous deux, vous ne m'avez pas fait l'ouvrage de...

RÉMY, l'interrompant.

L'ouvrage de deux; aussi nous ne vous demandons pas de nous payer comme deux.

FAUVEAU.

Diache! je le crois bien que vous ne me demandez point ça!

RÉMY, s'animant.

Eh bien, après? Où cherchez-vous le désaccord? Nous voilà deux qui vous demandons la paye d'un seul, et vous trouvez ça injuste?

SYLVAIN, qui est allé puiser de l'eau pour sa mère, venant près de son père.

Eh! non! il n'y a pas de désaccord! Vingt-cinq fois cinquante sous, ça fait tout juste soixante-deux francs et cinquante centimes.. et mêmement si mon père me veut croire...

FAUVEAU.

Attends donc, attends donc! Comme tu y vas, toi! vingt écus et deux livres dix sous pour le moissonnage d'un homme de cet âge-là!

RÉMY.

Eh bien! et ma petite-fille, la comptez-vous pour rien?

FAUVEAU.

Votre fille, votre fille, on dit qu'elle a bon courage; mais elle n'est point forte, et l'ouvrage d'une femme en moisson, ça ne foisonne guère...

SYLVAIN, coupant la parole à Rémy, qui veut répondre.

Pardonnez-moi si je vous contredis, mon père; mais l'ouvrage d'une femme comme cette Claudie, ça doit compter. Tenez, pour être juste, vous devriez payer le père Rémy et sa petite-fille comme un et demi.

FAUVEAU.

Ah bien! par exemple!...

CLAUDIE.

Nous n'avons pas demandé tant que ça, maître Sylvain,

nous avons fait un accord avec vous, et nous nous y tenons... Nous vous avons offert de tenir une rège, et nous l'avons aussi bien tenue à nous deux qu'un bon moissonneur.

FAUVEAU, se levant, à Claudie.

Vous, vous parlez sagement, ma fille. Si vous avez fait un accord avec mon garçon, je ne reviendrai pas sur sa parole et ne le blâmerai point sur son bon cœur... C'était une charité à vous faire ; vous êtes malheureux ; il a bien agi ! Il n'y a guère de monde qui ferait de ces marchés-là pas moins ! On sait bien que deux faucilles dans un sillon, dans une rège, comme vous dites, ça embarrasse et que ça détence * les autres coupeurs plus que ça ne les aide... mais enfin...

SYLVAIN, se trouvant à la droite de son père.

Mon père, je vous ferai observer que votre jambe malade ne vous a point souffert de venir aux champs pour voir comment l'ouvrage marchait... mais je l'ai vu, moi ! J'ai moissonné toujours en tête de la bande, et je vous atteste que cette jeunesse-là travaille autant qu'un homme. Elle serait morte à la peine si, à chaque fin de rège, son père n'eût point pris sa place. Par aînsi, à eux deux, l'un se reposant quand l'autre travaille, ils avancent autant et plus qu'un fort ouvrier... C'est pourquoi je vous dirai qu'en considération de leur pauvreté, de leur fatigue et de leur grand cœur à l'ouvrage, vous agiriez comme un homme juste que vous êtes en leur payant la journée à raison de trois francs, et si vous vouliez être encore plus juste, juste comme le bon Dieu, qui mesure son secours à la misère d'un chacun, vous les payeriez comme un et demi !

FAUVEAU, avec humeur et élevant la voix.

C'est ça ! et puis comme deux, peut-être ! Es-tu fou, Syl-

* On a écrit le mot comme il se prononce ; mais la véritable orthographe serait *détempser*, faire perdre du temps.

vain, de me pousser comme ça... tu veux donc ma ruine et la tienne que tu soutiens mes ouvriers contre moi?

RÉMY, les arrêtant du geste.

Pas tant de paroles! merci pour votre bon cœur, maître Sylvain.. mais ça serait une aumône et nous ne la demandons point. On est misérable, mais, avec votre permission, on est aussi fier que d'autres. Qu'on nous paye comme un et nous serons contents.

SYLVAIN, bas à son père.

Vous voyez, mon père, c'est du monde bien comme il faut, et si vous aviez vu, comme moi, le comportement de ce vieux et de sa petite-fille, vous auriez eu le cœur fendu de pitié... Oui, ça fait mal de penser qu'il y a des pauvres chrétiens assez mal partagés pour être forcés de prendre des ouvrages au-dessus de leurs âges et de leurs moyens. Un homme de quatre-vingt-deux ans, et une femme, suivre la moisson qui est la plus dure de toutes les fatigues dans nos pays! par ce grand soleil et ce vent du midi qui vous sèche le gosier et vous brûle les yeux? Vrai! c'est bien dur, et jamais charité n'aura été mieux placée que celle que vous leur ferez.

FAUVEAU.

Allons! tu me persuades tout ce que tu veux... (A Rémy et à Claudie.) Va pour trois francs, puisque mon garçon dit que c'est dans la justice. La justice avant tout! (A part, en allant à la table.) Faut que je me dépêche, car Sylvain me ferait accroire de leur donner trois francs quinze sous!

SYLVAIN, à Claudie.

Mais vous n'allez point nous quitter comme ça? vous ferez la fête avec nous, un bon repas restaurera votre père, et vous passerez la nuit chez nous! Ma mère le veut, d'abord!

LA MÈRE FAUVEAU, de sa place.

Oui, oui, le vieux serait trop fatigué de se mettre en route après une journée de travail.

RÉMY.

Merci pour vos honnêtetés, mes braves gens, mais on voudrait s'en aller; nous marcherons mieux par la fraîcheur. Mais pour ne pas être méconnaissant de vos civilités, on boira un coup pour arroser la gerbaude quand elle entrera, et Claudie donnera un coup de main aux femmes de la maison pour les aider à servir le repas. (A Sylvain, qui lui remet de l'argent de la part de son père.) Je prends sans compter, maître Fauveau, et en vous remerciant.

FAUVEAU.

Si fait, si fait, il faut toujours compter.

RÉMY, regardant la somme en bloc.

Je vois bien qu'il y a plus que nous ne prétendions... Mais si vous y avez regret... (Il veut rendre l'argent.)

SYLVAIN.

Non, non! mon père est content de bien agir à votre endroit.

RÉMY, remettant l'argent à Claudie.

Or donc, vous êtes de braves gens, le bon Dieu vous conserve! je m'en vas au-devant de la gerbaude! (Il sort par le fond.)

CLAUDIE, à la mère Fauveau.

Commandez-moi donc ce que j'ai à faire pour vous aider, mère Fauveau.

LA MÈRE FAUVEAU, lui prenant sa faucille et son petit sac.

Tenez, ma fille, si vous voulez laver le restant des vaisseaux, ça nous soulagera d'autant. Vous prendrez aussi les nappes et les couverts chez nous (elle lui montre la porte de gauche) et vous les porterez ici en face, dans le logement de la bourgeoise qui est plus grand que le nôtre. (Elle lui montre la porte de droite et sort par celle de gauche.)

FAUVEAU, ramassant l'argent qui est sur la table. A Sylvain.

Moi, je vas payer ces autres moissonneurs qui attendent... Va donc t'habiller, Sylvain! il n'est que temps.

SYLVAIN.

J'y vas, j'y vas, mon père. (Fauveau sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE VI

CLAUDIE, SYLVAIN.

(Claudie s'est approchée du puits et puise de l'eau. Sylvain est allé à droite prendre sa fourche et se dispose à sortir, quand il voit le mal que se donne Claudie pour faire monter le seau.)

SYLVAIN.

Voilà que vous prenez encore de la peine, Claudie, au lieu de vous reposer. Les femmes de chez nous ne se fatiguent guère, elles ne moissonnent point, surtout! Après tantôt un mois de pareil travail, c'est pour vous achever!

CLAUDIE, triste, mais calme, parlant d'un ton doux, mais résolu.

Ne faites pas attention à moi, maître Sylvain.

SYLVAIN, quittant sa fourche et allant au puits où il atteint le seau et en verse le contenu dans un petit baquet qui est près du puits.

Excusez-moi, je fais attention à vous. Il n'y a pas moyen, quand on a le cœur un peu bien placé, de ne point voir le courage et la peine que vous avez. (Claudie prend trois assiettes qui sont sur le bord du puits, qu'elle lave dans le baquet; et ensuite les essuie, sans regarder Sylvain. Sylvain revenant à droite.) Elle ne m'écoute point! elle a mêmement la mine de ne vouloir point m'entendre. Quel âge donc est-ce que vous avez, Claudie?

CLAUDIE, tout en faisant son ouvrage.

J'ai vingt-un ans.

SYLVAIN.

Et vous moissonnez comme ça pour la première fois?

CLAUDIE.

C'est la troisième année.

SYLVAIN.

Faut que vous soyez bien dans la gêne?

CLAUDIE.

Sans doute.

SYLVAIN.

Vous étiez bien jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère?

CLAUDIE.

Oui, j'avais cinq ans.

SYLVAIN.

Votre grand-père n'a pas un bout de champ ou de jardin?

CLAUDIE.

Nous n'avons pas même de maison; nous payons loyer d'une petite locature.

SYLVAIN.

C'est loin d'ici où vous demeurez?

CLAUDIE.

Je crois qu'il y a environ six lieues de pays.

SYLVAIN.

Ah! il y a plus de six lieues d'ici à Jeux-les-Bois!... (Claudie, ayant essuyé les assiettes, étend sa serviette sur le dos d'une chaise et entre à gauche, puis en sort de suite avec son panier où sont des serviettes, des nappes et quelques gobelets. Sylvain à lui-même.) Il n'y a pas moyen de causer avec elle!... Je ne sais plus quelles questions lui faire!... Comme elle est triste avec son air tranquille!... Elle a trop de misère, c'est sûr... (A Claudie, qui met les quelques gobelets dans le baquet, et ensuite qui pose et compte le linge sur la table.) Est-ce que vous avez des parents dans votre endroit?

CLAUDIE, même jeu.

Nous n'en avons plus.

SYLVAIN.

Vous êtes seule avec votre grand-père?

CLAUDIE.

Oui, seule.

SYLVAIN.

Mais il y a des voisins qui vous aident?

CLAUDIE.

Nous ne demandons rien.

SYLVAIN.

Si vous veniez demeurer par ici, vous seriez peut-être mieux?

CLAUDIE.

J'en ignore.

SYLVAIN.

Vous trouveriez toujours de l'ouvrage dans notre métairie... Et puis, ma mère est très-bonne; si vous veniez à être malade, elle vous assisterait.

CLAUDIE.

Oh! c'est vrai qu'elle est très-bonne!

SYLVAIN.

La bourgeoise Rose n'est pas mauvaise non plus.

CLAUDIE.

Elle passe pour charitable.

SYLVAIN.

Eh bien! ça ne vous tenterait point de vous établir par chez nous?

CLAUDIE.

Non, mon père a son accoutumance là-bas.

SYLVAIN.

Et vous y voulez rester?

CLAUDIE, passant devant Sylvain et faisant un mouvement de respect et en même temps de douleur.

Mon Dieu! oui. (Elle sort en emportant le linge par la porte de droite.)

SCÈNE VII

SYLVAIN, seul, regardant à droite.

Allons, je ne lui donne ni fiance ni regret. Elle a tourné son idée d'un autre côté. Sans doute il y a quelqu'un qui la recherche dans son pays, car elle est trop belle fille et trop méritante pour n'avoir point donné dans la vue à d'autres qu'à moi. Que le bon Dieu la fasse heureuse, c'est tout ce que je demande. (Il tombe dans la rêverie et s'arrête devant la porte où est entrée Claudie en regardant toujours si elle ne sort pas de chez la Grand'Rose.)

SCÈNE VIII

DENIS RONCIAT, fort endimanché. Il fait un mouvement en apercevant Sylvain. — Sylvain, toujours à sa même place.

DENIS, d'une voix retentissante.

Bonjour, maître Sylvain Fauveau !

SYLVAIN, du geste.

Salut, monsieur Denis Ronciat.

DENIS.

La bourgeoise est arrivée à la parfin ?

SYLVAIN, se retournant sans le remarquer.

On le dit, je ne l'ai point vue.

DENIS.

J'ai entendu la musette, et je crois que la gerbaude n'est pas loin. Je vas l'attendre ici, car je suis diablement fatigué... et... différemment, mon cheval pareillement. Voici la troisième fois qu'il fait la route de chez moi ici depuis ce matin. (Sylvain, qui est retombé dans sa rêverie et qui ne l'écoute pas, reprend sa fourche et sort par la gauche.)

SCÈNE IX

DENIS, s'asseyant à droite et ôtant ses grandes guêtres en cuir qu'il jette dans un coin.

Ce gars-là me bat froid. Il pense à épouser sa bourgeoise. Son père s'en flatte et me l'a donné à entendre... Mais plus souvent que des métayers qui n'ont rien me souffleront ce mariage-là !... Une belle dot et une belle femme ! grandement recherchée par toute la jeunesse du pays. Ça flatte d'avoir la préférence... et on l'aura !... Oui, qu'on l'aura, je dis... la préférence !

SCÈNE X

DENIS, CLAUDIE.

(Claudie rentre par la porte de droite, va au baquet et se remet à laver quelques gobelets sans faire attention à Denis.)

DENIS, à part, la voyant passer.

Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?... une nouvelle servante ?... Je vas lui parler... Faut toujours mettre les servantes dans ses intérêts... (Appelant Claudie, qui est entrée à gauche.) Dites donc, la fille ! (Elle rentre tenant une serviette, et reconnaissant Ronciat, elle tressaille, laisse tomber sa serviette, et reste immobile. Denis fait une exclamation, et recule comme terrifié.) Qu'est-ce que ça veut dire ?... A quelles fins êtes-vous céans, Claudie ?

CLAUDIE, froidement.

Qu'est-ce que ça vous fait, monsieur Ronciat ?

DENIS.

Ça me fait, ça me fait... différemment ça ne me fait rien... mais je ne m'attendais point à vous voir.

CLAUDIE, *tombant assise, même jeu.*

Ni moi non plus.

DENIS, *fort troublé.*

Et... différemment, votre santé est bonne ?... depuis le temps que... alors, pour lors que... sans doute que... (*s'essuyant le front.*) Ça fait rudement chaud, pas vrai ?

CLAUDIE, *se levant, même jeu.*

Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, ne me dérangez point pour si peu. Je reprends mon ouvrage. (*Elle ramasse sa serviette et essuie ses gobelets.*)

DENIS.

Je ne prétends point vous molester, Claudie. Et si votre ouvrage est pressante... mais quelle ouvrage donc est-ce que vous faites céans, Claudie ? Si vous y êtes servante, il n'y a pas grand temps ?

CLAUDIE.

J'y suis venue en moisson, et je m'en vas ce soir.

DENIS.

Vous êtes venue en moisson ? C'est donc vous cette fille qu'on m'a parlé, qui mène si bien la faucille ? Si j'avais connu que c'était vous !...

CLAUDIE.

Vous ne seriez point venu ici, aujourd'hui ?...

DENIS.

Je ne dis pas !... différemment... sans doute que pour travailler comme ça, il faut que vous soyez un peu dans la peine, et si vous êtes comme ça dans la peine... ça serait à moi de...

CLAUDIE.

Eh bien !

DENIS.

Ça serait à moi de vous assister.

CLAUDIE, laissant tomber la serviette et le gobelet, et allant à lui. Avec fierté.

Où auriez-vous donc pris le droit de m'assister, Denis Ronciat?

DENIS, à part.

Diable, diable! je pensais qu'elle allait me rappeler ça... et la voilà qui fait celle qui ne s'en souvient tant seulement point... Ah! ma foi, tant pis, je vas brusquer les choses, moi. (Haut.) Çà donc, vous ne souhaitez rien de moi?

CLAUDIE.

Rien du tout.

DENIS.

Ah! vous êtes toujours fière! cette fierté-là ne vaut rien, Claudie, et j'ai dans mon idée que vous êtes venue ici pour tirer une vengeance de moi.

CLAUDIE.

Ça serait un peu tard! après cinq ans...

DENIS.

Après cinq ans... de... comment dites-vous?

CLAUDIE.

Cinq ans d'oubliance.

DENIS.

D'oubliance de ma part que vous voulez dire?

CLAUDIE.

Autant de ma part que de la vôtre!

DENIS, avec joie.

Vrai? oh! bien! si c'est réciproque, nous pouvons bien nous entendre et faire la paix à cette heure. Voyons, Claudie, parlons peu et parlons bien; différemment, combien veux-tu en dédommagement pour...

CLAUDIE, le fixant.

Pour?...

DENIS, hésitant.

Pour...

CLAUDIE, avec force et douleur.

Pour qui?... puisqu'il est mort!

DENIS, se découvrant.

Il est mort?... (A part, et mettant la main sur sa poitrine.) Tout de même, ça me fait quelque chose! ça me donne un coup dans l'estomac!...

CLAUDIE.

Il est mort l'an dernier, Denis! et vous ne l'avez seulement point su! Vous ne l'avez assisté ni quand il est venu au monde, ni quand il en est sorti. Il a vécu de misère avec moi, il est mort de misère malgré moi, et c'est malgré moi aussi que je ne suis point morte avec lui! Vous ne vous en êtes jamais tourmenté! Tous les ans, pendant trois ans qu'il a vécu, je vous ai fait écrire une lettre par le curé de notre paroisse pour vous réclamer votre promesse; vous n'avez jamais fait réponse. Depuis une année vous n'avez plus reçu de lettre; vous auriez dû comprendre que ça signifiait : la pauvre Claudie a perdu sa consolation et son espérance, elle n'a plus besoin de rien.

DENIS.

Dame! dame!... pauvre Claudie!... c'est ta faute aussi, tu aurais dû écrire plus souvent, venir me trouver...

CLAUDIE.

Moi?...

DENIS.

Ou tout au moins... différemment, m'envoyer ton père.

CLAUDIE, avec fierté.

Mon père! un homme comme lui? un ancien soldat? un homme de quatre-vingt-deux ans, qui est fier, qui n'a jamais tendu la main, et qui piochera la terre jusqu'à ce qu'il tombe dessus? Vous auriez souhaité le voir mendier le pain de sa

fille? à vous, Denis, à vous qui l'avez séduite à l'âge de quinze ans, et qui ne l'avez détournée de son devoir qu'en lui faisant toutes les promesses, toutes les prières, toutes les menaces d'un homme qui veut se périr par grande amour et par grande tristesse? Si j'avais voulu de vous une promesse de mariage, ne me l'auriez-vous point signée? Est-ce que vous ne me l'avez pas offerte? est-ce que je ne l'ai point refusée? Ah! je n'étais qu'une enfant, bien simple et bien sotte, et cependant j'avais déjà plus de cœur que vous n'en avez jamais eu, car j'aurais cru vous faire injure en doutant de votre parole! Et mon père, qui savait tout ça, aurait été vous prier de vous en souvenir! Non, non, le pauvre vieux, s'il en avait eu le force, il n'aurait été vers vous que pour vous tuer... et sans moi, qui l'ai retenu, qui sait s'il n'aurait point fait un malheur!

DENIS.

Diable! diable!... et différemment, est-ce qu'il est ici, ton père?

CLAUDIE.

Oh! n'ayez crainte, le voilà trop vieux pour se venger, mon pauvre père! il travaille encore... (*pleurant*) mais il s'en va, et bientôt je pourrai m'en aller aussi, car j'aurai tout perdu, et personne n'aura plus besoin de moi.

DENIS.

Claudie, voyons, écoute-moi... j'ai été oublieux, c'est vrai; je me suis mal comporté envers toi, c'est encore vrai, et tu as le droit de vouloir me punir en faisant du tort à ma réputation; mais il ne faut pas comme ça donner son cœur à la rancune. Tout peut s'arranger.

CLAUDIE.

Non, Denis! rien ne peut plus s'arranger, car il y a longtemps que je ne vous estime plus, et que, par suite, je ne vous aime point.

DENIS.

Voyons, Claudie, voyons! si je t'offrais... là, cent bons écus...

CLAUDIE, le repoussant du geste.

Malheureux que vous êtes!

DENIS.

Eh bien, quatre cents francs!... cinq cents, là!

CLAUDIE.

Taisez-vous donc! vous m'offririez tout ce que vous avez, que je regarderais ça comme un affront que vous me faites. (Elle passe à droite.)

DENIS.

Ah! dame! aussi... tu en veux trop! tu veux que je t'épouse!

CLAUDIE.

Tant que mon pauvre enfant a vécu, j'ai dû le vouloir à cause de lui! mais à présent, j'aimerais mieux mourir que d'épouser un homme que je méprise.

DENIS.

Ah! que vous êtes mauvaise, Claudie! vous voulez vous revenger, je vois ça! on vous a dit que j'allais me marier avec la bourgeoise de céans, mais ça n'est pas vrai, c'est des propos.

CLAUDIE.

Je ne sais rien de vous. Je ne vous savais seulement pas dans le pays d'ici.

DENIS.

Parole d'honneur, Claudie, que je ne songe point au mariage! par ainsi tu n'as pas besoin de me décrier, et différemment... si tu y tentais, je nierais tout, d'abord!

CLAUDIE.

Je m'en rapporte à vous pour savoir mentir. (On entend la cornemuse.)

DENIS.

Chut! chut! Claudie, pas de querelle devant le monde!

Voilà la gerbaude qui arrive! Sois bonne, ma pauvre Claudie, va, je t'en récompenserai. (Elle remonte vers le fond. Denis reste sur le devant, à droite.)

SCÈNE XI

On voit paraître le cornemuseux, suivi d'enfants, ensuite les moissonneurs. Sylvain et sa mère, suivis de filles de ferme qui sortent de gauche, la Grand'-Rose donnant le bras à Fauveau. Viennent parmi les travailleurs, ensuite, le père Rémy avec Claudie. Puis, au fond, on aperçoit une énorme charrette de blé en gerbes, surmontée d'une autre gerbe ornée de fleurs et de rubans, tenue par deux hommes. La charrette, traînée par deux bœufs, s'arrête devant l'entrée de la ferme. Les deux hommes qui sont sur le charroi font glisser la gerbe, qui est reçue par deux moissonneurs qui l'apportent au milieu du théâtre. Le père Fauveau conduit la Grand'Rose à droite près de la gerbe, et va à gauche près de son fils et de sa femme. Rémy est au fond avec Claudie. Denis est à droite entre la Grand'Rose et le cornemuseux. Les autres personnages, ainsi que les enfants, se placent au fond et de chaque côté.

FAUVEAU, SYLVAIN, LA MÈRE FAUVEAU, CLAUDIE, LE PÈRE RÉMY, LA GRAND'ROSE, DENIS RONCIAT, LE CORNEMUSEUX, MOISSONNEURS, GLANEUSES, OUVRIERS, ENFANTS ET SERVANTES DE LA MÉTAIRIE.

FAUVEAU.

Allons, Sylvain! voilà la gerbaude!... C'est à toi de détacher le bouquet pour le présenter à la bourgeoise!

SYLVAIN.

Non, mon père, c'est contre la coutume; il faut que ça soit le plus jeune ou le plus vieux de la bande, et je ne suis ni l'un ni l'autre.

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est juste! la coutume avant tout, et mêmement dans ma jeunesse c'était toujours le plus vieux, on estimait que ça portait plus de bonheur.

RÉMY, descendant près de la gerbe.

Le plus vieux ici, sans contredit, c'est moi, et je connais la cérémonie mieux que personne... (Regardant la gerbe.) D'abord, est-elle faite comme il faut, la gerbe? Il y faut autant de liens que vous avez eu de moissonneurs! Et puis il n'y faut point épargner l'arrosage, le vin du bon Dieu... (A ce moment les filles de ferme, sur un signe de Sylvain, rentrent à gauche et reviennent avec des brocs de vin et des gobelets qu'elles déposent sur la table. — Le père Rémy continue de parler pendant ce jeu de scène.) Et puis après, vivent la joie, la santé, l'amitié, l'abondance! vivent les vieux! vivent les jeunes!... (Regardant les enfants qui se groupent autour de lui.) Et vive aussi le petit monde... Tout ça rira, chantera, dansera... (Avec respect.) Mais avant tout, faut consacrer la gerbe, car on ne doit point se jouer des vieux us.

ROSE.

Faites donc tout à votre idée, vieux, et à l'ancienne mode, vous aurez la gerbe pour récompense.

RÉMY, souriant.

J'aurai la gerbe? Et me donnerez-vous aussi des bras pour l'emporter chez moi, à six lieues d'ici?

ROSE.

J'entends! on y mettra le prix, mon brave homme, et vous choisirez le blé ou ce qu'il y aura dessous. Allons, voilà mon estimation, cinq francs pour la gerbaude! Que chacun fasse comme moi, suivant ses moyens. Les plus pauvres mettront ce qu'ils pourront. Ça ne serait qu'un petit cadeau, un petit sou, ça porte toujours bonheur à qui le donne. (Elle met une pièce de cinq francs au pied de la gerbe.)

RÉMY, la saluant.

Vous êtes bien honnête, la bourgeoise. (Le père Fauveau approche lentement et fouille dans sa poche pour choisir une petite pièce de monnaie. — Rémy, gaiement.) Mettez-y une idée de bonne amitié et le compte

y sera. (Fauveau met une petite pièce de monnaie et serre la main à Rémy qui s'incline.)

LA MÈRE FAUVEAU s'approche aussi et retire de ses poches un dé à coudre, une paire de ciseaux, un couteau, une pelote, du fil, et met le tout au pied de la gerbe. — A Rémy, lui donnant la main.

Ça sera pour la jeune fille.

RÉMY, lui montrant Claudie, qui est près de la gerbe.

Merci pour elle, mais elle n'a point besoin de ça pour vous aimer. (La mère Fauveau embrasse Claudie. — Sylvain vient à son tour et tire sa montre qu'il veut aussi déposer. — Rémy, l'arrêtant :) Oh! ça! c'est trop beau pour du monde comme nous!

SYLVAIN.

Vous n'avez point le droit de rien refuser... vous êtes lieutenant de gerbaude; je connais la coutume aussi, moi! (Il met sa montre et serre la main à Rémy. En reprenant sa place, il salue Claudie qui fait un mouvement qui n'est aperçu que de Sylvain. — Une toute petite fille apporte gravement une grosse pomme verte.)

RÉMY, prenant la pomme et embrassant l'enfant.

Merci, ma vieille... Je reçois votre bénédiction, mon petit cœur. (Divers autres viennent plus rapidement apporter leurs offrandes.)

ROSE s'approche de Denis Ronciat qui se tient à l'écart, et lui dit :

Eh bien! est-ce que vous ne voulez rien donner pour ce pauvre homme, vous qui avez le moyen?

RONCIAT, fouillant dans sa poche.

Si fait! si fait! (Il approche pour faire le même jeu de scène que les autres. Rémy fait un mouvement et l'arrête.)

RÉMY, le fixant.

Denis Ronciat! (Avec colère et mépris.) Retire ta main et ton offrande... je n'en veux point. (Dans le mouvement des personnages qui occupent la scène, on ne fait pas grande attention aux paroles de Rémy. Rose, qui est plus près de Ronciat, les remarque.)

ROSE, à Denis.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc contre vous, ce vieux-là ?

DENIS, à Rose.

Ah! ma foi, je ne sais point. Différemment... je ne le connais pas. C'est si vieux, ça radote!

FAUVEAU, criant.

Allons, la chanson, vieux, la chanson! Silence, là-bas!

RÉMY, chantant d'une voix cassée.

A la sueur de ton visaige...
Tu gagneras ton pauvre sort.

REPRISE EN CHŒUR.

A la sueur de ton visaige...
Tu gagneras ton pauvre sort!

RÉMY.

Après grand'peine et grand effort,
Après travail et long usaige...
Après grand'peine et grand effort,
Pauvre paysan *, voici la mort!

REPRISE EN CHŒUR.

Pauvre paysan, voici la mort!

ROSE, les arrêtant du geste.

Oh! pas de cette chanson-là, elle est trop triste!

RÉMY.

Elle est bien ancienne; je n'en sais que de celles-la.

FAUVEAU.

Mieux vaut ne point chanter que nous dire une chanson de mort un jour de gerbaude!

RÉMY.

La mort vous fait peur à vous autres, parce que vous êtes jeunes! Si vous aviez mon âge, vous vous diriez que la mort et la vie, c'est quasiment une même chose. Ça se tient comme

* *Pay* est d'une seule syllabe dans le langage rustique comme dans le vieux français.

l'hiver et l'été, comme la terre et le germe, comme la racine et la branche. (Regardant Denis.) Un peu plus tôt, un peu plus tard, faut toujours souffrir pour vivre, et vivre pour mourir. Allons, puisque vous n'estimez point mes chansons de l'ancien temps, je vas vous faire un petit discours sur la gerbaude. Celui qui ne peut point chanter doit parler... Mais la voix me fait défaut. Donnez-moi un verre de vin blanc...

FAUVEAU.

Si vous souhaitiez un doigt de brandevin, ça vous donnerait plus de force; c'est souverain, après moisson.

RÉMY, regardant Denis.

Oui, c'est ça, je veux bien, j'ai quelque chose à dire et je veux le dire. Donnez-moi du rude.

CLAUDIE, voulant l'empêcher de boire de l'eau-de-vie que lui présente la mère Fauveau.

Mon père, ne buvez point ça; à votre âge, c'est trop fort! Rappelez-vous que l'an passé ça a manqué vous tuer!

RÉMY.

Bah! bah! laisse-moi donc! je me sens faible, ça me remettra.

DENIS, à demi-voix vers Rose et le cornemuseux.

Allons! allons! la musette; c'est bien assez écouter ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

LA MÈRE FAUVEAU, qui est près de lui, versant à boire aux moissonneurs.

Excusez, monsieur Ronciat; quand un homme d'âge veut parler, on doit l'entendre; et quand il parle sur la gerbaude, ça porterait malheur de l'interrompre.

RÉMY, élevant son verre.

Criez avec moi, mes amis : à la gerbe! à la gerbaude!

TOUS, criant.

A la gerbaude! (Les personnages reprennent leurs mêmes places comme à l'entrée de la gerbaude.)

RÉMY, se découvrant. Tous font de même. Un grand silence règne autour de Rémy.

« Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés ! « De tous tes présents, mon bon Dieu, voilà le plus riche ! Le « beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, « la récompense du laboureur ! Voilà l'or du paysan, voilà le « pain du riche et du pauvre ! Merci à Dieu pour la gerbaude ! » (Aux assistants.) Faites comme moi, mes enfants, buvez et arrosez la gerbaude. (Tous boivent, la mère Fauveau et les autres femmes ayant fait le tour pour remplir les verres.)

TOUS, avec respect.

Merci à Dieu pour la gerbaude ! (Ils viennent faire du fond de leurs verres des libations sur la gerbaude.)

FAUVEAU, reprenant sa place.

Ça va bien ! vous avez bien parlé, père Rémy ! (Aux autres.) Ce vieux-là n'est point sot !

RÉMY, à la gerbe.

« Que le bon Dieu bénisse la moisson de cette année dans « la grange comme il l'a bénie sur terre ! Le blé a foisonné, « il ne sera point cher. Tant mieux pour ceux qui n'en re- « cueillent qu'au profit des autres ! Le pauvre monde peine « beaucoup; le bon Dieu lui envoie des années qui le sou- « lagent. Le riche travaille pour ses enfants; les pauvres sont « les enfants de Dieu, et il fait travailler son soleil pour tout « le monde. Merci à Dieu pour le pain à bon marché et pour « la gerbaude ! »

TOUS, répétant les libations.

Merci à Dieu pour la gerbaude !

CLAUDIE, prenant le gobelet que Rémy porte à ses lèvres.

Ne buvez plus, mon père, vous êtes pâle !

RÉMY.

Est-ce que j'ai mal parlé, cette fois ? (A Rose.) Ai-je offensé la bourgeoise ?

ROSE.

Non, mon vieux ! Je ne suis point portée contre le pauvre monde. Parlez, parlez !

RÉMY, lui présentant le bouquet qui domine la gerbe.

« Que Dieu récompense les bons riches !... (Il l'embrasse.) « Qu'il les conserve tant qu'il y aura des pauvres ! (Regardant « Ronciat.) Des gens heureux qui lèvent la tête et qui font le « mal... il y en a, le ciel les voit ! Des gens bien à plaindre... « il y en a aussi : la terre les connaît ! (Se replaçant près de la « gerbe.) Gerbe ! gerbe de blé, si tu pouvais parler ! si tu pou- « vais dire combien il t'a fallu de gouttes de notre sueur « pour t'arroser ! pour te lier l'an passé, pour séparer ton « grain de ta paille avec le fléau, pour te préserver tout l'hi- « ver, pour te remettre en terre au printemps, pour te faire « un lit au tranchant de l'arrau, pour te recouvrir, te fumer, « te herser, t'héserber, et enfin pour te moissonner et te lier « encore, et pour te rapporter ici, où de nouvelles peines « vont recommencer pour ceux qui travaillent... (En s'exaltant.) « Gerbe de blé ! tu fais blanchir et tomber les cheveux, tu « courbes les reins, tu uses les genoux. Le pauvre monde tra- « vaille quatre-vingts ans pour obtenir à titre de récompense « une gerbe qui lui servira peut-être d'oreiller pour mourir « et rendre à Dieu sa pauvre âme fatiguée... (A Ronciat, avec « colère.) C'est qu'il y a des mauvais cœurs, Denis Ronciat, il « y a de mauvais cœurs ! Je ne dis que ça ! »

DENIS, au cornemuseux.

Vingt sous, si tu fais brailler ta musette !

LE CORNEMUSEUX.

Nenni, monsieur... Couper la parole à un vieux... ça ferait crever mon instrument !

RÉMY, balbutiant et repoussant machinalement sa fille qui veut l'emmener.

Laissez-moi... laissez-moi dire... Il y a des gens qui pren-

nent à leur prochain plus que la vie... ils lui prennent l'honneur. Oui, oui, laisse-moi, ma fille... tu me fais perdre mes idées!...

CLAUDIE.

Mon père est malade, voyez ses yeux! Ce qu'il dit lui fait du mal. Aidez-moi à l'ôter de là.

RÉMY, soutenu par Sylvain et Claudie. Le groupe est resserré autour de lui.

Oui, je me sens malade... je ne vois plus! Est-ce que vous n'êtes plus là, vous autres? Je vous ai attristés... je vas chanter encore. (Atteignant la gerbe qu'il fait tomber; il chante.) Pauvre paysan, voici la mort! (Il s'affaisse sur la gerbe.)

CLAUDIE, avec détresse.

Bonnes gens! mon père se meurt!

ROSE, à un moissonneur.

Vite! le médecin, le cure!

SYLVAIN.

Courez vite, c'est un coup de sang!

RÉMY, la tête sur la gerbe.

C'est trop tard! Dieu me fera grâce. J'ai tant souffert dans ce pauvre monde!... ma fille!... ma fille!... c'est une bonne fille, entendez-vous? (Serrant convulsivement la main de Sylvain.) N'importe qui vous êtes, ayez soin de ma fille!

CLAUDIE, se jetant sur lui.

Mon père, mon pauvre père! je veux mourir avec toi!

RÉMY, touchant la gerbe et se soulevant un peu.

Ah! la gerbaude! la gerbe! l'oreiller du pauvre! (Il tombe sur la gerbe.)

ROSE.

Ayons soin de cette pauvre fille!

LA MÈRE FAUVEAU.

Ça fend le cœur!

FAUVEAU, avec douleur.

Voilà une triste gerbaude!

DENIS, bas, se penchant vers Claudie.

Claudie, Claudie, je ne t'abandonnerai point, vrai!

SYLVAIN, de l'autre côté.

Claudie, votre père vous a confiée à moi, c'est sacré!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'intérieur du logement des métayers. Maison de paysan, vaste, bien meublée à l'ancienne mode, et bien tenue. Une sortie au fond qui est fermée par une porte qui se trouve à la hauteur d'appui. Au fond, à gauche, près de la porte de sortie, est une fenêtre ; devant la fenêtre est un bas de buffet. Du même côté, au premier plan, une grande cheminée avec du feu ; devant le feu sont des fers à repasser. A droite, au fond, est un escalier qui prend à partir de la porte de sortie, et qui conduit à une galerie placée à la hauteur d'un premier, qui donne dans l'intérieur. Du même côté, sur le devant, une table ; dessus est une couverture; une petite tasse, un carreau, du linge, un fer, tout ce qu'il faut pour repasser du linge.

SCÈNE I

LE PÈRE RÉMY, assis dans la cheminée, l'air hébété ;
LA MÈRE FAUVEAU, assise près de la table, et qui file au fuseau ;
CLAUDIE, à la table et qui repasse du linge.

LA MÈRE FAUVEAU.

Je vous assure, ma fille, que vous ne nous êtes point à charge, et que vous avez tort de vouloir nous quitter. Vous travaillez plus proprement et plus subtilement que pas une de mes servantes, vous avez un grand courage dans les bras, dans les jambes et je crois surtout dans le cœur. Et si nous faisons un peu de dépense pour garder votre pauvre père, qui, depuis son coup de sang de la moisson, ne s'aide quasiment plus, nous en sommes bien récompensés par votre travail qui vaut gros dans une métairie ; par ainsi restez donc avec nous jusqu'à temps que votre père se rétablisse, si c'est la volonté du bon Dieu.

CLAUDIE.

Vous êtes une âme grandement bonne, mère Fauveau, et si je veux m'en aller, ne le prenez point comme une méconnaissance de vos amitiés. Vous m'en faites tant, que je voudrais pouvoir mourir à votre service ; mais, aussi vrai que j'aime le bon Dieu et vous, je ne peux point rester davantage. (Elle va à la cheminée, embrasse son père, prend un autre fer et revient à la table.)

LA MÈRE FAUVEAU.

Claudie, je ne vous demande point vos raisons. Peut-être que j'en ai une doutance, et je ne vous en estime que mieux : peut-être que, dans un peu de temps, je vous dirai que vous faites bien de partir ; mais votre père n'est pas encore en état, et vous ne pouvez point l'emmener avant de vous être pourvue d'ouvrage pour le soutenir.

CLAUDIE.

Mon père est faible, mais il ne paraît point souffrir ; et comme je sais qu'il aime beaucoup son endroit, j'ai dans mon idée qu'il a de l'ennui d'en être absent. Je suis quasiment assurée de trouver de l'ouvrage chez nous : on m'emploie aux lessives, on me donne des blouses à faire ; je travaille aussi à la terre, qui est plus légère là-bas que par ici. J'aurai plus de peine qu'avant, puisque mon père ne peut plus s'occuper ; mais qu'est-ce que ça me fait d'user ma santé ? Je durerai toujours bien autant que ce pauvre homme-là, qui n'en a pas pour longtemps, et qui, depuis deux mois qu'il est malade chez vous, n'a pas l'air de pouvoir reprendre ses forces. (Elle va serrer le linge qu'elle a sur la table dans le bas du buffet qui est au-dessous de la croisée.)

LA MÈRE FAUVEAU, se levant.

Moi, je le trouve mieux depuis deux ou trois jours, et ce matin il m'a parlé plus longtemps et plus raisonnablement qu'il n'avait fait depuis son accident.

CLAUDIE, revenant à gauche près de la mère Fauveau.

Il vous a parlé ? Et... qu'est-ce qu'il vous disait ?

LA MÈRE FAUVEAU.

Il me demandait si le médecin l'avait condamné, et s'il en avait encore pour longtemps à durer comme ça sans rien faire.

CLAUDIE, regardant son père.

Pauvre père ! je sais bien qu'il regrette de n'être pas mort sur le coup. Mais voyez-vous, quand je devrais le garder comme ça, en misère, le restant de mes jours, je ne plaindrais pas ma peine. Ah ! tout ce que le bon Dieu voudra, pourvu que je le conserve ! Vous ne savez pas quel homme c'était, mère Fauveau ! (Elle essuie ses yeux à la dérobée.)

LA MÈRE FAUVEAU, lui prenant la main.

C'est pour cela, ma pauvre Claudie, qu'il vous faut rester encore un peu. Il ne manque de rien ici, et vous pouvez le voir à chaque moment.

CLAUDIE.

Je sais qu'il ne sera jamais aussi bien que chez vous, ni moi non plus !

LA MÈRE FAUVEAU.

Eh bien, alors !...

CLAUDIE.

J'attendrai encore une quinzaine pour vous obéir. Aussi bien, je vous serai utile pour dériver et sécher votre chanvre. Et après ça, malgré vos bontés, je m'en irai, parce que je crois que c'est mon devoir. Allons, je m'en vas chercher la fournée. J'emmènerai mon père jusqu'au cellier. Ça le promènera un peu. (Elle s'approche de son père et le fait lever sans qu'il fasse de résistance ni paraisse se soucier de ce qu'on veut faire de lui.)

LA MÈRE FAUVEAU, parlant haut.

Il faut prendre l'air, père Rémy, ça vous vaudra mieux que d'être toujours dans la cheminée.

REMY, parlant avec effort.

J'ai toujours froid.

LA MÈRE FAUVEAU, à Claudie.

Voyez-vous qu'il entend bien aujourd'hui?

CLAUDIE.

Ça ne vous contrarie pas de venir avec moi, mon père?

RÉMY.

Est-ce que nous retournons chez nous?

CLAUDIE.

Pas encore, bientôt! (Elle sort par le fond avec son père; Sylvain, du haut de la galerie, guette sa sortie.)

SCÈNE II

LA MÈRE FAUVEAU, SYLVAIN.

SYLVAIN, à sa mère, qui revient près de la table.

Eh bien, mère, avez-vous réussi?

LA MÈRE FAUVEAU, levant la tête.

Sylvain, j'ai fait ce que j'ai pu. Une mère n'a que sa parole. J'ai eu tort peut-être de te la donner, mais je ne sais point résister à ce que tu veux.

SYLVAIN.

Et... elle restera?

LA MÈRE FAUVEAU.

Encore une quinzaine pour nous aider à teiller le chanvre.

SYLVAIN.

Une quinzaine? Rien que ça? elle veut donc toujours nous quitter?

LA MÈRE FAUVEAU, prenant sa quenouille et la portant sur le bas de buffet.

Son idée ne changera point, sois-en assuré. C'est une fille

qui pense trop bien pour vouloir mettre du désaccord dans une famille.

SYLVAIN, descendant.

Mère, je ne sais pas quelle idée vous avez! vous croyez que je pense à cette fille, et... je n'y pense point. (Il regarde au dehors, du côté où est sortie Claudie.)

LA MÈRE FAUVEAU, l'attirant à elle.

Sylvain! faut pas dire des menteries à sa mère!

SYLVAIN.

Je n'y pense point tant que vous croyez! Écoutez donc, je suis un peu le chef de la famille, depuis que le père est éhoité; et je vois bien qu'une servante comme Claudie porte profit à notre ménage. Ce n'est pas deux, trois servantes qui vous la remplaceront, convenez-en. Une fille si adroite, si prompte, si épargnante, si fidèle! Une malheureuse enfant qui n'a rien et qui n'est jalouse que de faire prospérer le bien d'autrui! Est-ce peu de chose ça? faut-il pas bien de la raison et de la religion pour avoir ces sentiments-là?

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, oui, mon enfant, c'est vrai! mais si tu prends tant de feu à la chose, c'est moins par intérêt pour l'épargne que par inclination pour cette jeunesse. Tu voudrais bien t'en faire accroire à toi-même là-dessus, mais je vois clair : elle te plaît... et tu le lui as dit!

SYLVAIN.

Non, mère, jamais! ça, j'en jure!

LA MÈRE FAUVEAU.

Jamais?

SYLVAIN.

J'ai jamais osé!

LA MÈRE FAUVEAU.

Alors, elle l'a deviné, car pour sûr, elle le sait.

SYLVAIN, avec joie.

Si elle le sait, c'est donc que vous le lui avez dit? Oh! la bonne brave femme de mère que vous êtes! (Il l'embrasse.)

LA MÈRE FAUVEAU.

Voyez le traître d'enfant! il me flatte pour me fourrer dans ses folletés! Non, Sylvain, non; je n'ai rien dit, et je ne dirai rien. Tu ne dois point courtiser cette Claudie, parce que tu ne peux point l'épouser.

SYLVAIN.

L'épouser? Et où serait donc l'empêchement? est-ce que nous sommes riches pour que je cherche une dot? Nous avons nos bras et notre courage au travail, et Claudie apporterait cette dot-là, bien ronde et bien belle!

LA MÈRE FAUVEAU.

Mais ton père a son idée contraire, et s'il se doutait de la tienne, il n'aurait point de repos que Claudie ne soit hors de chez nous.

SYLVAIN.

Mon père! mon père entendra la raison!

LA MÈRE FAUVEAU.

Pas sûr! depuis qu'il est certain que la bourgeoise a tout de bon du goût pour toi, il est comme fou de contentement, et si on venait lui dire que tu veux épouser Claudie, Claudie la moissonneuse, Claudie la servante, ça lui ferait une mortification!...

SYLVAIN.

Mon père a la tête vive, mais non point dérangée. Il m'écoute toujours, quand je lui bataille tout doucement ses fantaisies. Mère, l'empêchement dont j'ai crainte, ce n'est point ça! c'est que Claudie ne m'aime point.

LA MÈRE FAUVEAU.

Elle a toujours bien peur de t'aimer, puisqu'elle veut partir?

SYLVAIN.

Ou bien elle a peur d'être oubliée par un autre qui l'attend peut-être dans son pays.

LA MERE FAUVEAU.

Ce n'est point chose impossible. Tu vois donc bien qu'il ne faut point te presser. Après tout, nous ne la connaissons point, cette fille ; ni elle ni personne de son endroit, excepté Denis Ronciat, qui dit ne point se souvenir d'elle. Nous l'avons gardée par charité sans nous informer de rien ; c'était notre devoir! mais enfin, j'ai observé qu'elle était fort secrète, autant sur elle-même que sur les autres, et qu'elle ne répondait guère aux questions. Qui sait si elle n'a point une connaissance, bonne ou mauvaise!

SYLVAIN.

Mère, mère! qu'est-ce que vous dites là! Une mauvaise connaissance! nous ne savons rien d'elle!... Et qui connaîtrez-vous pour bonne et sage, et juste, si ce n'est point Claudie? Un mois de moisson, deux depuis, ça fait trois mois qu'elle est sous nos yeux, la nuit comme le jour. Où avez-vous jamais vu une misère si fièrement portée, une jeunesse si sévèrement défendue? Faites une comparaison de cette fille-là avec toutes les autres. Les riches sont glorieuses, coquettes et cherchent l'argent dans le mariage. Les pauvres sont lâches, quémandeuses et cherchent l'aumône dans l'amour. Voyez si Claudie leur ressemble, elle qui, au lieu de demander toujours quelque chose, refuse tout ce qu'elle ne peut pas payer par son travail! elle qui cache sa pauvreté et qui passe la moitié des nuits à recoudre et à laver les pauvres nippes de son père et les siennes! Elle qui est si farouche à tous les hommes que, pendant la moisson, quand elle était seule au milieu de trente garçons, pas tous bien retenus ni bien honnêtes, elle empêchait, rien que par l'air de son visage, les

mauvaises paroles et les mauvaises chansons ! Est-ce que je ne la voyais pas, moi ? morte de fatigue et ne s'oubliant jamais ? défiante même d'un regard et se faisant respecter à force de se respecter elle-même ? Non, non ! cette fille-là n'a jamais fait un faux pas dans sa vie, et celui qui ne voudrait pas le voir serait aveugle.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah ! mon fils ! comme te voilà épris ! Allons ! je vois bien qu'il faudra contrarier ton père pour te contenter. Après tout, la contrariété de ton père sera d'un moment, et ton contentement, à toi, c'est pour toute ta vie ! Le voilà avec la bourgeoise, et Denis Ronciat qui occupera l'une, du temps que nous tâcherons de persuader l'autre.

SCÈNE III

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU, LA GRAND'ROSE, DENIS RONCIAT, SYLVAIN.

SYLVAIN.

Ah ! il y avait longtemps qu'on ne vous avait vu, maître Ronciat ! Pas depuis la moisson ?

DENIS.

Tu es fâché de me voir ?

SYLVAIN.

Point du tout ! j'en suis content.

DENIS.

J'aurais cru... différemment, que tu n'étais point pressé de voir la fin de mon absence.

ROSE.

Et à cause qu'il s'en serait réjoui ? Est-ce donc que vous portez ombrage à toute la jeunesse du pays ?

DENIS.

Ah! voilà que vous me taquinez encore, la belle Rose! Je pourrais bien vous rendre la pareille!

ROSE.

Essayez-y donc une fois, qu'on voie enfin sortir l'esprit que vous tenez si bien fermé de clef dans votre cervelle.

FAUVEAU, inquiet et se battant les flancs.

Ah! font-ils rire, font-ils rire!

DENIS.

J'aurai peut-être bien plus d'esprit que vous ne voudrez, si je dis seulement les choses comme elles sont.

FAUVEAU.

Quelles choses donc?

DENIS.

Je les dirai à la Rose si elle veut causer avec moi tout seul.

ROSE.

Eh bien, c'est ça, causons! car voilà une heure que vous m'ennuyez avec des disettes que je ne comprends point.

SYLVAIN, au fond, avec sa mère, à Fauveau.

Venez, mon père, j'ai aussi quelque chose à vous dire, avec ma mère que voilà.

FAUVEAU, à Rose.

Nous vous laissons, notre maîtresse! (Bas.) Mais si c'est du mal de Sylvain qu'il veut vous dire, n'en croyez rien.

ROSE, bas à Fauveau.

Ne t'inquiète point, je m'en vas lui donner son congé, à ce Ronciat! (Regardant Sylvain qui monte l'escalier.) Mais si ton garçon m'aime, fais-lui donc entendre qu'il est trop craintif avec moi et qu'il serait temps de me le dire lui-même.

FAUVEAU, de même.

Il demande à me parler, je réponds que c'est pour ça.

SYLVAIN.

Allons, venez, mon père. (Il lui donne la main et l'aide à monter. Ils disparaissent au bout de la galerie.)

SCÈNE IV

LA GRAND'ROSE, DENIS RONCIAT.

ROSE, s'asseyant à gauche.

Allons, faut s'expliquer!

DENIS.

Oui, différemment faut s'expliquer, ma charmante; car voilà trois mois que vous me faites trimer, et j'aimerais mieux savoir mon sort tout de suite que de passer pour un innocent, quand tout le monde dit et quand votre métayer dit, à qui veut l'entendre, que vous épousez Sylvain Fauveau.

ROSE.

On dit ça? Eh bien! quand on le dirait!

DENIS.

Excusez! ça me moleste, moi!

ROSE.

Je ne vous ai jamais rien promis. Si vous avez voulu me courtiser, c'est votre affaire. Vous avez couru la chance comme les autres!

DENIS.

Vous avez raison, belle Rose, un garçon doit courir ces chances-là, et vous valez bien la peine qu'on se dérange pour vous suivre. (Il prend une chaise à droite, la place près de Rose et s'assied.)

ROSE.

A la bonne heure! Parlez donc honnêtement.

DENIS.

Je parlerai tant honnêtement que vous voudrez, et quand

je dis que je suis molesté, ce n'est point tant à cause de moi qu'à cause de vous.

ROSE.

Voilà où je ne vous entends plus. Vous pensez que ce serait hontable pour moi d'épouser le fils de mon métayer parce qu'il n'est point riche... Mais si c'était mon idée, si je me trouvais assez de bien pour deux? Quand un homme de petite condition est franc et rangé, il vaut bien autant qu'un plus relevé qui se conduit mal.

DENIS.

Et différemment.... C'est pour moi que vous dites ça?

ROSE.

Non; mais enfin, si vous voulez que je vous donne une raison de mon refus, c'est que je crois que vous avez quelque chose à vous reprocher.

DENIS.

Moi! On vous a dit du mal de moi? Je sais ce que c'est.

ROSE.

Vous le savez? Alors confessez-vous donc tout seul, ça vaudra mieux.

DENIS, *à part.*

Diache! si ce n'était point ça!

ROSE.

Eh bien?

DENIS, *à part.*

Je suis pris!

ROSE.

Tenez, Denis, vous avez une lourdeur sur la conscience. Si j'étais chagrinante, j'aurais pu vous tourmenter avec ça devant le monde; mais j'ai voulu attendre de vous en parler seul à seul, et puisque nous y voilà, convenez que vous avez fait du tort à quelqu'un?

DENIS.

Pourquoi diantre croyez-vous ça ? Si vous voulez croire tout ce qu'on dit !

ROSE.

On ne m'a rien dit, je n'ai rien demandé, et d'ailleurs l'homme que j'aurais questionné ne serait plus en état de me répondre. Mais j'ai entendu, le jour de la dernière gerbaude, des paroles que vous seriez bien en peine de m'expliquer.

DENIS.

Ce vieux qui battait la campagne ?

ROSE.

Ce vieux parlait bien raisonnablement. Vous avez dit que vous ne le connaissiez point, encore qu'il fût de votre endroit. Votre pays n'est pas si gros que vous n'y connaissiez tout le monde... Vous n'êtes point revenu ici, c'est sans doute par crainte d'y rencontrer des gens qui peuvent vous faire rougir; et quant à moi, ne me souciant pas d'être la femme de quelqu'un à qui l'on peut dire : « Vous m'avez pris plus que la vie, vous m'avez pris l'honneur ! » Ah ! le vieux a dit comme ça !... Je vous ai battu froid, et quand je vous ai rencontré depuis, à la ville, je vous ai prié de ne me plus faire ni cadeaux ni invitation.

DENIS, *se levant.*

Si je vous ai offensée, Rose, pardonnez-moi. Différemment, quand on est amoureux, on est jaloux, on a du dépit... On ne sait point ce qu'on dit !... Quant à ce vieux et à sa fille...

ROSE, *se levant.*

Sa fille ? oui ! Je me doutais bien qu'il était question de sa fille...

DENIS.

Pardi ! puisqu'elle vous a parlé ! Je le vois bien qu'elle vous a indisposée contre moi !

ROSE.

Je vous jure qu'elle ne m'a jamais dit un mot !

DENIS.

Oh ! vous lui avez promis de ne point la trahir !

ROSE.

Denis ! vous m'en apprenez plus que je n'en savais, et j'en devine plus que vous ne m'en dites. Vous avez trompé cette jeunesse et vous êtes sans doute cause qu'elle est dans la misère et dans la peine. Voilà pourquoi son père a refusé votre argent de la gerbaude ! Tout le monde n'a pas vu ça ! mais je l'ai vu, moi !

DENIS.

Oui-da ! vous avez de bons yeux ; mais vous ne voyez point tout.

ROSE.

Qu'est-ce que je ne vois point ?

DENIS, avec intention.

Vous ne voyez point que votre Sylvain, que vous croyez si franc et si rangé, en conte à cette même fille, à telles enseignes que bien du monde prétend que ce n'est point vous, mais elle, qu'il va prochainement épouser !

ROSE.

On dit ça ? Oh ! vous en imposez, Denis !

DENIS.

Demandez-le à qui vous voudrez chez vous... Hormis les parents qui ont leur intérêt à vous tromper, tout votre monde vous dira qu'il en est affolé.

ROSE, vivement.

Affolé de cette Claudie ?

DENIS, avec intention.

Elle n'est point tant laide.

ROSE, se remettant.

Non certes, qu'elle n'est point laide ! et elle est encore toute jeune ; eh bien ! si elle est au goût de Sylvain, pourquoi est-ce

qu'il ne l'épouserait point? c'est un honnête homme, lui, et il n'est point dans le cas d'abuser d'une malheureuse.

DENIS.

Ah! vous le prenez comme ça, Rose? ça vous est égal?

ROSE.

Vous le voyez bien!

DENIS.

Pour lors, pardonnez-moi de vous avoir chagrinée et acceptez-moi pour votre mari.

ROSE, avec dépit.

Je ne veux point me marier.

DENIS.

Oh! ça se dit comme ça, mais on en revient!

ROSE.

Non, vous dis-je; restons bons amis, si vous voulez, mais ne me fréquentez plus dans l'idée de m'épouser, je vous le défends.

DENIS.

Vrai?

ROSE.

Vrai.

DENIS.

Voilà-t-il pas! parce que j'ai eu dans le temps une connaissance! comme si c'était une faute contre vous que je n'avais jamais vue! comme si c'était un mal pour un garçon de se divertir un peu devant que de songer à s'établir! comme s'il fallait damner tous ceux qui ont eu des maîtresses de bonne volonté! Voyez-vous ça! Vous faites bien la renchérie, dame Rose! (Avec intention.) Et si, vous êtes fautive comme une autre; je ne vous reproche point, moi, quelques petites aventures que vous avez eues pendant et depuis votre mariage! Allez! allez! nous ne sommes pas des anges, ni vous, ni moi, ni les autres;

et vous pourriez bien avoir pour moi la tolérance que j'ai pour vous!

ROSE.

Vous voulez faire l'insolent, ça ne servira qu'à me dégoûter de vous davantage.

DENIS.

Non, ça n'était point dans mon intention.

ROSE.

Si fait; vous autres beaux garçons à la mode, vous tirez gloire de vos faiblesses, et vous tenez les nôtres à déshonneur. Mais je sais, moi, que personne ne peut venir me dire que je lui ai fait du tort, que je l'ai mis dans la peine et laissé dans la honte. Mes fautes, si j'en ai commis, n'ont nui qu'à moi, tandis que la vôtre a été tout profit pour vous, tout dommage pour le prochain. Allez-vous-en là-dessus, et ne me parlez point davantage.

DENIS.

Voilà donc mon congé expédié! On tâchera de s'en consoler! (A part, en se retirant.) Je dois ça à Claudie. Ah! par ma foi, Claudie, tu me le payeras! (Il sort.)

SCÈNE V

ROSE, seule.

Ça n'est pas vrai! Sylvain ne regarde point cette Claudie. Son père ne serait point assez fou pour me dire qu'il est malade d'amitié pour moi, tandis qu'il songerait à une autre. (Apercevant le père Fauveau du haut de la galerie.) Ah! le voilà, ce père Fauveau. Faut en finir! faut savoir la vérité!

SCÈNE VI

ROSE, FAUVEAU, avec une figure consternée.

ROSE.

Eh bien, vieux, qu'est-ce que c'est que cette mine-là que vous me faites? qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

FAUVEAU, qui est descendu et qui est au fond.

Il y a de nouveau que... il n'y a rien, notre maîtresse.

ROSE.

Ah! ne me lanterne pas comme ça, père Fauveau; j'ai dans l'idée que tu me trompes ou que tu te trompes toi-même. Ton garçon ne pense point à moi, il veut épouser votre servante Claudie.

FAUVEAU.

Ah! vous savez donc la chose?

ROSE.

C'est donc vrai?

FAUVEAU.

Non, ça n'est pas vrai! c'est une songerie qu'il a mise dans la tête de sa mère. Il n'aura point mon consentement d'abord.

ROSE.

Il est majeur, et tu ne peux pas l'empêcher de faire ce qu'il veut. D'ailleurs, tu n'es pas déjà si maître chez toi, et tu finis toujours par céder.

FAUVEAU.

Je ne céderai point. Soutenez-moi, dame Rose, et vous verrez!

ROSE, débitant avec dépit.

Que je te soutienne pour forcer ton garçon à m'épouser? Est-ce que tu es fou? Est-ce que tu crois que j'y tiens à ton garçon? Est-ce que je manque d'épouseux, pour en vouloir un qui ne veut point de moi?

FAUVEAU.

Là, là! vous êtes en colère, notre bourgeoise! tout ça se passera. Tenez bon, je vous dis, et Sylvain reviendra de cette folleté. Vous l'aimez, c'est sûr, puisque vous voilà toute rouge et toute dépitée.

ROSE.

Je confesse que je suis en colère, mais c'est du mauvais personnage que tu m'as fait jouer. Tu t'es gaussé de moi, tu as fais accroire à ton gars que j'étais coiffée de lui, et à cette heure je vas servir de risée à lui et à cette Claudie! mais j'en serai assez vengée, va! qu'il l'épouse, sa Claudie! je veux que tu y donnes ton consentement, je veux que ça soit vite conclu; je ne demande que ça.

FAUVEAU.

Est-ce que vous savez sur elle quelque chose qui pourrait en dégoûter Sylvain? faut le dire bien vite!

ROSE.

Non! je ne suis point traître! je ne dirai rien, mais qu'il l'épouse, sa Claudie, qu'il l'épouse! (Elle sort.)

SCÈNE VII

FAUVEAU, seul.

Tout n'est point fini encore! Voyons, faut pas perdre la tête surtout! Je vas d'abord renvoyer cette malheureuse! Non, ça serait pis. Je vas savoir ce que Denis Ronciat a pu dire d'elle à la bourgeoise!... c'est ça. (Il remonte vers le fond et voit Sylvain qui entre pâle et défait.)

SCÈNE VIII

SYLVAIN, FAUVEAU.

FAUVEAU.

Ah! vous voilà, vous? Eh bien? vous êtes dans l'intention de choquer votre père et de l'offenser?

SYLVAIN.

Non, mon père, je ne crois point vous offenser en vous disant que je veux tenir la conduite d'un honnête homme. Je ne me marierai point pour de l'argent. Je ne tromperai point une femme qui est bonne pour nous, pour tout le monde, et qui mérite d'avoir un homme qui l'aime franchement. Je ne dirai donc jamais à la Grand'Rose que je l'aime. Je mentirais, et vous ne voudriez pas faire de votre fils un menteur.

FAUVEAU.

Je ne peux pas te forcer là-dessus; mais je t'empêcherai d'épouser cette misère, cette loqueteuse de Claudie.

SYLVAIN.

Pourquoi me parlez-vous de Claudie? Est-ce que je vous ai dit que je voulais l'épouser?

FAUVEAU.

Ta mère me l'a dit devant toi, et tu n'as pas dit non.

SYLVAIN.

J'ai dit que si elle était aussi honnête qu'elle le paraissait, sa pauvreté était un mérite de plus, je n'ai dit que ça, mon père; là-dessus, vous vous êtes enlevé, et le respect que je vous dois m'a empêché de continuer le discours que nous avions ensemble.

FAUVEAU.

Et à présent que tu me vois plus tranquille, tu viens me dire que tu t'obstines contre moi?

SYLVAIN.

Non, mon père. J'ai réfléchi un moment, et j'ai vu que le mariage ne me convenait point.

FAUVEAU, allant à lui.

Ce mariage-là ne te convient point, à la bonne heure, mon garçon, te voilà plus raisonnable !... j'avais pris la mouche un peu vite... Ne pensons plus à ça, Sylvain, pas vrai ?

SYLVAIN.

Si je vous ai manqué en quelque chose, pardonnez-le-moi, mon père.

FAUVEAU.

Non, non, mon garçon. C'est moi qui suis précipiteux. N'y pensons plus ! (A part.) Ça se remmanche ! il n'y a pas trop de mal ! Je cours dire ça à la bourgeoise et l'empêcher de faire paraître son dépit. (Il sort.)

SCÈNE IX

SYLVAIN, seule, s'assoyant à droite, pleurant.

Me marier, moi ! oh ! jamais, par exemple ! car il n'y a point de femme sans reproche. Non ! il n'y en a point, puisque Claudie est fautive ! La maîtresse de Denis Ronciat, d'un sot, d'un glorieux qui n'a pour lui que son argent, son assurance auprès des femmes, son air hardi et content de lui-même ! Ah ! les plus retenues dans l'apparence sont les plus trompeuses ! Elle l'a aimé, elle s'est abandonnée à lui ! Et sans doute qu'elle l'aime encore, et qu'elle n'est venue en moisson par ici que dans l'espérance de se faire épouser, comme il le prétend ! Et moi, qui croyais qu'elle m'aimait secrètement et qu'elle me le cachait par grande vertu ! (Se levant.) Mais peut-être bien qu'il m'a menti, ce Ronciat ! Il a du dépit de ce que la Rose ne veut point de lui, et il ne sait à qui

s'en prendre. Ça ne serait pas a [illegible]
rait d'être bien avec une femme [illegible]
ment point. C'est la coutume [illegible]
disent ça dans l'oreille [illegible]
qu'on décrie ne peut point se [illegible]
qu'elle me parle [illegible]
tout ! Sinon, je veux la [illegible]

[illegible]

(Claudie est entrée, elle [illegible]
buffet, et en [illegible]
vain, qui lui a [illegible]
dérobée.)

[illegible]

Qu'est-ce que [illegible]

Je prends mes effets pour [illegible]

Comment vous [illegible]

Tout de suite.

Pourquoi [illegible]

CLAUDIE [illegible]

J[illegible]
dans la maison [illegible]
Roz[illegible]
m'a dit [illegible]
fait connaître [illegible]

embarras dans son domaine. Là-dessus, je lui ai fait soumission et j'allais vitement pour louer une charrette, quand votre mère, tout en pleurant, m'a dit : « Oui, il faut vous en aller, « ma pauvre fille, mais ça ne serait pas assez doux, le pas du « cheval, je veux que nos bœufs conduisent votre père. » Et elle a couru les faire lier. Moi, je vas querir mon père, et je vous fais mes adieux, maître Sylvain, en vous remerciant de toutes les complaisances et honnêtetés que vous avez eues pour nous.

SYLVAIN.

Madame Rose a eu tort, vous ne nous gêniez point.

CLAUDIE.

Ayant travaillé de mon mieux, je ne croyais point que la maladie de mon père vous eût porté nuisance. Mais on a été si bon pour nous ici, que j'aurais grand tort de me plaindre pour un petit moment d'humeur. Tant que je vivrai, je vous aurai de l'obligation à tous, et à vous en particulier, maître Sylvain, pour ce que véritablement vous avez sauvé la vie à mon père; et si, malgré que je n'ai rien et que je ne peux pas faire beaucoup, vous veniez à avoir besoin de moi pour quelque service dans mon moyen et dans mon pays, je serais aux ordres de votre famille et bien contente de vous obliger. (Elle se lève.)

SYLVAIN, *ému.*

Merci, Claudie, merci ! (A part.) O mon Dieu ! pour la première fois qu'elle me parle si amiteusement, ne pouvoir pas m'en réjouir ! (Haut.) Et vous partez ? vous n'avez plus rien à me dire ?

CLAUDIE.

Rien que je sache, maître Sylvain.

SYLVAIN.

Et vous ne savez point ce que la bourgeoise a contre vous?

CLAUDIE.

Non.

SYLVAIN.

Qu'est-ce qu'on peut lui avoir dit pour vous mettre mal avec elle ?

CLAUDIE.

Je n'en veux rien savoir, pour n'emporter de rancune contre personne.

SYLVAIN.

Vous ne pensez pas que ça serait quelqu'un de chez vous... par exemple... Denis Ronciat ?...

CLAUDIE, *tressaillant.*

Si quelqu'un a dit des méchancetés ou des faussetés sur moi, que le bon Dieu lui pardonne.

SYLVAIN.

Mais si c'étaient des vérités ?

CLAUDIE.

Je ne crains pas qu'aucune vérité dite sur mon compte me mérite l'affront des bons cœurs et des honnêtes gens.

SYLVAIN.

Aussi, ceux qui vous affrontent ont grand tort; mais vous auriez pu éviter cela en allant de vous-même au-devant des accusations.

CLAUDIE.

Pourquoi faire, puisque je ne voulais point rester ici ?

SYLVAIN.

Mais une personne comme vous doit vouloir emporter l'estime d'un chacun ?

CLAUDIE.

Ça ne regarde que moi !

SYLVAIN.

Ça regarderait pourtant l'homme qui vous aimerait ?

CLAUDIE.

Qui m'aimerait !... Je ne veux point être aimée.

SYLVAIN.

Vous souhaitez pourtant vous marier?

CLAUDIE.

Vous vous trompez bien.

SYLVAIN.

Oh! par exemple, si Denis Ronciat voulait vous épouser, vous feriez peut-être votre devoir et votre contentement en le voulant aussi?

CLAUDIE.

Je crois que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

SYLVAIN.

Ce n'est point ce qu'il dit!

CLAUDIE.

Il parle de moi? Eh bien, moi, je ne parle point de lui!

SYLVAIN.

Écoutez, Claudie, ne vous faites point comme ça arracher les paroles une par une. Parlez-moi; marquez-moi de la confiance. Dites-moi comment et depuis quand vous connaissez cet homme-là. Ce que vous me direz, je le croirai. Mais si vous ne me dites rien... je crois tout!... (Elle fait un pas vers le fond; — il se place devant avec douleur.) Voyons! ne nous quittons pas comme ça! ça fait trop de mal! Votre conduite avec moi n'est point franche... Vous vous taisez toujours, je le sais; mais le silence est quelquefois une offense à la vérité, pire que les paroles. On est coquette, des fois, en ayant l'air d'être farouche... On attire les gens en ayant l'air de les repousser!... Claudie! Claudie, il faut tout me dire! (Il pleure et s'appuie contre le buffet.)

CLAUDIE, passant un peu à droite, toujours en gagnant la sortie.

Je m'en vas, maître Sylvain, voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne relève point les mauvais sentiments que vous me prêtez. Tant que j'ai un pied dans votre logis, je vous dois le

respect, et vous regarde comme mon maître, ayant accepté de travailler sous votre commandement. Il a été doux et humain jusqu'à cette heure ; laissez-moi partir là-dessus.

SYLVAIN, avec force, se tenant devant la sortie.

Eh bien, si je suis votre maître, comme vous dites, j'ai le droit de vous interroger, afin de vous défendre et de vous justifier, si vous êtes accusée à tort.

CLAUDIE.

Oui, si je voulais rester chez vous, vous auriez ce droit-là, et j'aurais le devoir de vous répondre : mais je ne voulais pas rester, je ne le veux pas, et je pars. (Avec douleur et lentement en poussant la petite porte, et le regardant.) Adieu, maître Sylvain, je vas querir mon père, la voiture est prête. (Elle sort.)

SCÈNE XI

SYLVAIN, seul, tombant assis près de la sortie, pleurant.

Mon Dieu, mon Dieu ! qu'elle est donc fière et patiente, et froide ! Si avec tout ça, elle n'est pas honnête, c'est la dernière des malheureuses !... Mais si elle est honnête... Denis est un vaurien, et moi un fou... un imbécile !... (Regardant dehors.) Ah oui ! mon Dieu ! voilà les bœufs attelés ! elle va partir... partir ! Et qu'est-ce que je vas donc devenir, moi ?

SCÈNE XII

SYLVAIN, LA GRAND'ROSE.

SYLVAIN.

Eh bien, notre bourgeoise, vous avez donc congédié notre servante ?

ROSE.

Moi? point du tout! Je n'ai point droit sur vos servantes. Vous les prenez, vous les payez, vous les nourrissez, vous les renvoyez. Ça ne me regarde pas.

SYLVAIN.

Ça n'est pourtant point nous qui renvoyons la Claudie, c'est vous!

ROSE.

Et quand je vous dis que non! Vous croirez cette fille-là plus que moi?

SYLVAIN.

Vous l'avez rudement menée, à ce qu'il paraît! Qu'est-ce que vous avez donc contre elle?

ROSE.

Et qu'est-ce que vous voulez que j'aie contre cette servante? Je ne m'en occupe point.

SYLVAIN.

En ce cas, dites-lui donc que vous n'avez pas regret à la nourriture de son père, car elle croit que vous y trouvez à redire et elle nous quitte.

ROSE, avec dépit.

Elle me fait passer pour une avare et une sans-cœur? parce que je lui ai demandé si elle comptait rester chez vous encore longtemps! Est-ce que je sais ce que je lui ai dit, moi? Oh! la mauvaise engeance que ces sortes de filles-là! C'est fier, c'est susceptible, c'est méchant! On ne peut pas leur dire un mot sans que ça vous mette le marché à la main.

SCÈNE XIII

SYLVAIN, ROSE, CLAUDIE, conduisant son père qui se traîne lentement, mais qui montre une certaine inquiétude qu'il n'avait pas au commencement de l'acte; LE PÈRE ET LA MÈRE FAUVEAU entrent en même temps. Fauveau se tient soucieux et silencieux à l'écart; sa femme s'occupe de Rémy et de Claudie avec bonté.

LA MÈRE FAUVEAU, au fond du théâtre.

Mais non, mais non, père Rémy, on ne vous renvoie point d'ici. On vous quitte de bonne amitié, et vous allez boire un coup devant que de partir.

SYLVAIN, à Rose, haut.

Tenez, les voilà qui partent ! Il ne faudrait pourtant pas avoir l'air de renvoyer comme ça des gens qui ont eu un bon comportement chez nous et qui voulaient d'eux-mêmes s'en aller. Encore tantôt ma mère les avait priés de rester. Madame Rose, ça nous fait passer pour des gens rudes et sans parole, ces manières-là ! Et vous qui d'accoutumance êtes très-bonne, vous devriez leur dire au moins une douce parole pour les consoler.

ROSE.

Vous êtes les maîtres chez vous. Gardez-les si ça vous convient !

FAUVEAU, avec humeur, descendant à droite, près de Rose.

Minute ! Après vous, madame Rose, c'est moi qui suis le maître céans. La femme et le garçon n'ont rien à dire quand j'ai parlé, et je parle. Je ne me plains pas de ces gens-là. Je leur ai fait du bien, je ne le regrette point ; mais je dis qu'ils peuvent et qu'ils doivent s'en aller tout de suite, c'est ma volonté.

RÉMY, faisant un effort pour parler.

Ils doivent s'en aller ?

SYLVAIN, à gauche, près de sa mère.

Mon père, vous êtes le maître ici, personne n'ira jamais à l'encontre. Mais vous êtes un homme juste, et vous ne devez rien croire à la légère. Si on vous avait menti, vous regretteriez, le restant de vos jours, d'avoir été dur au pauvre monde ?

ROSE, avec dépit.

Allons, Fauveau ! dis-leur donc de rester ! Qu'est-ce que ça me fait à moi ? Tu vois bien que ton fils en tient pour cette fille et qu'il te faudra les marier un jour ou l'autre. Quant à moi, j'y donne les mains, c'est le moyen de faire prendre fin à toutes les sottises qu'on s'est mises dans la tête à mon sujet. Sylvain est peut-être assez simple pour croire que j'ai souhaité d'être recherchée par lui, tandis que...

SYLVAIN.

Eh non, notre maîtresse ! je n'ai jamais cru ça, et je ne sais pas pourquoi vous venez dire toutes ces choses-là !

FAUVEAU.

Je ne sais pas non plus, madame Rose, pourquoi vous dités devant cette fille que mon garçon a idée de l'épouser, quand il m'a dit lui-même ce qu'il pensait d'elle, il n'y a pas un quart d'heure.

RÉMY, même jeu.

Cette fille ! qui donc cette fille ?

SYLVAIN.

Pour cette chose-là, excusez-moi, mon père. Je ne vous ai rien dit du tout ni en bien ni en mal, et ce que je pense d'elle pour le moment, le bon Dieu tout seul en a connaissance.

FAUVEAU.

C'est bien parlé, mon fils ; on ne doit faire rougir personne ; mais je peux dire à madame Rose que vous avez connaissance de la vérité.

SYLVAIN.

Mon père, vous vous avancez trop. Je ne sais rien de mauvais sur le compte de Claudie, partant je ne dois croire à rien.

FAUVEAU.

J'ai cru que Denis Ronciat t'avait dit ce qu'il vient de me dire?

RÉMY.

Denis Ronciat!

SYLVAIN.

Denis Ronciat ne fait pas autorité pour moi.

FAUVEAU.

Mais les registres de l'état civil font autorité, et si l'on veut consulter ceux de son endroit (montrant Claudie), à l'article des naissances, on y verra le nom d'un enfant dont cette fille-là est la mère et dont le père est inconnu.

SYLVAIN.

Mon père, mon père! vous êtes sûr de ce que vous dites là?

FAUVEAU.

Demande-lui à elle-même, et si elle le nie... (Claudie s'approch pour répondre; le père Rémy, qui pendant toute cette scène s'est agité de plus en plus, retrouve enfin ses facultés et arrête Claudie.)

RÉMY.

Tais-toi, ma fille; ne dis rien! c'est à ton père de répondre!

LA MÈRE FAUVEAU.

Là! vous avez cru que ce pauvre vieux ne faisait plus cas de rien, et voilà que vous lui faites boire son calice!

RÉMY, d'une voix qui s'éclaircit et s'élève peu à peu.

Hélas! c'est bien dit : mon calice! je me croyais mort, et je me tenais en repos, sans vouloir comprendre où j'étais et ce que faisais encore en ce monde. Mais vous m'avez réveillé, et je veux vivre! vivre, quand ça ne serait qu'un moment,

pour vous dire que vous êtes des malheureux, plus malheureux que moi! Vous accusez ma fille! ma fille qui ne vous demande rien, pas plus que moi, qui travaille comme un galérien pour me faire vivre, qui a été bonne mère autant qu'elle est bonne fille! ma Claudie, ma pauvre Claudie! (Claudie se cache en sanglotant dans le sein de son père.) Eh bien, oui, c'est vrai, qu'elle a été trompée, c'est vrai qu'à l'âge de quinze ans elle a écouté un garçon sans cœur et sans religion. Elle l'a aimé, elle l'a cru honnête; il n'y a que celles qui n'aiment point qui se méfient! Oui, c'est vrai qu'un enfant méconnu et abandonné de son père a été élevé dans notre pauvre logis! (Sylvain tombe assis à gauche près de sa mère, se cache la figure dans ses mains, et reste dans cette position le restant de l'acte. Rémy continuant, aux autres personnages.) Le pauvre enfant! si beau, si doux, si caressant, si malheureux! un ange du bon Dieu qui nous consolait de tout, et qui ne nous faisait pas honte, nous l'aimions trop pour ça!... Et, dans notre endroit, chacun l'aimait et le plaignait d'être si chétif qu'il ne pouvait pas vivre! Pauvre petit! il avait été nourri de larmes! Et vous nous reprochez ça! Vous chassez ma fille comme une vagabonde, et vous ne chassez point à coups de fourche et de fourchat un infâme qui, après lui avoir juré le mariage, l'a délaissée, oubliée dans sa misère, et qui ose encore venir auprès de vous l'accuser du tort qu'il lui a fait? Vous avez pourtant vu comme cette fille souffre et travaille! vous ne lui avez jamais entendu faire une plainte ni un reproche, ni une bassesse, ni une avance! et vous osez dire qu'elle veut se faire épouser par votre garçon! (Montrant Sylvain.) Est-ce qu'il est digne d'elle, votre garçon? Qu'il soit honnête homme et bon ouvrier tant qu'il voudra, est-ce qu'il a montré sa vertu par des épreuves comme les nôtres? est-ce qu'il a été foulé de misère et de chagrin comme nous? est-ce qu'il connaît comme nous la patience et la soumission aux volontés du bon Dieu?... Non, non! ne soyez pas si fiers! Vous êtes plus aisés

que nous, et voilà tout ce que vous avez de plus que nous dans ce monde; mais nous verrons là-haut, nous autres, qui sera le plus près du Dieu juste!... (Entraînant Claudie dans le fond.) Viens, ma Claudie; allons-nous-en! il me reste encore assez de force pour gagner ma pauvre cabane, où je veux mourir en paix!

LA MÈRE FAUVEAU et ROSE, *éperdues.*

Non, vous ne partirez pas comme ça... père Rémy! père Rémy!...

RÉMY, *s'exaltant toujours.*

Retirez-vous! nous ne voulons plus rien de vous autres... Ah! vous croyez que je n'aurais plus la force de défendre ma fille; essayez-y un peu! (Il sort avec Claudie en menaçant avec égarement les personnages qui veulent s'opposer à son départ.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A la métairie des Bossons. Même décor qu'au deuxième acte.
La table qui était à droite est à gauche ; dessus est une soupière, une assiette, un couvert.

SCÈNE I

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU.

(Fauveau est assis à la table où son souper est servi ; il n'y fait pas attention. Il fait face au public.)

LA MÈRE FAUVEAU, assise près de lui à gauche.

Eh bien, mon mari, mangez donc votre souper.

FAUVEAU, l'air contrarié.

Merci, femme, je n'ai pas faim.

LA MÈRE FAUVEAU.

Avalez une verrée de vin blanc. Ça vous remettra en appétit.

FAUVEAU.

Non, femme, je n'ai pas soif.

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est donc que vous êtes malade ?

FAUVEAU.

Eh ! non, femme, je me porte bien.

LA MÈRE FAUVEAU.

Tenez, mon homme, vous avez du souci.

FAUVEAU.

Ma foi, non, je suis plutôt content.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! vous êtes content, vous? Il n'y a pas de quoi.

FAUVEAU, avec colère.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Tredienne, depuis tantôt deux heures vous me boudez, vous ne me parlez point, et à cette heure, voilà que vous me regardez avec des yeux tout moites, qui ne valent rien.

LA MÈRE FAUVEAU, tristement.

Mon pauvre cher homme, les yeux de votre femme sont le miroir de votre conscience, et vous n'êtes point content de mes yeux, quand vous n'êtes point content de vous-même.

FAUVEAU.

Tu veux que notre garçon ait raison d'aimer cette Claudie? Eh bien, tu es folle! j'aimerais mieux me couper les deux bras que de donner la main à un mariage comme ça.

LA MÈRE FAUVEAU.

Vous aimeriez mieux perdre votre fils?

FAUVEAU.

Femme, femme! je ne sais pas si c'est pour m'endormir, mais vous me dites là des paroles!...

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! que les hommes sont aveugles!

FAUVEAU, avec colère.

Aveugle, moi?

LA MÈRE FAUVEAU.

Vous n'avez donc point vu ce que Sylvain a tenté quand la charrette qui emmenait Claudie et son père est sortie de la cour?

FAUVEAU.

Tenté? non! j'ai bien vu qu'il blêmissait et qu'il tombait comme en faiblesse; mais ça s'est passé tout de suite.

LA MÈRE FAUVEAU.

Vous avez cru qu'il tombait en faiblesse, là, tout justement sous la roue de la voiture à bœufs?

FAUVEAU.

Ma fine, quand on est pris de pâmoison, on ne sait point où l'on tombe.

LA MÈRE FAUVEAU.

Pas moins, une minute de plus, et la roue lui passait sur la tête. Sans le bouvier, le bon Thomas, que Dieu bénisse! qui s'est trouvé là tout à point pour arrêter ses bêtes, il était mort!

FAUVEAU.

Tu veux donc absolument croire qu'il l'a fait exprès?

LA MÈRE FAUVEAU, se levant et se rapprochant de son mari.

Je ne le crois pas, Fauveau, j'en suis sûre! Sylvain n'était point en faiblesse. Il était blanc comme un linge, mais il avait toute sa force, tout son vouloir; mêmement il a pris son temps, il a regardé si on ne l'observait point, et quand il a cru que je ne le voyais plus, quand il a eu appelé une dernière fois Claudie, qui n'a pas seulement voulu tourner la tête de son côté, il a dit : *C'est bien!* Et il s'est jeté sous la voiture pour se faire écraser. Demandez-le à Thomas, qui lui a dit en le relevant malgré lui : « Qu'est-ce que vous faites là, mon maître? vous voulez donc mécontenter le bon Dieu? » — Demandez-le à madame Rose, qui lui a dit : « Qu'est-ce que vous faites là, Sylvain? vous voulez donc faire mourir votre mère? » — J'ai accouru, j'ai questionné, personne n'a voulu me répondre. Vous avez crié à Thomas : Marche, marche! Sylvain a dit que le pied lui avait coulé en se retournant. Il a fait comme s'il voulait me sourire. Ah! quel sourire, mon homme! si vous l'aviez vu comme je l'ai vu, vous ne dormiriez pas cette nuit. (Elle sanglote.)

FAUVEAU, *tout démoralisé.*

Si tu crois ça, il faudrait... il faudrait...

LA MÈRE FAUVEAU, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il faudrait? Jamais ces gens-là ne voudront revenir céans! on les a trop molestés, en leur reprochant leur mauvais sort!

FAUVEAU.

Je sais que j'ai été trop loin, ça c'est vrai, et j'en ai été repentant tout de suite; mais j'ai fait tout mon possible pour les raccoiser. Ils n'ont voulu entendre à rien. Ils sont trop orgueilleux, aussi! Laissons-les aller. On se raccommodera plus tard... à l'occasion... (*Se levant.*) Tiens! on leur enverra cinq boisseaux de blé pour leur hiver!... mais faut d'abord tâcher de reconsoler Sylvain. Où est-il à cette heure?

LA MÈRE FAUVEAU, *sans tourner la tête.*

Il est dans la grange, étendu sur un tas de paille, la tête tout enterrée en avant, comme quelqu'un qui ne veut plus rien dire, rien voir et rien entendre.

FAUVEAU, *après un temps et faisant tourner sa femme devant lui.*

Peut-être qu'il dort?

LA MÈRE FAUVEAU, *le fixant.*

Oh! non, qu'il ne dort pas! Il étouffe l'envie qu'il a de gémir et de crier. Il s'est jeté là comme un homme qui a plus de peine qu'il n'en peut porter. Quand je m'approche de lui, il fait comme s'il dormait; mais votre neveu Jean, qui est là caché derrière la crèche, et qui m'a juré de ne pas le perdre de vue, m'assure qu'il pleure en dedans et qu'on entend son pauvre cœur qui saute et gronde comme une rivière trop pleine.

FAUVEAU, *prenant un air sombre.*

Il finira par entendre raison, laissons-le pleurer son saoul.

LA MÈRE FAUVEAU, comme avec reproche.

Oui! oui! trouvez-lui des larmes! comme si c'était bien aisé à un homme qui a de la force, de se fondre comme une neige au soleil! Je vous dis qu'il ne pleurera point et qu'il en mourra, soit d'un coup de colère et de folie, soit d'une languition d'ennuyance et de dégoût.

FAUVEAU, s'éloignant d'elle et répondant à son approche.

Femme! vous me menez trop durement! A vous entendre, je suis un mauvais père et j'ai tué mon fils.

LA MÈRE FAUVEAU, allant à lui, avec douceur.

Non, mon homme! mais vous avez voulu suivre vos idées d'ambition, vous avez humilié des malheureux, et voilà que Dieu vous en punit. Votre fils veut mourir, et notre maîtresse vous blâme et nous quitte.

SCÈNE II

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU, puis ROSE, puis LE PÈRE RÉMY et CLAUDIE.

ROSE, derrière le théâtre.

Venez, venez, mes braves gens! Oh! je le veux! je suis la maîtresse, moi! (Elle entre et jette sa cape sur une chaise, Rémy et Claudie la suivent et restent hésitants au fond du théâtre.)

LA MÈRE FAUVEAU, courant au-devant d'eux.

Ah! mon Dieu! vous nous les ramenez, notre maîtresse!

FAUVEAU, allant vers eux lentement et s'arrêtant à mi-chemin.

Ah! tiens! vous les avez ramenés, notre maîtresse?

ROSE, essoufflée.

Et ce n'est pas sans peine. J'ai couru après eux toujours au galop! J'ai commandé à Thomas de retourner malgré eux. Oh! j'aurais plutôt fait verser la voiture que de les laisser partir fâchés contre nous! c'est nous qui avions tort! Vous

d'abord, père Fauveau, et puis moi par suite. C'est-il la faute de ces pauvres gens si vous m'avez conté des menteries? Tu m'entends, Fauveau; mais je te pardonne, à condition que Claudie et son père seront les bienvenus chez toi... c'est-à-dire chez moi!

LA MÈRE FAUVEAU, allant à Rose.

Comment! notre maîtresse! vous avez été vous-même... vous avez réussi à... vous êtes consentante de... Tenez (elle lui saute au cou), vous êtes une brave femme, une bonne maîtresse, une personne bien comme il faut, un cœur... oh! le bon cœur que vous avez, madame Rose! Vous avez le sang vif comme un follet, mais ça se retourne tout de suite du bon côté, et ma fine, faut que je vous embrasse encore! (Elle l'embrasse et ajoute en baissant la voix.) C'est le bon Dieu qui vous a conseillée pour empêcher un grand malheur, et puisque c'est comme ça, vous irez jusqu'au bout, pas vrai?

ROSE, de même.

Oui! qu'est-ce qu'il faut faire?

LA MÈRE FAUVEAU, poussant Rose à droite, afin d'éviter d'être entendue par son mari, qui débarrasse la table et qui tâche d'écouter. — A Rose.

Voulez-vous venir avec moi?

ROSE, bas.

Ah! je devine! allons, allons!

FAUVEAU, à Rose, qui remonte au fond.

Où est-ce donc que vous courez tout de suite comme ça, notre maîtresse, avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître?

ROSE.

C'est notre secret! Tu le sauras plus tard. Allons, père Rémy! allons, Claudie, approchez-vous donc et vous reposez. Vous êtes ici chez vous, entendez-vous bien? et mon métayer veut absolument s'excuser des mauvaises raisons de tantôt.

LA MÈRE FAUVEAU.

Venez, venez, notre maîtresse. (La mère Fauveau et Rose sortent.)

SCÈNE III

FAUVEAU, RÉMY, CLAUDIE.

FAUVEAU, mal à l'aise.

Mais où est-ce donc que vous allez comme ça, notre maîtresse? (Il veut sortir comme pour suivre Rose et se trouve face à face avec le père Rémy et Claudie qui sont au fond du théâtre.) Par ainsi, mon vieux, vous voilà revenu? c'est bien. Je n'ai rien contre vous, moi d'abord! Vous comprenez la chose... que... à cause de notre maîtresse... et puis la vivacité!... qu'on dit comme ça une parole... et puis une autre... (Cherchant à s'en aller et parlant à la cantonade.) Mais où donc est-ce que vous allez comme ça, notre maîtresse? (Rémy et Claudie se rangent silencieusement pour le laisser passer. Rémy l'observe froidement. Claudie paraît ne rien voir et ne rien entendre autour d'elle.) Entrez donc! asseyez-vous. Vous êtes chez vous, comme dit notre maîtresse! Moi, faut que j'aille voir où ce qu'elle court comme ça, notre maîtresse! (Il s'esquive.)

SCÈNE IV

RÉMY, CLAUDIE.

(Ils redescendent le théâtre. Claudie est morne et absorbée.)

CLAUDIE.

Mon père, pourquoi est-ce que vous m'avez ramenée ici?

RÉMY.

Eh bien, ma fille, est-ce que ce n'était pas aussi ton idée? Est-ce que j'ai jamais eu une autre idée que la tienne?

CLAUDIE.

Mais ce n'était point mon idée, cher père! Et c'est tout à fait malgré moi que vous avez cédé à madame Rose.

RÉMY.

Tu étais malade!

CLAUDIE.

Je ne suis pas malade. D'ailleurs nous serions rendus chez nous à cette heure. Qu'est-ce que nous venons faire ici, mon Dieu! ce n'est point notre place!

RÉMY, *la regardant.*

Que veux-tu? madame Rose est si bonne! elle criait, elle pleurait! fallait-il résister à son bon cœur? j'ai cru que tu serais bien aise de lui pardonner et de revoir la mère Fauveau qui t'aime tant!

CLAUDIE.

Je pardonne à tout le monde, mais je ne voulais pas revenir. Et vous ne m'écoutiez pas!

RÉMY.

Ne me gronde pas, Claudie. Que veux-tu? à mon âge, et quand on sort tout d'un coup d'une maladie, on retombe, on perd son courage!

CLAUDIE.

Non, grâce au bon Dieu, vous êtes guéri comme par miracle! (*Le regardant à son tour.*) Vous avez l'air tranquille et fort, et tout reverdi! mon cher père! allons-nous-en!

RÉMY.

Je ne me sens point de mal, mais je suis las, bien las, ma fille! (*Il s'assied à gauche et dépose son bâton et son chapeau sur la table.*)

CLAUDIE, *s'agenouillant devant lui.*

C'est vrai, mon Dieu, vous devez l'être! Ah! mon pauvre père! je suis la cause qu'on vous tue!

RÉMY.

Eh bien, est-ce que je me plains de quelque chose? Pourquoi me dis-tu ça? Est-ce que je t'ai jamais fait un reproche, moi?

CLAUDIE.

Oh! vous! vous êtes le bon Dieu, pour moi!

RÉMY.

Je ne suis pas le bon Dieu, Claudie! Je suis un pauvre homme que le malheur a tordu comme un brin de paille, mais à qui, tout de même, Dieu a envoyé un grand secours en lui donnant une fille comme toi!

CLAUDIE, sombre.

Une fille qui l'a déshonoré!...

RÉMY, se levant avec elle.

Tais-toi, Claudie, tu n'as point le droit d'accuser et de maudire la fille que j'aime! Ta faute n'a perdu que toi, et mon devoir est de te la faire oublier. Le sauveur des pauvres humains a pris la brebis égarée sur ses épaules, et ce que le bon pasteur a fait pour son ouaille, un père ne le ferait pas pour sa fille? Tu as eu assez de repentir, tu as assez souffert, assez pleuré, assez travaillé, assez expié, ma pauvre Claudie. D'ailleurs notre péché est le même, nous avons eu trop de confiance, nous n'avons pas connu les mauvais cœurs. Nous en avons été assez punis, puisque nous avons perdu notre pauvre petit! Tu n'as donc plus que moi, comme je n'ai plus que toi sur la terre! Et nous ne nous aimerions pas! Va, il y a assez longtemps que tu te déchires le cœur, je veux que tu te pardonnes à toi-même. Entends-tu, Claudie, c'est ma volonté. (Sur la fin du récit, Rémy a défait les cordons de la cape de Claudie et lui fait signe de la mettre sur une chaise à droite. Claudie obéit.)

CLAUDIE.

Mon père, je n'aime que vous, je n'aime que vous au monde!

SCÈNE V

RÉMY, CLAUDIE, LA MÈRE FAUVEAU et ROSE avec SYLVAIN entre elles deux; elles l'amènent comme malgré lui.

ROSE.

Allons, Sylvain, faut que tout le monde me cède aujourd'hui!

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, oui, Sylvain, la bourgeoise veut être obéie. (Sylvain est amené en face de Claudie; il tressaille et veut se dégager.)

SYLVAIN.

Ma mère, madame Rose, je ne sais point ce que vous souhaitez de moi!

ROSE.

Vous ne voulez point dire au père Rémy que vous êtes content de le revoir chez nous? En ce cas, je l'emmène, j'ai à lui parler. (Elle prend Rémy par le bras gauche.)

LA MÈRE FAUVEAU, prenant l'autre bras de Rémy.

Et moi aussi, j'ai à lui parler. Venez, père Rémy.

RÉMY, qui a pris son chapeau et son bâton, hésitant.

Mais... c'est donc des secrets?

ROSE.

Peut-être! vous verrez! allons! avez-vous peur de moi? oh! je ne suis pas si diable que j'en ai l'air! (Claudie veut suivre son père, la mère Fauveau l'arrête en souriant.)

LA MÈRE FAUVEAU.

Ah! ma fille! vous êtes une curieuse!

RÉMY, naïvement, à Claudie.

Elle dit que tu es une curieuse... (Claudie s'arrête interdite. Ils remontent tous les trois au fond, et au moment de sortir, Sylvain qui est à droite près de la sortie veut suivre sa mère, Rose l'arrête.)

ROSE.

Sylvain, patientez un brin; tenez compagnie à Claudie qui a eu de la peine ici. Le devoir d'un chacun est de la consoler.

SYLVAIN.

Mais je n'ai fait peine ni injure à personne, moi!

ROSE.

Eh bien, je ne peux pas en dire autant, et c'est pour ça que je veux me confesser au père Rémy, mais la confession ne veut pas de témoins. Restez où vous voilà. (Elle le pousse vers Claudie et sort avec la mère Fauveau et le père Rémy entre elles deux.)

SCÈNE VI

SYLVAIN, CLAUDIE.

CLAUDIE, faisant effort pour parler.

C'est vrai que vous ne m'avez point fait de peine, maître Sylvain, et que je n'ai rien contre vous, partant nous n'avons point à nous expliquer. (Elle veut se retirer.)

SYLVAIN, sans l'arrêter, mais se plaçant de manière à gêner sa sortie.

Certainement non, nous n'avons point à nous expliquer. Je ne sais pas pourquoi on a voulu que je vienne ici. Vous y êtes, Claudie, c'est bien. Je n'y trouve point à redire. On a eu tort de vous offenser, on a raison de vouloir vous en consoler, mais tout cela ne me regarde point.

CLAUDIE.

Je le sais bien, et si je suis ici, c'est malgré moi, je ne voulais point revenir, je ne serais jamais revenue. Mon père a cédé à madame Rose, mais ce n'est point pour rester, et je compte que nous allons repartir.

SYLVAIN, *se jetant devant la porte.*

Oh! je ne vous empêche ni de partir ni de rester; si vous croyez que ça vient de moi tout ce qui se manigance ici aujourd'hui, vous vous abusez! je n'y suis pour rien. Est-ce que j'ai à vous demander compte de vos idées, de votre passé, de votre conduite? Soyez tout ce que vous voudrez, je ne m'en embarrasse point.

CLAUDIE, *avec résignation, sans bouger beaucoup tout le restant de la scène.*

Qui est-ce qui vous prie de vous en embarrasser?

SYLVAIN, *s'animant peu à peu.*

Oh! c'est qu'on a dit des folies, des bêtises ici, tantôt; mais est-ce que je vous ai jamais dit un mot que tout le monde ne puisse pas entendre, voyons?

CLAUDIE.

Je ne l'aurais pas souffert!

SYLVAIN, *même jeu.*

Oh! je sais que vous êtes fière et vaillante! c'est à propos dans votre position!

CLAUDIE.

Un honnête homme et un bon chrétien aurait pour devoir de ne jamais me parler de ma position, et puisque vous n'avez pas le cœur de le comprendre, je vous défends de me dire un mot de plus.

SYLVAIN, *marchant à grands pas.*

Oh! je ne vous insulte pas, je vous plains!

CLAUDIE.

Gardez votre pitié pour qui vous la réclamera.

SYLVAIN, *même jeu.*

Courage! vous voulez qu'on vous respecte comme une sainte, pas vrai?

CLAUDIE, *lentement.*

Le malheur qui ne se plaint pas a le droit de se faire respecter.

SYLVAIN, *cachant ses larmes avec un peu de dépit.*

Le malheur qui ne se plaint pas, à des fois, ça ressemble à la honte qui se cache. M'est avis qu'on aurait mieux respecté votre malheur si vous ne l'aviez pas si bien celé.

CLAUDIE.

Maître Sylvain, les pauvres ont besoin de travailler. On repousse une fille... dans ma position, comme vous dites, et pour trouver de l'ouvrage hors de chez moi, je suis condamnée à me taire.

SYLVAIN, *vivement.*

Et à mentir!

CLAUDIE, *hésitant.*

A qui ai-je menti? personne ne m'a interrogée.

SYLVAIN, *vivement, élevant la voix.*

Si fait! moi je vous ai interrogée ici, ce matin.

CLAUDIE.

Et je vous ai menti?

SYLVAIN.

Se taire, c'est mentir, dans l'occasion.

CLAUDIE.

Dans l'occasion! quelle occasion?

SYLVAIN.

Oui, quand on souffre l'amitié d'une personne à qui on ne veut point avouer ce qu'on est.

CLAUDIE.

Vous avez raison; mais quand on ne souffre l'amitié de personne, on n'est obligée à rien envers personne.

SYLVAIN, *suffoquant.*

A la bonne heure! gardez donc vos secrets et vos amitiés!

personne ne vous les demande plus. (On entend un bruit de voix derrière le théâtre.) A moins que ça ne soit Denis Ronciat!... car c'est sa voix que j'entends!

CLAUDIE, à part.

Denis Ronciat!... Mon Dieu! c'est trop pour un jour! (Elle tombe sur une chaise et reste atterrée. Sylvain s'assied accablé de l'autre côté près de la table, et affecte d'être indifférent à tout ce qui se passe.)

SCÈNE VII

SYLVAIN, CLAUDIE, ROSE, DENIS RONCIAT, RÉMY, FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU.

ROSE, entrant la première.

Eh bien! si vous voulez vous expliquer, ça se passera devant moi et devant toute la famille.

DENIS, la suivant.

Ça ne me fait rien, je n'ai peur de personne.

FAUVEAU, entrant avec Rémy.

Père Rémy, soyez calme! pas de bruit chez nous, hein? (Il va à gauche et s'assied sur le coin de la table; la mère Fauveau le suit et s'approche de Sylvain avec inquiétude. Rémy se place derrière la chaise de sa fille et la regarde sans rien dire.*)

DENIS, au milieu du théâtre.

Par ainsi, différemment, vous êtes étonnés de me voir.

ROSE.

Oui, car je vous avais prié de ne plus revenir. Vous avez encore l'intention de faire du mal, mais vous ne le ferez plus en cachette, et les gens que vous accusez seront là pour se défendre.

DENIS.

Si je reviens, malgré que vous m'avez chassé, comme je ne

* Fauveau, Sylvain, la mère Fauveau, Rose, Denis, Rémy, Claudie.

reviens pour vous, la belle Rose, vous pouvez bien me souffrir parler à ce vieux dans la demeurance à vos métayers... Pour lors je me présente dans des intentions... simplement pour causer, à seules fins de s'entendre. Vous voulez appeler tout votre monde en témoignage de ce que je vas dire, eh bien ! j'y donne mon consentement. Là ! y sommes-nous ?

FAUVEAU, de sa place.

Nous y sommes, sous la condition qu'on ne se disputera point. Il y en a eu assez comme ça, aujourd'hui, des paroles !

RÉMY, très-calme.

Soyez donc tranquille, père Fauveau, c'est moi qui vous réponds de M. Denis Ronciat.

DENIS, s'enhardissant.

Pour ça, vous avez raison, père Rémy !... Et tiens, mon vieux, d'après ce que j'ai à te dire, nous allons nous entendre vitement, je l'espère. (Il lui frappe sur l'épaule.)

RÉMY, raillant.

Ah ! vous me donnez du *tu,* monsieur Ronciat ? Vous me touchez sur l'épaule ? C'est bien de l'honneur que vous me faites !

DENIS, interdit.

Vous êtes gai, à ce soir, père Rémy ! Ça va donc mieux ! j'en suis content !

RÉMY.

Ça va très-bien. Vous êtes bien honnête.

FAUVEAU, à part.

Ça va se gâter ! (De sa place, au père Rémy.) Dites donc, père Rémy... ne...

RÉMY, aux autres.

Souffrez-moi d'entendre ce que M. Ronciat me veut dire : j'attends, y sommes-nous ?

DENIS.

M'y voilà ! écoutez bien. Différemment... je vous ai fait du

tort, vous m'en avez fait aussi. Vous voulez me faire passer pour un sans-cœur. Vous faites bruit de votre histoire, ça se répand vite ! Vous voulez ameuter la population contre ma personne ; car en revenant ici, j'ai trouvé toute la paroisse en émoi. « Ah ! coquin ! tu as fait chasser le père Rémy ; mais « voilà la Grand'Rose qui le ramène en triomphe ! » Et les femmes me montraient le poing, et les enfants voulaient me jeter des pierres !... Tout ça, ça me donne du ridicule ! Vous m'avez fait congédier par la bourgeoise de céans qui ne me voyait point d'un mauvais œil...

ROSE.

Insolent ! vous vous trompez bien.

DENIS.

Oh ! ne nous fâchons mie ! Vous me voulez parler en public, je parle en public ! Différemment, je ne peux pas rester comme ça, père Rémy ! il faut en finir. Faut vous prononcer. Qu'est-ce que vous exigez de moi en réparation du chagrin dont je vous ai mortifié dans le temps ? Si la somme n'est point trop forte... on peut s'accorder.

RÉMY, *toujours calme.*

La somme ! Ah ! vous m'offrez de l'argent, monsieur Ronciat ? Et... à cause, sans être trop curieux ?

DENIS

Voyons ! est-ce que vous ne m'entendez point ?

RÉMY.

Non ! excusez-moi, je suis très-vieux ; je sors d'une grosse maladie ; j'ai quasiment perdu la souvenance.

DENIS.

Est-ce un jeu, père Rémy ? Vous ne vous souvenez plus de...

RÉMY.

Je ne me souviens plus de rien, et je ne peux point accepter votre argent sans savoir comment je l'ai gagné.

DENIS, troublé.

Gagné, gagné ! je ne dis point ça ! je sais bien que vous n'avez jamais été consentant de ma sottise. Vous êtes un honnête homme, je ne vas pas contre. Vous avez cru que je recherchais votre fille pour le mariage...

RÉMY.

Vous me l'avez donc demandée en mariage? Là, sérieusement? en famille? avec parole d'honneur? Attendez donc que je me souvienne !

DENIS.

Allons, allons ! vous vous souvenez de tout et je ne prétends pas nier. Oui, je vous ai donné parole de ma part et de celle de mes parents... Mais je ne croyais pas vous tromper ! Vrai ! je ne le croyais point ! J'étais tout jeune, tout franc, tout bête ! J'étais amoureux et je ne me méfiais point de moi. Votre fille était une enfant, elle ne connaissait point le danger. On allait ensemble, comme deux accordés, sans songer à mal. Et puis voilà qu'on succombe sans savoir comment, on se marie, le bon Dieu pardonne tout, et le mal n'est pas bien grand.

RÉMY, avec reproche.

Le mal est grand quand le garçon n'épouse point. Ça prouve qu'il a de bonnes raisons pour se dédire; et sans doute que vous, honnête homme, vous avez connu que ma fille ne serait point une honnête femme? Elle était coquette, dites? Elle vous donnait de la jalousie ? Elle écoutait d'autres galants?

(Ici Claudie se lève et prend la main de son père qui semble la protéger et la fait asseoir tout en regardant Denis.)

DENIS.

Non ! je n'irai point contre la vérité, malgré que je vois bien que vous forcez ma confession. Le tort est de mon côté. Claudie... je le dis devant elle, Claudie était sage, elle n'écoutait que moi et j'étais aussi sûr d'elle...

RÉMY.

Comment ! vous l'avez quittée sans sujet ?

DENIS.

Sans autre sujet que la crainte de devenir gueux en épousant une fille qui n'avait rien.

RÉMY.

Ah ! c'est vrai ! elle n'avait plus rien. Cette tante riche dont elle devait hériter a pris fantaisie de se marier sur ses vieux jours... au moment où vous alliez épouser Claudie... et alors vous avez tout d'un coup changé d'idée. Je ne pouvais pas croire que ce fût là toute votre excuse; mais puisque vous le dites...

DENIS.

Sacristi ! c'est vous qui me le faites dire !

ROSE.

Et vous ne pouvez pas le nier.

DENIS.

Eh bien mardi ! bien d'autres auraient fait comme moi. Mes parents avaient de la fortune, mais ils travaillaient. Moi, on ne m'avait pas élevé à travailler. Amuse-toi, qu'on me disait, t'es riche, épouse qui tu voudras ; t'es fils unique. Tu seras bourgeois. — Eh bien, j'ai eu l'ambition de vivre comme ça... je me suis dit, en vous voyant ruinés, qu'il me fallait, ou reprendre la pioche que mes parents n'avaient jamais pu lâcher, ou mettre la main sur une grosse dot pour me soutenir dans la fainéantise. Voilà mon tort, je le confesse ; mais c'est comme ça. J'ai trahi l'amour pour la fortune, j'ai fait comme tant d'autres ! Je me suis peut-être trompé, ma faute m'a porté nuisance et j'ai manqué plus d'un mariage. Voilà pourquoi j'ai quitté notre endroit et suis venu chercher femme par ici, avec l'intention de vous faire un sort aussitôt que j'aurais payé mes dettes. Mais au lieu de m'y aider, vous m'avez traversé encore

une fois. Finissons-en donc, demandez-moi ce que vous voudrez, et quand on saura que j'ai réparé mon tort, on ne me rebutera plus par ailleurs.

RÉMY.

Vous êtes bien généreux, monsieur Ronciat, de vouloir contenter un homme capable de demander de l'argent en échange de son honneur, ou il faut que je sois bien avili pour que vous osiez m'en faire l'offre! (Faisant un pas en avant et s'adressant aux autres.) Braves gens, qui m'avez recueilli et assisté depuis la moisson dernière, dites-moi donc si pendant que j'étais malade et peut-être hors de sens, je n'ai point fait quelque bassesse qui ait pu autoriser monsieur Ronciat à me faire un pareil affront devant vous!

FAUVEAU.

Oh! par exemple, non! vous êtes un homme bien respectable, j'en lève la main!

LA MÈRE FAUVEAU.

Et moi pareillement! Et votre fille est digne de vous.

ROSE.

Et il n'y a qu'un lâche qui puisse venir vous proposer de l'argent.

LA MÈRE FAUVEAU.

Ne les excitez point, dame Rose! le père Rémy couve une grosse colère. (Sylvain se relève brusquement, semble sortir de sa rêverie, et reste les yeux fixés sur Claudie.)

RÉMY.

N'ayez crainte, mère Fauveau, Je suis aussi tranquille à cette heure que je le serai au jour de ma mort. Ça vous étonne? Ça t'étonne aussi, maître Ronciat! Tu t'es peut-être souvent demandé pourquoi j'ai patienté cinq ans avec toi; pourquoi moi, un ancien soldat, un vieux paysan encore rude du poignet et plus fort que toi qui n'as jamais travaillé, je ne t'ai pas mis sous mon genou pour te casser la tête contre une

pierre. Je veux bien te le dire, et me confesser à mon tour. C'est que j'étais aveugle, j'étais injuste envers ma fille. Oui, je lui faisais cette injure de croire qu'elle avait un restant d'amitié pour toi. Je lui en demande pardon aujourd'hui. (Il embrasse Claudie. A Denis.) Mais j'avoue que plus elle le niait, plus je m'imaginais que ses larmes versées en secret et son éloignement pour l'idée du mariage provenaient d'une souvenance et d'un regret. Cent fois j'ai pris ma cognée pour aller t'attendre au quart d'un bois; cent fois, j'ai jeté ma cognée derrière ma porte, en regardant ma fille qui disait sa prière et qui, dans mon idée, la disait peut-être pour toi. Je n'ai pas voulu venger ma fille, dans la crainte d'être odieux à ma fille, voilà tout.

DENIS, ému.

Dame! écoutez donc, père Rémy, si j'avais pensé que Claudie eût encore des sentiments pour moi... mais elle m'a dit elle-même ici, quand je l'ai revue à la gerbaude, qu'elle ne m'aimait plus... et différemment... je ne pouvais plus lui rien offrir.

RÉMY.

Elle disait la vérité et je le sais, moi. Je le sais d'aujourd'hui seulement. Voilà pourquoi tu me vois tranquille, parce que je me sens enfin libre de te punir.

FAUVEAU.

Père Rémy, père Rémy! apaisez-vous!

DENIS, remontant un peu.

Eh! laissez-le faire. Je ne me défendrai pas contre un homme de cet âge-là. Je m'en irai plutôt!

RÉMY.

N'aie donc pas peur, Denis Ronciat. Je ne t'en veux plus. Je t'ai cru méchant, et je vois que tu n'es que lâche. La seule punition que je t'inflige, c'est celle de ma pitié. Va-t'en làdessus, malheureux, je te fais grâce. Va-t'en avec ton ambi-

tion et ta paresse, avec ton argent et la honte de me l'avoir offert.

FAUVEAU.

Ça c'est bien ! vrai ! ça fait honneur à un pauvre homme de pouvoir parler comme ça.

LA MÈRE FAUVEAU.

Oui, c'est bien, père Rémy, c'est bien.

ROSE.

C'est bien parler et bien agir.

DENIS, écrasé par tous les regards et se débattant contre la honte.

C'est donc comme ça ! Voilà le piége que vous m'avez tendu pour mettre tout le monde contre moi ? Oh da ! il faudra bien que je trouve un moyen de vous fermer la bouche !... je ne sais pas encore ce que je ferai pour ça... mais j'y réfléchirai et je trouverai quelque chose... à quoi vous ne vous attendez pas... ni moi non plus ! (Il se retourne pour sortir.)

ROSE.

En attendant, vous allez trouver la porte pour sortir d'ici, pas vrai ?

DENIS, revenant.

Vous pensez me renvoyer comme ça, tout penaud; tout écrasé, tout mortifié ? Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, et je vas vous montrer que je vaux mieux que vous ne voulez bien le croire... Père Rémy, faites attention. Claudie, veux-tu me dire que tu m'aimes toujours, que c'est pour moi que tu as refusé d'en écouter d'autres... (mouvement de Sylvain), et le diable me soulève si je ne me marie pas avec toi... (Un silence.) Eh bien ! Claudie, vous ne m'écoutez point ? Je suis Denis Ronciat et je vous offre ma main, foi d'homme ! Ah çà ! dépêchons-nous pour que le diable ne m'en fasse pas dédire.

RÉMY, à Claudie qui est restée comme pétrifiée durant toute cette scène.

Ma fille ! entends-tu ? c'est à toi de répondre.

CLAUDIE, avec fermeté, se levant.

Mon père, pour épouser un homme, il faut jurer à Dieu de l'aimer, de l'estimer et de le respecter toute sa vie. Et quand on sent qu'on ne peut que le mépriser, c'est mentir à Dieu, c'est faire un sacrilége. Je refuse.

DENIS.

Là, sérieusement?

CLAUDIE.

Je refuse.

ROSE.

Et j'en ferais autant à sa place.

RÉMY, à Ronciat.

Tu as offert une réparation, on l'a refusée; maintenant j'ai le droit d'exiger celle qui me convient.

DENIS, remettant son chapeau.

Ah! nom d'une bouteille! je ne vois pas ce que vous pouvez exiger de plus.

RÉMY.

J'exige que tu quittes le pays.

DENIS.

Par ma foi! avec plaisir. Il y a longtemps que j'en ai l'idée. Différemment, je n'ai point envie d'être montré au doigt. Bonsoir la compagnie! je m'en vas chez mon oncle Raton, à plus de trente lieues d'ici, et j'y ferai tout de même une bonne fin et un bon mariage (à Rémy), pourvu que vous ne veniez pas en moisson de ce côté-là. Promettez-vous de me laisser tranquille?

RÉMY, le prenant au collet et le secouant un peu.

Je n'ai pas de conditions à recevoir de toi... Je te défends de jamais remettre le pied dans la paroisse, nulle part enfin où ma fille pourrait te rencontrer. Jure-le!

DENIS.

J'en jure (regardant Rose) et sans regrets!

RÉMY, l'éloignant du geste.

Que le bon Dieu te pardonne comme nous te pardonnons! Puisses-tu t'amender et réparer ta mauvaise conduite par une bonne. Maintenant, tu peux t'en aller... Adieu!

DENIS, hésitant pour saluer Claudie qui ne le regarde pas; il n'ose pas, et dit :

Adieu, père Rémy... (Remettant son chapeau, il sort, avec un reste d'aplomb.) Serviteur à tout le monde!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, excepté DENIS RONCIAT.

(La mère Fauveau, inquiète de l'attitude morne et forcée de Sylvain, reste auprès de lui. Rose s'approche de Claudie. Fauveau va au père Rémy.)

FAUVEAU, à Rémy, l'amenant sur le devant.

Diache! Savez-vous que c'est courageux, ce que vous faites là, votre fille et vous, de refuser un mariage qui vous rendrait la bonne renommée?

RÉMY.

Oui, ça nous relevait dans l'estime des hommes, mais c'est acheter ça trop cher, quand il faut mentir à Dieu, à sa propre conscience et à la vérité de son cœur. Nous sommes chrétiens avant tout, père Fauveau.

FAUVEAU.

Et francs chrétiens qu'on peut dire! Tenez, c'est une fière femme que votre Claudie, et ça la relève assez d'avoir forcé, sans dire un mot, son enjoleux à lui faire amende honorable. Et vous, père Rémy, vous êtes un homme tout à fait comme il faut. Savez-vous que j'ai eu grand tort à ce matin de vous

faire de la peine? j'en suis chagriné, vrai; et si vous me voulez croire, vous me baillerez la main... là, de bonne amitié!

RÉMY, lui serrant la main.

C'est de tout mon cœur, père Fauveau! de tout mon cœur, entendez-vous?

FAUVEAU, s'apercevant que Sylvain les observe et les écoute avec un commencement d'agitation; la mère Fauveau prête aussi l'oreille.

Parlons plus bas, c'est inutile de revenir là-dessus devant... ces enfants.

RÉMY, sans baisser la voix.

Pourquoi donc ça? Si quelqu'un a eu une mauvaise pensée sur ma fille, ne voulez-vous point donner l'exemple du respect qu'on lui doit?

FAUVEAU, à demi-voix.

Oui, oui, ça viendra; mais pour l'instant, faut de la prudence. Si vous voulez la marier un jour ou l'autre, faut pas tant ébruiter son malheur.

RÉMY.

Ah! vous croyez qu'elle ne mérite pas de rencontrer un honnête garçon qui regarde à la bonté de Dieu plus qu'à la rigueur des hommes?

FAUVEAU, avec intention.

C'est de la rigueur, si vous voulez... mais ça règne partout, et les parents regardent à ça, si les enfants n'y regardent point!

RÉMY, bas en poussant Fauveau du coude et lui montrant Rose, qui est toujours près de Claudie.

Et pourtant madame Rose a fait parler d'elle plus souvent que ma fille. Est-ce qu'à cause de son bon cœur et de sa grande charité, un honnête homme ne pourrait pas l'aimer?

FAUVEAU.

Si fait! où voulez-vous en venir?

RÉMY, avec intention et toujours bas.

Et, comme elle est riche avec ça, il y a bien des parents qui voudraient, malgré le préjugé, la faire épouser à leur fils?

FAUVEAU, piqué et oubliant de parler bas.

C'est-il pour me blâmer que vous dites ça?

RÉMY, parlant haut.

Non! je ne pense qu'à ma fille, moi, et ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire que les idées du monde peuvent prévaloir contre elle.

FAUVEAU, très-haut avec colère.

Les idées du monde, c'est les miennes, et je ne veux point les démolir. (Appuyant sur ses mots.) Faut pas, parce que vous savez mieux parler que moi, chercher à me prendre pour une bête.

LA MÈRE FAUVEAU, se mettant entre eux.

Eh bien, eh bien! allez-vous point vous quereller à cette heure?

ROSE, de même, attirant Rémy à elle.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

FAUVEAU.

Il y a que ce vieux-là est trop entêté de son orgueil.

RÉMY, se calmant et s'exaltant ensuite.

Mon orgueil! non! ce n'est point ça, père Fauveau, vous ne me comprenez pas. Il est tombé, mon orgueil, je l'ai mis aujourd'hui sous mes pieds! J'ai rendu cet hommage au grand juge qui m'a fait retrouver ma force et ma raison comme par miracle au moment où ma fille outragée en avait besoin! J'ai été colère, j'ai été fou un moment. C'était la maladie qui se débattait en moi avec la guérison. Mais un moment après, tenez! ma vue s'est éclaircie, et il m'a semblé, comme je m'en allais d'auprès de vous autres, que je voyais la vérité du ciel face à face. Alors, tous vos ménagements...

et ma fierté à moi, mon orgueil, comme vous dites, tout ça se dissipait comme un brouillard devant le soleil du bon Dieu. Oui, Dieu est grand! Dieu est juste! Il veut que la justice règne sur la terre! (Le père Fauveau a repris sa place et garde le silence. Sylvain, qui s'est levé, vient s'agenouiller devant Rémy avec respect.)

SYLVAIN.

Vous dites vrai, homme de bien! C'est pourquoi, mon orgueil, mon mauvais orgueil à moi, s'humilie devant vous. Je vous demande la main de votre fille, que vous m'avez enseigné à estimer comme elle le mérite. (Rémy lui fait signe que c'est à Claudie de répondre. — Sylvain, se levant, à Claudie.) Claudie, pardonnez-moi, acceptez-moi pour votre soutien. Je vous aimais à en mourir, et quand j'ai appris la vérité, ce n'était pas du blâme que je sentais. Non! comme Dieu m'entend! c'était de la jalousie. Mais je ne serai même plus jaloux. Je n'ai plus sujet de l'être. Fiez-vous à moi, je vous aimerai, et vous défendrai d'un cœur pareil à celui de votre père. Fiez-vous à moi, je vous dis; je ne crains pas le monde, moi, et je saurai faire respecter ma femme!

CLAUDIE, se tournant vers Sylvain.

Non, Sylvain! j'ai juré de me punir moi-même, en portant seule la peine de ma faute.

LA MÈRE FAUVEAU, passant devant Sylvain, Rémy, et allant à Claudie.

Claudie, c'est par crainte de nous déplaire que vous parlez comme ça; mais moi, voyez-vous, je vous ai toujours souhaitée pour ma fille.

CLAUDIE, se tournant entre la mère Fauveau et Rose.

Mère Fauveau, demandez-moi ma vie, c'est tout ce que je peux vous donner.

ROSE.

Claudie! c'est moi qui vous ai le plus offensée ici! Faudra-t-il que je me mette à genoux!

CLAUDIE.

Madame Rose, c'est moi qui me mettrais aux vôtres pour vous remercier d'être si bonne, mais ne me demandez pas ce que je ne peux pas accorder. (Sylvain, désespéré du refus de Claudie, se jette dans le sein de son père.)

FAUVEAU, vaincu, à Claudie.*

Ma fille, c'est bien à vous de vous défendre comme ça; mais, par pitié pour vous-même et pour mon pauvre enfant, fiez-vous à sa parole et à la mienne.

SYLVAIN.

Oh ! merci ! père, merci !

CLAUDIE.

Père Fauveau, je vous remercie, je vous respecte, je vous aime, mais je ne peux point vous obéir.

SYLVAIN, pleurant.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! elle ne n'aime point !

RÉMY, prenant Claudie par la main et l'amenant à lui.

Claudie, c'est à mon tour de te prier; refuseras-tu à ton père ?

CLAUDIE.

Je ne peux pas accorder à mon père ce que j'ai juré à Dieu de n'accorder à personne.

RÉMY.

Eh bien ! Dieu donne à ton père le droit de briser ton serment, et je le brise. Je t'ordonne de m'obéir et d'épouser cet homme juste. (Claudie chancelle et laisse tomber sa tête sur le sein de son père.)

SYLVAIN, même jeu, de l'autre côté de Rémy.

Elle pâlit, elle souffre ! elle me déteste !

RÉMY, soutenant sa fille dans ses bras, et s'adressant doucement à Sylvain, avec joie.

Non ! elle t'aime, et la violence qu'elle se fait pour le cacher

* Fauveau, Sylvain, Rémy, Claudie, la mère Fauveau, Rose.

est au-dessus de ses forces. Mais, je le sais, moi ! elle a eu le délire en partant d'ici, elle a pleuré, elle a parlé ! Voilà pourquoi je suis revenu ! (Élevant les mains.) — Merci, mon Dieu ! qui m'avez permis de ne pas mourir avant d'avoir donné un bon soutien à ma fille ! (On entend une cloche lointaine ; à Sylvain et à Claudie.) A genoux, mes enfants. (Aux autres.) Mes amis, à genoux ! c'est l'Angelus qui sonne. (Il reste seul debout.) C'est l'heure du repos ! qu'il descende dans nos cœurs, le repos du bon Dieu, à la fin d'une journée d'épreuves, où chacun de nous a réussi à faire son devoir ! Demain cette cloche nous réveillera pour nous rappeler au travail; nous serons debout avec une face joyeuse et une conscience épanouie. (Relevant les enfants. — Tous se lèvent.) Car le travail, ce n'est point la punition de l'homme... c'est sa récompense et sa force... c'est sa gloire et sa fête ! Ah ! je suis guéri et je vais donc enfin pouvoir travailler; je n'ai pas eu ce contentement-là depuis la gerbaude !

SYLVAIN.

Vous l'aurez encore... nous moissonnerons ensemble, mon père.

RÉMY.

Oui, mon enfant ! grâce rendue à Dieu, au travail et à votre bonheur... (Se redressant.) Je sens maintenant que je deviendrai centenaire. (Il se trouve entouré par tous les personnages. — Tableau. — Rideau.)

FIN DE CLAUDIE.

LUCIE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIERE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE

LE 16 FÉVRIER 1856.

PERSONNAGES

ADRIEN DESVIGNES................	MM.	ARMAND.
STÉPHENS............................		DUPUIS.
DANIEL................................		LESUEUR.
LUCIE..................................	Mlle	LAURENTINE.

Costumes d'aujourd'hui.

LUCIE

L'intérieur d'une maison de campagne. Un salon à l'ancienne mode, vaste et autrefois assez beau, maintenant triste et nu. De vieux meubles clairsemés. Table à gauche. Une cheminée au fond. Une porte de rez-de-chaussée vitrée à gauche au deuxième plan. Porte au second plan à droite. Portes latérales au premier plan.

SCÈNE I

DANIEL, STÉPHENS.

(Daniel est vers le fond à gauche, occupé à nettoyer un fusil de chasse. Stéphens est sur la porte du fond et parle à la cantonade très-haut, mais avec un calme qui contraste avec ses paroles. Il a un très-léger accent étranger (*ad libitum*). Daniel n'a pas l'air de l'entendre, mais il l'écoute avec attention.)

STÉPHENS, à une personne qu'on ne voit pas.

Je n'ai pas d'autre chose à vous dire pour le moment; vous êtes une personne très-malhonnête, une créature très... détestable. Je me suis chargé avec plaisir de vous mettre brutalement, oui, brutalement à la porte de cette maison, avec défense d'y jamais rentrer. Comment? Quoi? Taisez-vous. Non? Vous ne méritez pas le moindre égard; vous n'êtes pas une femme, mais un démon, oui, un démon, et pour un peu... Mais je ne veux pas me mettre en colère. (Il ferme la porte sur lui et

entre. A Daniel.) C'est vous qui êtes Daniel, le domestique, le garde-chasse de feu M. Desvignes ?

DANIEL.

Oui, monsieur ; et vous, vous n'êtes pas M. Adrien Desvignes, ou vous auriez bien changé ! Vous avez même l'air... Anglais, je crois.

STÉPHENS.

Anglais ? Oh ! non, Américain ! citoyen des États-Unis. J'en arrive avec Adrien ; je suis son ami, et je le précède.

DANIEL.

Ainsi c'est bien vrai, il vit et il revient ?

STÉPHENS.

Vous en doutez ?

DANIEL.

Dame ! je croyais... On le disait mort !... Et vous chassez Charlotte, c'est bien vu ; ça ne me gêne pas.

STÉPHENS.

Oui, Charlotte, la servante-maîtresse du défunt ; Charlotte, l'intrigante et la langue maudite ; Charlotte, la... Je ne veux rien dire de plus... Je m'emporterais au delà de toute limite.

DANIEL.

Et moi, faut-il m'en aller aussi ? (Il pose son fusil près de la porte vitrée.) Si je vous gêne ?

STÉPHENS.

Vous, monsieur Daniel ! vous à qui Adrien garde un si tendre souvenir, et qui lui avez prouvé tant d'affection !

DANIEL.

Souvenir... affection... ça dépend ! Et Lucie !

STÉPHENS.

Qui, Lucie ? Ah ! oui, la fille illégitime du vieillard et de la gouvernante ? Celle pour qui Adrien se voit dépouillé de son héritage ! Où est-elle ?

DANIEL.

Elle est sortie... Elle va rentrer... Et quand elle saura que sa mère...

STÉPHENS.

Tenez, voici Adrien qui arrive et qui en décidera. Restez; il est impatient de vous voir. (Daniel a fait le mouvement de se retirer. Il reste en s'effaçant, et cache une assez vive émotion.

DANIEL, à part, pendant que Stéphens va à la rencontre d'Adrien.

Chasser Lucie!

SCÈNE II

ADRIEN, DANIEL au fond, STÉPHENS.

ADRIEN, à Stéphens. Il est en uniforme d'enseigne de marine. Il pose sa valise, son manteau et son chapeau sur la table, sans faire attention à Daniel. Il est entré par la droite.

Eh bien, est-elle partie?

STÉPHENS.

C'est fait.

ADRIEN.

Ah! tant mieux! Merci, mon cher Stéphens. La vue de cette femme m'eût fait un mal affreux. Rentrer dans cette maison après quinze ans d'exil, et avoir sous les yeux ce vivant reproche à la mémoire de mon pauvre père...

DANIEL.

Elle est en mauvais état, la maison; mais ce n'est pas moi qui étais chargé...

ADRIEN.

Ah! Daniel!.. Oui, je vous reconnais! (Il l'embrasse et descend en scène avec lui. Stéphens remonte, puis descend à gauche,) Je me suis toujours souvenu de votre attachement, Daniel! C'est dans vos yeux que j'ai vu les seules larmes que mon départ ait fait

couler ici. J'étais un enfant, on m'envoyait au collége, et je pressentais que je ne reverrais jamais mon père. Vous seul sembliez me regretter... ou me plaindre. Et depuis... Oh! je sais tout, Daniel! je sais que les petites sommes que je recevais chaque année, c'était la moitié de vos gages que vous mettiez de côté pour me l'envoyer. (Daniel paraît contrarié et embarrassé.) Ne vous en défendez pas : mon père n'avait pas même un faible souvenir pour moi, et ce que vous m'avez avancé, c'était pour vous un sacrifice immense.

DANIEL, vivement.*

Qui vous a dit?... J'aurais voulu, j'aurais dû faire davantage. (A part, attendri et mécontent.) Diable!... diable!... diable!.. ça me gêne...

STÉPHENS, à Adrien.

Voyons, mon ami, n'oubliez pas... (A Daniel en passant devant Adrien.**) Daniel, répondez! Vous devez savoir bien des choses. Dites sans crainte la vérité à votre maître. Qu'est devenu l'argent?

DANIEL, comme étourdi du coup.

L'argent!... diable!... l'argent!...

ADRIEN.

Eh! mon Dieu! à quoi bon l'interroger? Il sait bien, comme tout le monde, qu'un capital réalisé en argent est destiné à disparaître, et que la fortune de mon père a dû passer dans les mains de Charlotte. (Il s'assied à gauche de la table. Daniel a remonté et reste au fond.)

STÉPHENS.

N'y renoncez pas si vite. On peut être très-délicat et trespositif. Si votre père vous a librement frustré pour enrichir une fille illégitime, je comprends que vous refusiez d'engager une lutte inutile peut-être, et scandaleuse à coup sûr; mais, si

* Stéphens, Adrien, Daniel.

** Adrien, Stéphens, Daniel.

son intention n'était pas de vous déshériter, et qu'on ait dérobé la somme... (Il se met à cheval sur une chaise, à droite et à quelque distance de la table.)

ADRIEN, à Daniel.

Vous, Daniel, qui connaissez Charlotte, la savez-vous capable d'une pareille action?

DANIEL, s'approchant.*

Capable... oui! Mais on est capable de bien des choses qu'on ne fait pas... et on en fait qu'on n'était guère capable de faire.

STÉPHENS.

Est-il probable que M. Desvignes, après un si long attachement pour cette fille, se soit contenté de lui léguer une pension de cinq cents francs, qui n'est même pas réversible sur la tête de Lucie?

DANIEL.

Non, mais... Charlotte a bien cherché ; elle a fait démonter tous les meubles, lever les boiseries, les parquets... Elle n'a rien trouvé, pas moins. Elle pleure, elle jure qu'elle n'a que sa pension, qu'elle est dans la gêne... et c'est possible.

ADRIEN.

Voilà qui est étrange! Cette somme importante aurait donc été enfouie quelque part?

DANIEL.

Ou remise en dépôt à quelqu'un. Qui sait? Il faut attendre... il faut voir. On vous a cru mort aux colonies. Peut-être aurait-on souhaité que vous ne revinssiez pas... Mais, puisque vous voilà revenu!... Quand on ne s'attend pas... il y a comme ça des surprises... des embarras d'esprit... Il n'y a pas deux minutes que vous êtes là...

STÉPHENS.

Vous ne soupçonnez pas quelle peut être la personne...

* Adrien Daniel, Stéphens.

DANIEL, *à Adrien.*

Non... Et vous, monsieur?

ADRIEN.

Moi, je suppose tout naturellement que la fille de Charlotte est ou sera en possession de mes biens. C'est elle qui doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

DANIEL, *vivement.*

Lucie? Non! Lucie ne sait rien! (*Lucie entre, tressaille et reste près de la porte à droite, sans être vue d'Adrien.*) Oh! vous ne connaissez pas Lucie!

SCÈNE III

ADRIEN, STÉPHENS, DANIEL, LUCIE.

ADRIEN, *sans voir Lucie.*

Et je ne désire pas la connaître. Je ne veux point haïr une personne qui me tient, dit-on, de si près, et je ne lui souhaite aucun mal. Si elle est riche à mes dépens, je n'en suis pas jaloux. Vous le savez, vous, Stéphens, ce n'est pas un sordide intérêt qui me fait repousser la mère et la fille. Ce que je ne puis leur pardonner, c'est de m'avoir ravi l'affection de mon père, c'est de l'avoir contraint, par une atroce domination, à me tenir éloigné de lui, à m'oublier, à me refuser sa dernière bénédiction! Cela, c'est lâche, c'est odieux, et je ne pourrais jamais considérer comme ma sœur celle qui, à la faveur de tels moyens, a usurpé la place dans la famille. (*Stéphens a vu Lucie, s'est levé vivement; il la contemple avec admiration, et a pris le bras à Adrien pour l'empêcher de continuer; mais Adrien ne s'est retourné qu'après avoir tout dit. Lucie a une attitude de douleur inexprimable. Daniel est très-attentif à ce qui se passe.*)

STÉPHENS.

Oh!...

ADRIEN, *voyant Lucie.*

Ah ! c'est elle !

DANIEL, *allant à Lucie.**

Venez, ma pauvre demoiselle, vous ne pouvez pas rester dans cette maison, vous gênez. Je vas vous conduire auprès de votre mère.

LUCIE, *pleurant.*

Non, Daniel, ma mère ne veut plus de moi. Vous savez comme elle est... singulière avec moi depuis la mort... Eh bien, je viens de la rencontrer comme elle sortait d'ici. Elle s'installait dans le village, j'ai voulu la suivre, elle m'a repoussée... Oh ! bien durement ! « Deviens ce que tu pourras. m'a-t-elle dit, je n'ai plus le moyen de te garder. Tu es en âge de travailler; dis à Daniel de te chercher une place. » Je suis revenue ici, moi ! l'habitude !... Et puis, je me flattais que... monsieur voudrait bien me permettre de le servir... mais je vois... Conduisez-moi, mon bon Daniel, dans quelque ferme où je pourrai gagner ma vie.

STÉPHENS.

Vous, dans une ferme ? Vous si belle, si délicate !... C'est effroyable à penser, c'est révoltant ! C'est impossible !

ADRIEN.

Oui, c'est impossible ! Restez, mademoiselle, restez ici jusqu'à ce que vous ayez trouvé des occupations convenables à l'éducation que vous avez reçue.

LUCIE.

Non, non ! vous m'accusez...

ADRIEN, *se levant.*

Eh non... Ce n'est pas vous que j'accuse. Vous pouvez... vous devez être étrangère au mal dont je me plains. Mais il est impossible que votre mère vous abandonne sérieusement.

* Adrien, Stéphens, Lucie, Daniel.

Sa colère contre moi ne peut retomber sur vous. Elle ne tardera sans doute pas à vous envoyer chercher. Gardez votre appartement chez moi, jusqu'à ce que votre sort se décide... Je vous en prie !

DANIEL.

Allons ! merci pour elle, monsieur Adrien. Elle est toute gênée, toute suffoquée ! Venez, mademoiselle Lucie, tout s'arrangera, allez ! (Il l'emmène par la porte vitrée.)

SCÈNE IV

STÉPHENS, ADRIEN.

STÉPHENS, la suivant.

Elle pleure beaucoup.

ADRIEN, passant à droite.

Pleure-t-elle, ou fait-elle semblant ?

STÉPHENS.

Vous ne l'avez donc pas regardée ?

ADRIEN.

Le moins possible.

STÉPHENS.

Vous avez perdu. Elle est bonne à voir; belle et douce comme un ange ! Ah ! c'est enivrant ! oui, enivrant !

ADRIEN.

Vraiment, mon cher Stéphens, vous vous adoucissez bien vite devant un jeune et frais visage ! Vous qui me recommandiez la sévérité, vous qui, à bord du navire qui me ramenait en France, me disiez chaque jour : « Vous êtes trop indifférent à la vengeance; c'est un devoir pour l'honnête homme d'être sans pitié pour la méchanceté qui tue, sans égard pour

la faiblesse qui trahit... » (Il porte sa valise, puis son manteau, sur un vieux canapé au fond.)

STÉPHENS.

Oui, et au lieu de voir Paris, le but de mon voyage, j'ai voulu d'abord vous suivre au fond de cette province ; je sentais que sans l'aide d'un ami énergique, ardent et versé dans les affaires, vous ne sauriez pas vous faire rendre justice.

ADRIEN.

Eh bien, vous le voyez, à présent ; vos peines sont inutiles, ma ruine est sans doute consommée, mes ennemis l'emportent ! Leurs armes sont la colère ou les pleurs, leur faiblesse fait leur force ; ce sont des femmes.

STÉPHENS.

Des femmes, non. S'il y a, comme je le crains, un troisième larron... un... scélérat... Daniel paraît le croire ; est-ce que vous le trouvez net dans ses réponses, le bonhomme ? Il me paraît vague... et même troublé ! *

ADRIEN.

Non, c'est sa manière ; il a toujours été comme ça.

STÉPHENS.

Ça m'est égal ; on vous a dit qu'il redoutait Charlotte ; je l'examinerai, je veux l'examiner.

ADRIEN, qui est descendu à droite.

Lui ? Ah ! tenez, mon ami, ces recherches, ces soupçons, tout cela m'est antipathique, et je ne sais quelle fortune mérite qu'on la poursuive à travers de pareilles angoisses morales. Mon cœur, si épanoui, si confiant d'habitude, s'aigrirait à ce métier d'inquisiteur, et il me tarde d'avoir renoncé à toute espérance pour me retrouver moi-même. Pour aujourd'hui, du moins, n'y pensons plus, n'est-ce pas ? Nous avons donné toute la matinée aux affaires, donnons la soirée au re-

* Adrien, Stephens.

pos et à l'amitié. (Stéphens s'est levé, Adrien lui a pris le bras, et ils remontent lentement jusqu'à la cheminée.) Ah! qu'il m'eût été doux de vous recevoir, même dans cette maison appauvrie et dévastée, si mes souvenirs d'enfance ne s'y trouvaient empoisonnés par ceux d'une amère persécution! (Il quitte le bras de Stéphens.*) Mon père a voulu m'oublier, m'effacer de sa vie. Je l'aurais pourtant bien aimé, moi!... Tenez, Stéphens, voilà le fauteuil où je jouais, enfant, sur ses genoux. Ses pieds, alourdis par l'âge, ont usé la pierre de ce foyer, déjà creusée par ceux de mon aïeul. Les miens n'y laisseront pas de traces, car je n'ai pas même le moyen de conserver cette retraite, et je ne suis pas destiné à la douce et tranquille vieillesse de ces honnêtes bourgeois; famille honorable et respectée jusqu'au jour où une indigne créature y a apporté le scandale de son despotisme... Ah! le mariage! (Il descend, Stéphens le suit.**) c'est l'effroi des jeunes gens comme nous, Stéphens, et pourtant le veuvage ou le célibat, c'est l'écueil de l'âge mûr. Il faut toujours que l'homme tombe sous l'empire d'une femme, et la femme qu'on n'ose pas épouser vous rend coupable ou malheureux. Je me marierai, moi, je me marierai le plus tôt possible, si je rencontre une brave fille qui veuille d'un pauvre marin... L'exemple de mon père me fait réfléchir... Il m'épouvante. Je sens en moi un cœur tendre, faible peut-être, comme était le sien, et je ne veux pas attendre, pour vivre à deux, l'âge où l'on aime encore, sans pouvoir être aimé sincèrement.

STÉPHENS, toujours très-calme.

Voilà de sages idées, et que je partagerais si vous y faisiez davantage la part de l'imprévu. Le bonheur prémédité n'est pas mon fait. Je suis plus impétueux que cela; je n'ai jamais voulu faire de projets, me connaissant esclave de mes passions, qui sont... indomptables... oui, indomptables! Cela vous

* Stéphens, Adrien. — ** Adrien, Stéphens.

étonne? C'est comme je vous le dis. Je prends feu comme le soufre et la poudre; je suis... volcanique! Mes penchants sont violents, très-violents, et quand ma volonté s'empare d'un objet, elle ne connaît ni retard ni obstacle. La fatalité embrase à chaque instant ma vie, jusqu'à ce qu'elle l'embrase une fois pour toutes.

ADRIEN.

Vous me surprenez beaucoup. Il est vrai qu'en vous aimant de tout mon cœur, je ne vous connais pas entièrement. Notre mutuelle sympathie ne date que de deux mois, et durant cette navigation, comme il n'y avait pas de femmes à bord, je ne vous ai pas vu aux prises avec le sentiment. Eh bien, qu'est-ce? Un nuage a passé sur votre figure.

STÉPHENS.

C'est que j'éprouve... des tiraillements d'estomac... Adrien, croyez-vous que nous ayons déjeuné ce matin? (Daniel entre par la porte vitrée.)

ADRIEN.

Je suis sûr du contraire; nous n'avons pas eu le temps, et il se fait tard. (Appelant Daniel.) Je vous demande pardon d'avance, Stéphens; comme on ne nous attendait pas, il est à craindre...

SCÈNE V

DANIEL, ADRIEN, STÉPHENS.

ADRIEN.

Daniel, y a-t-il moyen de dîner ici?

DANIEL.

Il y a toujours moyen... avec le temps!

STÉPHENS.

Diable!

DANIEL, baissant la voix, à Adrien.

Avant tout, je venais vous dire... (Il porte la main à sa poche gauche, la retire vivement et tire un papier de sa poche droite.) C'est une sommation d'huissier, pour que vous ayez à payer à Charlotte, dans les vingt-quatre heures, deux trimestres échus de sa pension.

ADRIEN.

Quoi ! elle ose...

DANIEL.

Oh ! elle ose toujours, celle-là !... C'est deux cent cinquante francs qu'elle réclame.

ADRIEN.

Est-il vrai, Daniel, que la maison et ses dépendances ne peuvent rapporter que mille francs par an ?

DANIEL.

C'est bien tout au plus.

ADRIEN.

Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite ! Je partagerai avec mademoiselle Charlotte.

STÉPHENS.

Ne vous pressez pas tant... ce legs est attaquable.

DANIEL, à Adrien.

Oh ! si vous refusez... c'est tout ce qu'elle souhaite, ça la flattera même beaucoup, un refus !

STÉPHENS.

Pourquoi ? Elle ferait vendre la maison peut-être ?

DANIEL.

C'est son rêve. Elle espère toujours y dénicher le magot.

STÉPHENS, mettant la main à sa poche, à Adrien.

Payez donc ! Avez-vous...

ADRIEN, vivement.

Oui, oui, certes. (Il remet de l'argent à Daniel.) Envoyez cela tout de suite. (Stéphens remonte.)

DANIEL.

J'y vas moi-même, et en même temps j'achèterai... pour votre dîner...

ADRIEN.

Oui ! Tiens, voilà...

DANIEL, bas.

Votre bourse est vide. (Adrien a fait un geste d'angoisse.) Qu'est-ce que vous avez, monsieur ? quelque chose vous gêne ?

ADRIEN, bas.

Non ! non ! Tiens, mon ami, voilà ma montre, vends-la, engage-la, procure-moi de quoi vivre ici, avec mon hôte, un jour ou deux ; j'aviserai ensuite à m'acquitter envers toi de tout ce que je te dois et à faire un emprunt...

DANIEL.

Comment, vous en êtes là ?

ADRIEN.

Et où veux-tu que j'en sois, à mon âge et avec mon grade ? Au lieu de trouver ici des ressources, j'y trouve des frais de succession, des actes et des legs à payer ! (Il froisse le papier et le jette.)

DANIEL.

Mais votre ami...

ADRIEN.

Parle plus bas ! Il est très-riche, lui ; il voudrait m'obliger ! Tâche qu'il ne s'aperçoive pas de ma situation.

DANIEL, lui rendant sa montre.

Reprenez ça... J'ai... quelque chose, moi ! Je vous avancerai le nécessaire ! Et d'ailleurs... qui vous a dit qu'on ne vous rendra pas... puisque vous n'êtes pas mort ?

ADRIEN.

Pauvre Daniel ! Encore ? Allons, va vite et reviens.

DANIEL.

Ah ! dame ! ayez patience ; faire un dîner... Charlotte, qui comptait bien ne jamais vous revoir, ne faisait plus de provisions, et il faudra...

SCÈNE VI

LUCIE, LES PRÉCÉDENTS.

(Lucie, posant un grand panier à côté de la table ; elle a mis un tablier blanc.)

LUCIE.

Aidez-moi à servir, Daniel, monsieur doit avoir faim !

STÉPHENS.

Ah ! voici l'ange qui apporte la nourriture au désert ! (Il descend à gauche, puis passe devant la table et va à Adrien.)

DANIEL, allant à Lucie.

Le couvert... bon ! Mais le dîner ?

LUCIE.

Il est prêt.

DANIEL.

Ah ! vous avez vous-même...

LUCIE.

Eh bien, sans doute !

STÉPHENS.

Elle-même ? *

DANIEL, bas à Lucie.

Mais l'argenterie ?

LUCIE, tirant des couverts du panier et arrangeant la table.

La voilà !

DANIEL, bas.

Elle l'avait fait disparaître !

* Lucie, Daniel, Stéphens, Adrien.

LUCIE, bas.

Je l'ai reprise, moi ! et c'est pour cela qu'elle m'a.

DANIEL, haut, s'échappant.

Frappée ! toi !

STÉPHENS.

Frappée ! Qui donc ?

LUCIE, faisant signe à Daniel.

Rien, personne !

DANIEL, exalté.

Si fait, voyez ! elle la hait, cette gredine de femme ! (Il est près de baiser le front de Lucie, s'arrête, et avec une serviette blanche qu'il tient, il lui essuie le front en tremblant.) Lucie, je ne veux pas que vous retourniez jamais avec elle. Je ne le veux pas, moi, entendez-vous !

ADRIEN, qui a été distrait jusque-là.

Mais que s'est-il donc passé ?

STÉPHENS.

Vous ne comprenez pas ? (Montrant Lucie.) Vous ne voyez pas ? Charlotte la traite ainsi, parce qu'elle prend vos intérêts ! Douterez-vous encore ? *

ADRIEN, prenant la main de Lucie et la regardant.

Pauvre Lucie !

LUCIE, s'écriant.

Ah ! (Elle porte la main d'Adrien à ses lèvres avec transport, puis s'enfuit honteuse, va et vient, apportant le dîner avec Daniel. Adrien est ému.)

STÉPHENS, tranquillement.

Ah ! vous êtes bien heureux d'être son frère ! sans cela, je serais jaloux de vous jusqu'à la rage.

ADRIEN.

Vraiment, mon ami, vous plaisantez avec un sang-froid...

* Daniel au fond, Lucie, Adrien, Stéphens.

STÉPHENS.

Je ne plaisante jamais!

ADRIEN.

Quoi! si vite?

STÉPHENS.

Je vous l'ai dit, je suis comme ça! Vous ne pouvez rien éprouver pour elle, vous! Moi, je sens qu'elle m'appartiendra, ou que j'en deviendrai fou furieux! oui, furieux!

ADRIEN, l'emmenant à droite.

Mais,... prenez garde! n'ayez que des vues honorables; car je sens... Je dois me rappeler qu'elle mérite mon intérêt... mon appui peut-être!

LUCIE.

Monsieur est servi! (Elle montre un fauteuil à Adrien et se tient debout.

STÉPHENS, à Adrien.

Elle s'apprête à nous servir vraiment!... Souffrirez-vous cela?

ADRIEN.

Non, certes!... (s'arrêtant et souriant.) Eh bien, si! je veux l'éprouver... car le sentiment qu'elle semble réclamer de moi est plus sérieux que celui qu'elle vous inspire, et je l'aurai payé assez cher! (Il s'assied à table. Lucie le sert. Stéphens s'assied vis-à-vis de lui.*)

DANIEL, à part, la serviette sur le bras.

Ah! il ne la fait pas manger avec lui! Ce n'est pas bien! (Il croise machinalement sa redingote sur sa poitrine.) Ça me soulage!

LUCIE.

Daniel, apportez donc du vin!

DANIEL, bas, s'approchant d'elle.

Du vin!... du vin! où voulez-vous que j'en prenne? Est-ce qu'elle n'a pas eu soin de vider la cave!

* Stéphens, Adrien, Lucie, Daniel.

LUCIE, de même.

Mais moi j'avais caché le meilleur! Vous en trouverez dans l'office. (Daniel sort, elle le suit jusqu'à la porte vitrée et descend à gauche.)

ADRIEN.

Voilà un potage excellent. Est-ce que c'est vous, mademoiselle Lucie, qui avez ces talents... estimables?

LUCIE, à Stéphens qui lui prend et lui baise convulsivement la main au moment où elle lu change son assiette.

Quoi donc, monsieur, que voulez-vous?

ADRIEN.

Stéphens! je vous en prie! C'est un badinage, Lucie! une méprise! Mon ami est fort distrait.

DANIEL, apportant du vin à Lucie, inquiet et regardant Stéphens.

Qu'est-ce que c'est?

LUCIE.

Je ne sais pas, je ne comprends pas.* (Elle remonte à gauche.)

DANIEL, à part, regardant Stéphens, qui des yeux dévore Lucie à sa manière.

Voilà un Américain!... Oui, oui, regarde-la, je te regarde aussi, sois tranquille!

ADRIEN, qui mange avec appétit, et que Lucie sert avec empressement.

Tout cela est fort bon, Lucie, et servi avec une propreté charmante.**

STÉPHENS.

Dites une grâce enchanteresse... Comme vous mangez, vous! Moi, je n'ai plus faim! Je... Oh!... (Il soupire et mange)

DANIEL, retirant Lucie du regard de Stéphens et lui parlant sur le devant du théâtre.

Ah çà! dites-moi donc, est-ce que vous devez servir comme

* Lucie, Stéphens, Adrien, Daniel.
** Stéphens, Adrien, Lucie, Daniel.

ça ces jeunes gens?... vous qui avez toujours mangé à la table de M. Desvignes?...

LUCIE.

Ce n'était pas ma place, Daniel, ce n'était pas non plus celle de ma mère! Aujourd'hui tout rentre dans l'ordre; fille d'une servante, je suis servante aussi, et c'est avec plaisir, je vous jure!

DANIEL.

Vous, élevée comme une demoiselle, pourquoi avec plaisir?

LUCIE.

Parce que, moi, j'aime mon maître! Oh oui, Daniel, je l'aime de toute mon âme!

DANIEL.

Pourtant il ne vous traite pas comme... comme il le devrait! et ça m'empêche de m'intéresser à lui.

LUCIE.

Il ne veut pas que je sois sa sœur. Eh bien, il a raison. Je ne comprenais rien à ma position, moi! J'aimais Adrien avant de le connaître, et vous savez avec quelle impatience je l'attendais! Oh oui! j'accourais à lui tantôt pour me jeter dans ses bras, cela me semblait tout naturel, malheureuse que je suis! Il a parlé... j'ai entendu, j'ai compris! Et à présent je le trouve encore mille fois trop bon de me souffrir près de lui! moi, qui, sans le vouloir, lui ai fait tant de mal!

ADRIEN, frissonnant, à Stéphens.

Est-ce que vous trouvez qu'il fait chaud ici?

STÉPHENS.

Moi, je brûle!

LUCIE, à Daniel.

Il fait grand froid. Daniel, allumez donc le feu!

DANIEL.

Le feu! le feu!... Il n'y a pas de bois dans la cheminée... ni dans le bûcher!

LUCIE.

Vraiment ! Eh bien, attendez, je saurai en trouver. (Elle sort par la porte vitrée, Stéphens se lève et la suit jusqu'à la porte.)

STÉPHENS.

Où va-t-elle donc ?

DANIEL, à part.

Eh bien, qu'est-ce que ça lui fait ?

STÉPHENS, regardant au dehors.

Comment ! elle soulève un tronc d'arbre mort dans le jardin avec ses petites mains ? Ah ! par exemple ! (Il sort précipitamment.)

ADRIEN.

Prenez garde à Lucie, Daniel ; mon ami Stéphens...

DANIEL.

Oui, oui, je vois bien ! (Il prend son fusil, qui est resté près de la porte vitrée.) Attends, attends-moi, grand brigand ! je vas te gêner, moi !

ADRIEN, l'arrêtant.

Eh bien, eh bien ! (Lui ôtant son fusil.) Vous êtes trop vif, Daniel ! Il n'est pas nécessaire...

DANIEL, regardant dehors.

Si fait... Vous voyez bien que son air baroque effraye Lucie... Elle l'évite, il double le pas, il court après elle... Laissez, monsieur ! je... (Lucie rentre avec des morceaux de bois mort dans son tablier et dans ses bras.)

ADRIEN.

Non ! tenez, la voilà. (Il va à elle et prend le bois.*) Comme vous êtes essoufflée et chargée, Lucie ! Et c'est pour moi que vous prenez cette peine ! (Il aide Lucie à allumer le feu.) Non ! laissez-moi faire !... Je ne souffrirai pas plus longtemps que vous me serviez ainsi ! Voyons, Stéphens, entrez donc et fermez cette porte. Vous nous gelez !

* Daniel, Lucie, Adrien.

STÉPHENS, à la porte vitrée.

Je ne peux pas entrer, je fume, et devant mademoiselle Lucie, je ne me permettrais pas...

DANIEL, lui fermant la porte au nez.

Oui, oui, ça l'incommode !

ADRIEN, à Lucie, qui lui présente des cigares sur une assiette.

Mais non, Lucie, si cela vous est désagréable.

LUCIE.

A moi ! bien au contraire, monsieur ! (Demi-nuit. — Daniel, ferme les rideaux de la porte vitrée.)

ADRIEN, s'asseyant près de la cheminée.

Ah çà ! vous m'appelez monsieur, quand moi je me permets de ne pas vous appeler mademoiselle... Je sais bien que je suis l'aîné, mais ce n'est pas une raison...

LUCIE, assise sur un escabeau.

Oh ! je n'oserais pas vous appeler... autrement.

ADRIEN.

Pourtant...

DANIEL, qui les écoute attentivement tout en enlevant le couvert.

Comment donc voulez-vous qu'elle dise ?

ADRIEN.

Qu'elle dise Adrien, comme je dis Lucie. (A Lucie.) Me le promettez-vous ?

LUCIE.

J'essayerai, monsieur... j'essayerai, Adrien ! (A part.) Adrien ! le joli nom à dire !

ADRIEN.

Voyons, bonne Lucie, j'ai à me plaindre de votre mère; mais elle est votre mère, et nous ne parlerons jamais d'elle. Soyons amis, vous et moi, pour le peu de temps que j'ai à rester ici.

LUCIE, tressaillant.

Vous ne restez pas ici ?

ADRIEN.

Eh ! mais non. Je suis dans la marine, et ce n'est pas ici que je peux faire mon chemin.

LUCIE.

C'est donc bien beau, la marine?

ADRIEN, riant.

Oh ! c'est très-beau ! un peu rude, par exemple; la mer est une amie très-perfide.

LUCIE.

Ah ! ciel ! quand il fait de l'orage, je prie Dieu et je tremble !...

ADRIEN.

Vous avez peur de l'orage, vous?

LUCIE.

Pas pour moi !

ADRIEN.

Est-ce donc pour moi, Lucie?

DANIEL, allumant deux bougies sur la cheminée.

Pour qui donc? je vous le demande ! elle n'aime que vous au monde à présent ! Ah ! ça n'est pas comme sa mère !

ADRIEN. Il se lève et descend.

Sa mère, encore sa mère ! De grâce...

LUCIE, le suivant.

Laissez-moi vous en parler pour la première, pour la dernière fois. J'ai des choses bien sérieuses à vous dire... des choses que je n'ai jamais dites à personne et que moi seule je sais. Puisque nous voilà entre nous avec ce bon Daniel qui vous aime...

DANIEL.*

Quoi? Qu'est-ce que vous savez? qu'est-ce que vous voulez dire? Vous ne savez rien du tout !

* Lucie, Daniel un peu en arrière, Adrien.

LUCIE.

Vous vous trompez, Daniel. Écoutez-moi, Adrien. Vous accusez ma mère... Ce n'est pas à moi d'avouer qu'elle est bien coupable envers vous; mais ce que je vous jure, c'est qu'elle n'a rien reçu, c'est qu'elle n'a rien pris de ce qui vous était destiné.

ADRIEN.

Expliquez-vous, Lucie. J'ai foi en votre sincérité.

LUCIE.

Eh bien, écoutez! voilà toute l'histoire de votre héritage. (Daniel, très-nerveux, laisse tomber un objet qu'il tient et s'approche vivement.*) Il est bien vrai que notre... que votre père a vendu toutes ses propriétés dans les derniers temps de sa vie, et qu'il en a reçu l'argent... oh! beaucoup d'argent! c'étaient des billets; il y en avait très-épais! C'était serré, serré, dans un grand portefeuille jaune, et il a mis cela avec bien de la peine dans une poche de sa redingote. (Daniel, cachant son trouble, serre comme malgré lui sa redingote contre ses flancs.)

ADRIEN.

Je savais à peu près tout cela, Lucie. Le notaire, que j'ai vu ce matin, m'a dit avoir versé à mon père trois cent mille francs en billets de banque.

LUCIE.

Oh! je n'ai jamais su combien il y avait... mais je sais qu'on m'a dit : Tout cela c'est pour toi!

ADRIEN.

Qui vous a dit cela, Lucie? mon père? ou votre...

DANIEL.

Sa mère le lui disait sans cesse, et M. Desvignes le disait aussi. Il ne s'en gênait pas.

LUCIE.

M. Desvignes me l'a dit une fois, une seule fois!

* Daniel, Lucie, Adrien.

ADRIEN.

Alors c'était bien son intention de me déshériter?

DANIEL.

Eh mais, oui!...

LUCIE.

Attendez : le jour où il me dit, en me montrant le portefeuille : « Voilà qui te fera riche, Lucette! » je me jetai à ses genoux et je lui dis : « Oh! mon papa!... (c'était un nom d'amitié que je lui donnais, il le voulait absolument!) mon cher papa, ne faites pas une pareille chose, ne me déshonorez pas. Si vous m'estimez, si vous m'aimez, ne me donnez rien! Adrien me mépriserait si j'acceptais cela, et moi j'en mourrais! Et puis songez à vous-même! Dieu serait bien mécontent de vous! Et que dirait-on d'un père qui n'aime pas son fils, un fils qui se conduit bien, qui n'a aucun tort! Et vous si respecté, vous si bon! Donnez-lui tout, ou bien chargez-moi de le lui remettre. — Comment? s'écria-t-il, tu le lui rendrais, toi? » Il me regarda, il soupira et je vis qu'il pleurait. Je le conjurai encore. « Lucie, me dit-il à la fin, c'est toi qui me rappelles à mon devoir! Eh bien, je ferai mon devoir! seulement, prends bien garde que personne ne le sache. On me tourmenterait, et je veux mourir tranquille. » Pendant quelque temps, il ne m'a plus rien dit. Il paraissait très-abattu, ou très-préoccupé; mais voilà qu'une nuit, comme j'étais seule à le veiller... j'étais bien lasse! je m'endormis dans le grand fauteuil. Je rêvai... Il me semblait que mon papa... que monsieur causait avec quelqu'un! Enfin j'entendis fermer une porte, celle qui mène au jardin, et cela m'éveilla tout à fait. Je courus à cette porte et j'entendis comme de gros souliers qui descendaient l'escalier. (Daniel regarde ses souliers.) C'était le pas d'un homme. J'eus peur; j'ai cru qu'on était venu voler... J'allais crier, mais monsieur, qui ne dormait pas, me dit : « Tais-toi, Lucette! j'ai fait la volonté

de Dieu et la tienne; à présent je mourrai en paix. Mais jure-moi de ne rien dire à personne!... » Il n'acheva pas et s'assoupit doucement; le lendemain, il ne parlait plus, il n'entendait plus. Il a langui ainsi pendant quarante-huit heures encore... Je dois vous dire qu'on chercha partout... et qu'on ne trouva rien; il avait bien réellement remis pour vous son portefeuille à quelqu'un! à quelqu'un qui n'est pas de la maison. Au moment où son âme s'envolait, il me sourit, et d'un geste bien faible il me montra le soleil couchant, comme pour me dire, je pense à celui qui est là-bas! Et puis il dit une parole, une dernière parole bien faible que moi seule j'entendis... et que je dois... mais que je n'ose pas vous redire.

ADRIEN, très-ému.

Dites-la, dites-moi tout, Lucie!

LUCIE.

Il me dit en me donnant un baiser sur le front : « Pour ton frère! »

ADRIEN, lui tendant les mains.

Eh bien, Lucie, donnez-la-moi, cette dernière, cette sainte caresse! (Lucie l'embrasse en tremblant, Daniel est très-agité et tourmente son mouchoir.) Merci, chère et honnête enfant, cœur généreux et pur! Je vous dois bien plus qu'une fortune, je vous dois la bénédiction d'un père et je puis le pleurer maintenant sans amertume et sans effroi! Ah! que vous êtes bonne, vous! et que vous me faites de bien!

DANIEL.

Alors vous comptez que le dépositaire...

ADRIEN.

Oh! je compte peu sur le dépositaire!

DANIEL.

Vous êtes pressé de l'accuser! que savez-vous... Vous êtes à peine arrivé!

ADRIEN.

Je ne sais rien! mais il me semble que s'il eût été pressé, lui, de faire son devoir, mon notaire saurait déjà son nom. Je crois peu à une probité si lente à se montrer.

DANIEL, *remontant.*

Bah! le notaire! à quoi bon le notaire!

LUCIE.

Vous croyez que... oh! mon Dieu, j'aurais dû suivre cet homme, le voir, l'observer! Je le pouvais! J'ai cru bien faire en obéissant!

ADRIEN.

Et vous avez bien fait, Lucie! mon père est mort calme et en songeant à moi? C'est tout ce que j'aurais demandé à Dieu si j'avais su que j'étais condamné à le perdre. Quant à mon patrimoine, il y a longtemps que j'en avais pris mon parti, et je saurai accepter encore les hasards et les peines de ma destinée.

DANIEL, *tourmenté, s'approchant d'Adrien.**

Les peines! vous êtes donc malheureux, vous?

ADRIEN.

Non, Daniel! je suis pauvre, voilà tout, et cela m'empêche d'être libre.

DANIEL.

Et si vous étiez libre, que feriez-vous?

ADRIEN.

Ah! je vivrais à ma guise. Je me retirerais à la campagne. Ç'a toujours été mon rêve! Les champs, les jardins, l'agriculture, la terre! Vous le voyez, mes amis, c'est un rêve de marin. Mais il ne se réalisera pas, j'en suis certain, et à peine l'ai-je touchée, cette terre chérie, qu'elle manque sous mes pas. J'arrive, je ne trouve plus qu'un petit coin, qui suffirait peut-être à mon ambition si j'étais vieux et infirme, mais qui

* Lucie, Adrien, Daniel.

ne suffirait pas à occuper honorablement les forces de ma jeunesse. Mais je vous attriste, Lucie, et je ne sais vraiment pourquoi je vous parle tant de moi. Vous avez l'habitude d'occuper ce salon, restez-y; j'ai des lettres à écrire, et je vous demande la permission de me retirer.* (Lucie prend un flambeau et le remet à Daniel.) Non, je ne dois pas m'habituer à être servi; merci, mon bon Daniel! Bonsoir, chère Lucie. A demain! (Daniel le conduit jusqu'à la porte de gauche au premier plan.) Ah! dites-moi, Daniel... priez M. Stéphens de venir me trouver. (Bas.) Je veux lui parler sérieusement à propos de Lucie.

DANIEL.

L'Américain? Je l'ai vu sortir de la maison.

ADRIEN.

Eh bien, quand il sera rentré. (Il sort par le premier plan à gauche)

SCÈNE VII

DANIEL, LUCIE.

(Lucie est restée pensive, près de la cheminée. — Daniel reste pensif au milieu de la chambre. — Un moment de silence.)

LUCIE, se retournant et regardant Daniel qui la regarde.

Eh bien, à quoi pensez-vous, Daniel?

DANIEL.

Et vous, mademoiselle Lucie?

LUCIE.

Je me disais que cette maison est laide et pauvre, à présent, et qu'il doit s'y déplaire!

DANIEL.

C'est vrai, Charlotte a si bien fait, que c'est comme une ca-

* Adrien, Daniel, Lucie.

serne... c'est nu... c'est froid! Tout à l'heure j'irai acheter du bois pour que demain...

LUCIE.

Oh! oui, faisons en sorte que demain il soit un peu moins mal.

DANIEL.

J'y songe... j'y songe bien! Dites donc, Lucie... il y a un colporteur qui a déballé dans l'auberge du village... il a toutes sortes de choses; si je lui prenais un tapis de pied?

LUCIE.

Oui, un tapis et des couvertures!

DANIEL.

Il aurait bien fallu aussi quelques effets peut-être. (Retournant la valise d'Adrien, qui est restée au fond, et l'apportant sur la table.) Voilà une valise bien sèche...*

LUCIE, touchant le manteau d'Adrien.

Et un manteau bien râpé. Et du linge! C'est toujours nécessaire... ça s'emporte!

DANIEL, ouvrant la valise.

Allons!... je prendrai du linge aussi!

LUCIE.

Ah bien oui! mais nous n'avons pas grand'chose à nous deux, pour payer! Tenez, voilà toute ma fortune!

DANIEL.

Une pièce de vingt francs?... et on dit qu'elle dépouille l'héritier! Il est vrai que lui... il a encore moins : il n'a rien, jusqu'à présent!

LUCIE.

Il n'a rien?... Mon Dieu! comment donc faire?

DANIEL.

Dame!... on verra, on tâchera... je ne sais pas, moi! (Tour-

* Lucie, Daniel.

menté, il a tiré un portefeuille de sa poche et l'a glissé à la dérobée dans une poche de la valise)

LUCIE.

Oh! tâchez, mon bon Daniel, tâchez qu'il ne souffre pas ici, et qu'il ne soit plus si pressé de s'en aller. Songez donc s'il part encore une fois, il ne reviendra peut-être jamais!

DANIEL.

Eh!... ce serait peut-être le mieux!

LUCIE.

Le mieux? pouvez-vous dire cela? et la personne qui lui retient sa fortune, elle la gardera donc, si elle voit qu'il y renonce si aisément?

DANIEL.

Le fait est qu'il n'a pas l'air d'y tenir beaucoup. Il ne mérite guère... (Il prend la valise sous son bras.)

LUCIE.

Il ne mérite pas d'être heureux, parce qu'il est bon, désintéressé, noble? Mais vous rêvez donc, Daniel? Quoi! vous excuseriez un abus de confiance? vous ne maudiriez pas un fripon qui...

DANIEL, tressaillant et rejetant la valise sur la table.

Un fripon?

LUCIE.

Mais oui, certes, un infâme! Oh! si je le connaissais...

DANIEL.

Eh bien, qu'est-ce que vous lui diriez?

LUCIE, passant devant Daniel.*

Je lui dirais qu'il n'a ni foi, ni loi, ni cœur, ni entrailles, ni honneur, ni religion! Je le dénoncerais...

DANIEL.

Vous, Lucie? Et que savez-vous si cet homme-là n'est pas bien malheureux, bien gêné, bien tourmenté!

* Daniel, Lucie.

LUCIE.

Il ne l'est pas assez s'il résiste à sa conscience.

DANIEL, navré.

Pas assez !... pas assez !... on peut être mal avec sa conscience, Lucie, et n'être pas pour cela un coquin. Il y a bien des choses qui vous font pencher vers une action... mauvaise! Ce n'est pas toujours pour soi-même qu'on fait le mal. Il y a des gens qui, par amitié pour quelqu'un... par esprit de famille... la crainte de voir leurs enfants dans la misère... A force d'aimer ses enfants, on se dit : Eh bien, oui, je perds mon âme, mais ils seront heureux en ce monde : tant pis pour moi dans l'autre !

LUCIE.

Ah! ne me parlez pas ainsi, Daniel! mon cher Daniel! Vous si bon, si honnête, vous me faites du mal! C'est ainsi que ma mère raisonnait pour me faire accepter l'idée de dérober.. Eh bien, cela me faisait frémir, et il y a eu des moments... que Dieu me le pardonne! où j'étais prête à mépriser... non, mais à blâmer ma mère!

DANIEL, hors de lui.

A mépriser!... Tu l'as dit, Lucie, mépriser!...

LUCIE.

Mon Dieu! de quoi parlons-nous là? Occupons-nous d'Adrien.

DANIEL.

Adrien... oui, je l'aimais!... je l'aimerais bien si... mais... il ne vous aime pas, lui!

LUCIE.

Il ne m'aime pas! vous croyez?

DANIEL.

Il est bien forcé de vous estimer; mais il aura beau faire, il ne pourra jamais oublier... écoutez donc, il ne le peut guère!

LUCIE.

C'est vrai ! (Avec désespoir.) Oh ! que je suis malneureuse !

DANIEL.

Eh bien, eh bien, vous pleurez encore ? Vous l'aimez donc bien, vous ? Voilà qui est singulier, c'est du roman, ça, mademoiselle Lucie ! Un garçon que vous ne connnaissez que depuis une heure ! Vous oubliez pour lui ceux qui toute leur vie ont été attachés à vous... attachés... comme des chiens ! Voilà ! ça ne compte plus ! la tête part... le cœur parle... et je ne suis rien, moi ! rien du tout !

LUCIE, lui mettant ses bras autour du cou.

Vous, Daniel ? Oh ! vous ne croyez pas cela ! Après... après mes parents, je n'aime que vous au monde ; vous qui m'avez bercée, portée dans vos bras ; vous qui m'avez toujours chérie, gâtée, consolée dans mes peines, protégée contre les violences de ma mère !... vous ? Mais je serais ingrate et coupable si je ne vous regardais plus à présent comme mon père !

DANIEL.

Ton père !... oui, vous dites bien ! à la bonne heure ! vous n'avez plus que moi ! Et je ne vous quitterai jamais, moi, entendez-vous ? Où vous irez, j'irai !

LUCIE.

Oui, mon bon Daniel ; nous irons ensemble... je ne sais où, puisque nous n'avons rien ! Dans quelques jours nous serons sans asile ; mais qu'importe ? nous travaillerons !

DANIEL, regardant de côté la valise.

Laissez, laissez faire ; j'ai... j'aurai... j'ai quelque chose, moi ! Je vous réponds que vous ne manquerez de rien, et même que...

LUCIE.

Vraiment ? vous avez un peu d'argent, Daniel ? Eh bien, courez donc acheter ces meubles, ces étoffes...

DANIEL.

Bah ! vous pensez toujours aux autres !

LUCIE.

Ce n'est pas aux autres, puisque c'est à lui.

DANIEL.

A lui ! toujours à lui ! Allons, j'y vas, mais qu'est-ce que vous allez faire en attendant ?

LUCIE.

Je vas chercher mon ouvrage, et je vous attendrai là, au coin du feu.

DANIEL.

Allez donc vite, car je veux vous enfermer ici, moi.

LUCIE.

M'enfermer !

DANIEL.

Oui, oui, à cause de... l'autre !

LUCIE.

Je reviens. (Elle sort en emportant une bougie par le deuxième plan à droite.)

SCÈNE VIII

DANIEL, seul.

Mépriser ! Elle a dit : mépriser ! Et lui... Adrien, qu'est-ce qu'il fait, lui ? (Il va à la porte d'Adrien.) Tiens ! la porte ne ferme plus... c'est si vieux ! (Il pousse la porte doucement.) Eh bien, il n'écrit pas ? il dort, les coudes sur la table... il est fatigué : c'est si jeune ! ça serait le moment... (Il tire le porteuille de la valise, qu'il a surveillée avec soin pendant la fin de la scène précédente. Elle a été moins bien refermée.) Mais s'il me voit... Bah ! en soufflant sa bougie... celle-ci d'abord. (Il éteint la seule bougie restée. — Nuit. En prenant le portefeuille.) Ah ! c'était pour elle !... mais méprisé par elle !... allons ! (Il entre chez Adrien.)

SCÈNE IX

STÉPHENS, puis DANIEL, puis LUCIE.

STÉPHENS. Il entre par la porte vitrée.

Eh bien, personne... pas de lumière?... ils sont tous sortis ou couchés? Et moi, qui espérais retrouver Lucie!... Il faut absolument que je lui parle. (Il s'assied sur le vieux canapé du fond.)

DANIEL sort de chez Adrien.

(A part.) Ouf! ça ne me gêne plus! Il ne s'est pas réveillé... personne ne m'a vu ni entrer ni sortir... Je vas rallumer. (Il s'approche de la cheminée.)

STÉPHENS, à part.

Daniel? Pourquoi cet air de mystère? (Lucie entre par le côté droit, deuxième plan, pendant que Daniel, penché à la cheminée, rallume sa bougie. — Jour.)

DANIEL, tressaillant.

Hein!... qui est là?

LUCIE, apportant son ouvrage et l'autre bougie.

Eh bien, c'est moi, Daniel.

DANIEL.

Ah!... c'est que... j'avais laissé tomber le flambeau, et je pense toujours à ce monsieur... voyageur... Je m'en vas acheter... Si l'on frappe, n'ouvrez pas. J'emporte la clef. Tant pis pour lui, il attendra dehors! il fait froid, ça le calmera! (Il sort en enfermant Lucie et Stéphens par la droite, premier plan.)

SCÈNE X

LUCIE, STÉPHENS.

LUCIE.

Excellent homme! Que ne suis-je sa fille, à lui! personne ne m'en ferait un reproche. (Elle pose sa bougie sur la table et s'assied

pour travailler.) Mais aussi je ne serais pas la sœur d'Adrien! Sa sœur! que ce mot me semblerait doux! Mais il ne sortira jamais de ses lèvres! (Elle travaille.)

STÉPHENS, qui s'est levé et qui la contemple le dos appuyé à la cheminée.

Mademoiselle!

LUCIE, effrayée.

Ah!... comment donc êtes-vous ici, monsieur?

STÉPHENS, apportant une chaise.

Lucie, écoutez-moi, ne criez pas, n'ayez pas peur; le temps presse, accordez-moi ce que je vais vous demander. (Il se met gravement à ses genoux.)

LUCIE, avec candeur.

Mon Dieu! monsieur, qu'est-ce donc? Levez-vous, parlez!

STÉPHENS.

Pas avant que vous ne m'ayez promis une chose d'où dépendent mon bonheur et ma vie.

LUCIE, étonnée.

S'il dépend de moi de vous rendre un service... et si...

STÉPHENS, se relevant.

Vous consentez! oh! Lucie, je vous adore, je vous idolâtre! Eh bien, voilà ce qui m'amène : je veux vous enlever! et voilà ce que je vous demande : laissez-vous enlever par moi.

LUCIE, stupéfaite.

Enlever? (A part.) Ah! mon Dieu! c'est un fou!

STÉPHENS.

Voyons, Lucie, ne tremblez pas. Votre pâleur est un reproche qui me désespère... et m'exaspère! Je vous respecte, oh!... comme vous le méritez! Je jure, je proteste...

LUCIE.

Alors, monsieur, remettez à me parler en présence de Da-

niel ou d'Adrien. Tenez, il vous demandait, Adrien, il vous attend.

STÉPHENS, *s'asseyant.*

Non, je ne veux pas voir Adrien. Je lui ai écrit des choses... qu'il lira quand nous serons partis, et que je vous dirai quand vous serez ma femme. (*Il tire une lettre de sa poche.*) C'est un secret... un grave secret qui vous concerne.

LUCIE.

Moi ?

STÉPHENS.

Vous, Lucie ; sachez seulement que je viens de voir madame Charlotte, qu'elle ne vous reprendra jamais avec elle, qu'Adrien ne peut pas et ne doit pas vous garder chez lui...

LUCIE.

Pourquoi donc, puisqu'il consent ?...

STÉPHENS.

Quand il aura lu ceci, il comprendra que c'est impossible, à moins que...

LUCIE.

A moins que...

STÉPHENS.

Je ne veux pas m'expliquer ; ce n'est pas de lui, c'est de moi que je vous parle. Vous voilà sans appui, sans famille, sans ressources, et moi, toute ma vie j'ai cherché une femme pure et belle, qui pût me devoir tout sans avoir jamais songé à me rien demander. Je la rencontre, c'est vous. Donc, je vous emmène et je vous épouse.

LUCIE, *se levant.*

Allons, monsieur, c'est une plaisanterie ou une divagation, et ni l'une ni l'autre n'est de mon goût.

STÉPHENS, *se levant.*

Une plaisanterie avec vous, Lucie ? Si j'avais commis un

pareil crime... je serais capable de me brûler la cervelle... oui, là, tout de suite.

LUCIE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

STÉPHENS.

Une divagation à cause de vous, Lucie? Non! Il n'y a rien de plus raisonnable que de vous aimer, et les fous sont ceux qui passent à côté du bonheur sans s'y attacher résolûment, énergiquement, passionnément; je suis un homme honorable, indépendant, riche, sérieux, enthousiaste... oui, enthousiaste! Vous ne dépendez de personne, vous ne pouvez être protégée ni secourue par personne. C'est moi qui me charge de votre dignité... de votre félicité... de votre honneur. Voilà : j'ai dit; venez! (Il remonte.)

LUCIE.

Mais non, monsieur, je ne veux pas vous suivre, moi.

STÉPHENS.

Si fait, vous m'avez promis de me croire, vous devez me croire. Je vous ai donné ma parole d'honnête homme, vous n'en pouvez pas douter sans me faire injure. (Il prend son chapeau et son manteau.)

LUCIE.

Que voulez-vous donc faire?

STÉPHENS.

Vous prouver que ma demande est sérieuse. Une chaise de poste est là qui nous attend, et nous partons tout de suite.

LUCIE, à part.

J'ai envie de rire, et pourtant j'ai peur! (Touchant à la porte d'Adrien. — Haut.) Adrien!... Adrien!...

SCÈNE XI

LUCIE, ADRIEN, STÉPHENS, puis DANIEL.

ADRIEN, tenant et nouant le portefeuille.

Soyez tranquille, Lucie, j'étais là, moi, j'entendais. (Allant à Stéphens.) Monsieur, vous n'abusez pas seulement de l'hospitalité pour effrayer une personne que la faiblesse et le malheur devraient vous rendre sacrée, vous oubliez ce qu'elle est pour moi; c'est donc une offense envers moi-même, et quelque service que vous m'ayez voulu rendre, quelque sympathie que vous m'ayez témoignée, je vous déclare que vous me forcez...

STÉPHENS.

N'achevez pas, ne me dites pas de sortir de chez vous, nous serions obligés de nous battre, et c'est plus honorablement que nous devons nous séparer. Sachez que je ne vous ai fait aucun outrage, puisque vous n'avez aucun droit sur cette jeune personne, aucun devoir envers elle. (Daniel est entré et reste au fond.)

ADRIEN.

Vous vous trompez, Stéphens! Elle est la fille de mon père, elle est ma sœur, puisque je l'accepte pour telle!

LUCIE, se jetant à son cou.

Oh! merci, merci, mon Dieu!

STÉPHENS.

Eh bien, vous vous trompez tous les deux. Charlotte m'a tout avoué. Lucie n'est pas sa fille, Lucie n'est pas la fille de votre père.

DANIEL, qui est entré et qui écoute.

Eh bien, et de qui donc, s'il vous plaît, est-elle fille?

STÉPHENS.

Je n'en sais rien.

DANIEL.

Charlotte a eu pourtant une fille, ça, j'en suis sûr!

STÉPHENS.

Oui, mais l'enfant, au berceau, mourut pendant une absence de M. Desvignes.

DANIEL.

On l'aurait su!

STÉPHENS.

Cela fut tenu secret.

ADRIEN, embarrassé.

Pour conserver les bonnes grâces et les dons de mon père?

DANIEL.

Dame! c'est possible.

ADRIEN, avec autorité.

Daniel, vous savez tout! Au nom de votre amitié pour moi, je vous somme de dire la vérité.

DANIEL.

Eh bien!... voilà ce que je crois,... ce qui m'a été dit : Un pauvre diable avait une fille du même âge... tout auprès de la maison... on fit un échange... à l'insu du père! Et, comme il pleurait son petit enfant,... sa femme, qui était dans le secret, lui dit : « Tais-toi donc, imbécile! notre fille est chez M. Desvignes, elle sera riche, heureuse, nous la verrons tous les jours, je serai tout de même sa nourrice... » Et voilà comme les choses se sont passées.

ADRIEN.

Et cet homme a laissé tromper mon père pendant si longtemps?

DANIEL.

Dame!... il avait perdu sa femme, il était pauvre, il ne pensait pas que ça vous ferait tant de tort que ça... et puis il

est mort, et le tort qu'il vous a fait n'est pas grand, puisqu'il paraît... qu'on ne vous a rien volé.

STÉPHENS.

Rien volé.

DANIEL, à Adrien.

Dame! ce que vous tenez là... c'est peut-être...

LUCIE.

Le portefeuille! je le reconnais!

ADRIEN.

Je viens de le retrouver sur ma table, cela tient du prodige, je n'ai vu personne. Et vous, Daniel!... vous saviez donc?...

DANIEL.

Non, je n'ai vu personne non plus. J'ai seulement entendu des pas. (A Lucie.) L'homme aux gros souliers!... (Ici Lucie passe devant Adrien, qui lui dit quelques mots à voix basse en lui montrant le portefeuille qu'il tient à la main et qu'il met sur la table.)

STÉPHENS, regardant Daniel et passant devant lui.*

Ah!... (Bas.) Je me tairai Daniel! (Daniel tressaille. — Haut.) Eh bien, Adrien, vous le voyez! Lucie n'est pas votre sœur... elle est orpheline!

DANIEL.

Orpheline!... oui!

STÉPHENS, à Adrien.

J'ai conçu pour elle, je vous l'ai dit, une passion terrible, et je l'épouse!

DANIEL.

Vous l'épousez?... Ah! c'est différent.

ADRIEN.

Et vous y consentez, Lucie?

LUCIE.

Moi?... Mais non!... Je ne connais pas monsieur... Je ne...

* Adrien, Lucie, Stéphens, Daniel.

DANIEL.

Tu as tort!

ADRIEN.

Non! elle a raison, car moi aussi, je... Lucie, vous êtes un ange! Je ne me vante pas d'avoir conçu pour vous une passion subite... insensée! Mon cœur a été plus doucement conquis, plus profondément pénétré; il est à vous tout entier : respect sans bornes, amitié sainte, tendresse infinie... Voyez! je n'ose pas encore donner le nom d'amour à ce que j'éprouve, mais je suis pourtant bien heureux que vous ne soyez pas ma sœur! Lucie! vous m'eussiez restitué mon bien si cela eût dépendu de vous; moi, je le recouvre (Étendant la main vers le portefeuille) et je vous l'offre. Voulez-vous être ma femme ou celle de... (tendant la main vers Stéphens) mon ami? *

STÉPHENS, lui serrant la main.

Vous pouvez être généreux, si vous êtes aimé! Mais...

DANIEL, à Lucie.

Eh bien?

LUCIE, montrant Adrien.

Oh oui! c'est lui! c'est lui! Daniel!

DANIEL, pendant qu'Adrien prend les mains de Lucie.

Alors!... (Il sourit et sa figure s'éclairoit. — A Stéphens.) Dame! tant pis pour vous!

STÉPHENS, passant à droite.**

Ah! je voulais l'emmener avant qu'Adrien pût prétendre à elle! C'est la première fois de ma vie que je fais une chose calme, réfléchie... habile!... ça ne m'a pas réussi! Il me faudra revenir à l'impétuosité de ma nature!... Mais qu'au moins, Lucie, je devienne, moi, votre frère! (Lucie lui serre la main.***)

* Lucie, Adrien, Stéphens, Daniel.

** Lucie, Adrien, Daniel, Stéphens.

*** Adrien, Daniel, Lucie, Stéphens.

LUCIE, à Adrien, regardant Daniel, qui se dandine, attendri, content et comique.

Et ce bon Daniel... il ne nous quittera jamais, n'est-ce pas?

DANIEL.

Dame!... j'espère que non!

LUCIE.

Daniel! Il pleure!

DANIEL, d'une voix étouffée.

Non! je... je...

ADRIEN.

Attendez!... Je devine...

STÉPHENS, poussant Lucie vers Daniel.

Embrassez-le donc, puisque...

LUCIE, se jetant à son cou.

Ah!... mon père! (Adrien serre la main de Daniel.)

FIN DE LUCIE.

LE PRESSOIR

DRAME EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE
LE 13 SEPTEMBRE 1853.

A M. LEMOINE-MONTIGNY,

DIRECTEUR DU GYMNASE.

(Lettre d'envoi du manuscrit du *Pressoir*.)

—

. . . . J'avais essayé de mettre des paysans sur la scène, j'ai voulu essayer d'y mettre des villageois. Ce n'est pas la même chose, bien que la distinction ne frappe pas au premier abord.

Les villageois ne sont qu'à moitié paysans, les paysans ne sont pas du tout villageois. Il n'y a de vraiment rustiques que les groupes ou les familles isolés dans les fermes, dans les moulins, dans les chaumières. Plus la vie se concentre dans un milieu borné, plus l'idée se simplifie. Le vrai paysan est bien plus aux prises avec la nature qu'avec la société. Il a peu de pensées, mais elles sont tenaces; peu de volontés, mais elles sont fortes.

Les villageois sont plus instruits. Ils ont des écoles, des industries qui étendent leurs relations. Ils ont des rapports et des causeries journalières avec le curé, le magistrat local, le médecin, le marchand, le militaire en retraite, que sais-je? tout un petit monde qui a vu un peu plus loin que l'horizon natal. Certains ouvriers, d'ailleurs, ont, avant comme depuis la révolution, fait quelque tour de France qui est un voyage

d'instruction, non-seulement dans le métier, mais dans la vie. Sans se piquer d'être puristes, les artisans des villes et des villages s'expriment donc dans un langage plus étendu et plus élevé, en apparence, que le journalier ou le ménageot de campagne. Ils ont aussi des sentiments, je ne dirai pas plus nobles (le beau et le bien, comme le laid et le mal, se trouvent partout), mais plus analysés en eux-mêmes, et dont ils peuvent mieux rendre compte.

Le paysan aime surtout par instinct. L'habitant des grandes villes aime avec plus d'imagination. Celui des villages, qui tient du citadin et du paysan, met de l'imagination et de l'instinct dans ses affections. Chez tous, le cœur est en jeu. Le cœur n'est pas encore si mort qu'on veut bien le dire, et quels que soient les temps, ni les crises politiques, ni les intérêts personnels n'empêcheront jamais l'amour et l'amitié de trouver en eux-mêmes une oasis au milieu des tempêtes.

L'amitié est un sentiment chevaleresque et jeune, qui se développe plus particulièrement chez les hommes liés par un esprit de corps et des travaux communs. Les guerriers d'autrefois, les artistes et les artisans d'aujourd'hui, les séminaristes, les étudiants, les collégiens même, ont encore un culte pour l'amitié. Dans la solitude des champs, comme dans le tumulte du monde, l'homme arrive à ne plus compter que sur lui-même; mais dans l'ombre du cloître, comme sous le soleil des chemins, dans les ateliers, dans les chantiers comme sur les bancs des écoles, tout jeune Oreste a son Pylade.

L'amour-propre joue un grand rôle dans la vie de l'artiste et de l'artisan. Le paysan a une passion plus positive, le gain. L'homme du monde sait mieux déguiser ses vanités. Au village, elles sont naïves et passionnées.

Avec ces éléments si simples et dont tout le monde a pu constater la réalité, j'ai pensé pouvoir faire une pièce qui n'a la prétention d'être ni un drame, ni une comédie, ni une for-

mule d'enseignement nouveau. Les meilleures moralités sont celles qui arrivent toutes faites dans l'esprit du spectateur, et dont il sent l'application dans une œuvre d'art, rendue avec la supériorité que vos admirables artistes sauront y manifester.

Pour la mise en scène, le soin des détails et la gouverne de l'ensemble, vous êtes artiste supérieur vous-même, et, l'*amitié aidant*, comme toujours, vous ferez de peu quelque chose.

Vous me demandez si, en annonçant au public de la première représentation le nom de l'auteur, on doit toujours m'appeler *George Sand*. Oui, sans doute, puisque c'est un pseudonyme devant lequel le public, qui n'est pas forcé de savoir qu'on pourrait dire *madame*, pourrait, cependant, me contester le droit de faire dire *monsieur*.

George Sand.

Nohant, 1853.

PERSONNAGES

MAITRE BIENVENU, menuisier..........	MM. GEOFFROY.
PIERRE BIENVENU, son fils...........	LAFONTAINE.
MAITRE VALENTIN, charpentier.......	LESUEUR.
VALENTIN, son fils......................	BRESSANT.
NOEL PLANTIER, accordé avec Suzanne.	DUPUIS.
LE BAILLI..............................	BLONDEL.
LE MÉNÉTRIER.........................	ANTONIN.
SUZANNE, veuve de 25 à 30 ans, fille de maître Bienvenu..........................	Mmes LESUEUR.
REINE, filleule de Bienvenu (16 ans).......	LAURENTINE.

SYNDICS, APPRENTIS DE MAITRE BIENVENU, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

Costumes Louis XV ou Louis XVI, à volonté.

La scène se passe dans un village de France, au siècle dernier.

LE PRESSOIR

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une maison d'artisan aisé et même riche. La disposition d'architecture est rustique ; l'ameublement est confortable. Chaises, tables et bahuts anciens en beau chêne, scuptés. Vaisselle et poteries d'un certain luxe. Une grande cheminée à droite du spectateur. A gauche, un petit escalier conduisant à la porte de la chambre de Reine. Au fond, à droite, la chambre de maître Bienvenu. Au fond, un peu à gauche, une porte sur le village. Au fond, au milieu, une fenêtre. Le grand fauteuil de maître Bienvenu est au premier plan, à droite ; un habit et une cravate sont posés dessus. Un dressoir, adossé au mur, au premier plan à gauche. Une table sur le devant, à gauche.

SCÈNE I

REINE, SUZANNE.

(Suzanne, près de la cheminée, découvre et recouvre des pots qui chauffent. Reine arrange des hardes.)

REINE.

Voilà le soleil levé, pas moins, et il n'y a encore personne de rentré. Ont-ils fait un train toute la nuit, ces pauvres jeunes gens! Ont-ils raboté, scié, cogné, crié, chanté!... J'ai peur que mon parrain n'ait pas pu fermer l'œil!

SUZANNE.

Pourvu que tout marche bien, et que nous dansions, ce soir!

REINE.

Oh que oui ! Valentin me l'a promis, d'abord !

SUZANNE, entre le dressoir et la table.

Et tu aimes beaucoup à danser avec lui, conviens-en !

REINE.

Avec qui danserais-je ? Ton frère ne danse jamais, lui ! Ton prétendu... il n'y en a que pour toi !

SUZANNE, tout en parlant, met une nappe, une bouteille et deux verres sur la table.

Oh ! celui-là, je te l'interdis.

REINE.

Parce que vous êtes un tantinet jalouse ? Fi, madame, que c'est laid !

SUZANNE.

Que veux-tu, mon enfant ? je fais la folie de me remarier avec le plus beau garçon du pays, et je sais qu'il est un peu...

REINE.

Un peu content de lui ? Bah ! Ça n'empêche pas le cœur, ça ; nous le savons bien, ici !

SUZANNE.

Sans doute, et si c'est un défaut, j'y suis habituée. Mais dis donc, Reine, est-ce que toutes les hardes sont prêtes ?

REINE, debout au fond.

L'habit de mon parrain, la chemise brodée de ton frère... Il n'y manque pas un point, pas un bouton : j'ai fini !

SCÈNE II

SUZANNE, REINE, MAITRE BIENVENU sortant de sa chambre à droite, au fond, en veste du matin et bonnet de nuit.

BIENVENU.

C'est fini, hein ? Reine ? Tu dis qu'ils ont fini ? Où sont-ils ?

(Écoutant près de la fenêtre.) Mais non, hélas! ils travaillent encore! Pourvu que... Songez donc, mes enfants! le dernier jour!...

SUZANNE.

Eh bien, eh bien, est-ce que vous vous éveillez dans des idées noires, par hasard?

BIENVENU.

Non : mais, si j'y allais?..

REINE, le retenant. *

Vous ne feriez que les retarder avec vos impatiences. Vous nous avez promis d'être bien sage, de ronfler bien fort, et de nous raconter de jolis rêves!

BIENVENU, les prenant toutes deux dans ses bras et les embrassant.

Chères petites! comme elles me dorlotent l'âme et le corps! Ah! on peut bien dire que je suis le plus heureux père de famille qu'il y ait sous le soleil, et que, sous ce rapport-là, le soleil lui-même ne jette pas plus d'éclat dans les cieux que moi sur la terre!

SUZANNE.

Ah! ça, mon père, c'est beaucoup dire!

REINE.

Non, non. C'est sa grande belle humeur, quand mon parrain parle du soleil et de la lune.

BIENVENU.

Ça n'est pas des vanteries! Je vous demande si l'astre du jour a autour de lui une famille de petits soleils comme ceux qui m'environnent! Regardez-moi un peu, quand, rasé de frais et revêtu de mon habit marron, je m'assieds dans le banc des marguilliers, pour assister aux vêpres paroissiales! A ma droite, mon fils Pierre, lisant les psaumes dans un livre d'Heures, ni plus ni moins qu'un gros bourgeois; à ma gauche, ma

* Suzanne, Bienvenu, Reine.

bonne Suzon (*il prend la main de Suzanne*), la plus aimable personne de l'endroit, avec cent écus de dentelles sur sa cornette. En face de moi, au lutrin, place avantageuse pour les gens de belle taille, mon futur gendre Noël Plantier, un gars de haute mine, droit comme une pique, frais comme une rose, souriant comme une demoiselle et braillant comme une trompette!... Hein? ça flatte l'amour-propre, tout ça, et je suis sûr que ça me donne l'air d'un patriarche!

REINE, *câline*.

Eh bien, et les autres petits soleils?

BIENVENU.

Ah! tu as peur que je ne t'oublie, toi, friponne? Ne crains rien, Reine! D'abord, remarque ce nom que je t'ai donné au baptême! Il n'y a que moi pour les jolis noms! On est le roi des parrains; on a pour filleule la reine de beauté du village: c'est dans l'ordre!

REINE.

Merci, parrain. Je suis contente de mon compliment. Mais il y a encore quelqu'un que vous n'avez pas nommé, et qui, par l'amitié de votre fils et son travail dans vos ateliers, devrait être compté dans votre famille.

BIENVENU.

Le fils Valentin? Certes, ce garçon, depuis qu'il est mon apprenti et qu'il jouit de ma société, est devenu un sujet remarquable. J'en suis fier aussi! Et puis, je me fais un devoir de protéger et d'élever au-dessus de leur condition les amis de mon fils!

SUZANNE.

Oh! sa condition n'est pas différente de la nôtre; et puis, il a voyagé, lui; il a appris son état dans les grandes villes!

BIENVENU.

Eh bien! et mon fils? Est-ce qu'ils n'ont pas voyagé ensemble?

SUZANNE, regardant Reine.

Oui, mais Valentin vous a un esprit, des manières... On dirait quelquefois d'un monsieur !

BIENVENU.

Pas plus que mon fils, je crois ! Il est gentil, je le veux bien ; mais malheureusement pour lui, il a un père...

REINE.

Oh ! allez-vous dire du mal du père Valentin ? parce qu'il est un peu gausseur ?... il vous aime, au fond !

BIENVENU.

Moi ? il me déteste ; mais je le méprise !

SUZANNE.

Allons, bon ! vous vous êtes donc encore chamaillés hier ? voilà, je parie, cinquante ans que vous vous fâchez tous les soirs, et que tous les matins, vous faites la paix.

BIENVENU.

Oh ! cette fois-ci !... Mais ça me fait penser que personne ne vient de là-bas...

REINE, allant vers la porte du fond.

Si fait ! tenez, je parie qu'on vous apporte la bonne nouvelle !

BIENVENU, qui a vu passer le père Valentin devant la fenêtre, venant de gauche.

Ah ! sainte Ursule ! le père Valentin ! C'est bien mauvais signe ! (Il va près de son fauteuil, ôte sa veste et son bonnet, qu'il donne à Reine, et met sa cravate et son habit, en se regardant dans un petit miroir à la cheminée.)

SCÈNE III *

MAITRE BIENVENU, MAITRE VALENTIN PÈRE, REINE, SUZANNE.

REINE, qui lui a ouvert la porte.

Eh bien, voisin, quoi de nouveau ?

PÈRE VALENTIN, sur le seuil, avec intention.

Rien que je sache, ma belle enfant, sinon que la vendange ouvre aujourd'hui à midi.

BIENVENU.

Comme si on ne le savait pas !

PÈRE VALENTIN

Dame ! j'aurais cru que vous n'en saviez pas le premier mot !

BIENVENU.

Bien, bien ! j'entends ! Je vous vois venir !

PÈRE VALENTIN.

Je ne viens pas, je m'en vas... après que vous m'aurez donné un peu de feu pour allumer ma pipe... (avec aigreur), si ça n'est pas trop indiscret ! (Près de la cheminée, à Reine qui lui offre la pincette.) Merci, petite, merci ! Rien que ça d'écuelles ! encore un service neuf ? vous avez donc compagnie, aujourd'hui ? ça devient tous les jours plus cossu chez vous ! (Reine lui offre une chaise qu'elle a été prendre au fond.) Eh bien, *mesdemoiselles*, à quand les noces ?

REINE.**

Les noces de Suzanne avec le grand Noël ? Ça ne tardera pas, et votre garçon m'y fera danser.

* Suzanne, Valentin père, Reine, Bienvenu.

** Suzanne, Reine, Valontin père, Bienvenu.

PÈRE VALENTIN.

Mais quand dansera-t-il à la tienne, ma pauvre fille? Pas de sitôt, j'en ai peur!

BIENVENU, qui a contenu son impatience avec effort. Il est assis au coin de la cheminée, le dos tourné au spectateur.

Vous en avez peur? Qu'est-ce que ça vous fait?

PÈRE VALENTIN.

Dame! on plaint toujours une jeunesse qui n'a pas le sou!

BIENVENU, assis dans son fauteuil, le dos au public.

On n'a pas besoin de fortune quand on est comme elle est.

PÈRE VALENTIN.

Oui, oui, elle est gentille, et très-douce! Mais ça ne fait pas trouver des maris, tout ça, à moins qu'on ne veuille marier ensemble dame Famine et monsieur du Regret!

REINE.

Oh! ne me plaignez pas. Je suis heureuse comme me voilà! (Elle va porter dans la chambre à droite la veste et le bonnet de son parrain.)

PÈRE VALENTIN.

Pourvu que ça dure!

BIENVENU.

Eh bien! pourquoi ça ne durerait-il pas?

PÈRE VALENTIN.

Parce que vous avez beau être un grand homme, vous êtes aussi mortel que le premier chat venu; et après vous...

BIENVENU.

Que savez-vous de mes intentions?

PÈRE VALENTIN.

Ah! si vous avez des intentions!... Si vous l'avez mise sur votre testament, c'est très-joli... très-joli de votre part! (Reine rentre et va au fond ranger les deux chaises sur lesquelles elle travaillait.) Mais à propos... Qu'est-ce que vous faites donc de mon garçon,

qu'il n'est pas rentré cette nuit chez nous? Est-ce que ça n'avance pas, c'te machine? (Bienvenu se lève et va à gauche.) Ça vous fâche, qu'on vous demande ça?

BIENVENU.

Pourquoi demander ce que vous savez mieux que moi? Je parie que vous avez été sur pied toute la nuit, pour voir où en étaient les choses?

PÈRE VALENTIN.

Et vous? vous avez dormi?

BIENVENU.

Comme les pierres!

PERE VALENTIN.

Vous n'êtes donc pas inquiet?

BIENVENU.

Inquiet? pourquoi donc ça?

SCÈNE IV

MAITRE BIENVENU, PÈRE VALENTIN, SUZANNE, REINE, PIERRE BIENVENU.

BIENVENU, perdant son affectation de tranquillité en voyant entrer son fils.

Ah!... Eh bien! mon fils, où en sommes-nous? *

PIERRE.

Aussi avancés que possible, mon père. Je viens chercher du vin, ils sont tous morts de soif là-bas.

REINE, prenant un baril sur le dressoir.

Je vas leur en porter.

* Suzanne, Reine au fond, Bienvenu. Pierre. Valentin père.

PIERRE, vivement.

Non, Reine, je ne veux pas!... (Plus doucement.) C'est trop lourd pour toi (Il lui prend le baril.)

REINE.

Je l'ai porté plus de dix fois!

PIERRE.

Tu as eu tort... D'ailleurs... une jeune fille aller au chantier, au milieu des garçons... ça ne convient pas.

SUZANNE, allant à son frère.

Bah! Est-ce qu'il y a chez nous des gens mal-appris? Mais j'irai, moi, j'ai à sortir. Range tout ça, ma petite Reine. (Elle désigne les hardes et sort avec le baril.)

PIERRE, à Reine.

Est-ce que ça te fâche de rester? Tu ne me dis rien!

REINE, souriant.

Moi, fâchée? Pourquoi donc? (Elle prend les hardes et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE V

PÈRE VALENTIN, BIENVENU, PIERRE.

PIERRE, à part.*

Elle semble toujours vouloir me fuir! Allons! (Il veut sortir.)

BIENVENU.

Eh bien, reprends donc haleine un moment! Il n'y a pas besoin de se tuer!

PÈRE VALENTIN.

Sans doute, sans doute! Si vous n'arrivez pas à temps, on ne vous fera pas un procès pour ça? Vous n'avez pas signé un dédit?

* Bienvenu, Pierre, Valentin père.

BIENVENU.

Je voudrais bien voir qu'on eût pris des garanties contre ma parole ! Et quant à un procès, je n'attendrais certes pas qu'on m'en fît la menace ! Je payerais, de mon propre gré, une indemnité à la population !

PÈRE VALENTIN.

Vous avez le moyen !... Mais ça n'en serait pas moins une humiliation pour votre entreprise !

PIERRE.

Vous en auriez votre part, maître Valentin, puisque votre fils est avec moi à la tête des travaux.

PÈRE VALENTIN.

A la tête... à la tête... Dites donc à la queue ! Vous l'employez comme simple ouvrier, et pourtant, sans lui, vous alliez faire de fameuses écoles, pour votre fameux ouvrage !

BIENVENU.

Qu'appelez-vous... Allez-y donc, vous, à l'école ! Vous me faites pitié ! (Il s'assied près de la table.)

PÈRE VALENTIN, se levant.

Ah ! vous ne me soutiendrez pas que votre plan n'ait pas eu besoin de lui, par exemple ! Vous aurez beau dire que le bois debout ne s'écourtant jamais, il suffit de mettre quatre étais au lieu de deux ; je vous dis, moi, que vos jennevelles étaient trop faibles pour votre arbre, et que ça aurait fait l'effet du chapeau à monsieur le curé sur la tête de son enfant de chœur. Vous y mettrez des chapiteaux, des moulures, des sculptures .. mettez-y des dorures si vous voulez ; mais ça ne fera pas qu'un pressoir ne soit pas un pressoir, que diable ! Et sans les conseils de mon garçon, vous auriez fait du vôtre un joli petit dévidoir entre deux quenouilles, bon tout au plus pour une filandière !

BIENVENU, *en colère.*

Père Valentin, vous êtes un envieux... Oui, un envieux! Je ne vous dis que ça!

PÈRE VALENTIN.

Allons, bon! vous croyez que je suis jaloux de n'avoir pas eu la commande? Vous n'êtes pas encore content de me l'avoir enlevée, moi, à qui elle revenait de droit? Car, enfin, c'est un ouvrage de charpente, et c'est la première fois que, de mémoire d'homme, en ce pays, on en a chargé un menuisier!

PIERRE.

Certainement, maître Valentin, c'était votre partie; mais rappelez-vous donc la circonstance...

PÈRE VALENTIN.

Oui, oui, l'argent à avancer à la paroisse! Vous êtes toujours là avec vos écus! Vous en avez, c'est bon! tant mieux pour vous! vous les faites assez reluire et sonner! Mais vous aurez beau payer des flatteurs, ça ne vous donnera pas les connaissances qui vous manquent.

BIENVENU, *se levant.*

Il ose parler de ses connaissances! ce vieux équarrisseur de vieilles souches! Lui qui a monté tout de travers le clocher du village! Car il est de travers; oh! ça, il n'y a pas à dire!

PÈRE VALENTIN.

S'il est de travers, c'est donc que vous l'avez regardé, vous qui voyez comme ça tout ce que vous ne sauriez pas faire!

BIENVENU.

Allez au diable! fâcheux, caffard, calomniateur!

PÈRE VALENTIN.

Ah! si vous vous emportez... (*Il veut s'en aller.*)

PIERRE, *le retenant.*

Eh non, eh non!

SCÈNE VI

PÈRE VALENTIN, BIENVENU, PIERRE, VALENTIN FILS.

VALENTIN, ouvert et franc, arrêtant son père sur la porte.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? encore du train ?

PIERRE.*

Il y a, Valentin, que ton père et le mien veulent nous donner le mauvais exemple ! Mais nous ne le suivrons pas ! Nous nous unirons davantage pour les empêcher de se désunir ; disons-leur bien que nous ne pouvons pas être jaloux l'un de l'autre, et que nous ne serions bons à rien l'un sans l'autre.

PÈRE VALENTIN.

Parlez pour vous ! Quant à mon fils...

VALENTIN.

Mon père, votre fils vous supplie de ne pas démentir son amitié pour Pierre : vous, qui la connaissez, ne me faites pas cette peine-là ! Oubliez-vous ce que je dois de reconnaissance à maître Bienvenu ? Après vous, personne n'a été si bon pour moi ! Voyons ! donnez-vous la main, et croyez-moi, aidez-vous au lieu de vous nuire.

PÈRE VALENTIN.

Non, non ! Je m'en vas.

BIENVENU.

Eh non ! restez. Et toi, dis-nous... est-ce que c'est fini, que tu reviens ?

VALENTIN, les poussant vers le fond.

Fini ! oh non pas. Tenez, allez-y tous deux. Vos apprentis

* Bienvenu, Pierre, Valentin fils, Valentin père.

ont absolument besoin d'une heure de repos; mais il faut qu'ils promettent de revenir aussitôt après. Noël Plantier les retient encore; mais la présence de deux maîtres leur imposera davantage. Parlez-leur sérieusement, il le faut.

BIENVENU, au fond.

Sainte Ursule! est-ce que ça menace d'échouer au port?

PÈRE VALENTIN, sur le seuil.

Allons! Je vois que vous avez besoin de moi...

BIENVENU.

Pardieu! vous avez assez découragé mes ouvriers, vous pouvez bien venir les remonter un peu. (Ils sortent ensemble, en se querellant, par le fond à gauche.)

SCÈNE VII

PIERRE, VALENTIN.

VALENTIN.

Suis-les... je crains*...

PIERRE.

Qu'ils ne se querellent encore?

VALENTIN.

Non! Je te dirai ça. Inutile de s'en tourmenter d'avance! Je viens manger à la hâte un morceau, car je n'en peux plus, et je te rejoins.

PIERRE.

Ah! Valentin! que tu mets de courage et de zèle à notre service! Je ne t'en sais pas assez de gré; mais que veux-tu? Je travaille sans savoir de quoi il s'agit! J'ai l'âme à autre chose!

VALENTIN.

Eh bien, lui as-tu parlé?

* Valentin, Pierre.

PIERRE.

A mon père? Oui, hier.

VALENTIN.

Je sais ça; mais ce n'était pas le plus difficile. Que lui as-tu dit, à elle?

PIERRE.

Rien! Je viens de la voir, et, comme de coutume, elle a trouvé un prétexte pour ne pas échanger avec moi trois paroles.

VALENTIN.

Elle ne peut pas deviner...

PIERRE.

Elle devine mon amour, sois-en sûr; mais elle s'en effraye. Elle croit devoir s'en préserver comme d'un danger, ou d'une offense! Ah! me connaît-elle si peu...

VALENTIN.

Fais-toi comprendre. Où est-elle?

PIERRE, montrant la chambre de Reine.

Là! mais, je t'en prie, parle-lui pour moi : tu me l'as promis!

VALENTIN.

Pourquoi aujourd'hui? Nous n'avons pas le temps!

PIERRE.

Je ne peux pas rester un jour, une heure de plus dans la crainte où je suis... Tu connais mon père; s'il allait parler le premier...

VALENTIN.

Eh bien, Pierre, ce serait le mieux, puisque tu n'oses point parler toi-même!

PIERRE.

Non! non! ni mon père ni moi ne serons assez adroits, assez patients pour l'interroger. Elle hésitera, sans doute. Si elle venait à me refuser!...

VALENTIN.

Il faudrait t'y soumettre !

PIERRE.

Supporter un refus ! jamais !

VALENTIN.

Tu mets bien de l'orgueil dans ton amour, mon pauvre Pierre !

PIERRE.

C'est comme cela ; je n'y peux rien... Refuses-tu de m'épargner cette souffrance ?

VALENTIN.

Non ! je suis à toi corps et âme, tu le sais... La voilà... tu ne veux pas...

PIERRE, près de la porte du fond.

Non ! non ! Je reviendrai savoir... Valentin... n'insiste pas, si elle refuse ! Sache seulement ce qu'elle pense ! (Il sort.)

VALENTIN, à part, en soupirant.

Allons !

SCENE VIII

REINE, VALENTIN.

REINE, qui a paru sur son petit palier et qui est rentrée comme pour prendre quelque chose dans sa chambre, revient dès qu'elle voit Pierre parti.

Vous venez déjeuner, Valentin ?

VALENTIN.

Non, Reine, merci... (A part.) Je n'ai plus faim, moi ! Je ne sais que dire... Ah ! mon pauvre Pierre ! qu'exiges-tu là ?... (Haut, en voyant Reine courir à la cheminée et y prendre des écuelles.) Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc ? vous voulez...

REINE.

Je veux que vous mangiez. Vous devez en avoir grand besoin.

VALENTIN, lui ôtant l'écuelle des mains, à part.

Au fait! ça me donnera une contenance. (A Reine qui lui approche une chaise à la table.) Finissez, Reine; vous ne devez pas me servir.

REINE.*

Pourquoi donc ça? Est-ce que je ne sers pas tout le monde, ici? C'est mon devoir et mon plaisir!

VALENTIN, posant l'écuelle sur un coin de la table dont il relève la nappe.

Mais je ne suis pas d'*ici*, moi!

REINE.

Ah! c'est mal ce que vous dites là! Vous en êtes aussi bien que moi, il me semble.

VALENTIN, descendant à gauche de la table.

Non, non! ce n'est pas la même chose. Je suis là, moi, comme ami, comme ouvrier, comme voisin. Mais vous, vous êtes de la maison, et pour toujours.

REINE va au fond prendre u e cravate sur la commode et vient travailler près de la table.

Oh! tant que vivra mon parrain... je l'espère! Mais sans lui! Suzanne va vivre avec son mari!... et je ne voudrais pas devoir à d'autres...

VALENTIN, debout, qui fait semblant de manger plutôt qu'il ne mange.

Pourquoi dites-vous... C'est singulier, Reine, que vous pensiez... (Très-embarrassé et avec souffrance.) C'est vrai, on dirait que vous n'avez pas de confiance dans l'amitié de Pierre?

REINE.

Je ne dis pas ça!

VALENTIN.

Si fait! Vous auriez bien tort!

* Valentin, Reine près de la table.

REINE, embarrassée.

Je ne pensais point à lui.

VALENTIN.

Si fait, je vous dis, vous y pensez beaucoup... et tenez... (Il montre l'ouvrage de Reine) vous vous occupez de lui! Vous faites bien.

REINE, qui a ourlé la cravate blanche.

Ça? mais non. Ce n'est pas à lui, c'est à vous.

VALENTIN.

Ah! (Il regarde la cravate.) Pourquoi donc prenez-vous cette peine-là? J'avais prié cette bonne Suzanne...

REINE.

Vous croyez que c'est une peine?

VALENTIN, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès? Elle travaille pour moi, et je me sens... Allons, allons!... (Il s'assied à la table et lui ôte des mains son ouvrage.) Bonne petite Reine, il faut que nous parlions sérieusement tous les deux.

REINE, émue.

Sérieusement?

VALENTIN.

Oui. Je suis déjà un vieux ami pour vous; je vous ai vue tout enfant, jouant tantôt sur cette porte, tantôt sur celle de ma maison... Je suis partie pour mes voyages... Je vous ai retrouvée, l'an dernier, toute grande, toute belle... (se reprenant vite.) toute raisonnable enfin! J'ai bien le droit de vous demander un peu de confiance, n'est-ce pas?

REINE.

Oh! certainement!

VALENTIN.

Eh bien, vous voilà en âge de songer...

REINE.

A quoi, Valentin?

VALENTIN.

A quoi devons-nous penser quand les autres pensent à nous ?

REINE, très-troublée, mais heureuse.

Ah ! on pense à moi ?... Qui donc ?

VALENTIN.

Je voudrais bien vous le dire tout de suite... mais je voudrais aussi savoir de vous... si vous n'avez pas de l'éloignement pour la personne...

REINE.

Je ne déteste personne, moi !

VALENTIN.

Vrai ?

REINE, baissant la tête.

Dame !

VALENTIN.

Eh bien... si c'était Pierre ?

REINE, avec un cri étouffé, et mettant ses mains sur son cœur.

Ah !...

VALENTIN, à part.

Elle l'aime ! Allons ! tant mieux ! (Haut.) Eh bien, oui, Reine, c'est Pierre qui...

REINE, abattue.

Oh ! j'ai bien entendu ! Vous me conseillez donc...

VALENTIN.

Oui, certes, je vous conseille de répondre à son affection.

REINE, émue.

Ça ne vous chagrinerait pas... pour moi ! vous qui me portez intérêt !... Dites, Valentin, ça vous ferait plaisir ?

VALENTIN.

Mais certainement, Reine !... Je désire... tenez ! (Avec effort.) Je veux que vous suiviez votre inclination qui est pour lui,

convenez-en ! Pierre est le plus honnête, le plus brave, le plus franc des hommes. Il est riche... et un riche généreux et libéral en services, comme Pierre Bienvenu, est un homme dont on peut voir le mérite. Il a de quoi prouver son bon cœur, et il le prouve ! Il est beau autant qu'il est bon, il est instruit ; vous serez fière de lui, et il vous rendra heureuse...

REINE.

Vous croyez ? Vous l'aimez beaucoup, Valentin ; je vois que vous l'aimez mieux que tout au monde ! Eh bien... (étouffant sa douleur) à la bonne heure !

VALENTIN.

Alors... je pourrai donc lui dire...

REINE.

Merci, monsieur Valentin... ne lui dites rien. Je lui parlerai moi-même... Rendez-moi donc mon ouvrage... Il faut que je me dépêche.

VALENTIN, prenant la cravate et la regardant.

Comment, c'est vous qui avez brodé ces coins-là ?

REINE.

Ça vous fâche ?

VALENTIN, un peu brusquement, après avoir baisé la cravate à la dérobée.

Oui, ça me fâche que vous perdiez votre temps pour moi. Il se lève brusquement.)

REINE, le regardant au moment où il lui remet son ouvrage, se levant aussi.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc, Valentin ?... Comme vous êtes pâle !... Vous êtes malade ?

VALENTIN, qui se retient au dossier de sa chaise.

Non, rien ; la tête me tourne un peu... Que voulez-vous ? (Riant avec effort.) Quand on travaille depuis quarante-huit heures

sans débrider... J'ai eu tort de me reposer un moment, ça m'a ôté le courage... et les forces.

REINE.

Oui, oui, c'est vrai. Tenez, vous vous tuerez avec ce maudit pressoir! Valentin, il faut vous reposer aujourd'hui.

VALENTIN, très-affaibli, mais souriant.

Oh! pas possible! Laisser les autres dans l'embarras! Non... mais cinq minutes... Oui, je sens qu'il le faut. (Il retombe sur sa chaise, près de la table.)

REINE.

Je crois bien! vous êtes près de vous trouver mal. (Elle lui mouille le front avec son mouchoir, qu'elle trempe dans un pot à eau sur la commode.)

VALENTIN, portant sa main près de ses lèvres.*

Reine... que tu es bonne! pauvre enfant! (La repoussant.) Non, non, ce n'est rien... Laissez, Reine... Laissez donc, je vous dis! Est-ce que j'ai besoin de ça?

REINE, interdite, s'éloignant.

Alors... essayez de dormir... un petit quart d'heure; ça vous remettra.

VALENTIN, brusquement.

Oui, mais ne faites pas attention. (Il met sa tête dans ses mains, s'appuie sur la table, et reste immobile. — Reine s'est assise près de la cheminée, regarde Valentin un instant, et fond en larmes. — Valentin, relevant la tête et la regardant. Elle s'est détournée pour pleurer.) Est-ce qu'elle pleure? Qu'a-t-elle donc?... Que m'importe?... Je ne dois pas... Ah! je ne comprends plus rien, moi... J'ai le vertige, je suis brisé! (Il retombe et s'endort.)

* Reine, Valentin.

SCÈNE IX

VALENTIN endormi, REINE, NOEL PLANTIER.

(Noël arrive sans bruit, et se penche vers Reine comme pour l'embrasser.)

REINE, se retournant.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez donc, Noël Plantier?

NOEL.

Excusez-moi, la jolie Reine; je vous prenais pour mon amante.

REINE.

Eh bien! est-ce qu'elle n'est pas au chantier, Suzanne?

NOEL.

Elle y est venue, et je croyais la retrouver ici. C'est pourquoi je me permettais cette licence, en tout bien, tout honneur, de vouloir dérober un simple baiser. Et quand même! il n'y a pas grand mal, Reine, n'est-ce pas? Vous auriez bien pu me laisser faire : on ne se trompe pas toujours si agréablement.

REINE, qui s'est levée et qui ne l'écoute pas.

Quoi? Pardon; vous me parlez?

NOEL.*

Ah! la petite coquette, qui fait celle qui n'entend pas! Savez-vous, Reine, que vous êtes tous les matins plus jolie que la veille, et que ça crève un peu le cœur à un jeune homme sur le point de se marier, de voir que tant de belles roses fleurissent quand même dans le jardin des amours?

REINE.

Ah! vous allez recommencer vos fadaises? Qu'est-ce que vous venez donc faire ici?

* Valentin endormi, Noël, Reine.

NOEL, *montrant Valentin.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y fait, lui, je vous le demande ?

REINE.

Vous voyez ! il se repose. Faites-en autant si le cœur vous en dit, je ne vous dérangerai pas.

NOEL.

Savoir ! Vous craignez Suzanne... mais si je voulais...

REINE.

Vous auriez beau vouloir ! du moment qu'on parle comme ça...

NOEL.

Vous vous trompez bien. *Ceusse* qui doutent d'eux-mêmes sont toujours repoussés. Si Pierre voulait me demander conseil, je lui enseignerais bien la manière d'apprivoiser une jolie petite linotte comme vous.

REINE.

Pourquoi me parlez-vous de Pierre ? Êtes-vous chargé de ça, vous aussi ?

NOEL, *regardant Valentin.*

Moi aussi ?... ah ? Non, pas du tout. Mais on a des yeux, et on voit bien que Pierre soupire et que ça vous amuse. Dame ! c'est naturel. Vous n'êtes pas vilaine, ma foi, et ça n'est pas ennuyeux de prier une petite image comme vous ! Mais charger les autres de dire l'oraison... Il y en a qui s'endormênt en route : c'est tant pis pour *eusse !* Il y en aussi qui ne s'endormiraient point... mais on ne les pousse pas dans le danger, *ceusse*-là, et c'est tant mieux pour *eusse*, hein ! belle Reine ? (*Il veut lui prendre la taille. Elle s'éloigne.*)

REINE.

Noël, si vous continuez, je vas éveiller Valentin pour vous faire honte !

VALENTIN, *s'éveillant, à part.*

Ai-je rêvé qu'elle m'appelait ?

NOEL.

Valentin n'est point jaloux de vous, ma mignonne! Mais pourquoi vous fâchez-vous donc comme ça? Savez-vous que vous me feriez croire que vous avez du dépit? (Valentin écout avec étonnement.)

REINE.

Du dépit?

NOEL.

Dame! on en a toujours contre le mariage de ceusse... qui... Mais... voyons, Reine, si un agréable baiser peut vous distraire de vos peines... ce n'est pas grand'chose après tout, et je ne vous l'ai pas refusé...

VALENTIN, agité.

Qu'est-ce qu'il lui dit donc là, cet imbécile? (Reine recule vers la porte. Suzanne parait. Valentin parait absorbé pendant cette scène et le commencement de l'autre.)

SCÈNE X

REINE, NOEL, VALENTIN, SUZANNE

rapportant le baril et surprenant Noël assez près de Reine et se retirant vite dès qu'il l'aperçoit.

SUZANNE.

Oh oui-da! Voilà que vous lui en contiez encore! Pourquoi souffres-tu ça, toi? *

REINE.

Je ne le souffre pas; mais le moyen qu'il soit sérieux une minute!

NOEL.

Vous l'entendez, mon amante! Elle se plaint de ce que je badine! C'est bien la preuve que..

* Valentin assis, Reine, Suzanne, Noël.

10.

SUZANNE.

Et pourquoi plaisanter toujours avec une honnête fille? Gardez vos manières pour vos anciennes, quand vous les rencontrerez! (Voyant Valentin qui se lève.) Ah! vous n'étiez pas seuls? A la bonne heure! Mais faites attention à vous, Noël! Je vous veux tout à moi, même en pensées et en paroles... ou bien pas du tout, vous le savez!

NOEL.

Oh! par exemple! si vous croyez... Suzanne... soyez jalouse... je veux bien, ça me flatte; mais ne soyez point injuste! (Montrant Reine.) Demandez-lui si je ne lui disais pas... Tenez, je lui parlais de Pierre! Demandez à Valentin si ce n'est pas vrai? Valentin?

VALENTIN, près de l'escalier, un peu brusquement.

Je n'en sais rien... Mais vous avez eu tort. De quoi vous mêlez-vous?

SUZANNE, à Reine qui est absorbée.

Est-ce vrai qu'il te parlait de mon frère?

REINE.*

Lui?... Je ne sais pas ce qu'il me disait!

SUZANNE, inquiète.

On ne sait jamais ce que tu penses, toi! Tu ferais mieux de le dire... Et vous (à Noël), vous feriez mieux d'être à votre ouvrage. Pourquoi venez-vous ici quand je n'y suis point?

NOEL.

Je... Mais...

SUZANNE.

Allez donc.

NOEL.

Alorsse... j'y vas, Suzanne, j'y vas! (A part.) Quand c'est les femmes qui commandent...

* Reine, Valentin au fond, Suzanne, Noël.

SCÈNE XI

BIENVENU, PIERRE, LES PRECÉDENTS.

BIENVENU, arrêtant Noël au moment où il va sortir.

Où cours-tu comme ça, mon gendre? C'est l'heure de déjeuner, en attendant que nos apprentis reviennent. (Prenant le bras de Pierre qui a voulu s'approcher de Valentin.) Or çà, tout va bien! Il est prouvé, malgré les beaux pronostics des jaloux, qu'avant la nuit nous serons prêts. Sainte Ursule! j'en suis tout réconforté, et puisque j'ai l'esprit en repos, il est juste que j'aie le cœur content! Écoute, toi! Et toi aussi, Reine!

PIERRE.*

Mais vous n'allez pas lui dire... Je ne lui ai pas encore parlé, moi!

BIENVENU.

Raison de plus! C'est à moi de la préparer adroitement... (A Reine qui vient à lui tenant une assiette, pendant que Suzanne, aidée de Noël, sert le déjeuner, consistant en belles écuelles de soupe posées autour de la table.) Pose ça, filleule, et prête-moi attention! (Il lui prend la main d'un air solennel.) Vous avez dû vous apercevoir, mon enfant, depuis que la Providence vous a amenée dans ma maison, que vous n'aviez pas pour parrain un homme ordinaire. Il est temps de vous apprendre à quel point maître Christophe Bienvenu s'élève par ses idées et ses sentiments au-dessus de la plupart de ses semblables. (A Pierre d'un air satisfait.) Hein? La voilà toute tremblante!

PIERRE.

Mon père, je vous supplie...

* Reine, Valentin au fond, Noël, Bienvenu, Pierre, Suzanne à la cheminée.

BIENVENU.*

Tais-toi, enfant, quand ton père a la parole! Et toi, petite fille, rassure-toi. Je méprise le qu'en dira-t-on. On aura beau crier dans le pays que tu es sans naissance... (ayant des parents inconnus) et sans fortune... (n'ayant absolument rien). Tu es ma filleule, ça t'ennoblit; tu m'aimes, ça m'enrichit; tu es jolie, ça me flatte; tu es bonne et sage, ça fait honneur à l'éducation que je t'ai donnée. Or donc, que mon fils t'aime (clignant de l'œil à Pierre d'un air malin) ou ne t'aime pas, je te choisis pour ma bru, entre cent des plus huppées, qui s'en croient dignes et que je te sacrifie. Allons, n'étouffe pas de joie: songe qu'il faut avoir sa tête et se montrer fière et brave un jour comme aujourd'hui! Un jour de gloire et de gala, qui va ajouter un pressoir à la couronne de ton parrain! — Eh bien? qu'est-ce que c'est? Vous retirez vos mains tous deux?

PIERRE.

Mon père, vous avez bonne intention, mais voyez! Reine ne comprend pas, elle ne croit pas... Elle ne sait pas seulement que je l'aime!

BIENVENU.

Pierre, tu es fou! Voilà bien ton esprit chagrin et porté au doute! Si je t'avais écouté, je n'aurais pas entrepris mon pressoir: c'était trop tard! Et à présent, pour cette affaire-ci, c'est trop tôt! Il fallait donc te laisser dans la fièvre, quand il n'y avait qu'un mot à dire pour tout arranger? N'est-ce pas, ma petite Reine? Allons, tu es raisonnable, toi! et tu ne trouves pas ton parrain trop malavisé de vouloir se faire dorloter par une bonne fille comme toi, tout le restant de ses jours! Dis-nous ça bien vite! Un beau *oui* et déjeunons.

* Valentin et Noël assis à table, Reine, Bienvenu, Pierre, Suzanne à la cheminée.

REINE, le retenant dans ses bras.

Mon parrain... vous êtes bon comme Dieu... et je vous aime... vrai ! de toutes mes forces... mais...

BIENVENU.

Mais tu veux que mon fils te dise lui-même... Sois tranquille... tu auras des soins... et des douceurs... et des cajoleries... c'est ton droit !... Allons, Pierre, prends sa petite main et conduis-la à table, entre nous deux, comme toujours... et pour toujours ! (Il va se placer à table.)

PIERRE, tenant la main de Reine éperdue.

Reine ! vous ne m'aimez pas ?

REINE.

Si fait, Pierre, je vous aime beaucoup, et c'est pour ça que je ne dois pas vous tromper !... Je refuse l'honneur que vous voulez me faire.

VALENTIN, à part.

Que dit-elle ? Est-il possible ?

PIERRE.

Reine... vous me tuez !... mais je n'insiste pas !...

REINE.

Merci, Pierre !... merci !

BIENVENU, près de la table, parle en mangeant sa soupe, son écuelle à la main.

Comment ? Qu'est-ce que c'est ? Des grimaces ? Je voudrais bien voir... (Avec autorité.) Nous affichons les bans aujourd'hui, c'est décidé ! J'en ai fait part à tous mes voisins, et je montrerai que mon fils a le moyen de faire un mariage d'amour !...

PIERRE.

Assez, assez, mon père ! C'est de la fierté ou de l'éloignement... mais il semble que vous lui mettiez la mort dans le cœur... (Se détournant vers Valentin.) Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-

ce que j'ai donc fait pour être malheureux comme ça, moi! *

BIENVENU, étonné, agité, et très-embarrassé de son écuelle, s'approche de Reine.

Eh bien! mais, on ne vous force pas, que diable!... Si vous voulez rester fille, et pauvre, et sans avenir!... Tant pis pour vous, ça vous regarde! Qu'est-ce que ça me fait, à moi? Mon fils n'aura pas de peine à trouver mieux! Voilà ce que c'est! Faites donc du bien aux ingrats! (Il pose son écuelle sur la table.)

REINE, désolée.

Oh! vous êtes fâché contre moi!

BIENVENU, la repoussant avec un dédain affecté.

Fâché, moi? Pourquoi donc, s'il vous plaît?

REINE.

Vous ne m'aimez plus! Oh! monsieur Pierre, pourquoi vous êtes-vous mis dans la tête une idée comme ça?

VALENTIN.

Et vous, pourquoi tant vous presser de le désespérer? Prenez le temps de la réflexion, Reine!

PIERRE, éclatant.

Eh! ne vois-tu pas qu'elle en aime un autre?

BIENVENU.

Un autre! par exemple!...

SUZANNE.

Doucement, Pierre... C'est son droit! De quoi te fâches-tu?

PIERRE.

De ce qu'elle l'a si bien caché que je ne le savais pas! Qu'elle l'avoue, et je ne lui demande plus rien.

BIENVENU, assis à la table.

Oui, voilà! qu'elle l'avoue, et on lui pardonnera, que dia-

* Noël, Valentin au fond, Bienvenu, Reine, Pierre, Suzanne appuyée sur le fauteuil.

ble! Pour refuser mon fils, il faut qu'elle ait fait des promesses à quelqu'un. Voyons, parlez, belle jeunesse! A qui avez-vous donné parole en cachette de nous?

REINE.

A personne, mon parrain!

PIERRE, avec emportement.

Vous mentez, Reine! Je vois bien que vous mentez!

REINE.

Pierre! comme vous me parlez durement!

SUZANNE.

Elle a raison : on ne tourmente pas comme ça une pauvre enfant!

BIENVENU.

Mais moi, j'ai le droit de la tourmenter!... (Lui saisissant les mains.) Voyons, mauvaise tête...

REINE.

Mon parrain, je ne peux rien vous dire.

PIERRE, passant à Reine.

Reine, c'est pourtant bien aisé d'être sincère! Si vous me dites que *peut-être* vous vous raviserez, je croirai que vous avez le cœur et la conscience libres... — (Reine baisse la tête et reste interdite.) Vous ne pouvez même pas me dire : *Peut-être?* — Allons! son choix est fait! (A Valentin avec colère.) Tu le savais, toi, tu le sais! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

REINE, vivement.

Non, il ne sait rien... Vous voulez que je vous le dise, et vous me poussez à bout? Ah! je n'aurais pas cru qu'on m'arracherait du cœur cette parole-là... Eh bien, oui, j'aime quelqu'un! quelqu'un qui ne le saura jamais, parce que c'est quelqu'un qui ne peut ni ne veut se marier avec moi! Mais si je l'aime quand même!... je ne dois pas tromper un honnête homme en lui donnant ma parole, quand je sais que je

ne peux plus donner mon amitié ! (Un silence d'étonnement. Reine effrayée de ce qu'elle vient de dire, reste absorbée.)

SUZANNE, allant près d'elle et lui prenant la main.

Allons... Laissez-la tranquille, à présent... Celui qu'elle voudrait... elle l'aura... car je le connais, moi ! (Bas à Reine.) Et c'est Valentin, n'est-ce pas, ma mignonne?

REINE, tressaillant.

Non, non !... ce n'est pas lui.

SUZANNE, étonnée.

Non?... Qui donc alors?... (Laissant tomber la main de Reine et regardant autour d'elle.) C'est quelqu'un d'ici, car elle ne sort jamais sans moi, et je sais bien qu'elle n'a point d'amoureux au dehors. (Regardant Noël qui est près du dressoir et mange tranquillement.) Il n'y a ici qu'un garçon qui ne soit pas libre de l'épouser?... (A Noël, avec dépit.) Noël Plantier ! il n'y a pas là de quoi rire !...

NOEL.

Dame !... mais je vous jure bien que ce n'est pas ma faute !

PIERRE, assis dans le fauteuil, avec dédain.

Comment? c'est vous? Je vous fais mon compliment ! (Il tourne le dos et lutte contre son dépit, sans pouvoir le cacher.)

BIENVENU, stupéfait.

Ah çà, mais ! c'est qu'elle n'en disconvient pas! Voilà qui est particulier !... Le prétendu de ma fille ! par esprit de contradiction... par envie, par malice ! (En passant à l'extrémité du théâtre à droite.) Oh ! l'enfer est dans la cervelle des femmes ! (A Noël qui a un air de modestie risible.) Parlez donc, vous, là-bas! Dites-lui tout de suite qu'elle est une folle... une sotte ! Faites-lui honte !

NOEL, d'un air de protection.

Oui, je vas lui parler... à cette jeune enfant !

SUZANNE.

Tenez-vous tranquille ! Il y a de votre faute là dedans!

J'en étais sûre. (A Reine, la repoussant.) Et vous, vous devriez rougir...

REINE, sortant comme d'un rêve.

Oh ! Suzanne, vous aussi ?... Qu'est-ce que vous avez donc tous contre moi ? (Elle va vers le fond en pleurant.)

BIENVENU.

Elle le demande ? Sainte Ursule ! elle est timbrée, cette fille-là, et nous serons forcés de la renfermer, si ça continue ! (En se retournant, il voit le père Valentin qui vient d'entrer, et qui écoute.)

SCÈNE XII

LE PÈRE VALENTIN, Les Précédents.

BIENVENU.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, que vous venez là à pas de loup ?

PÈRE VALENTIN, promenant un regard scrutateur.

Enchanté de vous trouver dans la joie... mais désolé de vous apporter une mauvaise nouvelle.

BIENVENU.

Comment, quoi ? mes apprentis ont été se coucher ?

PÈRE VALENTIN.

Bien au contraire, ils viennent de dégager la vis de votre pressoir.

BIENVENU.

Eh bien, c'est une belle pièce, j'espère ?

PÈRE VALENTIN.

Superbe... Un vrai bijou ! Ça fend le cœur

* Noël, Reine au fond, Suzanne, Valentin fils au fond, Valentin père sur le seuil, Pierre assis, Bienvenu.

BIENVENU.

Quoi donc ? qu'est-ce qu'il y manque ?

PÈRE VALENTIN.

C'est un malheur, il m'en coûte de vous le dire! Il y manque deux pas !

BIENVENU.

Deux pas de vis? Elle est trop courte?

PÈRE VALENTIN.

Non, mais il y manque deux pas! Ils ont sauté.

VALENTIN.

Eh bien, j'en étais sûr! il y avait un défaut dans le cœur du bois! Allons, c'est une pièce perdue!... Et ce n'est la faute à personne! (Il va avec Noël regarder par la porte du fond.)

PÈRE VALENTIN, à Bienvenu.

Eh bien, voisin, ça vous chagrine tant que ça? Bah! allons donc, un peu de courage, vous qui n'êtes pas un homme ordinaire! Que voulez-vous? Il y a du guignon pour tout le monde... Je vous le disais bien, moi, qu'un accident pouvait vous retarder. Mais vous croyez toujours faire des miracles, vous! Il n'y a que le ciel qui fasse des miracles, et il n'a peut-être pas été pour vous dans cette affaire-là!

BIENVENU, allant à lui.

Le ciel est toujours pour moi, et s'il faut un miracle... il y aura un miracle, voilà tout! Pierre! qu'en dis-tu? Perdrons-nous l'espoir, au moment de triompher de l'envie?

PIERRE, qui, après avoir vainement lutté contre son dépit et son chagrin, est resté immobile à regarder Reine. Tressaillant.

Que dites-vous, mon père? De quoi parlez-vous?

BIENVENU, en gagnant la gauche du théâtre.

Oh! oh! voilà mon fils qui pense à autre chose, qui perd l'esprit! Adieu courage! me voilà ruiné dans mon honneur, dans ma réputation. Une fois dans sa vie, maître Christophe

Bienvenu aura manqué à sa parole! Après une chose comme celle-là, il faut se voiler la face et mourir!

VALENTIN. *

Non, maître! quand je devrais y perdre les deux bras! Allons, mon père, vous êtes un bon voisin et un bon confrère..

PÈRE VALENTIN.

Moi, son confrère? Moi, un équarrisseur de vieilles souches? un manœuvre, un âne? Est-ce que je sais faire un pressoir, moi? Est-ce que c'est mon ouvrage?

VALENTIN, avec feu.

Oui, mon père, c'est votre ouvrage! et maître Bienvenu, dans les occasions sérieuses, vous rend la justice qui vous est due; n'essayez pas de nous faire croire que vous ne vous estimez pas beaucoup et que vous ne vous aimez pas un peu : nous ne sommes pas dupes de vos querelles, et nous savons tous ici que quand vous avez besoin l'un de l'autre, vous mettez l'élan du cœur au-dessus de la rivalité du métier... Allons, venez, mon père! Vous avez chez vous un frêne excellent, tout débité, et de longueur, deux bons compagnons tout frais... et moi qui ne suis pas mort! Console-toi, mon Pierre, il y a remède à tout dans ce monde! et vous, maître Bienvenu, ayez confiance, rien n'est perdu! les amis sont là. (Il sort en emmenant son père, par le fond à gauche.)

* Reine et Noël au fond, Suzanne, Bienvenu, Valentin fils, Valentin père, Pierre.

SCÈNE XIII

BIENVENU, REINE, PIERRE, NOEL, SUZANNE, sur le seuil de la porte du fond.

BIENVENU à Reine qui s'est approchée de lui, caressante, en le voyant affligé.

Ah! vilaine enfant! Si au moins c'était ce brave garçon que tu as pris la fantaisie d'aimer! Je te pardonnerais! Voilà un cœur, ce pauvre Valentin!

PIERRE, se levant, à part, d'un air sombre.

Valentin! Si c'était lui!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une cour rustique, commune aux maisons de maître Bienvenu et de maître Valentin. — Au premier plan, à gauche du spectateur, celle de Bienvenu, blanche, contrevents verts, porte à ornements, petit jardin entouré de treillage vert, pigeonnier au fond, attenant à ladite maison, avec une tonnelle de verdure au bas. Tous les signes de l'aisance et d'une certaine ostentation. — Au premier plan, à droite, la maison du père Valentin, plus pauvre, plus négligée, avec des pampres en désordre autour de la porte, ayant sur le côté, au fond, en regard du pigeonnier de Bienvenu, un grossier hangar couvert en chaume, par où l'on va au chantier du père Valentin. — Au fond, règne un petit mur avec une porte charretière, donnant sur le village. La partie du mur qui appartient à Bienvenu est bien crépie et a un chapiteau en tuiles. Celle qui appartient au père Valentin est plus basse, ébréchée et encombrée de bois de travail. La moitié de la cour du côté de Bienvenu est proprement pavée; l'autre moitié est brute et semée de copeaux et de débris. — Devant le jardin de Bienvenu, un banc peint en vert; devant celle de Valentin, de grosses souches, servant de siéges au besoin.— A l'entrée du hangar, on voit une meule à repasser les gros outils.

SCÈNE I

SUZANNE, balayant le devant de la maison,
LE PÈRE VALENTIN, sortant du hangar.

PÈRE VALENTIN, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien! De l'ensemble, surtout, et faites comme je vous dis. N'oubliez pas que le temps presse! (Descendant et regardant Suzanne.) Ah! encore le balai? Combien de fois par jour, donc? Le palais de Versailles n'est pas tant balayé que cette maison-là! Faites attention, au moins, à ne pas pousser vos balayures sur ma moitié de cour! Je vous défends de passer la rigole.

SUZANNE.

Ah! par exemple, ça ne m'arrive jamais.

PÈRE VALENTIN.

Oui, oui! vous direz que c'est le vent qui apporte chez moi vos bouts de chiffons, et les épluchures de vos festins!

SUZANNE, riant.

Bah! quand on salirait un peu de votre côté, vous n'y tenez déjà pas tant, et il n'y paraîtrait guère.

PÈRE VALENTIN.

Et si j'aime mon désordre, à moi! c'est pas une raison pour que je souffre celui des autres!

SUZANNE, au fond, balayant toujours.

Allons, allons, on y prendra garde! Vous avez beau faire le grognon, vous voilà travaillant pour aider mon père...

PÈRE VALENTIN.

Votre père... votre père!... J'en aurai encore des sottises et des avanies pour tout remerciement. (Allant au hangar.) Attention, Valentin! Gare à tes mains, que diable! Ensemble, donc! (Revenant.) Ah! comme ça travaille, ce garçon-là! Ça n'est pas monsieur Noël Plantier qui mènerait la chose d'un train pareil!

SUZANNE, qui a posé son balai sous le berceau.

Pourquoi donc? est-ce que vous lui en voulez aussi, à mon amoureux?

PÈRE VALENTIN. Il s'assied sur une souche.

Ah! c'est encore votre amoureux? Je ne croyais pas! Après ça, il se passe toujours chez vous des choses si fantasques!

SUZANNE, riant.

Fantasques! voyez-vous ça? Apprenez, père Valentin, qu'il n'y a de fantasque chez nous... que moi. (S'appuyant sur son épaule avec bonhomie.) Oui, c'est moi qui suis folle! Moquez-vous, et grondez-moi; vous en avez le droit, vous, le vieux voisin!

Tenez, j'ai eu un moment tantôt... C'est mal! mais que voulez-vous? j'étais jalouse.

PÈRE VALENTIN, radouci.

Jalouse de... (Haussant les épaules.) Ah! Suzanne! vous êtes bien sotte, mon enfant, de n'avoir jamais vu qu'il y avait là, sous votre main, un bon garçon, un garçon de mérite... mon garçon, à moi, qui valait quinze Noël Plantier; mais vous l'avez méprisé parce qu'il est pauvre, et vous donnez votre cœur et vos écus à un grand benêt...

SUZANNE.

Laissez ce benêt tranquille, voisin! Je n'en suis pas encore si revenue que vous croyez; et tant qu'à votre fils, je lui rends justice; mais jamais son idée n'a été pour moi, et je sais bien pour qui elle est. Il a beau s'en cacher... Les femmes voient clair!...

PÈRE VALENTIN, du ton d'un homme qui ne veut pas se compromettre.

Vous croyez que Reine... Dame! si votre père luifa isait un sort... mais puisque la voilà entichée de votre galant?

SUZANNE.

Eh non! Elle n'a pas dit ça, elle! C'est moi! je rêvais!

PÈRE VALENTIN

Ah! vous croyez?

SUZANNE.

Et vous, vous en êtes sûr. Vous voyez bien les soins qu'elle a pour vous?

PÈRE VALENTIN.

Je ne dis pas! La pauvre enfant!... Mais elle n'a rien!

SUZANNE, entrant dans le jardin. (Pendant la fin de cette scène et le commencement de l'autre, elle jardine tout en parlant.)

Mon père y pourvoira.

PÈRE VALENTIN.

Mais votre frère...

SUZANNE.

Mon frère entendra raison. Je m'en charge. C'est un peu d'amour-propre, voilà tout.

PÈRE VALENTIN, se levant.

Ah! de l'amour-propre, il en a sa bonne part, lui aussi! Le père écrase les gens d'une façon... Le fils les écraserait volontiers de l'autre... Dites donc, le voilà qui vient : est-ce que vous songez à lui parler de ça?

SUZANNE.

Certainement! Et tout de suite.

PÈRE VALENTIN.

Alors, je vous laisse! (A part, en s'en allant par le hangar, tandis que Pierre entre par la porte, au fond de la cour.) Hum! il a l'air bien soucieux!

SCÈNE II

SUZANNE, PIERRE.

SUZANNE, à Pierre qui promène autour de lui un regard inquiet.

Elle n'est pas ici, Pierre!

PIERRE.

Qui, elle? Je me soucie bien d'elle! C'est mon père que je cherchais.

SUZANNE.

Notre père est aux vignes, puisque, pour surcroît d'embarras, aujourd'hui, il lui faut, comme tout le monde, surveiller ses vendanges!

PIERRE.

Eh bien! c'est heureux pour lui; ça le distrait forcément de ses inquiétudes! J'ai envie d'aller aussi vendanger une heure ou deux.

SUZANNE.

Tu as donc besoin aussi de te distraire? De quoi, je te le demande?

PIERRE, sans l'écouter, après avoir fait un pas pour s'en aller.

Non! Elle y est, et je ne veux pas la voir maintenant.

SUZANNE.

Tu y as donc été déjà, que tu le sais?

PIERRE. Il s'assied sur le banc devant le jardin.

Non. J'étais là-bas, au pressoir... Je l'ai vue passer avec son panier. Elle baissait la tête comme une coupable. Ah! oui; elle a toujours eu l'habitude d'éviter mes regards. J'ai remarqué ça... même dans le temps où elle était toute petite!

SUZANNE.

Peut-être que tu la regardes d'une manière qui lui fait peur? Est-ce sa faute?

PIERRE.

Non, sans doute, pas plus que ce n'est celle de Noël Plantier, n'est-ce pas, si nous sommes joués tous les deux?

SUZANNE.

Moi seule je pourrais dire qu'on m'a trompée... si c'était vrai! Mais ça n'est pas vrai, ce qu'elle nous laisse croire, la petite rusée! Ce n'est pas lui qu'elle a en vue, c'est un autre

PIERRE, s'animant toujours.

Et qui donc? Quel autre? Il n'y en a pas!

SUZANNE.

Et Valentin?

PIERRE.

Tais-toi, Suzanne, tais-toi!

SUZANNE.

Pourquoi donc? Où serait le crime?

PIERRE.

Tais-toi, je te dis! Cette idée-là m'a passé par la tête un instant; j'ai cru que j'en deviendrais fou!

SUZANNE.

Mais, enfin, pourquoi?

PIERRE.

Pourquoi? tu me demandes pourquoi, ma sœur? Est-ce que tu ne sais pas que Valentin est mon ami, mon seul ami, le confident de toutes mes pensées, le seul homme au monde en qui j'aie une entière confiance?

SUZANNE.

Mais savait-il que tu aimais tant que ça notre petite Reine? Nous ne le savions pas, nous autres; et dans ce moment-ci, ta colère, ton chagrin m'étonnent tant, que je mê demande si tu n'es pas un peu fou.

PIERRE.

Il le savait, lui, combien j'étais épris d'elle! Il y a déjà longtemps que je lui en parle tous les jours, et que je n'en parle qu'à lui seul! Il sait de quoi je suis capable dans mon chagrin, dans ma colère, comme tu dis.

SUZANNE.

De quoi donc es-tu capable, Pierre?

PIERRE, hors de lui.

Je n'en sais rien!... Mais l'homme qui me volerait lâchement mon espérance!...

SUZANNE, effrayée et sortant du jardin.

Ça n'est pas Noël Plantier d'abord; j'en réponds.

PIERRE.

Oh! n'aie pas peur pour celui-là, Suzanne; il est au-dessous de ma vengeance! C'est un garçon qui n'a pas conscience du mal qu'il peut faire avec sa sottise.* D'ailleurs il

* Pierre, Suzanne.

ne me doit rien, à moi : il n'a jamais eu ma confiance... mon cœur tout entier, comme je l'avais donné à Valentin. (Riant presque.) Oh ! si c'était Noël ! je t'assure que je serais vite résigné... et guéri !

SUZANNE.

Vrai ? A la bonne heure ! Alors tu n'en voudras à personne, car Valentin n'est pas capable de te trahir ; et si Reine l'aimait sans qu'il eût rien fait pour ça, il faudrait bien en prendre ton parti.

PIERRE.

Jamais !

SUZANNE.

Comment donc ? C'est singulier !

PIERRE.

Jamais ! Valentin ?... Non, elle serait trop heureuse avec lui, elle l'aimerait trop, elle ne serait jamais punie de m'avoir dédaigné !... Ah ! je crois que je me tuerais !

SUZANNE.

Te tuer ? mon Pierre... mon ami ! Tu n'aimes donc plus ta sœur, ni ton père ?... Tu ne ferais pas une chose si mauvaise, dis !

PIERRE.

Non, non, ma bonne Suzanne ! Qu'est-ce que nous disons là ? des folies !

SUZANNE, à part.

C'est égal, il me fait peur !... (Haut.) Dis donc, le voilà, Valentin !... (Valentin sort du hangar et cherche un bout de bois propre à faire une cheville.) J'espère que tu ne vas pas lui dire de quoi tu l'as soupçonné ? ça serait une offense !

PIERRE.

Sois donc tranquille ! Est-ce qu'au fond, je ne l'aime pas cent fois mieux qu'elle ?

SUZANNE, à part, et s'éloignant par le berceau.

Eh bien, oui ! mais je ne les perdrai pas de vue.

SCÈNE III

PIERRE, VALENTIN.

VALENTIN, en manches de chemise, sortant du travail.

Eh bien, mon Pierre, tu ne viens pas voir où nous en sommes !

PIERRE.

Non, puisque vous n'avez pas besoin de moi... et que je ne peux pas être seul avec toi...

VALENTIN.

Tu aimes mieux être seul avec toi-même ? C'est bien, si tu es raisonnable !... Voyons, Pierre! tu as aussi ta sœur à consoler? Mais croyez-vous bien tous les deux que ton futur beau-frère... Ça me paraît impossible, à moi !

PIERRE.

Elle n'a pourtant pas dit non ?

VALENTIN.

Elle avait l'air de ne pas comprendre ce que vous lui imputiez, et, ensuite, elle s'est sauvée en pleurant. (Avec un peu d'inquiétude.) Est-ce que tu l'as vue depuis ce matin ?

PIERRE, l'observant.

Non ! Et toi ?

VALENTIN.

Moi ? pas davantage; mais je crois qu'elle n'a pas d'autre amour en tête que la danse et les amusements de son âge. Ils sont bien innocents ! (Il taille sa cheville sur une souche.)

PIERRE.

La danse, un plaisir innocent ? quand on se prend les mains, quand on se parle à voix basse !...

VALENTIN, avec candeur.

Non ! puisqu'elle ne danse jamais qu'avec moi ?

PIERRE, allant s'asseoir sur un tronc d'arbre, près de Valentin, à droite.*

C'est vrai, tu m'y fais penser !

VALENTIN.

Tu vois donc bien ?

PIERRE.

Valentin, elle aime quelqu'un ! En cela elle n'a pas menti.

VALENTIN.

Alors, c'est quelqu'un du dehors. Pourquoi diable irait-elle penser au fiancé de Suzanne, quand elle est assez jolie pour choisir ailleurs ?

PIERRE.

Ah ! tu la trouves jolie, toi, Valentin ?

VALENTIN.

Je pense que tu ne la trouves pas laide ?

PIERRE.

Enfin, tu comprends qu'on ait de l'amour pour elle ?

VALENTIN, travaillant toujours.

Oui, sans doute, quand on est disposé à aimer.

PIERRE, l'observant encore.

Tu es bien heureux, toi, si tu es à l'abri de ce mal-là !

VALENTIN, se contraignant et s'étourdissant.

Moi ? Ah bien, oui ! J'aime trop la gaieté, la liberté... le bon vin qui fait rire et chanter, les amours qui n'enchaînent pas...

PIERRE.

Et pourtant, tu ne t'enivres jamais ! tu n'es pas dissipé, et je te trouve même sérieux depuis quelque temps.

* Valentin, Pierre.

VALENTIN.

Depuis que c'est ton goût que je sois comme ça.

PIERRE.

Oh! depuis un an, tu es bien changé, Valentin! Tiens, parle-moi franchement, tu es amoureux, toi aussi?

VALENTIN.

Moi? bah!... Mais il ne s'agit pas de moi!

PIERRE, avec impatience et se levant.

Si fait! Tu as mes secrets : pourquoi n'ai-je pas les tiens!

VALENTIN, levant la tête et quittant son travail.

Ah çà!... tu me questionnes... Ce n'est pas ta coutume. (Avec fermeté.) Écoute, Pierre, tous nos secrets ne nous appartiennent pas, car il en est qui n'appartiennent qu'à Dieu.

PIERRE.

C'est juste! (Il passe à gauche.) J'ai tort; je ne te demande qu'une chose : c'est de me dire si tu ne t'es pas trompé, le jour où tu m'as juré qu'aucune femme ne pourrait jamais l'emporter sur moi dans ton amitié.

VALENTIN.

Ah! Pierre, tu m'avais juré la même chose, et pourtant, je ne peux pas te consoler aujourd'hui!

PIERRE.

C'est donc qu'on ne sait pas à quoi on s'engage quand on fait de ces promesses-là? Tu t'es donc aperçu que tu ne pourrais pas toujours me tenir la tienne?

VALENTIN, avec élan.

Non, Pierre! je ne m'en suis pas aperçu, moi!

PIERRE, vaincu, lui serrant les mains.

Ami! cher ami!... mon brave Valentin! pardonne-moi!... Tu vaux mieux que moi! Je suis un fou!

VALENTIN.

Je ne sais pas si je vaux mieux; je sais que je t'aime,

Pierre ; voilà tout ! Je ne veux pas me demander s'il y a peu ou beaucoup de mérite à être fidèle en amitié ; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'une âme honnête est toujours à la hauteur de ce devoir-là. — Et, à présent, viens nous donner un coup de main. Le travail guérit bien des peines, va, l'amitié aidant !

PIERRE.

Viens ! tu as raison !

SUZANNE, qui a paru plusieurs fois sous le berceau pour les observer, et qui les voit sortir par le hangar en se tenant par le bras.

Allons ! Valentin s'en défend encore ! Il fait bien ! Il faut que Noël passe aujourd'hui pour le préféré ! Qu'est-ce que ça me fait, du moment que... (Regardant dehors.) Tiens ! le voilà avec Reine ?... Ah ! mais... est-ce que... Il lui porte son panier... et d'un air... Oh ! j'en veux avoir le cœur net, par exemple ! (Elle entre dans la maison.)

SCÈNE IV

NOEL PLANTIER ET REINE, entrant par la porte du fond ; SUZANNE, cachée.

REINE, voulant reprendre à Noël son panier plein de raisins.

Mais laissez donc, Noël ! J'aurais bien eu la force de porter ça jusqu'à la maison. Merci ; adieu ! (Elle tire de sa poche la cravate blanche de Valentin, la replie avec soin et la met dans l'intérieur de la maison de Valentin, par la croisée, qui est ouverte. Puis, elle prend une cruche sur le seuil de la porte et va vers la maison de Bienvenu.)

NOEL.

Attendez donc !... Ça devait être lourd pour vous, cette charge-là ! (Regardant le raisin.) Ah ! c'est du premier choix ! C'est pour la table du parrain ? Cueilli par vos petites menottes... il semblera meilleur... (Il picote le raisin et fait la grimace)

quand il sera mûr! (A Reine, qui ne l'écoute pas.) Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc là?

REINE.

Rien, rien! le père Valentin aime mieux l'eau de notre source. Je vas lui en chercher!

NOEL.

Un bon petit cœur. C'est gentil, ça! (Arrêtant Reine.) Voyons! Donnez-moi ça.

REINE.

Laissez, laissez, Noël; je n'ai pas le temps! (Dans ce petit débat, Reine passe à gauche.*)

NOEL.

Allons, Reine (Il lui prend sa cruche), il ne faut pas être si farouche! Nous avons à causer nous *deusse!*

REINE.

Nous deux?

NOEL.

Comme si je ne voyais pas que, depuis ce matin, vos doux yeux n'ont fait que verser des larmes!

REINE.

Qu'est-ce que ça vous fait? Ça ne vous regarde pas.

NOEL.

Ah, permettez! si! ça me regarde un peu, puisque j'en suis l'auteur.

REINE.

Vous?

NOEL.

Vous ne voulez pas que je vous en parle? Vous avez tort! Il vaudrait mieux s'expliquer.

REINE.

Parlez donc, je saurai au moins de quoi il s'agit.

* Reine, Noël.

NOEL.

C'est ça ! causons ! (Il la fait asseoir sur le banc.) Voyez-vous, ma belle amie... je ne vous en veux pas, moi ! C'est pas votre faute ! Dans ces histoires-là, c'est toujours la faute de *ceusse* qui ne sont pas la prudence même... qui laissent tomber par-ci, par-là une œillade sans penser à mal, un mot flatteur sans se méfier d'*eusse !*... La jeunesse s'y trompe, à votre âge...

REINE.

Eh bien, quoi donc ? Qu'est-ce qu'il y a ?

NOEL.

Il y a, il y a... Dame ! C'est toujours un plaisir, un honneur à tout le moins, qu'une jolie fille comme vous... car vous êtes jolie, et quant à ça, *ceusse* qui diraient le contraire...

REINE, impatientée.

Merci ! après ?

NOEL.

Après... après... écoutez donc, il ne faut pas vous fâcher, mais ça ne se peut pas ! Là, vrai, ça ne se peut pas.

REINE.

Mais je ne vous entends point !

NOEL.

Mon Dieu, Reine, ça n'est pas ma faute non plus ! Si j'avais connu vos sentiments plus tôt, avant de donner ma parole... je ne dis pas que... Mais moi, je suis un honnête garçon, vous sentez !... J'ai bien été comme ça un peu... mais il faut que jeunesse se passe... et c'est pas une raison... quand une famille respectable... Elle en aurait tant de chagrin, la pauvre âme !... Elle est portée à la jalousie... Je ne peux pas trouver ça mauvais, et vous pensez bien... Voyons, faites-vous une raison ! Ça m'a coûté, l'idée du mariage, et il y en a bien d'autres comme vous qui m'en veulent ; mais moi, je ne suis point de *ceusse* qui trompent. J'ai toujours dit : voulez-vous,

ne voulez-vous pas? C'est oui ou non; c'est pour un temps, c'est pas pour toujours! A présent, j'ai dit : c'est pour toujours. Alors, c'est pour toujours! Vous comprenez?

REINE.

Pas du tout! (A Suzanne qui, pendant cette scène, a écouté dans la maison, à la fenêtre qui fait face au public.) Ah! Suzanne, je crois qu'il perd l'esprit, ton prétendu! Est-ce que tu sais pourquoi il me fait toutes ces histoires-là?

SUZANNE, de la fenêtre.

Oui, ma mignonne, et moi, je vas te le dire. (A Noel.) C'est bon, Noël, vous avez bien parlé, mais vous êtes un grand imbécile. (Elle sort de la maison.)

NOEL.

Moi? ah! pour lorsse... (Il veut parler à Suzanne qui lui commande du geste de s'éloigner.) Quand c'est les femmes qui commandent... (Il va au hangar où paraissent le père Valentin, Valentin et Pierre.)

SCÈNE V

SUZANNE, NOEL, LES DEUX VALENTIN ET PIERRE, se consultant sous le hangar.

SUZANNE, près de Reine sur le banc.

Écoute, ma pauvre enfant, il y a ici une grosse méprise, mais il faut la laisser durer encore un peu; autrement, il y aura des peines et peut-être des malheurs. Je vas t'expliquer ça. (Elle lui parle bas en voyant approcher les autres personnages.)

VALENTIN, qui a regardé dehors.

Il vient!... Allons, Pierre, un peu de gaieté! Il va être si content!

PIERRE.

Oui, oui! avertissons ma sœur!

PÈRE VALENTIN.

Attendez, attendez ! Vous oubliez le principal !

NOEL.

Non, dans ce panier, avec le premier ruban venu... C'est tout ce qu'il faut ! (Il prend des fleurs de schamps qui sont dans le panier de Reine, et il va vers la tonnelle avec les autres personnages. — Reine et Suzanne sont à gauche sur le devant, près du jardin, et font un bouquet avec les fleurs que Noël leur jette par-dessus le grillage vert ; elles cueillent aussi celles qui sont à leur portée.)

SCÈNE VI

BIENVENU, REINE, SUZANNE, NOEL, VALENTIN PÈRE ET FILS, ET PIERRE.

(Ces derniers sont près de la tonnelle, pour se cacher de lui.)

BIENVENU entre par le fond, un panier de vendangeur au bras, et tenant une serpette ouverte, comme s'il continuait à vendanger.

Une filleule si douce, si gentille !... pas un défaut ! Un frêne qui paraissait sain comme l'œil ! (Il vendange par distraction la treille du père Valentin.) Toutes les peines à la fois ! Mon fils désolé ! mon honneur entaché !... Ils diront que c'est moi qui ai refusé mon consentement, par avarice ! Que j'avais employé un mauvais bois par ignorance !

LE PÈRE VALENTIN, le voyant ravager sa treille.

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc ? ma vigne ?

VALENTIN, le retenant.

Laissez, laissez, mon père ! Ne le dérangez pas encore ! (On continue le bouquet que Reine orne d'un ruban pris sur sa cornette.)

BIENVENU, à part.

Ah ! ils sont là ?... ils ne travaillent plus... ils ne me disent rien ! Allons, je comprends ! ils y ont renoncé ! tout est

perdu ! Montrons-nous philosophe... soyons calme ! (Il s'assied sur une souche en jetant sa hotte avec colère. Les autres s'approchent et l'entourent doucement.)

REINE, à sa droite, poussée par Suzanne, lui présentant le bouquet timidement.

Mon parrain...

BIENVENU.

Eh bien, quoi ? un bouquet ? Est-ce que c'est ma fête ? une jolie fête, vraiment !

SUZANNE.

Mon père, embrassez-la ! on embrasse toujours ceux qui vous apportent les premiers une bonne nouvelle.

BIENVENU.

Une bonne nouvelle ? hein ? quoi ? Est-ce que... (Il se laisse embrasser par Reine.)

VALENTIN.

Oui, maître, on embrasse les enfants, et on donne une poignée de main aux amis !

BIENVENU, éperdu, se levant.

Ah ! c'est donc fini !... Mes enfants... mes amis !... mon voisin !... (Il lui serre la main.) Vrai ! vous valez mieux que je ne croyais !... Comment, c'est fini ? je ne rêve pas ?

PÈRE VALENTIN. *

Et j'ose dire que c'est une pièce un peu réussie ! (Il le mène vers le hangar.) Regardez-moi ça avant qu'on l'enlève ! Ça sera en place avant le coucher du soleil.

BIENVENU, redescendant avec tout le monde, solennellement.

Valentin père !... Valentin fils !... à partir de ce jour, je vous donne le titre d'amis.

PIERRE.

Oui, mon père, c'est à eux seuls que vous devez cette victoire.

* Reine, Suzanne, Bienvenu, Valentin père, Noël, Valentin fils, Pierre.

BIENVENU.

Je le sais, Pierre! Je connais mon devoir... et avant tout, je veux donner une preuve... une grande preuve de ma reconnaissance à de si braves gens. Tu le veux aussi, Pierre, car tu es grand, tu es mon fils! — Écoutez donc, père Valentin, écoutez tous! et apprenez à me connaître. Reine*, je t'ai pardonné, je t'aime toujours, tu vas le voir! Je veux que tu sois heureuse et que tu épouses celui qui te plaît.

NOEL.

Ah mais... moi, un petit moment! dites donc!

BIENVENU.

Tais-toi! tu n'as pas la parole!

NOEL.

Mais si!...

BIENVENU.

Mais non! (Noël s'éloigne en grommelant près du jardin.) Vous avez tous été bien simples, ce matin, de vous imaginer... Non! ça n'avait pas le sens commun! j'y songeais dans ma vigne... Je me disais : C'est impossible! ma filleule est une personne trop bien élevée pour convoiter le bien d'autrui... et je vous dis ceci : Voisin! c'est votre fils qu'elle aime!

PÈRE VALENTIN.

Ah! vous croyez?

VALENTIN, à Pierre qui a tressailli.

Laisse donc dire ton père : ça l'amuse de rêver comme ça.

REINE, à Suzanne.

Ils me feront mourir!..

NOEL, à part, en gagnant l'extrême gauche.

Allons! le beau-père... (Il touche son front.)

SUZANNE, observant Pierre, qui est violemment ému.

Mon cher père, vous ne savez pas...

* Suzanne, Reine, Valentin père, Bienvenu, Noël, Valentin fils, Pierre.



BIENVENU.

Ta, ta, ta! silence. Il n'y a que moi ici qui sache ce qu'il dit. Reine et Valentin se conviennent; il n'y a pas de mal à ça. Ils croient qu'ils ne peuvent pas se marier parce que la petite n'a rien et le garçon pas grand'chose? Eh bien moi, je m'étais toujours promis de lui assurer un sort, à cette pauvre enfant. Fidèle à Valentin, elle refuse la fortune et l'honneur d'être ma bru. Ça fait son éloge. Mon fils et moi nous l'en estimons davantage. Il ne sera pas dit que je manquerai à mes sentiments qui ne sont pas ceux d'un homme ordinaire. Donc je lui donne mille écus en la mariant, les mille écus que je gagne sur la vente de ma bâtisse à la paroisse et la confection du pressoir qui l'occupe. Père Valentin, voilà comment je répare mes torts, moi! Voilà comment je remercie ceux qui me les ont pardonnés.

PÈRE VALENTIN.

A la bonne heure... à la bonne heure! Je n'ai jamais nié, moi, que vous fussiez généreux!

PIERRE, à Valentin avec effort.

Allons, Valentin; mon père a raison! Il agit noblement... Je ne serai pas indigne de lui... Accepte!... accepte donc... (avec un violent dépit) puisqu'elle t'aime!

VALENTIN, troublé.

Elle m'aime?... mais non!... Cela n'est pas! (Regardant l'émotion de Pierre.) Non, non, Pierre, ne crois pas cela!

SUZANNE, bas à Reine.

Du courage, Reine! La prudence le veut, le cœur aussi! Vois comme il regarde Valentin... et comme il souffre!

REINE, baisant la main de Bienvenu.

Mon parrain, soyez béni!... Oh! oui, vous m'aimez, vous voulez mon bonheur; mais je ne veux pas me marier!

BIENVENU.

Comment!... Sainte Ursule! elle refuse aussi celui-là! Ah!

c'est trop fort, pour le coup, et cette fille est folle!... Eh bien! moi, mademoiselle, comme je sais que je suis incapable de me tromper, et que du moment où j'ai dit *C'est Valentin*, ça ne peut être que Valentin, je vous ordonne d'aimer Valentin, de l'épouser, et je vous défends de songer à aucun autre!

VALENTIN, *regardant Pierre, qui est tombé assis sur le tronc d'arbres, à droite.*

Doucement, maître... Quoi! vous voulez la contraindre... Vous si bon!... Pourquoi la faire souffrir? Est-ce que je pourrais accepter une femme dont le cœur ne m'appartiendrait pas?

BIENVENU.

Et quand je te dis qu'elle est folle de toi! Comme c'est difficile à voir! (*Pierre, assis et pâle, serre les poings et fait tous ses efforts pour se contenir.*)

VALENTIN, *l'observant toujours.*

Je vois tout le contraire, et Reine sait fort bien que, n'éprouvant pas d'amour pour elle, je ne peux pas songer à la tourmenter.

REINE, *blessée au cœur et vivement.*

Oui, oui, je le sais, Valentin. Aussi... de mon côté... (*A Suzanne.*) Parle donc pour moi!... dis tout ce que tu voudras.

SUZANNE *passe à son père.*

Mon père... c'est pour la première fois certainement... mais vous vous êtes trompé. C'est lui! (*Elle montre Noël.*) C'était bien lui; nous nous en sommes expliqués tantôt tous les trois.

NOEL, *stupéfait.*

Tous les *troisse?*

SUZANNE.

Oui, oui... j'ai bien vu que vous teniez à votre parole, et qu'elle m'aimait beaucoup, la pauvre enfant! J'ai vu que tous deux vous alliez vous sacrifier pour moi... Eh bien! je ne veux pas de ça. J'ai le cœur juste, moi, et grand! je suis comme

mon père... Je vous rends votre liberté, Noël, et je ne vous en veux ni à l'un ni à l'autre.

NOEL.

Ah ! par exemple !

SUZANNE, bas.

Tais-toi ! (Noël reste pétrifié.) *

PÈRE VALENTIN, à Bienvenu.

Qu'est-ce que vous dites de ça ? Je n'y comprends plus rien, moi !

BIENVENU, allant et venant, s'essuyant le front.

Moi ?... J'en ferai une maladie !... Tenez, il y a de quoi devenir fou, de voir comme ça les mariages se faire et se défaire, depuis ce matin, dans ma famille. Chacun prétend savoir mieux que moi ce qui lui convient, et bientôt je ne serai plus qu'un zéro, à ce qu'il paraît... Suzanne, Reine, vous êtes deux écervelées ! je vous donne au diable, et je renonce pour aujourd'hui à débrouiller votre politique de femelles !... Mais ce soir, après la fête, c'est moi qui ferai danser ces péronnelles, si elles ne veulent pas marcher droit ! (Il sort en grommelant par le fond.)

PÈRE VALENTIN, le suivant, à son fils.

Ah ! tu refuses l'argent du pressoir ? gredin d'enfant ! (Il sort.)

SCÈNE VII

VALENTIN, PIERRE, NOEL, SUZANNE, REINE.

VALENTIN, à Pierre, l'emmenant vers le hangar.

Pierre ! Voyons !... enlevons l'ouvrage et oublions tout le reste ! (Pierre se laisse emmener d'un air absorbé, mais il s'arrête sous le hangar et y retient Valentin, en feignant de chercher un outil. — Reine, assise à l'écart, cache sa figure dans ses mains.)

* Noël, Reine sur le banc, Suzanne, Valentin père, Bienvenu, Valentin fils, Pierre assis.

NOEL, à Suzanne. *

Ah çà, maintenant me direz-vous...

SUZANNE, railleuse.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise, mon pauvre Noël? Je n'ai pas de rancune, moi, et quand je t'ai entendu dire là tout à l'heure : Si je n'avais pas donné ma parole... Ça m'a bien coûté un peu... Si Suzanne n'était pas si jalouse... la famille si respectable...

NOEL.

Suzanne, vous me cherchez une mauvaise querelle. Est-ce que par hasard... Pourquoi donc Valentin refuse-t-il d'épouser la petite Reine, quand vous me la colloquez, cette jeunesse?

SUZANNE.

Ah dame! je ne sais pas! mais si ce pauvre garçon m'aimait... Ce ne serait pas de sa faute; ça fait toujours plaisir, ça flatte, à tout le moins, quand un beau jeune homme... car il est fort bien, il n'y a pas à dire, et *ceusse* qui diraient le contraire... (Elle se détourne pour rire.)

NOEL, à part.

Ah! la mauvaise! Elle me reprend! Eh bien! puisque c'est comme ça, je vas la faire endêver. (Haut.) C'est bien, c'est bien, Suzanne! Alors, avec votre permission, je vas faire la cour à ma nouvelle amante?

SUZANNE.

Oui, oui, allez! (A part, pendant que Noël va s'asseoir auprès de Reine; et regardant Pierre, qui affecte de repasser son outil sur la meule que lui tourne Valentin, mais qui observe toujours Reine.) Il est temps qu'elle lui explique l'affaire... mais Pierre en prend-il bien son parti? (Elle va vers lui.)

PIERRE, s'éloignant un peu du hangar avec Suzanne.

Eh bien, Suzanne, tu me donnes le bon exemple? Tu ris de cette chose ridicule, n'est-ce pas?

* Reine, Suzanne, Noël, Valentin fils, Pierre au fond.

SUZANNE.

Tu vois!

PIERRE.

Tu as raison, ma sœur! J'en ris comme toi, et même... (A Valentin, qui se rapproche de lui avec un peu d'inquiétude.) Oh! tu peux me laisser regarder ce joyeux couple, qui s'entretient là, sous nos yeux, de son prochain bonheur! Écouter, admirer ce beau fils! Cela fait pitié, vraiment, et la pitié chasse l'amour. (Il retourne à la meule.)

SUZANNE, bas à Valentin.

Laissez-le dans ces idées-là... Je vous dirai tantôt...

VALENTIN.

Il a beau faire!... je crains qu'il n'éclate tout d'un coup! Viens, Pierre, allons-nous-en.

PIERRE.

Oui, j'en ai assez!... mais j'aime mieux être seul! Laisse-moi! (Il se dirige vers le fond, et sort en jetant avec colère l'outil qu'il a dans les mains.)

SUZANNE, arrêtant Valentin, qui veut le suivre.

C'est moi qui vais avec lui : vous ne savez pas... et moi, je sais ce qu'il faut lui dire! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

NOEL, REINE, VALENTIN.

(Valentin reste au fond, les bras croisés, et contemple Reine et Noël avec un trouble extraordinaire.)

NOEL, bas à Reine, continuant la conversation.

Ah! vous ne m'aimez point?... Eh bien, c'est tant mieux pour vous, ma chère! mais vous ne m'expliquez pas de qui on se moque?... Est-ce qu'il faut que je vous en conte devant Valentin aussi? Il est là qui nous observe!

REINE, tressaillant.

Oh !... devant lui surtout, monsieur Noël !

NOEL.

Devant lui surtout ? C'est donc que... ah oui ! (A part.) C'est-à-dire que je ne comprends pas du tout. Mais ça ne fait rien. (Haut.) *Alorsse...* attendez !... je jouerai mon rôle mieux que vous ! (Il lui baise la main.) Dis donc, Valentin, tu seras mon garçon de noces ?

VALENTIN.

Avec qui, vos noces, Noël Plantier ?

NOEL.

Tu demandes avec qui ?

VALENTIN.

Sans doute ! vous ne le savez peut-être pas bien vous-même !

NOEL.

Ah ! par exemple ! quand tu me vois là auprès de cette belle enfant, tu ne peux pas croire que ce soit le père Bienvenu que j'épouse ?

VALENTIN.

Ah ! vous plaisantez, en parlant d'un homme à qui vous manquez de parole ? cela ne siérait guère à un autre qu'à vous ; mais tout est permis aux gens d'esprit.

NOEL.

Ça signifie que je suis une bête ?

VALENTIN.

Je vous renseignerais là-dessus si nous n'étions en présence d'une personne qui vous juge autrement.

REINE, inquiète et se levant.

Monsieur Valentin...

VALENTIN.

Oh vous ! mademoiselle Reine, je ne veux ni vous affliger,

ni vous mortifier. Je n'en ai le droit ni l'envie. Une femme est toujours maîtresse de son choix, et ne fait de tort qu'à elle-même quand elle se trompe.

NOEL, *se levant.*

C'est fort bien, mais moi, dites donc, Valentin !

VALENTIN, *marchant à lui.*

Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, à vous ?

NOEL.

Ah çà, est-ce que tu es fou, aussi, comme ton ami Pierre ?

VALENTIN.

Je vous défends de prononcer ici le nom de Pierre.

NOEL.

Tu me défends ? Il n'y a que les femmes pour me parler comme ça. Voyons, entendons-nous ! Tu es un bon camarade, bien gentil, et jusqu'à présent, je t'ai aimé de tout mon cœur ; mais quand je fais la cour à une fillette, que ça soit sérieux ou non, je ne souffre pas qu'on me critique. Fais-y attention, et parlons d'autre chose.

VALENTIN.

Noël Plantier, vous êtes aussi un bon camarade, et jusqu'à ce moment, j'ai eu beaucoup d'amitié pour vous ; mais quand il me plaît de critiquer un fat, personne ne peut m'en empêcher. Qu'avez-vous à dire ?

NOEL, *en colère.*

Un fat !... moi un fat ! Si on peut !... Ça, c'est trop fort. Tu soutiendras que je suis un fat ?

VALENTIN.

Oui, si j'espérais te le persuader assez pour... mais il n'y aura pas moyen !...

NOEL.

De me fâcher ? si fait ! prends-y garde ! ça pourrait bien finir par là !...

VALENTIN.

Allons donc! (Il fait un geste de menace.) Faudra-t-il..?

NOEL, faisant un geste analogue.

Minute! ça n'est pas nécessaire, nous ne sommes point des manants!

VALENTIN.

Non, sans doute; reçus compagnons tous les deux, cela nous fait assez gentilshommes pour que nous puissions nous expliquer clairement... ailleurs qu'ici!

NOEL.

C'est ça! j'aime mieux ça! Nous aurons à nous dire deux mots : au compas ou à la canne... comme tu voudras, pourvu que ce soit sérieux.

VALENTIN.

Et quand tu voudras, pourvu que ce soit tout de suite : allons!

REINE, effrayée et se jetant entre eux.

Oh! Valentin... Mais c'est abominable, cela! Se blesser, se tuer peut-être... Entre compagnons, entre amis!... Et vos parents! et votre état!... Ah! les malheureux! ils ne m'écoutent pas!... Suzanne! (courant au fond.) Oui, venez vite!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE, PÈRE VALENTIN.

VALENTIN, à Reine.

Taisez-vous, Reine.

REINE.

Non! je ne me tairai pas... Ils veulent se battre ensemble!

SUZANNE, s'emparant de Noël Plantier.

Ça ne sera pas!

PÈRE VALENTIN, *saisissant son fils.*

Ah ben, oui! On me tuera plutôt! (*A Noël.*) Venez-y donc, vous!

SUZANNE.*

Parle donc, Reine, quelle folie est-ce là?

REINE.

Ah! je n'y comprends rien! Monsieur Valentin est en colère... C'est la première fois que je le vois comme ça... C'est à cause de ton frère... parce que...

SUZANNE, *regardant Valentin.*

De mon frère! Non! non! Je comprends bien, moi, et je vas tout vous dire!... (*Elle passe auprès du père Valentin.*)

REINE, *avec angoisse.*

Suzanne!...

SUZANNE.

Oh! il le faut! tant pis! Je n'ai pas envie que Noël se fasse tuer ou estropier pour toi, ma fille! Et d'ailleurs, j'étais décidée à m'expliquer sur ton compte avec Valentin...

REINE, *bas.*

Oh! si tu me réduis à une pareille humiliation... lui qui ne m'aime pas... Suzanne! tu ne m'aimes pas non plus!

LE PÈRE VALENTIN.

Allons, allons, petite Reine, nous savons tous ce qui en est... Il n'y a que lui qui ne s'en avise point.

VALENTIN, *courant à Suzanne.*

Que dites-vous, mon père!... Suzanne!... Ah! parlez... Non, taisez-vous!

SUZANNE.

Impossible! Il faut vous ouvrir les yeux, Valentin! Sans cela...

* Noël, Suzanne, Reine, Valentin père, Valentin fils.

REINE.

Non, non, ne les croyez pas, Valentin... Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai! (Elle s'enfuit éperdue dans la maison de Bienvenu.)

VALENTIN, ravi et désespéré en même temps.

Elle a raison! il ne faut rien dire; il faut oublier tout cela comme un rêve!

SUZANNE.*

Alors, commencez donc par oublier votre querelle, vous deux! Voyons! donnez-vous la main! Je vois ce qui vous emporte, Valentin; c'est que vous êtes jaloux pour votre compte, tout en vous cachant derrière la cause de mon frère! Oh! plus jaloux que lui, qui n'a que du dépit... Jaloux comme on l'est quand on aime, enfin!

VALENTIN, se parlant à lui-même.

Oh! malgré moi, bien malgré moi!... Vous le savez, mon Dieu!... Mais elle...

SUZANNE.

Elle n a jamais pensé qu'à vous.

PÈRE VALENTIN.

Quand on te le dit! Ce garçon-là a la tête dure comme un maillet.

SUZANNE.

Silence, voilà mon père. On ne peut lui rien confier : vous savez que, sans y prendre garde, il raconte tout. Le secret doit rester entre nous pour un bout de temps, et tout s'arrangera, vous verrez!

* Noël, Suzanne, Valentin fils, Valentin pèıe.

SCÈNE X

BIENVENU, SUZANNE, NOEL,
VALENTIN PÈRE ET FILS, Bienvenu est triste et défait.

SUZANNE.*

Mon Dieu! comme vous voilà pâle, mon père? Êtes-vous malade?

BIENVENU.

Non! Je suis triste... bien triste! Il a beau dire... la gloire ne remplace pas un fils!

VALENTIN, effrayé.

Un fils? Qu'est-il donc arrivé à Pierre?

BIENVENU.

Il nous quitte, Pierre; voilà! il m'abandonne!

SUZANNE.

Il nous quitte?

VALENTIN.

Comment!

BIENVENU.

Son parti est pris. Il veut se mettre seul à son ménage et habiter la maison qu'il tient de sa défunte mère. C'est une idée qu'il a! Fâcheuse idée! Que va-t-on penser de moi dans la paroisse? On dira que je suis un mauvais père, puisque mon fils est las de ma compagnie! Que sais-je? quand on a tant d'envieux autour de soi! Et puis, ne plus se voir à toute heure, ne plus manger à la même table! Avoir tout le village à traverser pour se dire un mot, ne plus s'endormir et se réveiller sous le même toit! Et quand ma fille sera mariée, je vivrai donc tout seul, moi ici? De quoi me servira d'avoir une belle

* Noël, Suzanne, Bienvenu.

maison, de l'opulence, du mobilier!... A propos, Suzanne, fais-lui porter des meubles, beaucoup de meubles... du linge, tout ce que nous avons de mieux, puisque monsieur veut être chez lui, à présent!

SUZANNE.

Eh mon Dieu, pourquoi cela? quand je venais de le laisser si tranquille! (Reine vient sur la porte et écoute.)

BIENVENU.

Il ne t'a rien dit, n'est-ce pas? Eh bien, il est entré dans le bâtiment où je faisais tout préparer pour la cérémonie de l'inauguration de mon pressoir... Ça me fait penser que je viens vous chercher pour ça... Mais je n'y ai plus la tête! — Mon père, qu'il a dit, s'il vous plaît, deux mots sur la porte. — Et alors : Adieu, mon père, il faut que je quitte votre maison; j'y souffrirais trop; j'y serais ridicule. J'y reviendrai quand... cette jeune fille n'y sera plus.

VALENTIN.

Reine? mais où donc pense-t-il qu'elle puisse aller?

BIENVENU.

Il pense... il pense... je ne sais plus, moi. Soyez aussi courageux que moi, mon père, a-t-il dit : ou plutôt, donnez-moi l'exemple de la générosité, comme vous avez toujours fait. Mariez cette jeune fille à son idée... Je l'oublierai plus vite en ne la voyant plus si souvent!

SUZANNE, sérieuse et réfléchie pendant ce couplet.

Je vas le trouver, je saurai ce qu'il lui faut pour s'installer et le lui ferai porter. (Elle va vers le fond pendant que Bienvenu va s'asseoir sur le banc.)

VALENTIN. *

Mais non, Suzanne, j'y vais avec vous! Il ne faut pas le laisser...

* Bienvenu assis, Suzanne, Noël au second plan, Valentin fils, Valentin père.

SUZANNE.

N'y venez pas, Valentin. Il faut que je sois seule avec lui. Il a raison peut-être.

BIENVENU.

Tu dis que... Ah! tu penses qu'il le faut?

SUZANNE.

Oui, mon père, croyez-moi, nous nous repentirions peut-être de l'avoir retenu. Je le connais!... Il prend le bon parti. Dieu lui en tiendra compte et nous le ramènera plus sage. (A Noël.) Conduisez-moi jusque-là. Vous m'attendrez sans vous faire voir. Allons, mon père, de la raison, du courage! (Elle l'embrasse, et sort avec Noël par le fond.)

SCÈNE XI

BIENVENU, REINE, VALENTIN PÈRE ET FILS.

VALENTIN, qui va vers le fond avec agitation.

Mais je ne peux pas consentir...

PÈRE VALENTIN, le retenant.

Je te défends d'y aller. Il se doute de la vérité : il te chercherait querelle! Non, je ne te quitte pas!

BIENVENU, tout accablé.

Suzanne le dit... nous nous repentirions... C'est donc décidé comme ça!... Il faut du courage! Oh! j'en ai! Je ne suis pas un homme ordinaire pour me laisser abattre par les coups du sort! (Sanglotant.) On ne me verra pas faiblir dans l'adversité... On ne me verra pas verser une larme!

REINE, qui est sortie lentement de la maison et tombe à ses genoux.

Oh! mon cher parrain! comme vous avez de la peine... Et c'est moi...

BIENVENU, passant à la colère, mais pleurant toujours.

Toi? (Il la repousse.) Oui, au fait! c'est toi! enfant de malheur! Ote-toi de devant mes yeux, toi à qui l'on offre tout, et qui refuses tout, parce que tu n'as envie que de troubler le bonheur des autres! Tu n'as pas voulu de Pierre, tu n'as pas voulu de Valentin : il te fallait ce grand sans-cœur de Plantier, parce que je l'avais choisi pour mon gendre. Ce n'était pas assez de désoler mon fils, il te fallait aussi tromper et humilier ma fille, moi, par conséquent! Ah! c'est trop, vois-tu! Tu peux bien, à présent, chérir et suivre qui tu voudras! je te déshérite de mes bienfaits, je te maudis!

REINE, atterrée, restant à genoux.

Eh bien... écoutez...

BIENVENU, étouffant.

Non!... rien! je te maudis! je te... maudis! (Il sort exaspéré par le fond.)

LE PÈRE VALENTIN, le suivant. — A part.

Une fille de rien... sans dot... (Haut.) Mon fils, je vous défends de songer à elle! (A Reine.) Et vous, tenez-vous pour avertie! vous n'aurez jamais mon consentement, et si vous me résistiez, je saurais si bien ameuter le monde contre vous, qu'on vous forcerait de quitter le pays. (Il sort.)

SCÈNE XII

VALENTIN, REINE.*

VALENTIN, recueilli.

Reine! vous voilà bien malheureuse!

REINE, se relevant lentement.

Non! J'ai la force de souffrir, parce que je n'ai pas mérité

* Reine, Valentin.

ce qui m'arrive. On m'a mise à la torture aujourd'hui pour m'arracher un secret qui doit mourir avec moi : eh bien, je l'emporterai dans mon cœur, avec la consolation de ne l'avoir pas trahi!

VALENTIN.

Où allez-vous?

REINE.

Je ne sais pas! Qu'est-ce que ça fait? Personne ne m'aime plus!

VALENTIN.

Reine... il y a Pierre qui vous aimait!

REINE.

Pierre ne m'estime pas, puisqu'il me fait un crime d'être sincère avec lui!

VALENTIN.

Votre parrain est irrité, mais...

REINE.

Oh! lui, il est si bon! Il me pardonnerait; mais je ne veux pas être la cause qu'il perdra la société de son fils! Il faut que je m'en aille tout de suite pour que Pierre ne parte pas. Et votre père qui me repousse, qui me menace... parce qu'il suppose... Ah! voilà pour moi la dernière des afflictions, et j'aimerais mieux mourir que d'endurer une telle honte!

VALENTIN.

Et... celui que vous aimez, Reine! Il ne peut donc, il ne veut donc rien pour vous?

REINE.

Lui?... Je n'ai rien à lui reprocher! Il fait son devoir!

VALENTIN.

En êtes-vous bien sûre?

REINE.

Oui! J'ai réfléchi depuis ce matin, allez! J'ai compris!

VALENTIN.

Et... qu'est-ce que vous avez compris à sa conduite? Dites-le, Reine! Il attend peut-être de vous la vérité là-dessus!

REINE.

J'ai compris qu'il se devait à l'amitié, qu'il avait fait une promesse...

VALENTIN.

Ne l'a-t-il donc pas assez tenue? Vous avait-il jamais dit... jamais laissé soupçonner...

REINE.

Non, rien, jamais! J'étais folle!

VALENTIN.

Mais à présent? à présent, Reine! s'il comprend que, forcée de céder la place d'un fils au foyer paternel, vous partez désespérée, humiliée injustement, seule au monde, et n'ayant plus d'autre protecteur que celui pour qui vous souffrez tout cela?

REINE.

Qu'il n'en sache rien, Valentin, ou qu'il l'oublie! Il le faut! Dieu prendra soin de moi. (Baisant la porte de Bienvenu.) Adieu, chère maison!... Adieu, brave famille! Moi partie, vous serez tous heureux!... Soyez bénis! Je prierai pour vous tous... Je vous chérirai toujours... Adieu! (Elle sort par la porte du fond avec un désespoir exalté.)

VALENTIN, la suivant, avec un cri de douleur.

Reine! Reine! (Il s'appuie, accablé, contre le mur du fond.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur d'un vaste cellier rustique tout réparé à neuf et bien construit dans sa simplicité. Au fond, à droite, le pressoir, vu de face, ouvrage très-simple aussi, mais d'une proportion élégante, et très-soigné dans ses détails. Il y a quelques sculptures sur l'*arbre* ou poutre transversale qui reçoit la vis. Les *jennevelles* ou *montants* ont des chapiteaux et des moulures. C'est une sorte de *chef-d'œuvre* d'artisan. Il est orné de guirlandes de fleurs et de pampres. Des branches de verdure et des pommes de pin vertes décorent aussi les murs de l'édifice et le ventre de la grosse cuve placée à gauche, au premier plan. Des hottes, des tonneaux sont jetés ou couchés dans les coins, et ces accessoires peuvent servir pour s'asseoir, au besoin, au premier plan. Près du pressoir, il y a un grand tonneau de vendange debout. Au fond du cellier, à gauche, une porte charretière grande ouverte, par laquelle on voit le village et une ramée sous laquelle des villageoises servent un repas. Le *lit* ou *maye* du pressoir est chargé d'une *litée* ou *mâchée* de vendange. Une petite échelle est dressée contre une des jennevelles. Le théâtre est éclairé par des torches ou des lanternes. Au milieu de l'*arbre* du pressoir on voit un carré en moulure portant une inscription illisible pour le spectateur.

SCÈNE I

NOEL PLANTIER, SUZANNE. — DEUX VILLAGEOIS sont occupés, au fond, à retirer la grappe du tonneau et à établir la mâchée sous le rouet du pressoir. Ils roulent ensuite le tonneau à l'écart. — LES TROIS APPRENTIS de Me Bienvenu (personnages muets) sont occupés, de leur côté, à décorer et à ranger. — Suzanne, parée, fait des guirlandes : Noël achève de poser le tourniquet au milieu du théâtre, un peu vers la droite. C'est une grande pièce de bois ronde qui s'ajuste perpendiculairement dans le sol et au plafond, ou dans une solive *ad hoc*, et qui est destinée à recevoir les barres qu'on tourne à bras.*

SUZANNE, assise à gauche, fait un bouquet.

Voyons! il faut tâcher de distraire et de consoler mon pau-

* Pour faciliter la représentation en province, le pressoir peut être censé dans la coulisse de droite; par une ouverture assez large on en apercevrait seulement les premières indications, car il pourrait avoir été établi sous une voûte en retrait. Dans ce cas, il faudrait toujours que le tourniquet fût sur la

vre père en faisant beaucoup valoir cet ouvrage dont il était si content! Est-ce que rien ne manque?

NOEL, *sur une échelle, au fond, attache une guirlande.*

Non, rien... Si fait, le câble! Enfants, le câble! Jardinet, à quoi penses-tu, mon ami?

SUZANNE.

On va donc déjà pressurer?

NOEL, *attachant le câble au tourniquet, pendant que les apprentis l'enroulent autour du rouet.*

Certainement... La grappe donc! ça n'attend pas.

SUZANNE.

Mais la cérémonie qu'on va faire, mon père appelle ça l'inauguration?

NOEL.

Oh ça! c'est dans les vieux us de la livraison de la chose au syndicat de la paroisse. On fait, devant le conseil et les experts, l'épreuve d'une première mâchée de vendange. Après quoi, *ceusse* qui veulent pressurer, pressurent toute la nuit, et *ceusse* qui veulent se divertir, boivent, dansent et chantent jusqu'au jour. (*Il redescend auprès de Suzanne; les autres vont et viennent.*) Eh bien! mon amante, ça ne vous va donc pas d'ouvrir la fête avec ce tendre cœur qui soupire pour vous? (*Les autres personnages sortent.*)

SUZANNE.

Ah! mon pauvre garçon, va, je ne peux pas être gaie; je ne sais quoi m'inquiète. Laisser Pierre comme ça tout seul là-bas, quand on se réjouira! (*Le père Valentin paraît au fond.*) Et Reine, que je croyais trouver ici!... Pourquoi n'était-elle point à la maison quand j'y suis rentrée pour m'habiller? C'est singulier, ça!

scène; le câble irait se perdre dans la coulisse où serait censé le pressoir. L'inscription serait placée sur la clef de voûte; c'est là aussi qu'on poserait le bouquet. Le cuvier qui reçoit le vin nouveau serait posé au bord de la coulisse.

SCÈNE II

SUZANNE, NOEL, PÈRE VALENTIN.

PÈRE VALENTIN.*

Reine! ça vous étonne? Vous ne savez donc pas que, pendant que vous alliez installer votre frère, votre père l'a chassée de chez lui?

SUZANNE, se levant.

Chassée!... Reine chassée par mon père!... Ça n'est pas possible! ça n est pas vrai!

PÈRE VALENTIN.

Dame! votre père est bon, mais il est méchant aussi. Il l'a rudoyée et déshéritée de ce qu'il avait promis. Voilà ce que vous lui valez avec votre belle intrigue! Tout ça pour ménager la fantaisie de M. Pierre! Un fou, un tyran, qui ne veut pas qu'une fille qui le refuse s'accommode d'un qui vaut mieux que lui... Tenez, vous êtes des gens bien drôles, vous autres; on ne peut compter sur rien avec vous. Vous êtes tous des originaux dans votre famille, des philosophes, des potentats! (Suzanne agitée sort sans l'écouter.)

NOEL.

Potentat vous-même, dites donc! Qu'est-ce que ça signifie des paroles comme ça?

PÈRE VALENTIN.

Oh! vous, allez au diable!... Si vous ne vous étiez pas trouvé là comme une grande pancarte en champ de foire, on aurait pu s'entendre.

NOEL.

Pancarte! moi, pancarte?... Ah! c'est trop fort, ça, père Valentin, et sans vos cheveux blancs...

* Suzanne, Valentin père, Noël

PÈRE VALENTIN, levant son chapeau et s'approchant de lui avec colère.

Eh bien! touchez-y donc à mes cheveux blancs, je vous en prie!

NOEL, souriant.

Le fait est qu'il n'y en a guère où se prendre!

PÈRE. VALENTIN.

Oui, mais s'il n'y a rien là-dessus, il y a quelque chose là dedans, c'est pas comme vous! Oui, oui, regardez-moi ça : c'est vieux, c'est chauve, c'est têtu; mais ça ne craint personne, entendez-vous!

SUZANNE, qui est sortie un instant, à Noël, en se plaçant entre eux.

Eh quoi! voilà encore que vous vous disputez? C'est bien le moment!

NOEL.

C'est lui qui...

SUZANNE.

Non, c'est vous, toujours vous!

NOEL.

Ah bien, par exemple...

SUZANNE.

Courez jusqu'à la maison pour voir si elle est rentrée; personne ne l'a vue par ici, et ça m'inquiète. (Noël va regarder au fond et disparaît un moment.)

PÈRE VALENTIN.

Rentrée? Elle était donc sortie, elle qui ne sort jamais seule! Est-ce que votre père l'aurait mise tout de bon sur le pavé? Une jeune fille comme ça, ce serait bien dur!

SUZANNE, qui rêve.

Ah! j'y songe, Valentin l'aura prise chez vous pour donner le temps à mon père de se calmer. En ce cas, il a bien fait : c'était son devoir.



PÈRE VALENTIN.

Son devoir! Une fille qui n'aura pas un sou?... Ah bien, par exemple, je vas vous la mettre dehors, et un peu vite!

SUZANNE.

Et moi, je vas vous en empêcher!

NOEL, revenant du dehors.

La voilà, la voilà, avec votre père!

SUZANNE.

Ah!... J'en étais bien sûre, qu'il ne l'avait pas chassée!

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, BIENVENU traînant REINE par le bras et criant sur l'entrée, à ses apprentis qui sont dehors, et qui ferment la grande porte derrière lui en repoussant un groupe de paysans.

BIENVENU.

Que personne n'entre encore! Renvoyez les curieux! Gardez la porte! (Il entre et se promène à grands pas, regardant tout sans rien voir, gesticulant et traînant toujours Reine, sans savoir ce qu'il fait.) A-t-on mis beaucoup de rubans? Ah! Suzanne, tu es là! Cent aunes de rubans, s'il le faut! Et ton frère, tu l'as vu? — La grappe est-elle sous la maye? — Il va bien? Il est tranquille? — Et le câble! Enroulez le câble!... Enlevez les copeaux!

NOEL, près du pressoir.

Tout est prêt, regardez, maître! C'est propre, c'est gentil, j'espère?

BIENVENU.

Ah! c'est toi, mon garçon?... Oui, oui! Ce n'est pas mal! Ça a de l'œil.

NOEL.

Vous ne m'en voulez donc plus? à la bonne heure!

SUZANNE, parvenant à s'emparer de Reine.

Ni à elle, n'est-ce pas?

BIENVENU.*

Lui? Elle? pourquoi? — Ah! si fait, à propos! Tiens, Suzanne, oui, garde-moi cette fille-là! Flanque-la dans un coin, en pénitence, comme un mauvais sujet, un mauvais cœur! Je ne veux pas qu'elle danse ce soir. Voyez comme elle est faite! Au lieu d'avoir mis son habit de taffetas pour me faire honneur, la voilà en sarreau de vendangeuse, pour me faire honte. On dira que je la laisse en guenilles! Mais ce n'est rien, ça! Savez-vous ce qu'elle avait imaginé, pendant que vous étiez là à vous donner de la peine? Elle s'en allait! (Suzanne fait asseoir Reine à gauche et tire de son panier un tablier blanc, un fichu, quelques rubans dont elle lui fait à la hâte et maternellement un peu de toilette.)

PÈRE VALENTIN, faisant l'étonné.

Ah! oui-da! Et où allait-elle comme ça?

BIENVENU.

Est-ce que je sais, moi? Elle s'en allait, je vous dis! Elle nous quittait comme une sotte, une ingrate qu'elle est! Mais moi, je vous l'ai rattrapée, comme mademoiselle sortait du village et se sauvait à travers champs! Je vous l'ai prise par une patte, et ramenée plus vite que ça! Pour un peu... c'est une chose qui ne m'est jamais arrivée! mais je l'aurais battue!

PÈRE VALENTIN.

Dame! c'est que vous l'aviez fièrement humiliée, aussi!

BIENVENU.

Humiliée! Qu'est-ce qui dit que je l'ai humiliée? Voilà encore vos calomnies! A-t-on jamais gâté une enfant comme j'ai gâté celle-là? Quelle le dise, si j'ai jamais fait de différence entre elle et ma propre fille?

* Suzanne, Reine, Bienvenu, Noël, Valentin père.

REINE.

Oh! c'est bien la vérité, ce que vous dites là, mon parrain!

BIENVENU.

Eh bien, alors, pourquoi m'abandonniez-vous, filleule dénaturée?

REINE.

Je croyais que vous ne m'aimiez plus... Je voulais me tuer!

BIENVENU.

Te tuer! Eh bien, il ne manquerait plus que ça! Ose donc me dire en face, que tu as cru que je ne t'aimais plus! (Reine dans ses bras lui baise les mains.) Allons, allons! à la bonne heure! Que ça ne vous arrive plus jamais! Mais le temps presse! Il faut se réjouir... qu'on en ait envie ou non!... Tenez! Je crois qu'ils viennent! Oui! Voilà les violons, les pétards! Diantre!... Planfier, mon garçon, tâche que l'épreuve marche bien. Et toi, Reine, fais les honneurs : car c'est ton avoir, tout ce qui est ici! c'est ta propriété, c'est ta dot.

PÈRE VALENTIN.

Sa dot! Ah!... vous lui donnez toujours...

BIENVENU.

Tiens! Ça vous étonne? Est-ce que ce n'est pas pour l'établir que j'ai cédé cette bâtisse et construit cette machine?

PÈRE VALENTIN.

Alors, vous la mariez toujours avec mon enfant?

BIENVENU.

Votre enfant? Non certes, puisqu'elle l'a refusé, votre enfant! Croyez-vous que je veuille la tyranniser, cette pauvre fille? Elle aime Noël Plantier? Eh bien, sainte Ursule, elle épousera Noël Plantier! C'est un bon garçon, un solide ouvrier... Il n'y a pas grand mal, après tout! Allez, mes enfants, réjouissez-vous, ça me consolera un peu! (Il va vers le fond.)

NOEL, à droite.

Ah mais, cette fois, Suzanne...

SUZANNE, qui était remontée et qui vient à lui.

Tais-toi, voilà le conseil qui entre.

PÈRE VALENTIN, prenant Reine à l'écart sur le devant du théâtre à gauche pendant l'entrée du conseil.

Comment, ma pauvre petite Reine, tu voulais t'en aller? Pourquoi ne venais-tu pas à la maison? Je t'aurais garée de la colère de ton parrain! Mais Valentin...

REINE.

Valentin? Je ne l'ai pas vu!

PÈRE VALENTIN, à part regagnant la droite.

L'imbécile! Il ne sait rien faire à propos!

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, LE BAILLI avec cinq ou six ANCIENS du village et une bande de villageois des deux sexes, lesquels ont couru admirer le pressoir, tandis que BIENVENU, qui a été solennellement ouvrir les portes et recevoir son monde, fait ses révérences. Ses APPRENTIS entrent aussi. Le VIOLON est entré le premier.

BIENVENU.

Place! place donc à monsieur le bailli! Messieurs du conseil, mes bons compères, salut! Je suis à vous! Tout est prêt... Mais procédons avec ordre. Qui de vous est nommé expert? *

LE BAILLI, lisant.

« Maître Robin Chassignol, maçon : absent... Maître Julien

* Suzanne, Reine à gauche, le Bailli, Bienvenu, Noël, Valentin père.

« Roussel, tonnelier, malade... Reste... maître Hyacinthe Va-
« lentin, charpentier, ici présent. »

BIENVENU, au père Valentin.

Ah! vous êtes nommé expert, vous?

PÈRE VALENTIN.

Eh bien, après? Voudriez-vous pas êtes juge et partie? (Haut et passant auprès du bailli.) Voici le procès-verbal dressé et rédigé d'avance : je n'ai plus qu'à le signer. (Il le tire de sa poche. — Le bailli et les membres du conseil s'asseyent sur une planche que l'on a appuyée sur deux quartauts.)

BIENVENU, inquiet.

Quand est-ce que vous avez rédigé ça?

PÈRE VALENTIN, d'un ton rogue.

Hier.

BIENVENU, à part à droite.

Hier? Justement, nous étions brouillés! Il m'aura abîmé, c'est sûr!

PÈRE VALENTIN, lisant; Noël l'éclaire avec une chandelle plantée dans une bouteille.

« Nous, expert assermenté soussigné... maître charpentier de notre état et science, avons déclaré qu'un pressoir devant être, en tout temps et en tout pays, un ouvrage de charpente (Il se découvre), et la confection dudit pressoir ayant été confiée à un menuisier (Il se recouvre), ledit pressoir ne pouvait pas être considéré comme un œuvre de charpente (Il se découvre), mais comme œuvre de menuiserie (Il se recouvre); qu'en conséquence, nous ne pouvions pas nous dire compétent à en juger; mais que, nonobstant, ne voulant désobliger personne, et encore moins refuser l'honneur qui nous est fait d'être pris pour arbitre, l'avons examiné, et n'y avons rien trouvé de répréhensif. En foi de quoi... »

LE BAILLI.

C'est bon, c'est bon...

BIENVENU, *passant au milieu.*

Comment, c'est bon? Non! c'est une rédaction d'hypocrite, un tour de son métier!... Mais qu'est-ce que ça prouve, vos paperasses et vos sentences? Admettons (*avec aigreur*), comme dit le charpentier ici présent, que ça soit une œuvre de menuiserie, est-elle belle et bonne? Là est la question! Faites l'épreuve. — Et d'ailleurs, qu'est-ce que c'est que des épreuves et des expertises, messieurs les syndics, quand c'est à moi, à moi, maître Christophe Bienvenu, que vous avez affaire? Suis-je capable de vous tromper? Ai-je besoin de ça, moi? Croyez-vous que j'attende après le salaire? Allons donc! Quand vous voudrez, je vous doterai d'un four banal, moi qui parle, et d'une buanderie,... et d'un pont,... et d'un clocher... (*regardant le père Valentin avec ironie*) si vous n'êtes pas satisfaits du vôtre! (*Il descend à gauche.*)

PÈRE VALENTIN.

Allez, allez!... C'est ça! et d'une cathédrale, et d'un château fort, et d'un port de mer!

BIENVENU.

Vous vous moquez, vous? Vous voilà revenu à votre mauvais naturel?

PÈRE VALENTIN.

Il me semble que vous n'avez rien rabattu du vôtre!

NOEL, *au milieu.*

Allons, mes maîtres... s'il vous plaît! on va lire l'inscription.

LE BAILLI, *qui s'est levé pendant la dispute.*

Oui, oui! vous vous disputerez plus tard!

PÈRE VALENTIN, *avec emphase.*

L'inscription monumentale? Il faut voir ça! Qu'est-ce qui l'a rédigée?

NOEL.

C'est Pierre Bienvenu.

BIENVENU.

Je n'y suis pour rien, je vous le déclare.

PÈRE VALENTIN.

Oui, oui, croyez ça !

LE BAILLI, qui a mis ses lunettes et qui est monté sur l'échelle pour lire l'inscription. Noël lui tient une chandelle.

Silence ! (Il lit.) « Ce jourd'hui vingt-cinquième jour de septembre, mil sept cent septante et sept, nous, Louis-Antoine Valentin... »

BIENVENU.

Hein ?...

PÈRE VALENTIN.

Ah ?

LE BAILLI.

Taisez-vous donc. (Il lit.) « Nous, Louis-Antoine Valentin, « compagnon charpentier, et Pierre Bienvenu, compagnon « menuisier, avons terminé cet ouvrage. » (Changeant de ton et montrant l'inscription.) Et au-dessous l'on voit deux mains jointes, emblème de foi et d'amitié. (Pierre et Valentin, qui sont entrés et mêlés aux assistants, s'isolent un peu des groupes du fond et se serrent la main.)

TOUS.

Vive Pierre ! vive Valentin !

BIENVENU.

Oui, oui... c'est très-joli... Mais qu'est-ce que ça signifie, le fils Valentin nommé le premier ?... Ce n'est pas mon fils qui a fait faire cette inscription-là (au père Valentin), c'est vous ! Il y a de la fraude, et voler la gloire, c'est pis que piller la bourse ! Je proteste !

PÈRE VALENTIN.

Et moi, je jure...

PIERRE, s'avançant.

Je jurerai moi-même...

BIENVENU.

Ah! mon fils! te voilà!...*

PIERRE.

Oui, mon père, c'est moi qui ai mis Valentin en première ligne, non-seulement parce que je l'aime plus que moi-même, mais encore parce qu'il a plus et mieux travaillé que moi ici. Je suis si heureux de pouvoir le dire, que vous devez m'approuver de l'avoir écrit.

BIENVENU, à Pierre, et serrant la main de Valentin fils.

Sainte Ursule! Je suis si content de te voir, que j'approuve tout. (Il l'embrasse. — Au père Valentin.) Assez d'autres ouvrages feront connaître mon nom à la postérité.

VALENTIN, à Pierre.

Ah! Pierre! Ce témoignage d'amitié... c'est une surprise. Oui, je l'accepte! (A part.) Ma dette sera bien payée.

BIENVENU.

Allons! Le bouquet! C'est à mon fils de l'attacher! (Suzanne remet à Pierre un gros bouquet. Il saute lestement sur le pressoir et le plante sur la grosse poutre au-dessus de l'inscription.)

VALENTIN, s'approchant de Reine à gauche.

Reine, tout est réparé. Pierre doit rentrer ce soir dans sa famille; et moi...

REINE.

Vous?...

VALENTIN.

Je pars.

BIENVENU.

Et vite! A l'épreuve, maintenant!

VALENTIN, qui passe les barres dans le tourniquet.

Nous y sommes! Ici quatre hommes de bonne volonté, et des plus solides!

* Suzanne, Reine, Valentin fils, Pierre, Bienvenu, Valentin père.

NOEL ET PIERRE.

Voilà ! (Deux autres grands gaillards les suivent et se placent.) Et la chanson ? Est-ce qu'on est des chevaux pour tourner sans rien dire ? (Noël dit ces mots en conduisant le ménétrier à un tonneau qui est près de la grande cuve, puis va prendre sa place au tourniquet.)

LE MÉNÉTRIER, sur le tonneau.

En avant la chanson !

TOUS.

En avant la chanson ! *

PÈRE VALENTIN. (Pendant ce couplet, Pierre, Noël et deux autres poussent les barres du tourniquet à pas comptés et en suivant le rhythme.)

Bons enfants, pressons la grappe,
Que le foulon frappe, frappe,
Foulons le vin.
Devant que la nuit finisse,
Que la grand' cuve s'emplisse,
Pressons le vin.

LE CHŒUR.

Le vin, le vin,
Présent divin !
Bons enfants, serrons le vin !
Le vin divin,
Bons enfants, serrons, serrons le vin.

VALENTIN. (Les tourneurs cessent pendant les couplets de Valentin fils.)

Quand nos bras en cadence
Font crier le pressoir,
Sans bruit le vin s'élance,
Et bientôt va pleuvoir.
Coule en silence,
Coule riant et beau,
Doux vin nouveau.

* Suzanne, Reine, Valentin fils, le Bailli, Bienvenu, Valentin père, Noël et Pierre au tourniquet.

LE PÈRE BIENVENU.

Bons enfants, pressez encore!
Déjà le cuvier se dore,
Je vois le vin.
Que sous vos efforts tout cède!
Le bon Dieu nous vient en aide,
Voilà le vin.

LE CHŒUR.

Le vin, le vin, etc.
Voilà le vin.

VALENTIN.

Il se presse et babille
Ainsi qu'un gai ruisseau;
Avant que le jour brille
Il chantera plus haut.
Chante et petille,
Chante dans le tonneau,
Doux vin nouveau.

NOEL.

La cuve au gros ventre pleine :
Pour oublier notre peine
Buvons le vin.

SUZANNE.

Mais qu'une tonne en réserve
Au pauvre malheureux serve :
Donnons le vin.

LE CHŒUR.

Le vin, le vin,
Présent divin!
Bons enfants, donnons le vin,
Le vin divin!
Bons enfants, donnons le vin!

(Ritournelle pendant laquelle on fait une ronde autour du tourniquet.)

BIENVENU, près du cuvier du pressoir.

L'épreuve est triomphante, vous le voyez, et moi, je jure par ce vin nouveau que mon pressoir durera cent ans et plus! — Or sus, à table! Monsieur le bailli, compères syndics, père Valentin, mes compagnons, mes apprentis même, je vous invite tous sous la ramée, et je paye les violons qui feront danser tout le village! (Sortant, précédé de tous, excepté de Pierre, Valentin et Reine.) Ah! c'est bien! (A Suzanne, en sortant avec elle.) Ça va très-bien. (Il sort.)

SCÈNE V

PIERRE, VALENTIN, REINE.

(Valentin tend la main à Pierre, l'amène près de Reine, et se dispose à sortir.)

PIERRE, le retenant.*

Reine, parlez-moi enfin comme à un ami! Voilà Valentin, mon sauveur, mon frère, qui m'assure que vous n'avez rien promis à personne, et qui attribue à votre désintéressement, à votre fierté le refus que vous faites de moi...

REINE, regardant Valentin avec angoisse.

Ce qu'il vous a dit... c'est à bonne intention... c'est pour le mieux, certainement.

VALENTIN.

Oui, oui, certes! Je sais qu'avec le temps et la réflexion, on s'explique, on se connaît... on s'apprécie! Tenez! venez ensemble à la fête... (Il prend le bras de Reine et le passe sous celui de Pierre.) Moi, je...

REINE, effrayée.

Vous partez?

* Reine, Valentin, Pierre.

VALENTIN, *s'efforçant d'être gai.*

Je vais au repas... vous garder les places d'honneur!... (*A part en se sauvant.*) Oh! mon Dieu, que je souffre!... (*Il sort.*)

SCÈNE VI

REINE, PIERRE.

REINE.

Est-ce que nous n'y allons pas? Mon parrain est capable de nous attendre!

PIERRE.

Non, non! Il est heureux maintenant! Toutes choses vont à son gré. Mais pourquoi êtes-vous inquiète, Reine? Ne sauriez-vous, sans frayeur et sans ennui, rester un moment avec moi?

REINE.

Oh! ce n'est pas cela, certainement..

PIERRE.

Si fait, ma chère Reine; vous êtes bien singulière avec moi, et j'ai beau chercher pourquoi vous manquez de confiance, je ne trouve rien, sinon que vous êtes portée vers quelque autre. Je ne sais pas en quoi mon amour peut vous blesser; vrai, je ne le sais pas. On dirait que vous me faites un tort d'être plus riche que vous, comme si, moi, je m'en faisais un mérite! Ai-je donc l'air d'en tirer vanité? Est-ce là mon défaut?

REINE.

Oh! certainement non!

PIERRE.

Est-ce que je manque de charité, d'éducation, de conduite?

REINE.

Bien au contraire!

PIERRE.

Pourtant, si j'ai quelques travers dont je doive me corriger...

REINE.

Je ne crois pas.

PIERRE.

Dame! on ne se connaît pas soi-même... Peut-être que mes manières, ma personne vous déplaisent?

REINE.

Vous, me déplaire!... Oh! je serais bien coupable de penser comme ça, monsieur Pierre!

PIERRE, tressaillant.

Monsieur!... Ah! tenez quelqu'un ici veut me rendre haïssable vis-à-vis de moi-même ou de vous... Ce serait là un bien méchant service!

REINE, effrayée.

Mon Dieu! on dirait que vous avez besoin de haïr et de soupçonner qui vous aime!

PIERRE.

Qui donc m'aime?... Est-ce vous?... Ah! si c'était toi!... Reine, ma chère Reine! n'aie pas peur de mon amour! Je serai très-soumis, très-patient, je t'en réponds; j'attendrai que tu me connaisses mieux. Écoute : si tu regrettes déjà la parole que tu viens peut-être de dire malgré toi... un bon regard seulement, un sourire qui me donne de la force et de l'espérance! Je serai heureux pour toute la soirée; nous irons ensemble là-bas! tu danseras, puisque tu aimes la danse, toi!... Je sais que tu es si jeune, mon Dieu! je ne veux pas te gâter tes plaisirs... (L'examinant avec attention.) Tiens, tu danseras avec Valentin!

REINE, à part.

Valentin! il doit être parti à cette heure : je peux parler... (Haut.) Pierre, je vas vous répondre. Je vous respecte, c'est pourquoi je ne veux pas mentir. Je vous aime comme mon

frère, mais on n'épouse pas son frère, et rien que cette idée-là fait peur. Je sais tout ce que vous valez, comme vous êtes généreux, et franc et bon pour les pauvres, et serviable pour les faibles. Tout le monde vous trouve une belle figure, et du savoir, et de l'esprit. Je suis fière et heureuse pour mon parrain et pour Suzanne quand on dit tout cela de vous. Eh bien! c'est raison de plus pour que je ne me sente pas votre égale : je suis trop enfant, trop simple; je ne saurais pas causer avec vous, tenir vos livres, comprendre vos volontés. Je sens d'avance que je tremblerais toujours de vous déplaire... Tenez, monsieur Pierre, (joignant les mains) laissez-moi rester comme je suis, votre servante bien volontairement!... Est-ce que je ne vous ai pas toujours fidèlement obéi?... Rappelez-vous : j'ai toujours travaillé avec tant d'attention pour tenir vos hardes bien belles, avec tant de plaisir pour préparer vos repas! Je ne suis bonne qu'à cela, moi : à ranger la maison, à chanter pour vous distraire, à prier pour que vous soyez heureux... Ne me commandez pas de vous aimer mieux que je ne fais, je ne pourrais pas!... Vrai, je ne pourrais pas!

PIERRE, qui l'a écoutée, d'un air triste et piqué, appuyé contre les barres du tourniquet.

Si ce sont là toutes vos raisons, ma bonne Reine, je croirai que vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer!... C'est possible!... Un mot seulement... le dernier. Valentin ne s'est pas trompé en m'affirmant que vous n'aimez pas Noël Plantier?

REINE.

Oh! pour cela... Tenez!... (Noël entre.) Voulez-vous que je le lui dise devant vous?

SCÈNE VII

REINE, PIERRE, NOEL.

PIERRE, bas à Reine, en passant à gauche.

Non certes! Du moment que vous me parlez avec cette franchise... Merci pour cela, au moins, Reine! (A Noël.) Tu viens nous chercher?

NOEL, prenant un cuvier près de la grande cuve. *

C'est son parrain qui m'envoie. Il dit qu'il ne sait boire ni manger quand elle n'est pas là pour l'avertir que c'est trop ou trop peu. (Il va au pressoir.)

PIERRE.

Voyez, Reine, comme il est habitué à vos soins! Si vous quittiez notre famille, comment pourrait-il se passer de vous?

REINE.

J'y cours! (A part.) Mon Dieu! faites que je le voie encore! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

NOEL, PIERRE.

NOEL, au pressoir.

On m'a dit de faire attention au cuvier... Ma foi, oui! il déborde!

PIERRE, qui a suivi Reine jusqu'à la porte, s'arrête, à part.

Il faut pourtant que je sache pourquoi ma sœur me trompait! (Il va au pressoir, où il aide Noël à retirer le cuvier plein et à en mettre

* Pierre, Noël, Reine.

un autre. Ils parlent, tout en agissant.) Noël! dis-moi donc!... pourquoi Suzanne renonce-t-elle à toi si facilement?

NOEL.

Tiens! ça dure encore? Je croyais que Valentin t'avait dit...

PIERRE.

Quoi? qu'est-ce que Valentin aurait dû me dire? Tu le sais, toi. Il faut que tu le dises.

NOEL, fâché.

Il faut! il faut! D'abord, moi, j'aime pas à être commandé par les hommes!

PIERRE.

Oui, il le faut! je le répète.

NOEL, posant le cuvier, se grattant l'oreille avec impatience, et descendant sur le devant, à part.

Si je parle... elle dira que je suis un bavard! Si je me rebiffe... que je suis un querelleur! Jolie position!... (Haut.) Pierre! tu as plus d'esprit et de savoir que moi, c'est connu; ça m'est égal!... J'ai de quoi me consoler!... Mais tu n'es peut-être pas le plus fort, et si je me fâchais!...

PIERRE.

Eh bien?

NOEL.

.e ne dois pas... je ne souhaite pas me fâcher. Veux-tu que nous causions tranquillement tous les *deusse?*

PIERRE.

A la bonne heure. Pourquoi as-tu menti? Pourquoi as-tu dit...?

NOEL.

D'abord, moi, je n'ai rien dit du tout.

PIERRE.

Pourquoi n'as-tu pas dit...

NOEL.

Ah! pourquoi as-tu dit! pourquoi n'as-tu pas dit!... demande-le à Suzanne.

PIERRE.

Noël, avoue-moi la vérité en ami, ça vaudra mieux pour tout le monde.

NOEL.

C'est bien mon avis! mais Suzanne me grondera. Si tu me promettais de lui cacher que c'est moi...

PIERRE.

Je n'ai qu'une parole, j'espère? Je te la donne!

NOEL.

A la bonne heure! Eh bien, vois-tu, Reine ne m'aime pas... Elle ne t'aime pas... C'est donc qu'il y en a un autre?

PIERRE.

Qui?

NOEL.

Est-ce que ça nous regarde? Moi, ça m'est parfaitement égal! Elle ne m'a jamais rien promis! Est-ce qu'elle t'avait promis quelque chose?

PIERRE.

Non!

NOEL.

Eh bien, *alorsse*...

PIERRE

N'importe! je veux connaître, je veux voir en face celui qui me la dispute. Pourquoi se cache-t-il? Il est donc bien lâche?

NOEL.

Il n'est point lâche. J'ai failli m'empoigner aujourd'hui avec lui, oh mais! de la belle manière!

PIERRE.

Aujourd'hui?... Et je ne l'ai pas vu?... Je ne le connais pas? oh! il me craint, moi alors!

NOEL.

Il ne te craint pas! il t'aime!

PIERRE, se déchirant presque la poitrine, à part.

Il m'aime!... Ah! j'en étais sûr, c'est lui!

NOEL.

Voyons! le beau malheur que d'être refusé par une femme! Pour en avoir dix, il faut en demander cent. C'est le métier d'un galant compagnon d'être mis à la porte d'un cœur, pourvu qu'un autre cœur lui ouvre la fenêtre! Tu crois peut-être que ça ne m'est jamais arrivé, à moi, de perdre mes pas et mes soupirs? Bah! j'ai passé par là tout comme les autres.

PIERRE, abattu et fâché.

Enfin, tu dis que c'est lui! tu en es sûr? ils l'ont avoué?

NOEL.

Je n'ai nommé personne. Mais là... voyons! veux-tu faire comme j'ai fait une fois?

PIERRE.

Comment t'es-tu vengé?

NOEL.

Oh! oui-da! écoute! Tu sais comme Jardinet est mon ami et mon camarade? Eh bien, il en contait sous mon nez à la petite... (Avec ostentation.) Je ne veux pas la nommer! J'y voyais que du feu. Un beau matin, l'idée me vient... Jardinet, que je lui dis, c'est pas tout ça, tu me trahis! — Bah! qu'il me répond, ça n'est pas trahir. Les cœurs, c'est pas comme l'argent, ça se dérobe entre amis; ça ne compte pas... Tu me rendras la pareille une autre fois. — Ah! dame! ça n'a pas manqué, et depuis *lorsse*, ce garçon-là donnerait son sang pour moi. Ça t'étonne? Qu'est-ce que tu veux? l'amour, ça se joue à croix ou pile la moitié du temps : et quand ça en vaut la peine, c'est un jeu d'adresse comme le mail, ou de calcul comme les cartes. Chacun pour soi, c'est la règle et la coutume du genre humain.

PIERRE, se contenant.

Oui, oui, je comprends! c'est juste! Rends-moi un service; va me chercher celui que je croyais être mon ami!

NOEL.

Oh! il est ton ami! Il a les atouts dans la main; mais il voit que ça te chagrine... Il te cache son jeu. Il est si gentil, si doux, ce garçon-là! Il se dit comme ça : Pierre est mauvais joueur, ça l'enrage de perdre! *Alorsse* il faut le gagner en douceur. C'est de la délicatesse, voilà ce que c'est!

PIERRE.

Quand je te dis que tu as raison, Noël! Envoie-le-moi, je t'en prie : je peux rire avec lui de tout cela!

NOEL.

J'y vas bien vite; c'est le mieux! Je suis content d'avoir arrangé l'affaire. Vrai, j'en suis content! (A part et sortant.) Je ne sais pas pourquoi on ne me demande jamais conseil, à moi!

SCÈNE IX

PIERRE, seul.

Enfin, je la tiens, la vérité! Il faut donc être lâche ou méchant dans ce monde! Eh bien, je serai méchant!... C'est contre ma nature, je le sais!... Du vin? (Allant au cuvier.) Non, ça n'agit pas assez vite!... (Il voit une bouteille de grès et la saisit.) Cela? oui. (Il boit une forte rasade.) J'y ai toujours répugné, parce que ça me rend fou! C'est ce qu'il me faut! (Il boit encore et jette la bouteille.) Le voilà! Allons! (Il passe à droite.)

SCÈNE X

PIERRE, VALENTIN.*

VALENTIN.

Tu me demandes, Pierre? Qu'as-tu donc? Ta figure est bouleversée!

PIERRE.

Valentin! Je viens de trouver un serpent sous mes pieds. J'ai horreur de ce qui rampe, de ce qui mord traîtreusement... Ça m'a donné froid dans tous les membres! — Ah! tu parais étonné de ça, toi?

VALENTIN.

Non, Pierre, je comprends!... Tu sais tout! C'est un malheur pour nous deux! Mais pour toi, il est réparable; et quelque mauvaise que soit ta blessure, je sais qu'elle pourra guérir: je m'en charge.

PIERRE.

Encore? grand merci! Vous vous êtes donné assez de peine pour moi, et je n'en pourrais accepter davantage sans risquer...

VALENTIN.

De me haïr? Non, Pierre; tu ne le pourrais pas! Ce moment d'injustice passera, et tu reconnaîtras que la cause de ta souffrance est en toi-même.

PIERRE.

Ou dans les lâches cœurs qui ont aigri et brisé le mien!

VALENTIN.

Accuse-moi, j'y consens! Je serai bientôt justifié; mais garde-toi d'insulter, même dans ta pensée, celle dont tu veux, dont tu dois faire ta femme!

* Valentin, Pierre.

PIERRE.

Ma femme! Quoi, vous continuez... Ah! c'est trop, Valentin! Vrai, c'est trop, de venir faire le généreux avec moi quand vous me volez celle que j'avais choisie entre toutes!...

VALENTIN.

Pierre, vous mentez!... Tu mens, Pierre, tu sais bien que tu mens!

PIERRE.

Je ne sais rien! Où prendrai-je le respect pour vos paroles, à présent? Qui me rendra la confiance? Vous avez fait de moi un impie! Je ne crois plus à l'amitié, ni à l'amour, ni à l'honneur... Je doute de Dieu et je ne sais plus rien de moi-même. Je sais que je vous méprise... Voilà tout!

VALENTIN, se contenant.

Pierre, taisez-vous! Cela est peut-être au-dessus de mes forces!

PIERRE.

Allons! lâche! Réveille-toi donc! Qu'est-ce que tu attends pour me rendre la haine que je te porte? Tu soupires comme un hypocrite, ou bien tu hausses les épaules de pitié? — Eh bien... (Ramassant une hachette de charpentier.) Je veux te faire une injure dont la trace survive à nos deux existences! (Allant au pressoir.) Voilà ici nos deux noms tracés de ma main. Le voisinage du tien souille celui que m'a donné mon père; je veux les séparer à jamais. Tiens! (Il frappe l'inscription d'un coup de hache.) Voilà l'éternel défi que tes yeux seront condamnés à lire tous les jours de ta vie, et dont tu te chargeras d'expliquer la cause aux enfants qui naîtront de toi. — (Revenant vers Valentin qui est resté maître de lui *.) Tu ne réponds rien? J'espérais te pousser à bout! Mais tu es là tranquille... glacé! Tu ris en toi-même, ou tu trembles! — Eh bien, rampe donc, vipère! Plie

* Pierre, Valentin.

sous la crainte, si ce n'est sous la honte! Repens-toi! ou bien... (Il lève la hache sur Valentin.)

VALENTIN, les bras croisés, le regardant en face.

Jetez cela, Pierre, je vous le commande!

PIERRE, hésitant, fait un second mouvement pour le frapper, mais comme terrassé par le regard de Valentin, il laisse lentement tomber la hache et tombe assis lui-même comme anéanti.

Il me commande!... Il me brise... Oui! c'est lui qui est fort... et je suis faible!

VALENTIN, s'animant peu à peu.

Oui, vous êtes faible, parce que vous êtes injuste, et, en ce moment, je suis plus fort que vous parce que je suis sincère. Pierre, il est temps que je vous dise la vérité, parce qu'elle me frappe moi-même! Oh! je ne vous l'ai pas cachée volontairement; car, autant que vous, je méprise l'amitié qui trahit la confiance, la passion qui ne recule pas devant le mensonge!... Votre égarement ne change rien à ma loyauté, mais il m'ouvre les yeux, il me fait connaître mon devoir; et c'est pour cela que je vous dis maintenant : vous ne méritez pas l'amour d'une femme; vous l'opprimeriez, vous la tueriez; vous n'épouserez pas Reine, je vous le défends! (Pierre fait un mouvement de colère et retombe.) Oh! ma volonté là-dessus est bien arrêtée : vous me tueriez plutôt moi-même! Vous voulez faire le maître et rien de plus; vous n'aimez pas! Il y a quelquefois des passions sans amour, des amitiés sans tendresse, des libéralités sans dévouement. Regardez en vous-même, vous y verrez que l'orgueil est près de corrompre le noble cœur que Dieu vous avait donné. Vous n'aimez pas cette jeune fille, je vous dis, puisque l'idée de son bonheur par un autre vous révolte et vous offense. Vous aimez mal votre ami, puisque son bonheur, à lui, ne vous consolerait pas de la perte du vôtre. Vous n'êtes dévoué à personne, puisque la pensée de

vous oublier pour quelqu'un ne vous est seulement pas venue!... Plus heureux et plus fier que vous, je sens encore en moi toutes les forces du dévouement! Il y a longtemps que j'aime celle qu'il vous a plu de choisir! Je l'aimais avant que vous eussiez songé à elle! Qui donc m'a donné le courage d'y renoncer, dès que vous m'aviez confié vos projets? L'espérance de votre bonheur à tous deux! J'ai bien souffert, moi!... L'homme est faible, et je ne suis pas plus fort qu'un autre; — mais j'avais pour moi la vraie religion du cœur!

PIERRE.

Valentin!...

VALENTIN.

Cette religion-là m'a soutenu, elle m'a sauvé; et maintenant...

PIERRE.

N'achève pas! je me sens écrrasé!

VALENTIN.

Ce qui me reste à faire, vous le saurez bientôt. Vous avez besoin d'une épreuve, d'une expiation : car vous venez d'avoir un accès de folie, et il n'en faudrait qu'un second...

PIERRE, pliant le genou devant lui.

Ah! j'ai horreur de moi-même, et si tu ne me pardonnes pas... il faut que je me tue!

VALENTIN, le relevant.

Non, Pierre, car je ne te survivrais pas.

PIERRE.

Est-il possible que tu m'aimes encore, moi qui t'ai fait tant de mal?

VALENTIN, lui ouvrant ses bras.

C'est à cause de cela peut-être! mais il ne dépend pas de moi de changer.

PIERRE, dans ses bras.

Parle! ordonne! que veux-tu que je fasse?

VALENTIN.

On vient, silence! (Il ramasse la hache et la jette dans un coin.)

SCÈNE XI

PIERRE, VALENTIN, BIENVENU, REINE, SUZANNE, NOEL, puis LE PÈRE VALENTIN.

NOEL, à Suzanne.

Vous voyez bien? ils sont d'accord. Quand je vous dis que j'ai tout raccommodé! Il n'y a que moi, pour ça!

BIENVENU, à Pierre.*

Eh bien, tu ne veux donc pas venir boire à la santé de ton père? Pour le bal, on réclame Valentin; nous venons vous chercher!

VALENTIN.

Maître, nous allions vous parler. Voilà Pierre sur son départ... (Pierre tressaille.)

BIENVENU.

Comment? quoi? mon Dieu! que dis-tu là?

VALENTIN, bas.

Vous connaissez les motifs... Ils sont graves. (Haut.) Mais ne soyez pas inquiet de lui : il ne voyagera pas seul. Je tâcherai de lui adoucir cette séparation. Je ne le quitte pas : nous partons ensemble!

PIERRE, avec effusion.

Oh merci, merci, Valentin! (Reine à l'écart se jette dans le sein de Suzanne.)

REINE.

Ah! tu vois bien qu'il ne m'aime pas

* Noël, Suzanne, Reine, Bienvenu, Valentin fils, Pierre.

BIENVENU.

Mais enfin... pourquoi faut-il absolument...

VALENTIN, bas à Pierre.

Allons, Pierre! Cette fois, il ne faut pas faiblir.

PIERRE, de même.

Oh! cette fois!... Ne crains rien. (Haut.) Mon père, je ne vous ai presque jamais laissé seul! vous n'avez jamais eu un reproche à me faire. Eh bien, donnez-moi, sans regret, quelques années de liberté. Vous ne vous en repentirez pas. Je m'en vas presque joyeux, vous voyez! puisque mon ami, mon meilleur ami m'accompagne.

BIENVENU, abattu et fâché.

Si tu le prends ainsi...

PÈRE VALENTIN, qui a écouté, de la porte.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? En voilà bien d'une autre! Mon fils veut partir?

VALENTIN.

Mon père, venez! Je vous dirai...

PÈRE VALENTIN, lui barrant le passage et le poussant à droite.

Non pas, non pas! Je n'écoute rien! Me quitter, vieux comme je suis!... Je te dis que ça ne sera pas! Tu me passeras plutôt sur le corps!

PÈRE BIENVENU.*

Laissez, laissez, voisin, puisqu'il faut que Pierre. . Ils s'ennuieront moins ensemble.

PÈRE VALENTIN.

Ah! vous voilà bien, vous! C'est ça! Parce que votre monsieur qui, pas plus que vous, ne sait ce qu'il dit ni ce qu'il

* Noël, Reine, sur le devant; Suzanne, Bienvenu et Pierre, en groupe au second plan; Valentin père et fils, à droite.

veut, a la fantaisie de voyager, il faudra que mon fils lui tienne compagnie ! Merci ! Allez au diable avec vos histoires ! Est-ce que mon garçon est fait pour servir de valet de chambre au vôtre? Et d'ailleurs, est-ce qu'il a le moyen de faire des voyages d'agrément, lui?

BIENVENU.

Si ce n'est que ça... on lui payera...

PÈRE VALENTIN, en colère.

Payer? Qu'appelez-vous payer ! Pour qui nous prenez-vous? (Repoussant Valentin qui veut l'emmener.) Laisse-moi tranquille, toi! Il faut que tu sois devenu fou pour te sacrifier toujours à ces gens-là qui n'ont ni cœur ni raison, et qui veulent mettre tout le monde sous leurs pieds !

BIENVENU.

C'est vous qui n'avez ni raison, ni cœur, de venir me faire une scène dans un pareil moment ! et de dire du mal de mon fils, quand c'est lui qui se sacrifie !

PÈRE VALENTIN.

A qui donc, s'il vous plaît?

BIENVENU.

Dame! à... (regardant Plantier qui tient la main de Suzanne, à gauche) à... ma foi, je ne sais plus, moi ! Je n'y comprends plus rien. J'en ai la fièvre, de tout ce qui m'arrive aujourd'hui ! Et vous êtes là à m'assassiner avec votre méchant langue... Tenez, allez-vous-en ; on s'entendra quand vous n'y serez plus ! C'est vous qui mettez tout sens dessus dessous. Vous êtes la peste des familles !

PÈRE VALENTIN.

Plus souvent que je vas vous laisser faire ! Vous vous en moquez bien, vous, de perdre votre fils? Vous avez du monde pour vous soigner, de la fortune pour vous enfler ! Vous boirez, vous mangerez, vous ferez vos embarras... Mais moi (pleurant et querellant à la fois), moi qui n'ai que cet enfant-là au monde,

moi seul, moi triste, moi pauvre, un enfant si bon, si aimant... qui vaut dix fois le vôtre !

BIENVENU, attirant Valentin fils entre eux deux. *

Ah çà, est-ce que j'en dis du mal, moi, de votre garçon? Est-ce que je ne l'aime pas comme s'il était à moi? C'est pas sa faute, s'il est votre fils! Pauvre Valentin, va ! (Il s'attendrit.) Si vous croyez que ça me réjouit de le perdre aussi, celui-là!

PÈRE VALENTIN.

Et qu'est-ce que nous allons devenir tous les deux, je vous le demande? (Ils se donnent la main sans s'en apercevoir.) Quand nous serons là à nous arracher les yeux...

BIENVENU.

Pardié! je le sais bien que ça ne les fera pas revenir! (Allant à son fils.) Voyons, il faut empêcher ça, que diable!

VALENTIN, à son père.

Mon père, écoutez-moi. Je vais chercher ailleurs un bon établissement pour nous deux.

REINE, défaillante.

Ainsi, vous... Valentin... c'est pour toujours?

BIENVENU, courant la retenir dans ses bras avec Noël.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc, cette enfant-là?

SUZANNE, qui était remontée, prenant Pierre à part. (A droite.)

Tu vois, Pierre, elle en mourra!... Et lui! celui que tu aimais tant, regarde-le!... Tout cela parce qu'au lieu de résister à ton orgueil, j'ai eu peur de te dire la vérité. Eh bien! la voilà la vérité! Te rend-elle bien fier? est-ce un beau triomphe?

PIERRE, après un moment de lutte et d'hésitation.

Mon père! ne comprenez-vous pas?... Le secret de Reine

* Noël, Suzanne, Reine, Bienvenu, Valentin fils, Valentin père, Pierre, à droite.

lui échappe enfin ! Voici celui qu'elle aime ! (Montrant Valentin et lui prenant la main.) Celui qui doit rester ! (Avec enthousiasme.) Et qui restera !... (Respirant comme avec soulagement.) Merci, ma sœur !

BIENVENU.

Lui ?...

PÈRE VALENTIN, à part.

C'est bien heureux !

SUZANNE.

Oui, mon père !

VALENTIN.

Non, maître !

PIERRE, bas et vivement avec énergie.

Tais-toi ! oh ! tais-toi !... Ne m'empêche pas de me relever vis-à-vis de moi-même !... (Haut.) Adieu, mon père !

BIENVENU.

Il le faut donc ?

REINE, à Bienvenu, qui la tient dans ses bras.

Il reviendra, mon parrain !

PIERRE, passant à Reine et lui tendant la main avec franchise et élan.

Oui, ma bonne Reine, je veux mériter l'amitié qu'on m'accordait !

VALENTIN, l'amenant sur le devant du théâtre et lui tenant les mains.

C'est fait, mon Pierre, tu la mérites, notre amitié ; car, s'il ne faut qu'un mauvais moment pour nous perdre, il n'en faut aussi qu'un bon pour nous sauver... Et à présent, regarde-moi... oui, regarde-moi bien... Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de triste entre nous ? Est-ce que nous ne nous aimons pas encore mieux que ce matin ? Est-ce que généreux à demi, tu vas me laisser là à moitié heureux ?

PIERRE, se jetant dans ses bras. *

Ah ! tiens, vrai, je ne sais pas !

* Noël, Suzanne, Reine, Bienvenu, Pierre, Valentin fils, Valentin père.

PÈRE VALENTIN, à son fils.

Eh bien! tu ne t'en vas point?

VALENTIN.

Non, mon père! (A Bienvenu, en lui montrant Pierre.) Ni lui non plus!*
(Pierre se jette dans les bras de son père.)

* On m'a dit que cette faute de français avait été remarquée; mais je crois qu'on doit mettre dans la bouche des artisans les façons de parler les plus naturelles, même quand elles sont incorrectes; même quand les personnages ont élevé instinctivement leur langage avec leurs idées dans une crise d'émotion exceptionnelle. Des gens plus instruits font, d'ailleurs, dans la vie familière, cent fautes de français par jour, et ils ont bien raison.

(*Note de l'auteur.*)

FIN DU PRESSOIR.

FLAMINIO

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE

LE 31 OCTOBRE 1854.

J'ai fait autrefois un roman intitulé *Tévérino*, qui ne contenait qu'une situation, une journée : la rencontre d'un bohémien par une femme du grand monde, un instant d'amour de cette femme pour le bohémien, puis l'effroi, la honte, le repentir, et enfin une sorte d'estime pour ce caractère étrange, développé en causeries d'art et de sentiment. J'ai repris cette idée, ce type d'aventurier, cette situation, pour faire une sorte de prologue scénique, après lequel j'ai fait une pièce en trois actes, où le caractère de l'homme se transforme et s'ennoblit par l'amour, où celui de la femme (changé dès le prologue) se développe dans le sens de l'amour exclusif et chaste. J'y ai ajouté des types nouveaux, enfin j'ai continué ma fantaisie en la faisant même très-différente, dès le début de la pièce, de ce qu'elle m'était peut-être apparue à la fin du roman. Probablement, à l'époque où me vint ce roman, il y a une dizaine d'années, je n'aurais pas osé continuer et idéaliser l'amour de lady Sabina pour Tévérino. Je ne l'aurais osé dans ma pensée; mais ma pensée a changé ou marché, puisque aujourd'hui je l'ai osé dans ma pièce, bien que le théâtre soit un terrain plus difficile à fouler délicatement que le roman.

Je ne me pique d'aucune habileté, et j'aime beaucoup celle des autres; car plus j'avance dans la vie, moins je sens en moi de parti pris pour ou contre les manières, les écoles, les règles, les modes. Je me laisse aller à aimer tout ce qui me plaît, sans vouloir qu'on me dise si c'est bien ou mal fait selon certaines conventions reçues par les uns, repoussées par les autres. J'entends parler d'une école du bon sens, d'une

école du réalisme, etc.; je ne demande pas mieux, cela m'est égal. Je vois du talent, du cœur, de la poésie dans les manières qu'on prétend les plus opposées, et j'avoue que je ne sens pas beaucoup les limites qu'on prétend établir entre ces diverses manières. Il me semble qu'il n'y a de bon que ce qui m'émeut ou me charme, et comme je n'ai aucune théorie qui me gêne et me tende contre ma propre impression, je goûte souvent de très-doux plaisirs dans l'absence de toute discussion intérieure.

La tolérance que j'ai pour les autres me conduit nécessairement à tolérer mes propres fantaisies, bien que je sache qu'on ne me rendra pas toujours la pareille en impartialité et en bonne foi. Cela ne me fait rien; on est si heureux de se sentir encore naïf en dépit de l'âge et de l'expérience, qu'on peut bien pardonner aux autres de vous trouver niais. Des personnes de mauvaise humeur me reprocheront toujours de leur présenter des personnages trop idéalement candides ou aimants. Si j'y crois, moi, à ces personnages, s'ils ont une existence réelle dans mon cerveau, dans ma conscience, dans mon cœur, sont-ils donc impossibles dans l'humanité? Voulez-vous me faire croire que je porte en moi un idéal plus pur et plus brillant que le vôtre? Eh bien, moi, je ne le veux pas croire, car cela me rendrait orgueilleux ou triste, et vous aurez beau dire, je ne le croirai pas. L'humanité est meilleure que les habiles raisonneurs ne veulent nous l'accorder, à nous autres poëtes. On dit que nous regardons à travers un prisme qui fait voir tout en rose. Hélas! il y a aussi le prisme qui fait voir tout en noir, et nous y regardons aussi malgré nous, à de certaines heures de la vie. Laissez-nous donc libres de vous traduire l'effet de notre vision, quelle qu'elle soit. Qu'il y ait de l'ombre ou du soleil sur les tableaux et sur les faces humaines qu'ils représentent, le soleil et l'ombre sont des choses tout aussi réelles que les objets qui les reçoivent.

L'usage autorise les remercîments personnels en tête de ces petites publications. Recevez les miens, chers et excellents artistes du Gymnase-Dramatique; vous, d'abord, digne ami, qui dirigez ce théâtre et cette troupe d'élite, vous, avec qui il est si utile et si doux de travailler à l'épuration de toutes les parties de la représentation d'une fiction intime. Et vous aussi, talent sympathique, admirable et pur comme votre âme, Rose!... et Anna! nobles sœurs, qui savez élever jusqu'à vous-mêmes, et c'est tout dire, les aspirations de l'écrivain. Merci à Lafontaine, qui, cette fois, a conquis une des premières places parmi les artistes du premier ordre; heureuse et puissante nature, que l'on croyait plus propre aux émotions concentrées qu'à la passion entraînante, et qui joint à la passion le charme de l'exquise candeur et de la profonde sensibilité. Merci à Lesueur, ce grand comique, si original, si ingénieux, si fantaisiste et si consciencieux. Merci à Villars, qui, d'un rôle de vingt lignes, sait faire une création complète et sérieuse sous son apparente bouffonnerie d'invention. Merci à la charmante Figeac, qui jette la lumière de sa vivacité, de sa grâce et de son esprit sur les petits rôles comme sur les grands; à la jolie enfant Judith Ferrera, qui rit et pleure si naïvement. Merci à un nouvel acteur du Gymnase, M. Garraud, qui étudie avec soin, intelligence et dévouement, et dont les moyens très-réels n'attendent qu'une création plus complète et plus intéressante pour se compléter eux-mêmes et se fier à eux-mêmes.

GEORGE SAND.

PERSONNAGES

FLAMINIO	M. LAFONTAINE.
LE COMTE GÉRARD DE BRUMEVAL	M. GARRAUD.
LE DUC TREUTTENFELD	M. LESUEUR.
LE COMTE DÉMÉTRIUS DE KOLOGRIGO.	M. VILLARS.
LADY SARAH MELVIL	Mme ROSE-CHÉRI.
MISS BARBARA MELVIL	Mme CHÉRI-LESUEUR.
LA PRINCESSE EMILIA PALMERANI	Mme FIGEAC.
RITA	Mme JUDITH.
JOSEPH UN GROOM	M. BLONDEL.
UN VALET DE CHAMBRE	M. LOUIS.
UNE FEMME DE CHAMBRE	Mme CONSTANCE.

FLAMINIO

PROLOGUE

Un coin de paysage dans la montagne; un chalet sur la gauche; montagnes à l'horizon; arbres, gazons et rochers au premier plans.

SCÈNE I

LADY SARAH MELVIL, LE DUC DE TREUTTENFELD, LE COMTE GÉRARD DE BRUMEVAL.

LE DUC,* à Sarah, à laquelle il donne le bras en lui tenant son ombrelle. Ils entrent en marchant, Gérard les suit portant un fusil de chasse.

... — C'est là leur prétention, et...

GÉRARD, l'interrompant.

Ah! voici enfin de l'ombre... et un chalet.

LE DUC.

Et c'est pour ça que je plaide!

SARAH, distraite.

Pour ce chalet?

LE DUC.

Non! la prétention de ce Kologrigo...

* Le Duc, Sarah.

SARAH, quittant son bras.*

Pardon! je suis un peu fatiguée... (à Gérard en s'asseyant) de cette histoire.

LE DUC.

Ils ne peuvent pas me contester mon nom et mon titre. Il n'y a pas d'autre duc de Treuttenfeld que moi. Mais cet Olibrius... ou Démétrius de Kologrigo, un Morlaque, qui se fait appeler monsieur le comte, je ne sais pas pourquoi...

SARAH, sans l'écouter, à Gérard.

Eh bien, où est donc ma belle-sœur? elle nous suivait.

LE DUC, sans se déconcerter et s'asseyant.

Il se porte créancier de la succession pour des sommes fabuleuses, sous prétexte que son aïeul, qui était une espèce de pirate, je vous en réponds, avait prêté à mon aïeul de quoi racheter son duché perdu au jeu du temps de Marie-Thérèse. Je plaide la prescription et il a gagné en Allemagne. Mais je trouve moyen de transporter le débat à Paris, à cause d'un hôtel...

GÉRARD, à Sarah.

Patience, nous approchons de la fin.

LE DUC.

Voilà le grand avantage d'être un peu cosmopolite.

SARAH, ennuyée.

Ah! vous êtes cosmopolite?

GÉRARD, bas à Sarah.

Imprudente! Il va reprendre son histoire au déluge.

LE DUC.

Je vous l'ai déjà dit.

SARAH, vivement.

Ah! c'est vrai, oui, oui!

* Le Duc, Gérard, Sarah.

LE DUC.

Mais je recommence.

SARAH, à part.

Miséricorde !

LE DUC.

Feu mon père Auguste de Treuttenfeld avait épousé une actrice française. Abandonné et renié de sa famille pour ce fait, il vivait sans bruit à Venise. J'y suis né ; me voilà donc Allemand par mon père, Français par ma mère, Italien par ma naissance et parlant avec facilité ces trois langues.

SARAH, à Gérard.

Ah ! s'il pouvait n'en parler aucune !

LE DUC.

Orphelin et sans fortune, ce cosmopolitisme m'a mis à même de me tirer d'affaire tant bien que mal, souvent assez mal, jusqu'au moment où mon propre oncle, le duc régnant Max de Treuttenfeld se laisse mourir sans autre postérité que moi, pas plus tard que l'année dernière. C'est alors que... (Se levant.) Mais je songe que j'ai des lettres à écrire, et qu'il faut que je sois à la ville avant le départ du courrier ; c'est ce qui me prive de l'honneur d'une plus longue rencontre avec vous. Sans cela...

SARAH.

Oh ! ne vous dérangez pas, monsieur le duc, nous serions désolés...

GÉRARD, à son groom, qui entre chargé de plusieurs objets, une petite malle, un nécessaire, des manteaux, etc.

Bien, pose tout cela ici, et va déballer les vivres. (Le groom pose les objets à la porte du chalet et sort.)

SARAH, bas à Gérard.

Ah ciel ! vous parlez de manger, il va rester.

LE DUC.

Un beau pays, n'est-ce pas, que la Savoie ? Vous y êtes pour toute la saison des bains ?

SARAH.

Non, nous partons dans trois jours, et voici notre dernière excursion.

LE DUC.

Un dîner sur l'herbe... près d'un chalet? bonne idée, en cas d'averse. Le temps menace, je ferais peut-être bien d'attendre.

GÉRARD, vivement à Sarah, haut.

Vous ne comptez pas dîner avant deux ou trois heures d'ici, n'est-ce pas?

LE DUC.

En ce cas, merci. Ça me retarderait trop, et il n'y a pas de courtoisie qui tienne contre les nécessités d'un procès. Milady Melvil, je vous baise les mains : mes hommages à miss Barbara Melvil. (Il s'en va par le fond à gauche.)

SCÈNE II

SARAH, GÉRARD, puis MISS BARBARA.

SARAH.*

Enfin!

GÉRARD.

Ah çà, c'est votre cauchemar que ce pauvre duc! Il manque d'usage comme un homme qui a vécu on ne sait trop de quoi ni comment; mais quand il a réussi à vous faire avaler l'histoire de son Kologrigo, il n'est pas plus ennuyeux qu'un autre, et ne manque ni d'esprit ni de bonhomie.

SARAH.

Moi, je le trouve charmant quand il a fini de raconter, parce qu'il s'en va. Mais savez-vous que je suis inquiète de ma belle-sœur? (Elle se lève.)

* Gérard, Sarah.

GÉRARD.

Non, elle déballe tous ses engins de chasse et de pêche. Vous savez bien qu'elle ne peut pas quitter son château pour un jour, sans se munir de tout ce qu'il faudrait pour dévaster un continent? Tenez, elle arrive!

MISS BARBARA, avec un fusil de chasse à la main. (Accent prononcé.)*

Oh! je chercher le nécessaire de moi pour le ligne de pêche!

GÉRARD, à Sarah.

Quand je vous le disais? (A Barbara, cherchant avec elle dans les paquets.) Le voici... avec toutes vos munitions de guerre! **

BARBARA.

Oh! bien. Et les munitions de vous pour le dessin? Et aussi le habillements?

GÉRARD.

Et pour vous aussi, en cas de pluie. J'ai tout surveillé.

BARBARA, à Sarah.

Ici est le rendez-vous, pour le manger?

GÉRARD, essayant d'ouvrir le chalet qui est fermé.

Oui, et si nous pouvons découvrir les habitants de ce chalet, nous aurons de la crème et du miel.

BARBARA, qui prend divers objets dans le nécessaire.

Je trouverai le habitantes.

SARAH.

Vous voilà déjà repartie? sans reprendre haleine?

BARBARA.

Oh! je reposer moi avec le pêche, dans le bord de cette petite lac.

SARAH.***

Alors vous n'avez que faire de remporter votre fusil?

* Barbara, Gérard, Sarah.

** Gérard, Barbara, Sarah.

*** Barbara, Sarah, Gérard.

BARBARA.

Oh oui, pour tiouer le sarcelles. Il est amiousante et mon chien nager lui dans l'eau beaucoup bien.

SARAH.*

Je n'ai plus le courage de marcher, sans cela j'irais admirer vos prouesses. (Bas.) Car Gérard est absurde aujourd'hui... par moments! Si vous l'emmeniez?

BARBARA.

Oh! s'il offenser vous, vous prenez le fiousil de lui. Jamais l'hòme inconséquente, avec le fàme qui porter le fiousil. (Elle sort.)

SCÈNE III

GÉRARD, SARAH.

SARAH, à part.**

Elle en parle bien à son aise, l'heureuse femme à qui personne ne s'est jamais imaginé de faire la cour!

GÉRARD, qui a ouvert sa malle et qui en a tiré un album et des crayons. Il est assis à droite.

Eh bien! vous retombez dans le spleen? (Posant l'album et le crayon, à part.) Au fait, j'aime mieux sa mélancolie que sa gaieté. (Haut.) Pourquoi ne voulez-vous pas me dire la cause...

SARAH, vers la fontaine.

De mon spleen? Il est dissipé : ne vous en tourmentez pas.

GÉRARD.

Si fait, vous êtes mélancolique : c'est votre habitude. Voyons, vous avez vingt-quatre ans; vous êtes intelligente, instruite, charmante, vous appartenez à une grande famille,

* Sarah, Barbara, Gérard.

** Sarah, Gérard.

vous avez une grande existence, et dans tout cela je ne vois pas de motifs pour maudire votre étoile. Je vous accorde que le passé n'a pas été riant, qu'on vous a sacrifiée, enfant, à l'ambition; que milord Melvil avait le *porto* et le *cherry* fort maussades. Mais vous êtes veuve depuis trois ans, vous vivez où il vous plaît et comme il vous plaît. Élevée en France, Française par la grâce et l'esprit, pourquoi ne l'êtes-vous pas par le cœur et le courage? Pourquoi vous obstiner dans cette réserve, dans cette froideur de relations, qui est l'idéal ou le supplice des femmes anglaises?

SARAH, rêveuse.

Tenez, Gérard, je n'ai qu'un mot pour vous répondre. Je ne veux aimer qu'une fois, et ce sera pour toute ma vie. — Mais le moment n'est pas venu.

GÉRARD.

C'est-à-dire la personne! Grand merci. Ah! vous êtes d'une franchise...

SARAH.

C'est le premier devoir d'une amitié vraie. Voyons, cher comte, il y a déjà des années que nous nous connaissons, et des semaines que, rapprochés par le hasard...

GÉRARD.

Ah! vous croyez encore que c'est le hasard qui m'a amené cette année aux eaux de...

SARAH.

Disons, si vous voulez, la destinée. Elle avait déjà voulu que vous fussiez le plus intime ami du frère chéri que j'ai perdu, et je suis habituée à vous regarder...

GÉRARD,

Comme un second frère? Et vous croyez que c'est là un rôle facile auprès d'une femme comme vous?

SARAH.

C'est un rôle que vous aviez accepté sans effort, et qui ne

peut pas être devenu impossible, du jour au lendemain. Mais j'ai tort de vouloir parler raison avec vous aujourd'hui. Pour la première fois, vous êtes bizarre... ou plutôt vous êtes vulgaire. Vous voilà avec moi comme tous les Français se croient obligés d'être avec les femmes. (Elle redescend.)

GÉRARD, piqué, il s'est levé.

Vous avez bien raison de dédaigner les Français! Les Anglais sont si tendres!

SARAH.

Les Anglais ont une personnalité raisonnée, systématique. La vôtre est instinctive et impérieuse. Je ne sais laquelle vaut le mieux, mais je sais, mon ami, que vous n'êtes pas amoureux de moi sérieusement, et que vous vous sentez irrité parce que je ne veux pas être coquette avec vous.

GÉRARD.

Et qui me dit que vous ne l'êtes pas? Que sait-on de vous, qui restez sans cesse sur le qui-vive de la pruderie?

SARAH.

Assez, Gérard, assez! vous devenez injuste. Je vois que vous êtes vif : si vous êtes quelquefois amer, je ne veux pas le savoir. Je vais m'intéresser à la pêche de Barbara. Venez nous rejoindre quand vous serez redevenu vous-même. (Elle remonte.)

GÉRARD.*

N'allez pas seule... Je vais vous conduire auprès d'elle.

SARAH.

Non! je la vois d'ici.

GÉRARD.

Vous ne voulez pas?

SARAH.

Non. (Elle sort par le fond à droite.)

* Gérard, Sarah.

SCÈNE IV

GÉRARD, seul, puis FLAMINIO, entrant par le fond à droite.

GÉRARD.

Je viens de faire une sottise! j'ai parlé trop tôt. C'est cet air écossais qu'elle a chanté hier soir. C'était mystérieux, c'était suave. (Il prend un crayon et un album.) Bah! Milady dédaigne les hommages!... ne pas seulement vouloir se donner la peine de vous en savoir gré! Décidément, l'absence de coquetterie est le pire défaut qu'une femme puisse avoir. (Il casse son crayon avec dépit.) Je suis furieux, moi, et je me vengerais bien volontiers! (Voyant Flaminio qui est entré sans bruit par le fond à gauche, qui s'est dirigé vers le chalet et qui s'est arrêté pour l'observer.*) Mais quel est donc ce sacripant qui semble me guetter? (Il s'assied à droite.)

FLAMINIO, à part. Il est vêtu d'une façon misérable. Il est chevelu, barbu, presque effrayant d'aspect.

Qu'est-ce qu'il fait donc là, ce monsieur?

GÉRARD, à part, l'observant avec quelque méfiance, tout en ayant l'air de dessiner.

Est-ce à moi ou à mon bagage qu'il en veut?

FLAMINIO, qui s'est approché des objets déposés au second plan près du chalet, touchant le fusil de Gérard qui s'y trouve.

Une belle arme! très-belle arme de chasse. Ça doit porter très-juste! (Il soulève le fusil.)

GÉRARD.

Quand vous aurez fini! Dites donc! ne vous gênez pas!

FLAMINIO.

Que votre seigneurie se tranquillise! (Posant le fusil.) Je ne crois pas avoir la mine d'un brigand!

* Flaminio, Gérard.

GÉRARD, *à part.*

Ma foi si! un peu!

FLAMINIO, *ouvrant un album resté sur la malle de Gérard, railleur.*

Eh! eh! ça ne manque pas de facilité. Je dirai même que ça a beaucoup de facilité!

GÉRARD, *de même.*

Monsieur trouve?

FLAMINIO, *fermant l'album.*

Ah! le chic! on se sauve par là? Mais cela me suffit pour voir que votre seigneurie s'occupe d'art et non des affaires de la douane.

GÉRARD.

Ah! vous êtes contrebandier? Comme ça se trouve! je manque de cigares. (*Il se lève.*)

FLAMINIO.

Voilà, monsieur! (*Il lui présente un paquet de cigares.*) Ils sont excellents. (*Gérard fait le mouvement de prendre de l'argent dans sa poche.*) Non, merci! je ne vends pas au détail. Je vous prie d'accepter.

GÉRARD, *prenant et allumant un cigare.*

Alors, c'est un échantillon. Vous m'enverrez...

FLAMINIO.

Goûtez d'abord.

GÉRARD.

Vous êtes établi dans le pays?

FLAMINIO.

Non, j'y fais la contrebande par occasion. L'occasion, monsieur, c'est la vie!

GÉRARD.

Voilà un aphorisme... Il est très-bon, votre cigare! (*S'asseyant et le regardant.*) Ah çà, vous êtes un drôle de corps, vous, et je me trompais! Vous n'avez pas une mauvaise figure.

FLAMINIO, *railleur.*

Belle tête, monsieur! heureuse physionomie! type italien

s'il en fut! prestance avantageuse... et pétri de grâces! Regardez-moi bien. (Il écarte ses cheveux et se campe.)

GÉRARD, fumant.

C'est ma foi vrai! Vous devriez vous faire modèle.

FLAMINIO.

Je l'ai été, j'ai commencé par là mon éducation. Un sot métier et fatigant! mais il m'a procuré la seule instruction qui fût à la portée de mes moyens : celle qu'on acquiert (et très-vite!) dans la fréquentation et la causerie des artistes.

GÉRARD.

Ah! oui-da! Au fait, vous aviez peut-être tout ce qu'il fallait pour être artiste vous-même?

FLAMINIO, gaiement.

Je le suis, monsieur; je chante, j'ai une voix magnifique. Je ne suis pas musicien précisément, mais je joue de tous les instruments, depuis l'orgue d'église jusqu'au triangle. Je suis né sculpteur et je dessine... mieux que vous, sans vous offenser. J'improvise en vers dans plusieurs langues. Je suis bon comédien dans tous les emplois. Je suis adroit de mes mains, j'ai une superbe écriture, je sais un peu de mécanique, un peu de latin et le français comme vous voyez. Je ne monte pas mal les bijoux; je suis savant en céramique et en numismatique. Je danse la tarentelle, je tire les cartes, je magnétise. Attendez! j'oublie quelque chose. Je suis bon nageur, bon rameur, homme de belles manières, hardi conteur, orateur entraînant... enfin j'imite dans la perfection le cri des divers animaux.

GÉRARD, riant.

Que de talents!

FLAMINIO, toujours gai.

Oh! *carissimo!* je puis dire, sans me flatter, que si je ne suis pas le favori de la fortune, je suis, au moins, celui de la nature.

GÉRARD.

C'est possible, mon cher; mais elle ne vous a pas gâté sous le rapport de la modestie.

FLAMINIO.

Si fait, mon bon ami ! C'est précisément la modestie qui m'a empêché de parvenir.

GÉRARD.

Ne serait-ce pas plutôt la paresse, *mon bon ami?*

FLAMINIO.

Eh bien, donc? la paresse et la modestie, ça se tient! L'une est la cause, l'autre est l'effet.

GÉRARD.

Je ne sais pas si ce que vous dites là est profond, mais c'est ingénieux. (Il se lève.) Savez-vous que vous m'intéressez beaucoup? Si vous n'avez pas les vices qu'engendrent l'inconstance et l'incurie de la misère...

FLAMINIO.

Oh! la misère, monsieur, c'est bien relatif! Quant au vice, non! ça rend bête, et tel que me voilà, je tiens à la divinité de mon essence. Je l'ai vu de près, le mal, dans ma vie errante! Je ne me donne point à vous pour un sage : diable, non! Le moyen de l'être avec ce physique! mais les instincts de perversité ne sont pas en moi, et tout excès me répugne.

GÉRARD.

Votre histoire doit être curieuse?

FLAMINIO.

Je vous la raconterais bien si je m'en souvenais; mais c'est encore un rêve trop confus. On ne juge les faits qu'à distance, et je suis dans le coup de feu de la vie. J'ai vingt-cinq ans, et je me nomme Flaminio, le premier nom venu, comme vous voyez. Je ne vous dirai pas que je suis un enfant de l'amour, j'aime à croire que l'amour n'abandonne pas ses enfants; je

ne suis pas si noble que ça : je suis un enfant du hasard. On m'a trouvé sous un berceau de pampres, au bord de l'Adriatique, aux pieds d'une belle et souriante madone. De pauvres pêcheurs m'ont recueilli, élevé, nourri, battu et abandonné à moi-même, le jour où j'ai été réputé assez fort pour me tirer d'affaire. J'avais alors douze ans, et je ne savais pas lire. Jugez des péripéties d'une existence qui commence ainsi ! Eh bien, j'ai conservé une gaieté inaltérable, et sans un défaut qu'on me reproche...

GÉRARD.

Ah ! voyons donc, enfin, ce défaut que vous voulez bien avouer.

FLAMINIO.

Du tout ! c'est, selon moi, ma plus grande qualité. Elle m'a été bien plus utile que nuisible, au fond !

GÉRARD.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

FLAMINIO.

Eh bien, voilà ! Je ne peux pas réfléchir. Non vraiment ! Je rêve, je contemple, j'imagine, je crée ; mais quand il faut creuser une idée, une situation, serviteur ! L'ennui me prend à la gorge, et j'aime mieux, en contentant mon caprice, me livrer à la destinée. Voilà pourquoi, essayant de tout, et ne m'obstinant à rien, j'ai connu l'aisance et la misère, alternative divertissante et philosophique, monsieur, où l'on dépense sa dernière pièce d'or gaiement et libéralement, sans se préoccuper du lendemain, de l'habit qu'il faudra vendre et de la guenille qu'il faudra endosser. Tenez, j'ai sur moi la preuve qu'il y a parfois de bonnes veines dans mes finances, quand il s'en trouve dans ma volonté. Voilà une montre fort belle, dont je ne puis consentir à me défaire, bien que je manque de choses réputées plus utiles. Que voulez-vous ? pour l'artiste, l'essentiel c'est le superflu.

GÉRARD, qui a regardé la montre.

Ma foi, oui, elle est belle, et je vous admire. Si toutefois... non! J'ai tort. La physionomie ne trompe pas à ce point. Mais écoutez-moi, Flaminio. La livrée d'une misère volontaire, qu'elle soit le résultat de l'inconduite ou de l'imprévoyance, est quelque chose qui choque comme un cynisme, comme une insanité de l'âme, et je veux vous en voir débarrassé encore une fois.

FLAMINIO.

Ah! vous allez m'offrir un emploi, un esclavage? Merci, je trouverai bien à m'occuper sans ça.

GÉRARD, à part.

C'est une idée, ça! Non, je vous offre... (Il va vers son bagage.)

FLAMINIO, avec beaucoup de hauteur.

J'espère, monsieur...

GÉRARD.

Non! ce n'est pas de l'argent. Je veux tout bonnement vous donner des habits en échange de vos cigares.

FLAMINIO, dédaigneux.

Vos vieux habits! c'est ça!

GÉRARD.

Non pas! des habits tout neufs et que je comptais mettre ce soir. Ne me refusez pas; avec cela on se présente partout, et on trouve souvent l'emploi de l'intelligence sans passer par des épreuves fâcheuses pour l'amour-propre. Tenez, j'ai là de quoi vous métamorphoser de la tête aux pieds...

FLAMINIO, regardant la malle ouverte.

Et du linge! du beau linge parfumé! Ah! *pazzia!*

GÉRARD.

Allons, emportez cette malle, je vous la donne. Habillez-vous, et ensuite...

FLAMINIO.

Non pas, monsieur. J'accepte; mais pour bien peu d'in-

stants. J'ai une idée... un motif... grave! Quand le soleil sera couché, je vous dirai pourquoi je cède à cette fantaisie de sybarite.

GÉRARD.

Moi, j'espère que jusque-là vous prendrez goût à la métamorphose, d'autant plus...

FLAMINIO.

Aïe! on vient par là... Il n'y a pas de temps à perdre. (Il tire une clef de sa poche et ouvre le chalet en tenant la petite malle.)

GÉRARD.

Tiens! vous demeurez ici? Nous nous reverrons tout à l'heure, n'est-ce pas?

FLAMINIO.

Certes! (Il entre.)

SCÈNE V

GÉRARD, SARAH, puis BARBARA, RITA* et le GROOM, apportant les provisions et les ustensiles pour le dîner.

SARAH, entrant la première.

Vous n'êtes pas venu voir pêcher?

GÉRARD.

Vous ne l'avez pas voulu, ce me semble.

SARAH.

Nous étions brouillés; je vous attendais! Mais puisque la montagne ne veut pas venir à Mahomet... (Elle lui tend la main.)

GÉRARD, lui baisant la main avec froideur.

Vous êtes mille fois trop bonne.

SARAH.

Allons! déridez-vous; oublions une sotte querelle, et res-

* Gérard, Sarah.



tons amis. On apporte les provisions. Faites-nous dîner gaiement. Ordonnez la fête!

GÉRARD, froidement au groom et en remontant.

Servez! (A Barbara.) Eh bien, avez-vous pris...

BARBARA, triomphante, montrant un panier.

Doux carpes, d'une coup de fiousil!

GÉRARD.

Douze?

SARAH.

Non, deux!

BARBARA, donnant le panier à Rita.*

Voilà le habitante du chalette, il aidera nous.

SARAH, assise à gauche.**

Non, viens ici, petite. Je t'ai prise en amitié, et je veux encore causer avec toi. Voyez donc, Gérard, comme elle est jolie! Elle s'appelle Rita, et elle n'a que quinze ans. Elle est artiste et bergère. Elle danse très-joliment à la manière de son pays, et avec ça elle est d'une naïveté charmante!

GÉRARD, préoccupé.

Peut-être.

SARAH.

Comment, peut-être? vous allez voir. Tu dis donc, Rita, que tu es déjà fiancée?

ITA.

Oui, madame; du moins, je crois bien que je suis aimée.

SARAH.

Il n'y a toujours pas longtemps?

RITA.

Il y a bien quinze jours.

GÉRARD.

Et ça durera?

* Gérard, Sarah, Barbara, Rita.
** Gérard, Sarah, Rita, Barbara.

RITA.

Dame! comme ça doit durer : toute la vie.

SARAH.

Ah! vous voyez! la vérité sort de la bouche des enfants.

GÉRARD, à Rita.

Vous faites bien, mon enfant, d'enseigner à madame comment on doit aimer, car je vous assure qu'elle ne s'en doute pas du tout.

RITA.

Ah bah! vous badinez! Vous êtes son mari, je gage!

GÉRARD.

Dieu merci, non!

RITA, regardant Barbara qui s'est assise à droite.

Alors... oh non! vous êtes le fils à celle-là.

GÉRARD.

Hélas non! que ne suis-je assez jeune...

BARBARA, riant.

Oh! très-galant, beaucoup aimable!

SARAH, à Rita.

Et ton fiancé te dit qu'il t'aimèra toujours? qu'il n'aimera que toi?

RITA.

Non, il ne dit pas ça : mais il dit qu'il m'aime bien, et il m'appelle sa petite sœur. Oh! dame, il est pour moi comme un vrai frère!

GÉRARD.

Et tu l'épouses, quand?

RITA.

Je ne sais pas. Je suis trop jeune pour me marier, vous voyez bien, et quand j'ai dit à mon oncle (je n'ai que lui de famille) : *J'aime quelqu'un*, il m'a répondu : Bah! c'est trop tôt.

SARAH.

Et *lui?* qu'est-ce qu'il dit?

RITA.

Il dit la même chose : C'est trop tôt. Mais comme ça me fait pleurer, il me dit ensuite : Attends que j'aie fait fortune. J'irai au loin et je reviendrai dans trois ou quatre ans.

SARAH.

Alors, te voilà tranquille?

RITA.

Oui, puisqu'il reviendra!

GÉRARD, à Sarah.

Elle est charmante en effet. Elle ne réfléchit pas, elle! elle croit!

SARAH, se levant.

Ah! n'a pas la foi qui veut!

RITA.

Allons, je vas vous chercher de la crème. (Elle pousse la porte du chalet et fait un cri.*) Ah! mon Dieu! (Se retirant.) Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là? (Aux deux dames.) Est-ce qu'il est de votre compagnie?

GÉRARD, à part.

Allons! il est prêt! Oui, ça sera drôle! (Haut.) Oui, mon enfant, c'est un de mes amis, et... (à Sarah) si vous le permettez, je vous le présenterai! (Il entre dans le chalet.)

SARAH, à Barbara.

Il a l'air de nous mystifier. Je parie que c'est le duc de Treuttenfeld, l'homme au procès, qui est revenu sur ses pas!

BARBARA, voyant Flaminio sortir du chalet avec Gérard.

Oh! nô! Il n'était pas loui.

SARAH, regardant Flaminio, qui est très bien mis et peigné.

Celui-ci est mieux.

* Rita, Sarah, Gérard, Barbara.

GÉRARD, bas à Flaminio.*

Oui, c'est ça. Vous comprenez parfaitement.

FLAMINIO, de même.

Soyez tranquille. (Voyant Rita, qui le regarde incertaine encore et stupéfaite.) Ah diantre!... C'est égal! un dîner champêtre, de jolies femmes... (Voyant Barbara et regardant Sarah.) Une jolie femme! allons, il faut avoir de l'esprit, du montant... mais à une condition!

GÉRARD.

Laquelle?

FLAMINIO.

Votre parole d'honneur que vous ne me démasquerez pas avant... (Regardant sa montre.) Tenez! il est cinq heures, à sept seulement je redeviens Flaminio : et jusque-là... quoi qu'il advienne...

GÉRARD.

Comment, quoi qu'il advienne? (A part.) Le fat! (Haut, en riant.) Eh bien, oui, parole d'honneur! Otez vos gants. Ne soyez pas embarrassé de votre chapeau.

FLAMINIO.

Ah! j'ai reperdu l'habitude... On se déforme vite quand on retombe dans la vie primitive! Mais, dans un moment, vous me verrez prendre beaucoup d'aisance.

GÉRARD, à part.

Pourvu qu'il n'en ait pas trop! (Allant vers Sarah et Barbara, qui causent ensemble.) Miladies, c'est mon ami le marquis Flaminio de... (soufflé par Flaminio) Flaminiani! qui est en tournée... (encore soufflé par Flaminio) géologique, dans ces montagnes, et qui désire vivement vous être présenté. (A Barbara). Je vous conseille de l'inviter à manger avec nous. Vous en serez satis-

* Flaminio, Gérard, Rita, Sarah, Barbara.

faite. C'est un philosophe... avancé! (A Sarah.) Et un homme du meilleur monde, dont le cœur est...

FLAMINIO, bas.

C'est ça, parlez de mon cœur.

GÉRARD.

Dont le cœur est pourtant très-naïf.

FLAMINIO, bas.

Naïf? mais non, c'est trop vrai, ce que vous dites là. Je suis déjà pris. Elle est charmante!

GÉRARD, aux deux femmes.

Eh bien! m'autorisez-vous à l'inviter?... l'occasion, quand on dîne à travers champs!

BARBARA.

Oh! je voulais bien, moi, si... (Elle regarde Sarah.)

SARAH.

Vous ordonnez, chère! et j'obéis.

FLAMINIO.*

Sans regret? Je suis donc bien heureux! (Il lui baise la main.)

GÉRARD, à Sarah étonnée.**

Ce sont des façons italiennes. Il n'est pas Français, lui!

SARAH, bas à Gérard.

Il est vif!

BARBARA, à qui Flaminio a aussi baisé la main.***

Oh! il est bien, très-bien!

GÉRARD.****

Dame! vous voyez; il est tout effusion, tout reconnaissance... et tout appétit.

* Gérard, Flaminio, Sarah, Barbara.
** Gérard, Sarah, Flaminio, Barbara.
*** Gérard, Sarah, Barbara, Flaminio.
**** Barbara, Sarah, Gérard, Flaminio.

FLAMINIO.

Ah! depuis que j'explore cette admirable région... alpestre.. mes guides n'ont pu me procurer qu'une alimentation fort champêtre : le régime lacté est sain, mais on s'en lasse. Aussi ferai-je honneur à des mets plus substantiels... en d'autres termes, au pâté de gibier et à l'agréable compagnie. (Bas à Gérard, qui rit sous cape.) Dites donc, ça m'ennuie de faire le pédant!

GÉRARD, de même.

Bah! allez toujours; ça va très- bien. (Haut.) Dînons donc vite, puisque nous avons un convive si bien disposé. (Ils s'asseyent pour manger, qui çà, qui là, selon la disposition et les accidents du terrain. Le groom a servi les provisions et continue à servir avec Rita. Gérard à Sarah, en la servant, haut.) L'Italien est plus sensuel que spiritualiste. C'est là son organisation, partant sa valeur réelle.

FLAMINIO, dévorant.

Vous dites là, mon cher, une banalité... paradoxale, comme toutes les banalités! L'Italien, ne vous en déplaise, est un être privilégié, parce qu'il est complet. Je n'admets pas vos distinctions métaphysiques...

SARAH.

Oh! la métaphysique. (A Barbara qui fait Oh!) Pardon, chère! mais je l'ai en horreur... à la campagne!

FLAMINIO.

N'est-ce pas, signora? j'étais sûr... (Rita lui pousse l'épaule en le servant, il n'y fait pas la moindre attention) d'avoir l'assentiment de la beauté... c'est-à-dire de la divinité qui sait tout! L'âme et le corps! vaine subtilité! Que feraient-ils l'un sans l'autre! Tenez! (montrant Sarah) je regarde milady... je vois que son âme est tendre. (Montrant Barbara.) Je regarde milady : je trouve son visage agréable. L'une est belle parce qu'elle est bonne; l'autre est bonne parce qu'elle est belle.

SARAH, souriant.

Très-joli!

BARBARA.

Charmante!

GÉRARD.

Délicieux! (A part, voyant que Rita reste comme pétrifiée devant Flaminio.) Ah çà! toutes les trois! Eh bien, il a du succès, mon marquis!

BARBARA, à Flaminio.

Je trouvé vous bien synthétical pour une géològue!

FLAMINIO, avec feu.

Géologue, moi? Dieu me préserve de l'être! (Gérard tousse pour l'avertir) de l'être à toute heure! Un froid et gauche pédagogue? Quand ce vin d'Espagne couleur de rubis rit au fond de mon verre et porte sa flamme au fond de mon cœur! (Il boit.) Ah! laissez-moi déraisonner, mon cher... (Bas à Gérard.) Comment vous appelez-vous? Il faudra me le dire. (Haut.) Mes chers amis... (Mouvement de surprise de Sarah et de Barbara.) Je parle aux nuages, aux arbres, à toutes les divines essences, à toutes les brillantes formes de la création. Non, ce n'est point en savant, c'est en poëte que j'aime la nature, et que je comprends le beau, la femme, l'amour.

SARAH, à Barbara.

S'il commence sur ce ton-là...

FLAMINIO, qui l'a entendue.

Oui, signora! L'amour n'est-il pas l'alpha et l'oméga de la vie? Trésor et conquête pour les uns, attente ou regret pour les autres! Ma foi, vive l'espoir ou le rêve! Qu'est-ce que la jeunesse? Un bal masqué resplendissant de feux ou d'éclairs!

GÉRARD.

Vous oubliez facilement les heures de déception, à ce qu'il paraît?

FLAMINIO.

Oh! parfois, je le sais, les flambeaux pâlissent, la fête s'éloigne, les portes se ferment, les houris remontent aux cieux. La nuit se fait, la vision s'efface... Le pèlerin s'égare sur des chemins dévastés. C'est la réalité qui nous saisit au sein de l'ivresse. Mais qu'un souffle de printemps passe sur la terre, qu'un rayon de poésie pénètre dans l'âme, le phénix renaît de sa cendre. Les sons de fête reviennent frissonner dans le feuillage. Le voyageur secoue ses pieds poudreux, l'ange sent repousser ses ailes. Il se ranime, il respire, il vit, il aime! (Bas à Gérard.) Hé! comment trouvez-vous la métaphore? Pour un homme un peu gris, ça n'est pas mal.

GÉRARD, suivant Sarah qui s'est levée, bas à Flaminio.

Vous extravaguez, mon cher, et vous manquez de tenue.

FLAMINIO, le suivant.

Vous trouvez! (Il offre son bras à Sarah en passant entre elle et Gérard.) Je suis certain que milady comprend les émotions d'une vie comme la mienne, entremêlée de douces illusions et d'arides labeurs! (Bas à Gérard.) Vous voulez que je plaise et vous me glacez. Éloignez-vous donc un peu.

GÉRARD, à part.*

Ma foi, je suis curieux de voir... (Il s'approche de Barbara et l'occupe en ayant l'œil sur Flaminio.)

FLAMINIO, bas à Rita qui le tire par son habit.

Fais attention, toi. Ils vont passer.

RITA.

Joseph est là.

FLAMINIO fait un geste d'impatience, Rita s'éloigne vivement et va regarder au fond. A Sarah.

Daignez m'écouter, signora! Voici un moment qui ne re-

* Flaminio, Sarah, Gérard, Barbara.

viendra probablement jamais dans ma vie. J'en veux profiter pour vous parler sérieusement d'amour!

SARAH.

Vous voulez dire *de l'amour*, ou *sur l'amour?* Vous étiez en train de disserter... mais vous venez de faire une faute de français.

FLAMINIO.

Je suis étranger, j'en peux faire bien d'autres!

SARAH, quittant son bras et remontant vers le banc à gauche.

Tâchez de ne faire que celle-là.

FLAMINIO, à part.

Aïe! ce monsieur m'a placé sur un trébuchet! Tâchons d'y voltiger sans culbute. (Haut.) Soyez tranquille, signora, je peux écorcher le français sans danger, car si j'osais vous parler d'amour, comme je disais tout à l'heure (contrairement à la grammaire des convenances), vous ne vous en fâcheriez pas.

SARAH.

Ah! vous croyez?

FLAMINIO.

Non certes, car ce ne serait pas en riant et en m'efforçant de vous faire rire. Ce ne serait pas non plus en jouant au drame ou au roman pour vous persuader. Enfin, ce ne serait pas avec la brusquerie perfide d'un homme qui espère surprendre. Ce serait avec une émotion si profonde... un effroi si sincère... Tenez! je ne sais pas du tout ce que je vous dirais, et je crois que je ne vous dirais rien d'intelligible. Il est donc certain que vous n'auriez point à vous courroucer.

SARAH.

A la bonne heure. Mais le mieux serait de ne me rien dire, surtout... après dîner!

FLAMINIO.

Ah! signora, si j'étais un peu excité, un peu fou, il y a

deux minutes, me voilà bien tristement philosophe à l'heure qu'il est, et tout disposé à généraliser. (Voyant que Gérard l'écoute*.) Je suis parfaitement dans mon bon sens, et je dirai que l'amour est la grande science de la vie.

SARAH.

Il paraît que vous avez beaucoup étudié cette science-là?

FLAMINIO.**

Pas plus que les autres. Je la devine tout en y rêvant parfois. Je n'appelle pas amour ce qui occupe quelques jours, de temps en temps, un cœur oisif ou inquiet. J'appellerais ainsi une affection dont on ne distingue pas le commencement, tant le passage du respect à l'espérance doit être une nuance délicate; dont on n'entrevoit pas la fin, tant elle doit sembler impossible. Je ne suis pas très-expert en matière de sentiment, non, je l'avoue, je n'en ai pas cherché si long pour mon usage. Mais il me semble que si j'aimais un jour, je me dirais ceci: (Avec intention.) L'amour vrai ne calcule ni ne marchande. Il subit les rigueurs, il attend la confiance. Il s'expose et se livre sans rien exiger. Il n'a pas de dépit, il ne craint pas le ridicule, il ne s'offense pas du doute, il ne connaît pas la rancune, il ne cherche pas à se venger!

SARAH, attentive.

Que voulez-vous dire?

GÉRARD, s'approchant vivement.

Oui! que dites-vous là?

FLAMINIO.

Moi? rien! je fais une théorie. Je plaide la cause des amants soumis... ou repentants.

GÉRARD.

C'est une théorie que milady écoute avec intérêt.

* Sarah, Flaminio, Gérard, Barbara.

** Gérard, Sarah, Flaminio, Barbara.

BARBARA.

Oh! je donner raison à lui!

GÉRARD, à Sarah.*

Et vous aussi? Il paraît que vous ne recevez pas toutes les déclarations avec une égale fureur?

SARAH, de même, passant devant lui.

Elles ne sont pas toutes également directes, apparemment.

GÉRARD, haut.

Certes! il est des gens sans tact, sans usage! Mais il en est d'autres (regardant Flaminio) que leur brillante éducation et leur rang dans le monde...

FLAMINIO, tirant sa montre, bas à Gérard.

Faites attention, cher ami, nous sommes loin de l'heure...

GÉRARD.

Je le sais très-bien; mais vous vous permettez les allusions, j'en use aussi. (Haut.) Le caprice des femmes s'attache à tout... Ceci est encore une théorie sans application! et il suffit, dit-on, d'un habit... qui va... à peu près à celui qui le porte, pour leur paraître agréable et distingué. Qu'en dites-vous?

FLAMINIO.

A quel propos?... Mesdames, je vous demande pardon pour mon ami, je crois qu'il est un peu troublé par cet excellent vin d'Alicante. Ses idées ne tiennent plus, mais on pourrait, en suivant ses divagations, lui dire qu'en fait d'esprit, ce n'est pas toujours l'habit qui fait l'homme, et qu'en fait de grâce, c'est quelquefois l'homme qui fait l'habit. (Les deux dames remontent.)

GÉRARD, à Flaminio, le prenant à part.

C'est assez, la plaisanterie va trop loin, et je respecte trop les femmes que j'accompagne pour la laisser durer.

* Sarah, Gérard, Flaminio, Barbara.

FLAMINIO.

Eh bien! comment vous en tirerez-vous? ça vous regarde.

GÉRARD.*

Je vous prie de prendre congé. Esclave de ma parole, je ne vous trahirai pas. Faites une belle sortie. Gardez les habits et allez-vous-en.

FLAMINIO.

Non pas, s'il vous plaît. Je ne garde rien, et je reste.

GÉRARD.

Alors je vais vous chasser.

FLAMINIO.

Comment ça?

GÉRARD.

En vous cherchant querelle.

FLAMINIO.

Tant pis pour vous, car je vous tuerai.

GÉRARD.

Ah! vous vous battez, vous?

FLAMINIO.

Et très-bien! comme tout ce que je me donne la peine de faire.

RITA, qui les a écoutés, passant entre eux, et parlant haut.**

En voilà bien assez! (A Flaminio.) Tu as voulu te déguiser dans les habits de ce monsieur; c'est bien. Je n'ai rien dit. Tu as voulu faire le marquis avec cette dame, je n'ai rien dit. Mais, à présent, tu veux te fâcher, tu veux te battre, et je vas tout dire.

BARBARA.

Oh! battre...

FLAMINIO.***

Vous rêvez, ma chère enfant!

* Rita, Gérard, Flaminio, Sarah, Barbara.

** Gérard, Rita, Flaminio, Sarah, Barbara.

*** Gérard, Flaminio, Rita, Sarah, Barbara.

RITA.

Ah! tu m'appelles *vous!*

GÉRARD, riant.

Ah! ma foi, voilà une révélation dont je ne suis pas coupable.

SARAH.

Une révélation?

RITA.

Eh bien, oui! C'est Flaminio qui montrait les marionnettes à la dernière foire de Saint-Jean-de-Maurienne, et que mon oncle a embauché pour faire la contrebande. C'est mon fiancé, c'est celui qui m'épousera dans deux ou trois ans.

FLAMINIO.

Oui! compte là-dessus.

BARBARA, sans beaucoup d'émotion.

Une contrebandiste?

SARAH, outrée.

Un saltimbanque! (Rita remonte.)

FLAMINIO.

Non, Flaminio, l'artiste vagabond, le poëte sans nom et sans avoir. (A Gérard, bas.) Flaminio, le cœur sans fiel, qui ne vous trahira pas. (Haut.) Voici le fait, excellences! C'est pour ne point vous effrayer que nous avons menti, lui et moi. J'étais signalé, menacé, traqué. La loi punit de mort le contrebandier, c'est-à-dire qu'on tire sur nous sans crier gare. Eh bien) je m'attendais aujourd'hui à une visite dans ce chalet, ou à une rencontre au premier pas que je hasarderais aux alentours. J'ai dit ma situation à ce bon jeune homme, qui m'a caché sous ses propres vêtements. Mais le danger s'éloigne. Joseph a fait, du fond, un signe à Rita. Rita répète ce signe à Flaminio.) Les, douaniers ont passé outre... Le papillon va dépouiller sa parure.

GÉRARD, à Flaminio.

Pardonne-moi mon emportement, mon brave garçon, et viens à moi quand tu voudras.

FLAMINIO, haut.

Merci. Mais il n'est pas probable que nous nous retrouvions jamais. J'ai assez de ce métier-ci, et je pars ce soir pour faire un tour en France.

RITA.*

Tu pars déjà? Et quand reviens-tu?

FLAMINIO.

Dieu le sait, gentille Rita. N'y compte guère, et marie-toi avec un contrebandier véritable. Je n'ai rien à me reprocher envers toi, pure enfant. (A Gérard.) Je vous l'ai dit, je ne suis ni vicieux, ni pervers. (A Rita.) Garde un bon souvenir au bohémien, qui a respecté la sainte hospitalité, et ne te fie pas autant à tous les autres. Si je peux devenir laborieux et rangé, je t'enverrai une dot.

BARBARA.

Bien! je charger moi de le dot de elle. Bon voyage. (Elle tend la main à Flaminio, qui la baise avec respect.)

FLAMINIO.

Vous, signora?... (Regardant Sarah qui cache son visage dans ses mains.) Allons! que Dieu bénisse les bons cœurs! (Il va pour rentrer dans le chalet.)

RITA, regardant dans la coulisse à droite, avec effroi.

Ah! prends garde! ils reviennent.

FLAMINIO.

Qu'importe?... Pourtant je ne voudrais pas qu'ils vissent de près ma figure. Je vais faire un tour de promenade par ici. Ne craignez rien pour vos habits, monsieur, je reviens! (Il s'en va vers la gauche.)

GÉRARD, à Sarah, qui a la figure cachée.

Quoi? vous pleurez?... il ne risque rien!

* Gérard, Flaminio, Sarah, Barbara.

SARAH.

Je pleure d'indignation, Gérard !

GÉRARD.

Contre moi ?

SARAH, avec fierté.

Pensez-vous donc que ce puisse être contre moi-même ?

RITA, qui a suivi Flaminio jusqu'à la coulisse de gauche et qui regarde avec inquiétude.

Ah ! mon Dieu ! il revient ! il court ! ils sont là aussi.

VOIX dans la coulisse.

Arrête !...

FLAMINIO, revenant et courant sur le théâtre.

Non pas, mes maîtres, on n'arrête pas comme cela Flaminio... votre serviteur, excellences ! (Il fuit vers le fond.)

RITA.

Pas par là... non ! (Flaminio fuit quand même, Joseph le suit.)

VOIX au fond.

Arrête !

RITA.

Ah ! mon Dieu !

BARBARA, qui regarde au fond.

Il sauvé lui... bien ! vite, vite ! (On entend un coup de fusil. Rita fait un cri et s'élance.)

BARBARA.

Oh ! tombé !

RITA.

Bon Joseph ! il l'emporte !...

SARAH, courant au fond avec Gérard.

Ah ! le malheureux !

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER

Un petit salon bleu donnant dans un second salon au fond; porte d'antichambre à droite; cheminée et deux portes au fond; guéridon à droite; fenêtre à gauche; canapé à gauche de la cheminée, à angle droit; table devant la fenêtre; fauteuils, chaises, etc. Local sans ostentation, mais annonçant l'existence riche.

SCÈNE I

SARAH, SA FEMME DE CHAMBRE.

SARAH, sortant la première de la porte du fond à gauche. Elle sonne, la femme de chambre paraît à droite.

Il est deux heures? dites que je reçois.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je l'ai dit, madame. (Elle sort par la droite.)

SARAH, approchant du guéridon et regardant des cartes de visite et des billets.

Monsieur de Kologrigo? où ai-je entendu ce nom-là? Recommandé par la princesse Palmerani?... C'est quelque mélomane qui croit que je donne aussi des concerts! Pas de lettre de ma belle-sœur! Est-elle en route? est-elle malade? c'est singulier! (Elle s'assied sur le canapé.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Brumeval.

SCÈNE II

SARAH, GÉRARD.

SARAH.

Ah! Gérard! vous êtes à Paris? Depuis quand?

GÉRARD.

Depuis une heure, et vous voyez que je ne perds pas de temps pour venir me jeter à vos pieds.

SARAH.

Vous vous sentez donc bien coupable?

GERARD.

Mais non, pas beaucoup! mais je vous sais très-irritée, puisque vous n'avez pas daigné répondre à mes lettres. J'ai tort, puisque vous êtes offensée. Pardonnez-moi, puisque je me montre si impatient de rentrer en grâce. (Il s'assied en face d'elle.)

SARAH.

Vous prenez tout cela fort légèrement, je le vois. N'attachez donc pas trop d'importance au pardon que je vous accorde.

GÉRARD.

Ah! mais si! Je veux qu'il soit réel et cordial. Qu'ai-je donc fait de si atroce? Voyons, dites! Après l'accident du chalet, qui nous avait tous mis en émoi pour le reste du jour, vous vous êtes arrangée très-perfidement et très-cruellement pour quitter le pays sans que j'aie pu vous voir...

SARAH.

J'ai évité une explication qu'aujourd'hui je ne vous permets pas de demander. Du moment que vous croyez ne pas avoir de torts envers moi, n'en parlons plus. (Elle porte sur la table les lettres et cartes.)

GÉRARD se lève et la suit.

Ah! si fait! parlons-en. Je suis léger, tant que vous voudrez, mais... Eh bien, non! je ne suis pas léger, je voudrais l'être; mais quand il s'agit de vous... de vous, Sarah, que j'aime et respecte depuis que je me connais, cela est impossible. Voyons, grondez-moi beaucoup, j'aime mieux ça. Dites vos griefs. Êtes-vous *aristocrate* à ce point de vous croire

perdue, pour avoir dîné sur l'herbe en compagnie d'un pauvre hère...

SARAH.

Non! mais si ce pauvre hère, comme vous l'appelez, n'avait pas eu plus d'esprit et de cœur que vous n'en eûtes ce jour-là, vous m'exposiez, vous me livriez à ses insultes.

GÉRARD.

Ses insultes! N'étais-je pas là ?

SARAH.

Outragée par vous, je ne me fusse pas sentie vengée par vous.

GÉRARD.

Ah! vous êtes cruelle, Sarah! Savez-vous que votre amertume me ferait croire...

SARAH.

Quoi donc? dites!

GÉRARD.

Non! je ferai mieux de me taire.

SARAH.

Oh! je comprends de reste! Eh bien! si cela était? Si cet homme m'avait semblé aimable, si je l'avais écouté avec plaisir?...

GÉRARD.

Serait-il possible ?

SARAH.

Si c'était possible, j'en rougirais probablement vis-à-vis de moi-même, mais vous auriez à en rougir devant moi et plus que moi! (Elle remonte à la cheminée.)

GÉRARD.*

Eh bien, c'est vrai. Si je le croyais, j'en serais si humilié!... si malheureux!... mais comme c'est impossible...

* Gérard, Sarah.

SARAH.

Ah çà, m'apportez-vous des nouvelles? ma sœur vous a-t-elle écrit récemment? Je suis inquiète d'elle.

GÉRARD.*

Ah! elle ne vous écrit pas? Diable!

SARAH.

Vous en êtes donc inquiet aussi?

GÉRARD.

De sa santé? Non, je viens de la voir. J'arrive de Chambéri. (Il remonte.)

SARAH. Elle s'assied sur le canapé.

Vraiment! Alors dites-moi donc vite pourquoi elle y reste si longtemps; c'est toujours la passion de la chasse?

GÉRARD, debout près de la cheminée.

Non, c'est... c'est autre chose : et si j'etais pressé de vous voir, c'est aussi à cause de cela. Voyons, permettez-moi de vous reparler de cette pomme de discorde tombée entre nous, du *signor Flaminio*, cet homme *de cœur et d'esprit*, selon vous, dont j'ai à vous donner des nouvelles.

SARAH.

Je ne vous en demande pas.

GÉRARD.

Ah! vous en avez!

SARAH.

Par vous.

GÉRARD.

Par moi seul?

SARAH, offensée.

La question est singulière, et vraiment...

GÉRARD.

Non, non, elle est toute simple, vous allez voir. Je vous ai

* Sarah. Gérard.

écrit qu'il était sauvé, caché, soigné... et puis, j'ai été passer trois semaines à Milan, après quoi, repassant par Chambéri... Ma foi, je suis fort embarrassé pour m'expliquer, et pourtant, je dois vous avertir qu'une chose très-désagréable...

SARAH.

Quoi ?... parlez donc !... (Avec un peu d'effort.) Il est mort de sa blessure ?

GÉRARD.

Non ; mais...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le duc de Treuttenfeld.

SCÈNE III

SARAH, GÉRARD, LE DUC.*

SARAH, à Gérard.

Ah ! lui aussi, revenu ?

LE DUC.

En toute hâte, milady, pour mon procès d'abord ; et puis... pour vous donner des nouvelles de votre honorée belle-sœur.

GÉRARD, à part.

Il parle comme une lettre de commerce !

SARAH.

Ah ! elle va bien, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Comment donc, elle rajeunit ! (Il met son chapeau sur la table.)

GÉRARD, à demi-voix vers Sarah.

Est-ce une épigramme ?

* Le duc, Sarah, Gérard.

SARAH, à Gérard.

Vous dites ?

GÉRARD, bas.

Chut! c'est entre nous! tout à l'heure! Recevez le duc. (Haut et redescendant.) Eh bien, duc, votre procès est-il entamé sur nouveaux frais?

LE DUC.

Ah! des frais, ce n'est pas ça qui manque; mais c'est d'autre chose que je veux vous entretenir... c'est de miss Melvil, pour une circonstance grave... (Le Domestique entre et parle bas à Sarah.)

GÉRARD, à part, regardant le duc.

Allons! lui aussi! Mais de quoi diable se mêle-t-il?

LE DUC.

Je... (Regardant avec impatience Sarah, qui est préoccupée par le domestique.) Je sais bien qu'on ne s'intéresse pas aux affaires des autres... je comprends ça! mais...

SARAH, à qui le domestique vient de répondre après quelques mots échangés.

Ah! mon Dieu!

GÉRARD, s'approchant d'elle.

Qu'est-ce donc?

SARAH, bas et agitée. Elle redescend à Gérard; le duc remonte à la cheminée.

Est-ce encore vous, Gérard, qui m'amenez ce personnage?

GÉRARD, de même.

Celui dont nous parlions? Il est ici? et il ose?... M'ordonnez-vous de le chasser?

SARAH.

Mais courez donc!

GÉRARD, après avoir fait un pas pour sortir.

Non! il ne faut pas; et puisqu'il a tant d'audace, il vaut mieux le voir venir... Mais il faut que je vous parle auparavant.

SARAH, allant vers le second salon.

Venez donc par là... (Au domestique.) Faites attendre.

GÉRARD, au domestique.*

Faites attendre ici. (Le domestique sort. A Sarah.) Pas dans l'antichambre; ne l'humiliez pas pour commencer. Il faut le ménager, peut-être?

SARAH.

Moi?

GÉRARD.

Mon Dieu! vous n'y êtes pas du tout; c'est plus sérieux que vous ne pensez.

SARAH, sur le seuil du second salon.

Pardon, monsieur le duc, en ce moment... une circonstance imprévue...

LE DUC.

J'attendrai votre bon plaisir; je suis fort bien ici. (Il s'installe au coin du feu; Sarah fait un geste d'impatience et disparaît par le fond à gauche avec Gérard.) Oui, ma foi, voilà un bon fauteuil! Ah! qu'ils sont heureux, les gens qui ont toutes leurs aises! On se donne un mal de chien pour en arriver là; et on n'y arrive pas!

LE DOMESTIQUE, sur le seuil de l'antichambre.

Qui faut-il annoncer?

FLAMINIO, paraissant.

Personne. (Le domestique se retire.)

* Gérard, Sarah.

SCÈNE IV

LE DUC, FLAMINIO.

(Flaminio entre et jette un coup d'œil autour de lui, puis s'approche de la cheminée où le duc tisonne. Tous les deux se regardent en même temps. Flaminio est bien mis, un peu trop bien pour le matin.)

LE DUC.

Tiens, c'est toi?

FLAMINIO.*

Comment, c'est vous? Eh bien, dites donc, père Sinigalia, où avez-vous pris toutes ces décorations?... Quelle farce jouez-vous là?

LE DUC.

Tu ne sais donc pas? j'ai hérité : mon oncle, le duc est enfin trépassé.

FLAMINIO.

Ah çà, c'était donc vrai que vous étiez de famille princière?

LE DUC.

Rien n'est plus vrai. Je suis duc.

FLAMINIO.

J'ai toujours cru que vous vous moquiez de nous.

LE DUC.

Je serais même souverain, si j'avais le moyen de régner. Mais grâce à un monsieur de Kologrigo... Je te conterai ça à loisir! parlons de toi. Comment diable te trouves-tu ici, chez lady Melvil? — Qu'est-ce que tu fais donc maintenant?

FLAMINIO.

Moi? rien, comme à l'ordinaire.

* Flaminio, le duc.

LE DUC.

Tu as tort.

FLAMINIO.

Oh! que non! le travail m'a toujours porté malheur...

LE DUC, le regardant.

Est-ce que tu aurais fait aussi un héritage?...

FLAMINIO.

Moi? je suis fils de l'Adriatique, et ma mère est aussi avare que je suis prodigue. Elle garde pour elle tous les joyaux que lui ont donnés les doges en l'épousant, et pour avoir eu tant de pères, je n'en suis pas plus riche. Mais ça ne m'empêchera pas d'aller voir le musée, tout à l'heure, de dîner ensuite au Café de Paris et de prendre ce soir une stalle aux Italiens.

LE DUC.

Alors, tu as quelque argent?

FLAMINIO.

J'ai cinquante francs de reste, sur le prix d'une montre que j'ai vendue à Genève; ça a payé mon voyage, les habits que voilà, et ça va me payer une journée d'élégance parisienne.

LE DUC.

Et demain?

FLAMINIO, ils quittent la cheminée.

Bah! vous disiez toujours ça, *demain!*

LE DUC.

Et tu répondais toujours : *Nous n'y sommes pas.* Allons, tu ne t'es pas amendé! pauvre garçon! je voudrais bien te restituer tout de suite...

FLAMINIO.

Tiens, c'est vrai! je n'y pensais plus! Vous me devez quelque chose, vous!

* Le duc, Flaminio.

LE DUC.

Je te dois trois mois d'appointements, depuis notre malheureuse campagne d'Autriche.

FLAMINIO.

Ah! une rude campagne! contre des oreilles barbares qui ne voulaient pas comprendre l'italien.

LE DUC.

J'ai fait là de mauvaises affaires, mais avoue que ce n'était pas ma faute!

FLAMINIO.

Certes, vous étiez un *impressario* très-actif et très-équitable, quand vous pouviez!

LE DUC.

Que pouvais-je faire avec des acteurs si mauvais!

FLAMINIO.

C'est vrai, nous étions bien mauvais!

LE DUC.

Je ne dis pas ça pour toi. Tu aurais pu faire merveille; mais tu étais si paresseux!

FLAMINIO.

C'est encore vrai : alors, vous ne me devez rien?

LE DUC.

Si fait. Je penserai à toi. Mais pour le moment je n'ai pas le sou.

FLAMINIO.

Ah! celui-là, je le connais. C'est votre mot favori!

LE DUC.

Que veux-tu! la chance m'a toujours trahi! et depuis que je suis grand seigneur, je suis plus gueux que jamais. Je plaide, et, de tous les biens que je croyais tenir, il n'y a que mon nom qui ne me soit pas contesté. Un nom! On ne vit pas avec ça! mes revenus sont consignés, les marchands de

chicane me rongent, mon crédit s'use... Et... tiens, si je te disais que je suis quelquefois bien aise qu'on m'invite à dîner? vu que...

FLAMINIO.

Diable! c'est comme ça? Eh bien, venez dîner avec moi, vous ferez la carte.

LE DUC.

Tu es un bon garçon, mais c'est impossible.

FLAMINIO.

Ah oui! un duc avec un comédien?

LE DUC.

Oh! je n'ai pas de sots préjugés, moi! J'ai trop d'expérience pour ça : mais, dans une position aussi précaire que la mienne, ne pouvant m'appuyer que sur la considération de mon rang...

FLAMINIO.

Oui, oui, c'est juste. Eh bien! dites donc... mes cinquante francs... partageons-les. Ce sera un jour de gagné : c'est toujours ça.

LE DUC.

C'est sérieusement que tu parles?

FLAMINIO.

Dame! pourquoi pas? Vous avez été très-bon avec moi, très-paternel... et vous savez bien que je n'ai pas l'intention de vous blesser?

LE DUC.

Mon cher enfant, je te sais gré de ton bon cœur, mais je déclare que tu n'as pas le sens commun. Défais-toi donc de cette générosité princière, et apprends à gouverner ton premier mouvement. Voyons! jeune comme tu es, beau comme te voilà, aimable, gai, charmant en un mot, tu peux, tu dois partir de cette petite somme que tu as dans la poche, pour remonter le courant de la fortune. Te voilà à Paris, un excel-

lent endroit pour ceux qui n'ont rien à perdre. Il y faut faire ton chemin, et ton chemin à toi, c'est aux femmes qu'il faut le demander.

FLAMINIO.

Le demander? non, je suis en train de tourner le dos à ce moyen-là!

LE DUC.

Ah! vraiment? Est-ce toujours la Palmerani?

FLAMINIO.

Oui.

LE DUC.

Celle-là... je ne te dis pas! c'est une folle; mais tâche de plaire à quelque autre, et ne fais pas comme là-bas, prends la chose au sérieux, ne te livre pas en aveugle au plaisir qui enivre et qui passe. Fais-toi aimer, protéger, piloter, lancer!... Mais ce que je te dis là, tu y as songé probablement en venant ici. La dame du logis est austère, mais elle est très-haut placée, et... (Sarah et Gérard paraissent à gauche.)

SCÈNE V

LES MÊMES, SARAH et GÉRARD.*

SARAH, bas à Gérard sur le seuil du second salon.

C'est bien, merci, mon ami. Je vais le traiter comme il le mérite. Occupez le duc. (Elle va à la cheminée.)

GÉRARD, haut.

Duc, venez donc voir le superbe Reynolds que milady vient d'acheter. Vous qui êtes connaisseur... ça vous intéressera.

LE DUC.

Volontiers. (Ils passent dans le fond à gauche.)

* Gérard, Sarah, le duc, Flaminio.

SCENE VI

SARAH, FLAMINIO.*

SARAH approche avec résolution et s'arrête un peu. A part.

Ah! comme il est pâle! (Haut.) A présent, monsieur, je vous écoute. Puis-je savoir le motif d'une visite à laquelle je m'attendais si peu?

FLAMINIO, à part.

Ah! l'accueil est désobligeant! (Haut.) Le motif est vulgaire et la visite sera courte, milady. Une personne qui vous tient de près, et que je respecte infiniment, touchée de l'accident dont je venais d'être atteint, et me voyant partir pour Paris, a désiré apparemment m'y créer des ressources dont elle me jugeait dénué. En conséquence, comme je prenais congé d'elle, elle a fait glisser dans ma valise une somme de mille guinées en bank-notes. Je viens seulement de m'en apercevoir, et naturellement, je vous la rapporte, en vous priant de vouloir bien... (Il présente à Sarah un portefeuille que Sarah hésite à recevoir et qu'il pose sur le guéridon.)

SARAH, étonnée.

Ah!... vous refusez?... Mais pourquoi n'est-ce pas à elle-même que...

FLAMINIO.

Que je fais cette restitution? J'ignore quand elle se propose de venir à Paris, et comme je ne puis me constituer le gardien d'une somme considérable, comme cela ne se confie guère à des domestiques que l'on ne connaît pas, j'ai cru pouvoir me permettre...

SARAH.

Oui, sans doute, monsieur. Mais il y a là quelque chose... qui m'étonne beaucoup!

* Sarah, Flaminio.

FLAMINIO.

Milady s'étonne qu'on repousse une aumône! Oh! mon Dieu! ça dépend des goûts, des idées... ou des besoins. (Il pose le portefeuille sur le guéridon. Je ne suis pas dans l'indigence, apparemment! (A part.) Quand on a cinquante francs!

SARAH, interdite.

Pardon... mais enfin! c'est donc faux, ce que l'on me disait tout à l'heure?

FLAMINIO.

De moi? Quelqu'un auprès de vous savait que j'existe? Et que pouvait-on dire de moi à milady?

SARAH.

Vraiment, monsieur, je n'ose pas le répéter! J'aimerais mieux apprendre de vous-même... C'était si étrange!

FLAMINIO.

J'attends que vous m'interrogiez, milady.

SARAH, à part.

Sa figure est si peu celle d'un intrigant! (Haut.) Voyons, monsieur, parlons franchement. Ma belle-sœur ne vous a-t-elle pas fait conduire secrètement à sa maison de campagne?

FLAMINIO.

Oui, et j'étais trop malade pour m'y refuser. La ferme où vous m'aviez fait porter n'était pas une retraite assez sûre. Miss Barbara s'est dit qu'on m'y surprendrait. Je dois à sa pitié un asile et des soins que je n'oublierai jamais.

SARAH.

Des soins... alors, elle vous a témoigné un intérêt, une affection... Sachez bien, monsieur, que j'aime et respecte miss Melvil, que sa réputation n'a jamais reçu la moindre atteinte; mais elle a un caractère exceptionnel, une indépendance d'opinions... Enfin, ce mariage dont on croit qu'elle a eu la pensée...

FLAMINIO, *stupéfait.*

Un mariage?

SARAH.

Ne s'est-elle pas entourée d'hommes d'affaires? n'a-t-elle pas fait un testament? n'a-t-elle pas parlé de vous... à quelques personnes, avec une exaltation...? J'espère, monsieur, que vous ne me croyez pas préoccupée des intérêts matériels de la famille. Toute autre manière de vous enrichir aurait mon assentiment. Je suis toute disposée à en chercher le moyen avec miss Melvil, sans que le public soit initié à cette prédilection... mais un éclat serait si fâcheux, si ridicule... Voyons, pouvez-vous l'aimer? Osez-vous le dire? avez-vous pu le lui faire croire? Vous ne répondez pas?

FLAMINIO.

Pardon, milady, c'est que je réfléchis, et j'en ai si peu l'habitude!... Je me demande pourquoi vous avez de moi une si singulière opinion, et je cherche si, dans ma vie passée, j'ai fait quelque chose qui autorise des soupçons pareils.

SARAH.

Ainsi vous niez...

FLAMINIO, *prenant son chapeau.*

Non, milady, rien! c'est à miss Barbara de se justifier si elle a eu des sentiments et des projets que j'ignore. Vous vous en expliquerez ensemble. Quant à moi, peu vous importe ce que j'ai pu penser et vouloir, peu vous importe que je sois le premier ou le dernier des misérables. Je vous présente mon respect, milady!

SARAH, *lorsqu'il est près de sortir.*

Non! restez, je vous prie. Je n'ai pas l'intention de vous blesser.

FLAMINIO.

Oh! pardonnez-moi, madame; vous en avez même la volonté.

SARAH.

Eh bien, si je n'en ai pas le droit, défendez-vous.

FLAMINIO.

Je n'ai pas à me défendre.

SARAH.

Ah! si fait! vis-à-vis de moi, vous êtes coupable, et si je suis injuste maintenant à votre égard, c'est votre faute.

FLAMINIO.

Oui, c'est la faute de ma chétive position, ou de ma mauvaise fortune.

SARAH.

Non, monsieur, non certainement. Aucune personne juste et sensée ne vous fera un crime de cela.

FLAMINIO.

Alors... c'est donc la plaisanterie du chalet? Eh bien, oui, madame, c'était une plaisanterie du plus mauvais goût, et je serais impardonnable si j'avais su à quelle femme elle s'adressait... Mais je ne le savais pas, voilà mon excuse.

SARAH.

En effet, vous ne le saviez pas, et pour vous décider à me mystifier, on a dû vous dire...

FLAMINIO.

Non, rien; n'accusez personne. Mettez tout sur le compte d'un manque d'esprit et d'éducation auquel on devait s'attendre de ma part. Où aurais-je acquis le savoir-vivre, le tact, le discernement? N'ai-je pas vécu au hasard, sans guide, sans conseil? N'accusez que moi, milady, cela vaudra mieux.

SARAH.

Alors... que je vous juge bien ou mal... cela vous est parfaitement indifférent?

FLAMINIO.

Oh! mon Dieu, un peu plus, un peu moins de mépris...

SARAH.

Et si j'étais disposée à vous estimer... davantage, vous ne diriez pas un mot, vous ne feriez ni un effort de volonté, ni un pas pour m'y encourager?

FLAMINIO, qui s'est toujours tenu près de la sortie, revenant vivement sur ses pas.

Ah! milady!... j'irais au bout du monde... (Il reste près de la cheminée; en voyant entrer Gérard.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, GÉRARD.*

GÉRARD, à Sarah, bas, après avoir salué très-légèrement Flaminio.

Pardon, si je dérange un entretien que je ne jugeais pas devoir être si long... mais je viens vous donner un avis important pour votre gouverne : votre belle-sœur vient d'arriver; elle est là! (Il montre le second salon.)

SARAH, voulant y courir.

Ah! j'en suis bien heureuse!

GÉRARD.

Attendez! ne troublez pas un tête-à-tête! Le duc s'est emparé d'elle au passage pour lui renouveler la demande la plus solennellement saugrenue... dans la circonstance!

SARAH.

Quoi donc?

GÉRARD, bas.

Un superbe projet dont il venait justement de me faire part, et qu'on vous dira... quand vous aurez congédié ce monsieur.

* Gérard, Sarah, Flaminio.

SARAH, haut.

Mais... monsieur reste; je l'en ai prié.

GÉRARD, bas à Sarah.

Ah! l'explication n'est pas finie? Il paraît qu'elle est catégorique.

SARAH.

Apparemment. Voyons la vôtre. (Gérard lui parle tout à fait bas.)

FLAMINIO, à lui-même. Il est près de la cheminée.

Est-ce que je rêve?... oui! je suis fou. Elle se repent d'avoir été injuste... voilà tout! (Il descend à gauche.)

SARAH, à Gérard.

Et vous, vous êtes de cet avis?

GÉRARD, bas.

Dame! Ça vaudrait mieux sous tous les rapports que ce bohémien-là! (Examinant Flaminio.) Il est joli garçon, décidément! bien mis, un peu trop bien mis!

SARAH.

Il n'a peut-être pas pu consacrer sa vie à la science de l'habillement... Voici ma sœur!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BARBARA, LE DUC*.

SARAH, l'embrassant avec effusion.

Enfin, vous voilà! êtes-vous bien fatiguée?

BARBARA.

Oh no! *dear!* (Voyant Flaminio.) Oh! ici? je suis étonné... content de voir lui!

* Flaminio, le duc, Barbara, Sarah, Gérard.

GÉRARD, ironiquement, lui montrant le duc.

Ah ! prenez garde, vous allez être cause d'un duel.

BARBARA.

No ! je ne craigne pas. (Au Duc.) Et présentement, ici, voyez ! je veux faire le confession. Je trompé vous à la campagne, je croyais vous bien bavarde et je caché une jeune hômme.

LE DUC, à Flaminio.

Ah bah ! c'était toi ?

GÉRARD.

Vous le connaissez ?

LE DUC.

Certainement ! c'est un de mes anciens... amis, un très-brave garçon. Eh bien, miss Barbara, j'ai fort bien su là-bas que vous cachiez un contrebandier blessé. J'ai reconnu là votre bon cœur, je ne vous en ai jamais parlé, et je ne l'ai dit à personne ; après ? je suis très-mauvaise langue quand je hais les gens, c'est vrai ! mais quand je les aime... Et tenez ! la présence de ce garçon-là ne me gênera pas pour vous répéter devant lady Melvil...

BARBARA.

Ne dites plous rien, je avais des autres intentions pour le famille de moi.

GÉRARD, à Sarah, un peu trop haut.

Ah çà, c'est donc à vous qu'elle veut le faire épouser ?

SARAH.

Je ne sais pas si vous êtes plaisant, mais je vous trouve absurde.

FLAMINIO, qui a entendu Gérard, car il l'observe attentivement.

Moi, je crois monsieur fort spirituel. Mais, pour le bien comprendre, je voudrais que miss Melvil daignât s'expliquer devant lui sur mon compte.

BARBARA.

Oh ! vous ave liou le petite papier dans la pòrtefeuille ?

FLAMINIO.

Non, miss Melvil, je ne comprends pas l'anglais et je n'ai voulu demander la traduction à personne.

SARAH, remettant vivement le portefeuille à Barbara.

Tenez, il l'a rapporté, je ne l'ai pas ouvert.

BARBARA.

Oh! je comprené! Il refiousé l'argent à cause il n'a pas liou le petite papier! (Elle l'ouvre.)

SARAH, bas à Barbara.

De grâce... devant Gérard qui...

BARBARA.

Oh! jé sais! Il môque moi, mais je môque lui. (Haut.) Je souis une person ridiquioule, je ne parle pas bien en français, je habiller moi pas bien en français. Je châssé avec le fiousil, je étudié le philosôphy! il est bien ridiquioule! je aimer le poetrie, le miousic, le bonté, le sincérité; je aimer il signor Flaminio!...

FLAMINIO, à part, avec un effroi comique.

Malédiction!

GÉRARD, à Sarah.

Eh bien? vous voyez!

LE DUC, à part.

Dame! ça se peut bien! (Sarah est consternée.)

BARBARA.

Oh! il est bien ridiquioule! je entendé lui chanter, je entendé lui parlé dans le *délirium* de le maladie. Je voyais lui pleurer pour remercier moi... oh! comme une fils! Je aimé lui!... oh! comme une fils. Je adôpté lui pour le fils de moi; ici est le notification. (Elle remet le papier à Sarah.) Oh! je sais le malignity, je vois! (Elle regarde Gérard et le duc.) Mais...

LE DUC.

Mais il y a un moyen de vous en préserver, miss Melvil,

c'est de faire un mariage convenable et sensé, qui n'empêchera pas vos sentiments maternels... un homme d'un âge assorti au vôtre, pouvânt vous offrir un nom...

BARBARA, souriant.

Bien difficile pour prononcer ! Je remercié vous, diouke ! Je môque le malignité, je dônne, je rendé le âvenir à une vrai artiste ! et je ne prené pas son liberté, je laissé lui voyager. (Le duc remonte mécontent, Sarah remonte et redescend à gauche.) Je coultive le métaphysic, je n'étais pas *signora italiana,* je n'avé pas besoin un *sigisbeo.*

FLAMINIO, à part.

Ah ! oui, à la bonne heure ! l'excellente femme ! (Haut.) Signora, je ne sais comment vous exprimer...

GÉRARD.

Et moi, chère miss Melvil, je ne sais comment m'excuser...

SARAH.

Ma bonne sœur !

BARBARA.

Oh ! écoutez, *dear,* je partager le fortioune de moi... entre vous...

SARAH.

Ah ! je vous supplie, ne parlons pas d'argent !...

BARBARA

Je voulais dire à vous. (Elle l'emmène à la table et lui montre d'autres papiers en parlant bas avec elle.) *

GÉRARD, au duc, à l'avant-scène à droite.

Si elle l'entend ainsi... C'est encore très-excentrique ; mais elle est comme ça, et sa raison en est quitte à bon marché. Mais voyez-le donc, lui ; on dirait qu'il ne s'y attendait pas ! c'est de l'extase !

* Sarah, Barbara, Flaminio, le duc, Gérard.

LE DUC.

Dame! écoutez donc, elle est immensément riche; et elle va lui faire, en attendant l'héritage, une pension raisonnable!

GÉRARD.

Oh! mieux que ça, brillante!

LE DUC, à part.

Et il me prêtera... (Haut à Flaminio.) Eh bien, mon garçon, je me réjouis de ce qui t'arrive, moi! Te voilà riche! c'est un joli appartement, des chevaux, des voitures, des chasses, des dîners! c'est tout ce que tu aimes : des bijoux, des curiosités, des plaisirs, des amis!...

FLAMINIO, exalté.

Non, c'est mieux que ça, comme dit monsieur! c'est de l'indépendance! c'est de la dignité! c'est la fin de l'exhibition et de l'exploitation, c'est la possession de soi-même! c'est le renouvellement de l'être et le développement de la puissance ignorée! c'est l'éducation rapide, la transformation soudaine! c'est l'extérieur d'un homme qu'une femme peut regarder, avec la distinction réelle de celui qu'elle peut aimer!...

LE DUC, bas.

Ah! par exemple, il ne faut pas songer à lady Sarah!...

FLAMINIO, bas, tressaillant.

L'ai-je nommée?

LE DUC, de même.

Non... mais enfin tu comprends que ça empêche des dispositions complètes en sa faveur.

FLAMINIO.

Ah! vraiment? Je n'y pensais pas.

LE DUC.

Ça ne fait rien; elle est assez riche par elle-même.

SARAH, s'approchant de lui avec des papiers à la main.

C'est moi, monsieur, qui dois et qui veux vous mettre au courant de votre situation.

FLAMINIO.*

Des actes? des titres? c'est donc sérieux?... C'est bon, c'est maternel, miss Melvil, ce que vous faites là! mais c'est bien romanesque! Et vous, milady, c'est généreux à vous d'accepter cette sorte d'alliance fraternelle avec un aventurier comme moi; mais c'est bien téméraire!

SARAH.

La volonté, le moindre désir de ma belle-sœur me sont sacrés, et je ne croirais pas mériter son affection, le jour où j'aurais la pensée d'une objection ou seulement d'une critique. Acceptez donc, sans scrupule, monsieur. (Elle s'assied sur le canapé et Barbara sur une chaise, auprès d'elle.)

FLAMINIO, regardant les papiers.

Mille guinées par an... c'est beau, cela... Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil bien-être? Je n'en sais rien, moi; peut-être le savez-vous, milady : seriez-vous assez bonne pour me le dire? Vous ne répondez pas? vous voulez que j'accepte sans remords, et vous mettez de la vanité à vous laisser dépouiller dans l'avenir, sans aucun regret? Pourtant, vous vous marierez... bientôt peut-être! et miss Melvil adorera vos enfants. Elle voudra les gâter, les combler, elle le pourra encore; mais il n'en est pas moins vrai qu'un étranger aura prélevé la première part. Tenez! ne dussé-je être cause que de la privation d'un ruban pour mademoiselle votre fille, je me sentirais humilié devant un petit enfant. Moi aussi, j'ai... je n'oserais dire de la fierté devant les personnes qui me jugent fait pour accepter leurs dons, mais de la va-

* Barbara, Sarah, Flaminio, le duc, Gérard.

nité, beaucoup de vanité!... (brûlant les papiers tranquillement au feu de la cheminée) et si je deviens jamais riche, je ne veux le devoir qu'à moi-même.

SARAH, se levant.

Que faites-vous?

LE DUC.

Eh bien! eh bien!

GÉRARD.

Ma foi, il n'y a pas à dire, c'est agir et parler en homme d'esprit et en galant homme. Je vous fais amende honorable... mon cher! et loyalement! (Il lui serre la main.)

BARBARA, qui a tout vu, avec beaucoup de sang-froid à Flaminio.

Oh! je n'étais pas fâchée contre vous. Vous donnez raison à moi d'estimer vous!

FLAMINIO, à qui elle tend aussi la main, lui baisant la main.

Bonne miss Melvil! je ne mérite pas d'être votre fils, mais je me rappellerai toujours avec attendrissement que vous m'avez appelé ainsi. (Gérard et le duc sont remontés à la cheminée.)*

BARBARA.

Vous serez, quand même, dans le cœur! (Flaminio prend son chapeau sur le guéridon.) Est-ce que vous ne voulez plus voir nous?

SARAH.

Il craint sans doute quelque nouvelle méprise de notre part. Mais à présent que nous le connaissons tous, il n'a pas à douter de notre accueil.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la princesse de Palmerani.

* Barbara, Flaminio, Sarah, Gérard, le duc.

SCÈNE IX

LA PRINCESSE, Les Mêmes.

LA PRINCESSE.

Je viens vite vous faire mes adieux, et vous demander vos commissions, je pars ce soir pour l'Italie.

SARAH.

En vérité? déjà? pour...

LA PRINCESSE.

Oui, puisque décidément j'ai quelque influence à Venise, puisque je dirige un peu le théâtre, le grand monde qui s'y intéresse, et le petit monde qui en dépend! J'ai quelques artistes à lancer, quelques débuts à surveiller, ça m'occupe, vous savez, ça m'amuse! Enfin, c'est ma saison de bruit, de réceptions, de commérage et de musique. Donc, si la fantaisie vous prend de fuir le maussade hiver de ce pays-ci, je vous invite tous... (Voyant Flaminio.) Ah! mon Dieu!

SARAH, étonnée.

Quoi donc!

LA PRINCESSE.

Vous connaissez... Ah! oui, vous étiez en Savoie... Vous avez dû l'entendre! Eh bien, mais... c'est que monsieur est un des talents que j'ai promis et annoncés à la Fenice, que le théâtre va ouvrir, et qu'il ne devrait pas être ici... à mon insu du moins!

SARAH.

Ah! vous... protégez monsieur?

LA PRINCESSE.

Et vous aussi, peut-être?

SARAH.

Moi? non, je ne protége personne. Je ne suis ni femme du monde, ni artiste.

LE DUC.

Ah! pardon, je vous ai entendue, et je m'y connais, moi! Vous êtes mille fois plus artiste que toutes ces cigales de salon! baisse la voix en désignant la princesse, puis passe à gauche derrière le canapé.)

LA PRINCESSE, à Flaminio.

Ah çà, que faites-vous donc ici?

FLAMINIO.

J'arrive, excellence, et je me promettais d'aller aujourd'hui remercier votre seigneurie des lettres qu'elle a daigné me faire écrire, mais... je ne me sens pas de force à débuter sur une scène de premier ordre, je n'ai pas fait les études suffisantes, et ma voix elle-même... Je viens d'être gravement malade.

LA PRINCESSE.

Ah bah! vous avez perdu votre voix?

BARBARA.

Oh no! Il a été malade beaucoup, mais le voix de lui, il est le plious beau sur la terre!

LE DUC.

Pardié, j'ai toujours dit à ce garçon-là qu'il avait cent mille livres de rente dans le gosier!

LA PRINCESSE, railleuse.

Tiens! c'est vrai! le duc a été... à même d'en juger. (On se lève.)

LE DUC.

Oui! j'ai été impressario... ambulant... très-ambulant, je ne m'en cache pas. Je peux dire la cause et l'origine de toutes mes connaissances, moi! (A part.)* Attrape ça! (Le duc se rapproche de la princesse et de Flaminio.)

* Barbara, Sarah, le duc, aprincesse, Flaminio.

LA PRINCESSE, à Flaminio. Continuant une conversation à voix basse, et d'un ton de dépit.

Si vous êtes l'*ami* de cette Anglaise, je vous abandonne.

FLAMINIO.

De grâce, madame, plus bas!... le duc...

LA PRINCESSE, demi-haut.

Le duc a plus besoin de ma table que je n'ai besoin de sa discrétion.

LE DUC, à part. Il a entendu.

Hem! c'est selon. Miss Barbara aussi a un bon cuisinier. (Il se rapproche tout à fait.)

LA PRINCESSE, à Flaminio.

Enfin, vous allez partir aujourd'hui, dans une heure, je le veux.

LE DUC.

C'est donc décidé? Il est engagé?

LA PRINCESSE.

Et fort cher, j'ai répondu de lui. Je lui fais une très-belle position, et il hésite!

LE DUC.

Il a tort! mais que... (Bas à la princesse.) Il n'a peut-être pas de quoi faire le voyage.

LA PRINCESSE.

N'est-ce que cela? il voyagera dans une de mes voitures.

FLAMINIO.

Pardon, signora, c'est trop de bontés, mais...

LA PRINCESSE.

Mais quoi? Ah oui, votre fierté! je sais ça. Mais... attendez! Oui, tenez, vous voyagerez avec un homme de mes amis, pas très-amusant, mais très-dilettante, un étranger qui part justement aujourd'hui pour Venise et qui se fera un plaisir de m'obliger, le comte Démétrius de Kologrigo.

LE DUC, bondissant.

Hein? comment avez-vous dit? Le Kolog... Il est aussi de vos amis, celui-là?

LA PRINCESSE.

Eh bien? Ah! j'oubliais! votre procès, votre ennemi! (Elle va en riant vers l'autre groupe.)

LE DUC, à Flaminio.*

Tu ne vas pas reflamber pour cette femme-là, j'espère?

FLAMINIO.

Moi? je ne l'ai jamais aimée!

LE DUC.

Elle s'affiche volontiers, mais pour toi...

FLAMINIO.

Oh! cela, c'est tout simple! je ne suis pas de ceux qu'une femme à la mode traîne à son char. (Sarah emmène la princesse dans l'autre salon, Barbara cause avec Gérard.)

LE DUC.

Elle te lancera, et puis elle tirera l'échelle au premier caprice. Songe à l'autre!...

FLAMINIO.**

Ah! taisez-vous! vous ramenez le vertige de la peur.

LE DUC.

Toi, peur?

FLAMINIO.

Oui, moi! audacieux comme je suis, je tremble devant une femme pure, et c'est tout simple. Que suis-je aux yeux d'une telle femme! Tenez! il faut que je devienne quelque chose. Il faut que j'aille à Venise. Oui! je vas revendre tout de suite mes habits, j'irai à pied, nu-pieds, s'il le faut... mais j'irai! je travaillerai... j'aurai du talent, de la gloire peut-être; et si je

* Gérard, Barbara, la princesse, le duc, Flaminio.

** Flaminio, le duc.

la revois jamais, je ne rougirai plus devant elle de ma misère, c'est-à-dire de ma paresse et de ma nullité!

LE DUC.

Bah! bah!... cette femme-là n'est pas une glorieuse comme... (Voyant approcher Barbara.) N'est-ce pas, miss Melvil, qu'il vaudrait mieux travailler à Paris avant de courir la chance d'un *fiasco* en Italie?

BARBARA.

Je conseillé lui, semblablement à vous.

LA PRINCESSE, se rapprochant avec Sarah.

Ah! vous travaillez tous deux contre moi? c'est fort mal. J'ai besoin de lui là-bas, pour mes concerts, j'ai annoncé une étoile des plus brillantes, je l'ai promise, j'y compte. (A Sarah.) Est-ce que vous aussi, ma chère, vous cherchez à m'enlever mon artiste?

SARAH.

Vous l'enlever? non, certes; mais il me semble que monsieur ne doit et ne veut être l'artiste de personne.

FLAMINIO.

Oui, milady comprend la dignité de l'homme et l'indépendance...

LA PRINCESSE, à part.

Ah oui-da? (A Sarah et à Barbara.) Dites-moi, chères, est-ce que nous ne pourrions pas causer ensemble un instant?

SARAH.

Volontiers. (Le duc et Gérard remontent la scène et s'en vont dans le salon du fond. Flaminio, troublé et inquiet, hésite à les suivre.)

FLAMINIO, à part.

Que veut-elle donc lui dire de moi?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Flaminio, laisse-nous aussi... laissez-nous. Pardon! je suis distraite! (Flaminio sort en regardant Sarah, qui a frissonné.)

SCÈNE X

LA PRINCESSE, SARAH, BARBARA.*

SARAH, troublée.

Ah! vous tutoyez monsieur...

LA PRINCESSE.

Monsieur Flaminio? Eh bien, oui, certes, par habitude. C'est la coutume à Venise que les patriciens tutoient leurs valets, et il a été le mien. Qu'est-ce que vous avez donc, Sarah? Vous vous trouvez mal?

BARBARA.

Oh! vous voulez imaginer vous cela? (Elle aide Sarah à cacher son émotion.) Oh dear! j'ai marché moi bien lourde sur le pied de vous? (La princesse passe à droite sur un signe de Sarah; on s'assied. **)

SARAH.

Nous écoutons.

LA PRINCESSE.

Tenez, Sarah, je veux vous témoigner la franchise et les égards que se doivent deux anciennes compagnes de couvent. Je ne dis pas deux amies; la différence de nos caractères... J'accorde toute supériorité au vôtre, et pour vous prouver l'estime que j'en fais, je veux, moi, irréfléchie et spontanée, vous donner un bon conseil.

SARAH.

Ah! vous allez me donner des conseils?

LA PRINCESSE.

Oui, malgré votre amertume et le dédain de miss Melvil, qui n'est peut-être pas un guide aussi prudent qu'elle se l'imagine, je vois, par ce qui se passe ici, que vous admettez

* La princesse, Barbara, Sarah.

** Barbara, Sarah, la princesse.

un peu vite dans votre intimité le premier aventurier qui se présente avec une jolie figure et une belle voix. Vous avez tort. L'Italie fourmille de ces petits messieurs-là, dont l'avenir est plus brillant que le passé. Celui-ci est un vagabond que mes parents ont dû chasser de leur service pour cause de paresse, et que j'ai vu ensuite courir les rues de Milan et de Naples, avec la joyeuse bande des saltimbanques, bras dessus, bras dessous avec des femmes... quelles femmes! et logeant à la belle étoile, quand il ne couchait pas en prison pour tapage nocturne et rixes de cabaret. Je ne saurais trop répondre qu'il n'y ait jamais eu quelque chose de pis. Vous pensez bien que je n'ai pas suivi avec beaucoup d'attention le vol de cet oiseau voyageur.

BARBARA.

Oh! pardonne-moi! vous suivez louì, présentement?

LA PRINCESSE.

Non, c'est moi qui lui ordonne de me suivre, parce que le duc de Treuttenfeld, un autre de mes protégés, m'a révélé en lui un grand talent. (se levant.) Qu'est-ce que ça me fait à moi, le passé de Flaminio? Il aura toujours bien assez de vertu pour faire un comédien; et je n'en veux pas faire autre chose. Si vous avez sur lui d'autres vues, à la bonne heure, vous voilà avertie, et ce sera à vos risques et périls. (Elle se lève et va dans le second salon.)

SCÈNE XI

SARAH, BARBARA, puis LE DUC.*

BARBARA.

Oh! cette fâme, il est une démon!... Eh bien, Sarah, vous devez mépriser?...

* La princesse, Barbara, Sarah

LE DUC, à Flaminio, bas.

Ne t'en va pas, Sarah s'y oppose.

FLAMINIO.

Allons donc! quelle plaisanterie me faites-vous là? (Approchant de Sarah et saluant.) Milady... (Le duc remonte.)

SARAH, émue, se contenant mal.

Vous partez?... Je croyais...

LA PRINCESSE.

Ah! vous persistez à le retenir?

BARBARA.

Il dîné avec nous premièrement.

LA PRINCESSE.

Ça ne me paraît pas possible. Il doit prendre le courrier à six heures.

BARBARA.*

Il prendra une autre. (Bas à Flaminio.) Je voulé sauve vous de le griffe du diable.

FLAMINIO, de même.

Le seul démon que je redoute, hélas! c'est ma paresse.

BARBARA, de même.

Vous travaillerez dans le proximité de nous.

SARAH, de même.

Mais s'il ne peut travailler que sous une certaine influence!

LA PRINCESSE.

Vraiment, vous tenez là un conciliabule... Qu'est-ce qui se passe donc ici, Gérard? Y comprenez-vous quelque chose? Peut-on savoir si ces dames permettent au signor Flaminio de m'obéir?

SARAH, à Flaminio, bas.

Obéissez donc, puisque vous appartenez à madame.

* Le duc, Gérard, la princesse, Barbara, Flaminio, Sarah.

FLAMINIO, de même.

Ah! milady, vous me méprisez encore! Je vois bien qu'il faut disparaître jusqu'à ce que...

SARAH, agitée, de même.

Non! restez!

FLAMINIO, stupéfait, de même.

Parce que?...

SARAH, éperdue, de même.

Parce que je le veux, moi!

FLAMINIO, de même.

O mon Dieu! vous!... (Haut à la princesse et très-ému.) Puisque votre excellence daigne insister, je lui rends mille grâces, mais je vois que ma santé ne me permet pas encore... c'est vrai... je me sens si faible en ce moment surtout... O mon Dieu!

GÉRARD. *

Eh bien, oui, certes! le voilà d'une pâleur... Qu'y a-t-il donc?

LA PRINCESSE.

Il y a, mon cher comte, qu'on ordonne à monsieur l'impertinence et l'ingratitude, et qu'on a sur lui des droits...

GÉRARD, à la princesse, bas.

Émilia!

LE DUC.

Eh! mon Dieu! ne voyez-vous pas que miss Barbara a travaillé pour lui dans un autre sens, et qu'il trouve ailleurs de meilleures conditions?

FLAMINIO, avec une gaieté forcée.

Allons, puisque le duc trahit ce grand secret... Il est vrai, princesse, je pars pour la Russie.

* La princesse, Gérard, Barbara, le duc, Flaminio, Sarah.

GÉRARD.

Ah! vous allez en Russie? (A part.) A la bonne heure! c'est encore plus loin.

LA PRINCESSE, prenant le bras de Gérard pour sortir.

Et vous croyez ça, vous? C'est très-joli de votre part. (Haut.) A revoir, miladies! (Elle sort avec Gérard.)

BARBARA.

Oh! il n'est pas bon, le mensonge! Elle fera une vindication tout de suite.

LE DUC.

Soyez tranquilles, je la ferai bien taire, moi! et tout de suite! et après ça, je reviendrai peut-être vous demander à dîner.

BARBARA.

Oui, oui, venez! (Le duc sort.)

SCÈNE XIII

SARAH, BARBARA, FLAMINIO.*

BARBARA, regardant Flaminio, qui est tremblant et comme près de défaillir.

Oh! il est bien malade, encore! Je demander le potion câlmant! (Elle va pour sonner.)

SARAH, amère et tendre.

Attendez! il se repent sans doute d'avoir rompu sa chaîne! Il est temps encore...

FLAMINIO, reprenant de l'énergie.

Non! milady, je n'ai jamais porté aucune chaîne, je n'ai jamais aimé!

SARAH.

Alors, vous avez beaucoup menti!

* Flaminio, Sarah, Barbara.

FLAMINIO.

Oh! cela non plus, jamais!

SARAH.

Quelles amours que celles où l'on porte une pareille sincérité!

FLAMINIO.

A quelles autres pouvais-je prétendre ?

SARAH.

Vous vous méprisiez donc bien vous-même?

FLAMINIO.

Non, mais je ne me souciais pas de moi!

SARAH.

La Providence ne doit rien à ceux qui ne savent pas attendre, et l'amour vrai repousse le cœur rassasié de froides voluptés.

FLAMINIO.

Mon cœur est pur, il est resté libre!

SARAH.

Mais tous vos souvenirs sont souillés.

FLAMINIO.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! vous me tuez, madame! (Il fond en larmes.)

BARBARA, à Sarah.

Oh! vous, crouel, Sarah! regardez! Il est trop crouel de vous!

SARAH, se jetant dans les bras de Barbara.

Ma sœur... je suis folle!... je suis jalouse!

BARBARA, s'écriant, presque joyeuse.

Oh! vous aimer lui!

FLAMINIO, s'élançant vers elles.

Que dites-vous? mon Dieu! Ah! je vais mourir! (Il tombe aux pieds de Sarah.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une mansarde d'artiste Porte au fond à gauche ; porte de côté à droite, fenêtre à gauche ; table devant la fenêtre ; au milieu du théâtre, table ronde couverte de livres, sphère, etc.; derrière la table, canapé, chaises.

SCÈNE I

FLAMINIO, seul devant une table et peignant une figurine en bois en chantonnant.

Dansez, pêcheur napolitain,
Sans nul souci...

(Parlant.) Allons, c'est fini, ça ira comme ça.

Sans nul souci du lendemain.

(Parlant.) Sans nul souci ? Il fut un temps, bien près de moi... quoiqu'il me semble avoir franchi des siècles depuis moins d'une année, où je chantais cela naïvement ! Aujourd'hui, j'ai l'amour, le bonheur et l'épouvante ! Ne pas croire en moi, mon Dieu ! quand tout en moi lui appartient, jusqu'à la moindre de mes pensées ! (Il se lève.) Ah ! malheureux ! tu aurais dû ne jamais réfléchir, ou ne jamais aimer ! Aujourd'hui, c'est en vain que tu es sincère, purifié, irréprochable ! La vertu est cruelle et l'innocence soupçonneuse !... Deux jours sans la voir ! Il me semble qu'il y a déjà deux ans ! Non, je ne pourrai pas me tenir parole ! Elle m'écrira... elle va m'écrire ! Elle viendra peut-être ! Elle est bien venue déjà deux fois... m'ôter mon courage et ma fierté ! mais viendra-t-elle une troisième ? (Il écoute un bruit au dehors.) Est-ce une voiture ? Non, c'est le roulement d'un tambour de basque ; quelques musiciens de car-

refour. D'anciens collègues, d'anciens camarades, peut-être! (Il a mis de l'argent dans un morceau de papier et le jette par la fenêtre sans regarder.) Et elle épouserait ce passé de misère et d'abandon! Elle! une grande dame! la veuve d'un pair d'Angleterre! Ah! il faudrait pouvoir fuir! (On frappe au fond.) Entrez!

SCÈNE II

FLAMINIO, GÉRARD, LE DUC. *

FLAMINIO.

Ah! Gérard, bonjour. Bonjour, duc, c'est bien aimable à vous deux de venir me voir.

LE DUC, regardant la figurine sur la table.

Nous voulions causer avec toi. Mais dis-nous un peu d'abord ce que tu fais là? Que diable est-ce ca?

FLAMINIO.

Est-ce que ça se demande? c'est un pêcheur napolitain.

GÉRARD, regardant la figurine.

C'est très-joli. C'est une maquette? un objet d'art?

FLAMINIO.

Pas du tout, mon ami, c'est un objet de commerce, un modèle de jouet d'enfant. C'est deux cents francs que j'aurai tout à l'heure. Tenez, ça remue, ça danse! Voulez-vous voir?

GÉRARD.

Non, merci! ça n'est plus drôle! Je ne peux pas m'empêcher de regretter...

FLAMINIO.

Bah! parce que vous avez le préjugé de la gloire, vous! Moi, je m'amuse et je m'occupe sans ça. Je ne trouve pas indigne

* Le duc, Flaminio, Gérard.

de moi d'imaginer de jolies choses pour les enfants. Qu'y a-t-il de trop beau pour le plus bel âge de la vie ? Mais j'aime aussi à travailler pour les gens de goût sans fortune. Tenez, la semaine passée, j'ai inventé le vase étrusque à cent sous pièce. (Il lui montre un petit modèle en terre cuite.)

GÉRARD.

Cela, c'est charmant, par exemple, c'est copié sur des originaux?

FLAMINIO.

Non ! c'est arrangé de mémoire et imité de sentiment.

LE DUC.

Et je parie qu'il a vendu pour une misère ses modèles et ses procédés?

FLAMINIO.

Qu'importe, si ça m'a procuré une semaine d'indépendance et de sécurité? Mes inventions suffisent à mes besoins.

LE DUC.

Oui, mais l'invention s'épuise et les besoins restent. C'est justement pour ça que nous venons te dire que cette vie d'expédients n'a pas le sens commun. (Il s'assied à gauche de la table ronde.)

FLAMINIO.

Ce n'est pas mon opinion ; je la trouve charmante.

GÉRARD.

C'est possible, mon cher ami, mais vous touchez à une crise délicate, et vous ne devez pas vous endormir dans les douceurs du présent. Tenez, je serai franc avec vous ; je vous aime malgré...

FLAMINIO.

Malgré?... Ah ! oui, je comprends !

GÉRARD.

Non, malgré rien. Et c'est plus que de la sympathie, à présent, c'est de l'estime sérieuse. Je craignais l'enivrement,

l'inexpérience, un certain manque d'usage... Mais non! du jour au lendemain, vous avez eu le sentiment parfait des plus saines convenances. (Gérard s'assied à droite, Flaminio sur le canapé.) Vous n'avez pas été seulement discret, vous avez été habile dans l'art si difficile de cacher le bonheur. Je vois que vous aimez en galant homme, et que si les choses pouvaient durer ainsi, tout serait pour le mieux; mais...

LE DUC.

Mais ça ne peut pas durer, sapristi! l'amour ne vit pas longtemps de doux regards et de billets doux. Un beau jour, la passion, l'occasion...

FLAMINIO, tressaillant et fronçant le sourcil.

Ah! duc, je vous en prie!

LE DUC.

Bah! bah! je dis les choses comme elles sont, moi! Si la vertu succombe...

FLAMINIO.

Une vertu comme la sienne ne succombe pas, quand elle est gardée par un respect comme le mien!

LE DUC.

Alors, je dis que si le respect succombe, l'amour pourra bien s'épuiser sans qu'on songe au mariage, et alors, tu auras sacrifié un bel avenir d'artiste... (Flaminio fait un geste d'impatience.) Ah! dame, écoute donc, il y a un peu de ma faute, et j'ai le droit...

GÉRARD.

Le duc parle sans ménagement, mais je crois qu'il faut pourtant ne pas reculer devant l'alternative... Je ne pense pas, moi, que vous ayez l'ambition qu'on vous suggère...

LE DUC.

Et pourquoi donc pas, s'il vous plaît? Vous vous piquez de connaître le monde, mon cher comte, parce que vous y

avez toujours vécu. Moi, qui suis resté si longtemps à la porte, je vous réponds qu'on le voit mieux du dehors qu'au dedans, et je vous dis que le monde est plus fou et meilleure personne que vous ne pensez. Il est facile, curieux, commère, amoureux de nouveautés, et il met ce qui l'étonne ou l'amuse bien au-dessus de ses vieux préjugés de naissance et de fortune. Bah! bah! Allons donc! il n'y a plus, dans les salons de Paris, que des gens égaux devant l'habit noir, qui se recherchent... et qui dînent les uns chez les autres pour peu qu'ils y trouvent leur intérêt ou leur plaisir. Il n'y a donc plus de mariages d'amour qui scandalisent; bien au contraire, on les aime, et pour une douzaine de vieux bonnets qui en glosent, il y a dix mille têtes blondes ou brunes qui rêvent d'un mari jeune, beau et bon, à la place de celui qu'elles ont, ou qu'elles risquent d'avoir.

GÉRARD, à Flaminio.

Que répondez-vous?

FLAMINIO, absorbé.

Rien. J'écoute!

GÉRARD.

Alors je répondrai, moi. Le duc a raison de dire que le monde appartient à ceux qui s'en emparent, et qu'il subit le prestige du succès. On aime les gens heureux, oui, certes; mais c'est à la condition qu'ils soient actifs, ambitieux, habiles! Pourquoi? Parce que ceux-là répondent à tous les instincts d'une société avide d'entreprendre des choses difficiles et neuves. Ils ne vont pas seuls; tout s'agite et monte avec eux. On les trouve logiques; ils le sont. Mais celui que l'amour sollicite à l'inaction et condamne à un doux néant... le sacrifice est beau, sans doute, mais le monde n'y comprend rien. Il veut que les passions éclatantes soient justifiées par l'emploi de facultés éclatantes; et il raille cruellement, chez une femme, les affections dont le but lui semble trop facile à deviner. Alors,

plus il a été forcé de la respecter, cette femme, jusque-là timide et voilée, plus il se divertit de ce qu'il appelle une faiblesse ; et cette faiblesse-là, le mariage ne la légitime pas, il la divulgue.

LE DUC, à Flaminio.

Et tu dis ?

FLAMINIO, rêveur.

Rien ; j'écoute !

LE DUC, se levant et passant à droite.

Moi, je dis que tu serais bien niais d'avoir de pareils scrupules à l'égard de celle qui te coûte si cher !

FLAMINIO.

Non, je la bénis ! elle me force, elle m'habitue à travailler ! (Remuant des livres.) Tenez, je lis, je m'instruis, je veux devenir un esprit sérieux... ce n'est pas si difficile que je croyais !

LE DUC.

Oui ; quelque chose de beau ! de la science, des joujoux et des cruches ! Tu iras loin avec ça !

FLAMINIO, ne se contenant plus.

Et où donc voulez-vous que j'aille ? Est-ce à moi que vous posez de pareils problèmes ? Oubliez-vous que je suis celui qui vit, celui qui aime, et non celui qui réfléchit et calcule ? (Il se lève ainsi que Gérard.*) Ah ! tenez, vous me tuez tous les deux ! Laissez-moi ! laissez-moi dans ma fièvre et dans mon rêve ! dans ma douleur et dans ma joie ! Laissez-moi ne pas savoir, ne pas prévoir, ne pas vouloir ! Je touche à une crise, dites-vous ? Non, je n'y touche pas, j'y suis ; elle va éclater, je le sens. Aujourd'hui, demain peut-être, elle m'aura emporté dans le ciel ou dans la tombe !... qu'importe !

LE DUC, haussant les épaules.

Tout ça n'est pas une conclusion. La mienne est qu'il faut épouser.

* Gérard, Flaminio, le duc.

FLAMINIO.

Épouser! Merci du conseil, mais je n'en ferai rien; j'aime mieux souffrir. Et vous, Gérard, le vôtre?

GÉRARD.

Ah! je n'ose vous le dire, mon ami; c'est trop cruel!

FLAMINIO.

M'éloigner, n'est-ce pas? rompre? Vous avez raison, merci! mais j'aime mieux mourir! (On frappe; il va ouvrir. Un domestique sans livrée lui parle bas à la porte.)

LE DUC, à Gérard.

C'est elle qui l'envoie chercher, je parie! c'est sans doute un raccommodement.

GÉRARD.

Comment! est-ce que...?

LE DUC.

Oui, oui, il y a de la brouille quelquefois. Vous sauriez ça si vous n'étiez pas devenu si mondain. Ah! vous négligez le beau petit salon bleu! *

GÉRARD.

Que voulez-vous? je m'étourdis; on s'ennuie tant à Paris!

LE DUC.

Et on y vit quelquefois si mal! Je m'ennuierais bien aussi; mais je n'ai pas le temps. *Corpo del diavolo!* il est deux heures! il faut que je coure chez mon avoué. (Il remonte.)

GÉRARD. **

Ça n'avance donc pas ce procès?

LE DUC, cherchant son chapeau.

Si fait, ça marche, ça marche trop, à présent!

GÉRARD.

Prenez ma voiture, si vous êtes en retard.

* Flaminio, Gérard, le duc.

** Le duc, Flaminio, Gérard.

LE DUC.

Non, merci, c'est tout près. J'irai plus vite à pied. (Il sort.)

GÉRARD, à Flaminio.

Ah çà, je crois que vous attendez une visite intéressante... (Il va pour sortir aussi.)

LE DUC, revenant.

Voilà quelqu'un qui te cherche. Je vois que tu te distrais quelquefois de la grande passion... C'est pas un mal, mais il faut de la prudence! Gérard, vous vous tairez! (A la cantonade.) Entrez, mam'zlle, je m'en vas. (Il sort, Rita entre.)

SCÈNE III

GÉRARD, FLAMINIO, RITA.*

FLAMINIO, stupéfait.

Rita? Restez Gérard! croyez bien... (A Rita.) Toi?

RITA, essoufflée.

Eh bien, oui! tu t'es mis là à la fenêtre, il y a déjà un petit moment; je t'ai vu, j'ai crié, tu n'as pas entendu. Tu as jeté de l'argent; je ne l'ai pas ramassé. J'ai voulu entrer dans la maison, on m'a renvoyée. Alors, j'ai attendu, j'ai guetté, je me suis glissée, et me voilà!

FLAMINIO.

Mais comment es-tu ici, seule, malheureuse peut-être?

RITA.

Ah bah! voilà mon gagne-pain, tiens! (Elle montre son tambour de basque.) Je danse la montferrine que je savais, et la tarentelle que tu m'as apprise. Il a bien fallu m'y décider!

FLAMINIO.

Pourquoi donc? Miss Melvil t'avait donné...

* Rita, Flaminio, Gérard.

RITA.

Eh bien, oui! de l'argent, beaucoup d'argent, pour me marier : mais mon onçle n'a voulu m'en laisser prendre qu'un peu pour voyager. J'ai bien vu que son idée était de garder le reste, et qu'il ne courrait pas après moi pour me le rendre! Je ne croyais pas que c'était si loin, Paris! J'ai bien fait la route dans les voitures, mais ce matin, en arrivant ici, j'ai vu qu'il ne me restait plus rien, et alors... je n'avais pourtant pas le cœur à la danse, je ne savais pas où te trouver.

FLAMINIO.

Ah! tu es arrivée d'aujourd'hui seulement? Mais pourquoi es-tu venue à Paris?

RITA, à Gérard.

Il le demande! (Passant, Flaminio remonte.) Voyez, monsieur, si vous feriez pareille chose! Il m'a laissé croire qu'il m'épouserait, parce que je l'aimais, moi, il le sait bien, quoiqu'il voulût prendre ça en riant. Et quand il a quitté le pays, à peine remis de son accident, il est venu dire adieu à mon oncle et à moi. Je pleurais, je voulais me jeter dans le lac, j'étais comme folle. Alors il a dit : Bah! tu n'as pas l'âge pour te marier. Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'aimer. Je reviendrai si je ne meurs pas de ma blessure, qui me fait encore bien mal, et si tu m'aimes toujours! Je l'ai laissé partir, mais voilà cinq mois passés et j'ai quinze ans à cette heure (Musique, Gérard remonte.*) Je me suis dit : Il ne revient pas, c'est qu'il est malade, j'irai! et me voilà! Tu vois bien que je sais ce que c'est que d'aimer et qu'à présent tu dois m'aimer aussi.

FLAMINIO.

Ah! vraiment, c'est très-bien, mais en attendant...

GÉRARD, qui a regardé sur le palier, bas à Flaminio. **

Sarah! elle monte!

* Gérard, Rita, Flaminio.

** Gérard, Flaminio, Rita.

FLAMINIO, du même.

Ah! il ne faut pas que cette enfant la voie chez moi! (A Rita.) Écoute... monsieur va te conduire... chez miss Melvil! Dans un instant, j'irai t'y rejoindre et nous causerons.

GÉRARD.

Diable!... au fait, j'ai ma voiture! Venez, mon enfant!

RITA, passant à gauche. *

Sans lui? non! il veut m'abandonner encore.

FLAMINIO.

T'abandonner? non, ma pauvre fille, je te jure que non! mais... Allons, allons!... tiens! je t'accompagnerai... (à Gérard) jusqu'à l'escalier, vite! (Il laisse à dessein la porte du fond ouverte, et sort précipitamment avec elle et Gérard par la porte de droite. Dans sa précipitation, il oublie le tambour de basque, qui reste sur une chaise près de la porte, et renverse la chaise sur laquelle Gérard s'est assis. Sarah paraît au fond, au moment où il ferme en dehors la porte de côté.)

SCÈNE IV

SARAH, BARBARA.**

SARAH, qui pousse la porte du fond brusquement et paraît la première.

Quelqu'un vient de sortir par là!... (Elle court à la porte de côté, Barbara entre.)

BARBARA.

Oh! vous courir... Il n'est personne ici.

SARAH, frappant.

Mais là! (Elle essaye d'ouvrir.) Fermée? c'est singulier! (Elle écoute.) Je n'entends rien! Il vient de sortir, j'en suis sûre.

BARBARA.

Vous injuste, Sarah!

* Rita, Flaminio, Gérard.

** Barbara, Sarah.

SARAH.

Vous croyez? (*Apercevant le tambour de basque.*) Qu'est-ce que c'est donc que ça?

BARBARA.

Il est une petite tamborin.

SARAH.

Qu'est-ce qu'il fait de ça? Pourquoi est-ce là? (*Elle le ramasse.*) Et cette chaise renversée, comme si on avait pris la fuite. (*Elle la relève.*)

BARBARA.

Oh! Sarah! encore, quand vous venez pour consoler lui!

SARAH.

Mais enfin, c'est très-singulier!

SCÈNE V

SARAH, BARBARA, FLAMINIO.*

FLAMINIO *s'arrête, étonné, devant la porte de droite, regardant l'attitude de Sarah, qui lui tourne le dos, et tâchant de comprendre les signes que lui fait Barbara. A part.*

Eh bien! qu'y a-t-il donc? (*Sarah se retourne, il voit ce qu'elle tient.*) Ah! maladroit que je suis!

SARAH, *le regardant à peine.*

C'est très-joli, très-curieux, ce que vous avez là.

FLAMINIO, *d'un ton de reproche.*

Sarah!

SARAH.

Vous êtes essoufflé! Vous venez de reconduire quelqu'un!

FLAMINIO.

Sarah!

* Barbara, Sarah, Flaminio.

SARAH, qui a retourné l'instrument dans tous les sens.

Ah! il y a un nom! Margarita! C'est un souvenir?

FLAMINIO.

Oh! celui-là... c'est un souvenir honorable! On eût pu le décerner à Scipion de vertueuse mémoire.

SARAH.

Ah! c'est la petite fille des montagnes? Vous y tenez beaucoup à son souvenir? Si je le jetais par la fenêtre?

BARBARA.

Oh no! il serait cause d'une rassemblement.

SARAH, avec une gaieté fébrile.

Et ils sont défendus! (Elle essaye de briser l'instrument.)

FLAMINIO.

Vos petites mains n'ont pas la force. Donnez-moi donc ça. (Il le prend, le brise et le jette dans un coin.)

SARAH.

Vous n'y avez pas regret?

FLAMINIO.

Je me briserais de même s'il ne fallait que cela pour retrouver votre vrai sourire.

SARAH, lui tendant les mains.

Pardonnez-moi, je suis folle!

FLAMINIO, lui baisant les mains.

Enfin!

SARAH.

Mais où étiez-vous donc?

FLAMINIO.

Avec Gérard qui vous dira pourquoi nous...

SARAH, s'asseyant sur le canapé.

Oh! que Gérard ne sache rien de ma jalousie! j'en suis honteuse, allez! Je sens bien que je vous irrite.

FLAMINIO.

M'irriter ! Vous vous êtes quelquefois aperçue de mon dépit ?

SARAH.

Non ! vous êtes la patience même ! mais je vous afflige. Oh oui ! je vous fais bien du mal !

FLAMINIO.

Ah ! Sarah ! ne ferais-je pas mieux...

SARAH, avec énergie.

Tais-toi, je sais ce que tu vas dire, tais-toi ! Ah ! ne le dis pas ! si tu m'aimes, ne le dis jamais.

FLAMINIO s'assied à droite du canapé.

Eh bien, non ! jamais ! torturez-moi, tuez-moi, vous savez bien que je resterai.

SARAH, à Barbara.

Oh ! il vaut mille fois mieux que moi ! après mes injures ! mes duretés !... (A Flaminio.) Tiens, vois-tu, personne, personne au monde n'a ta bonté, ta douceur généreuse, ton égalité d'âme. Et veux-tu que je te dise pourquoi tu as ce caractère-là ? C'est parce que tu aimes comme aucun homme ne sait aimer. Oui, nous nous le disons souvent, ma sœur et moi, tu aimes à toute heure, sans défaillance de cœur, sans lassitude de dévouement, sans préoccupation d'aucune de ces choses vaines et froides qui remplissent la vie prétendue sérieuse et utile des autres hommes. Tu renonces à tout pour moi, sans combat, sans regret, on dirait même avec joie ! tu acceptes l'idée de vivre obscur et pauvre, parce que tu sais que mon orgueil et mon bonheur sont là. Eh bien, oui, mon rêve, le rêve de toute ma vie, c'est d'être aimée ainsi, sans éclat, sans partage, sans distraction, puisque je ne peux pas aimer autrement, moi !

FLAMINIO.

Oh ! j'ai pu la faire souffrir, et c'est ainsi qu'elle m'en punit !

Chère miss Melvil, remerciez-la donc pour moi, car le bonheur m'étouffe.

BARBARA, qui a mis ses lunettes et qui s'est assise à gauche de la table avec un livre.

Oh! parlez à elle, je lisé *divus Plato!* je attendé la conclusion de Sarah, et je donner mon vôte.

SARAH.

Eh bien, donnez-le, car j'ai résolu, en venant ici, de n'en sortir qu'avec sa parole.

FLAMINIO.

Ma parole, Sarah!... quelle parole?

SARAH.

Oh! ne recommençons pas. Toutes nos querelles, toutes nos douleurs viennent de l'effroi que te cause cette idée. C'est cela qui me rend inquiète et jalouse. Ce n'est pas le présent! je sais bien que tu n'aimes que moi! mais l'avenir; tu n'oses pas m'engager l'avenir!

FLAMINIO.

Moi? c'est pour moi?... Oh! injuste! injuste et cruelle!

SARAH.

Vas-tu me parler des jugements du monde? Est-ce que tu le connais, le monde? Moi, il ne me connaît pas! Est-ce que je ne l'ai pas toujours évité, ou traversé sous un voile impénétrable? Est-ce que j'ai besoin de lui, moi, craintive, qui ne respire que dans l'intimité? Est-ce qu'il a besoin de moi, qui n'ai aucun de ses goûts? Est-ce donc pour lui plaire que j'ai toujours été avare et comme jalouse de moi-même? Ce ne serait pas le moyen. Il aime les femmes brillantes et ne remarque pas l'absence de celles qui se font une existence à part. Je ne suis pourtant pas romanesque, ne le crois pas! Je suis positive, au contraire, positive par le cœur... comme une Anglaise! Je prends l'amour au sérieux; je ne peux donc pas le chercher en dehors de la foi conjugale et de la tendresse

exclusive. Flaminio, je te demande une félicité sainte... Tu ne voudrais pas m'offrir, à la place, la honte d'un entraînement passager ou le désespoir de te perdre! Non, n'est-ce pas? Oh! te perdre! Comment peux-tu quelquefois me menacer de cela! (D'une voix entrecoupée.) Il ne faut que cette pensée-là pour remplir ma poitrine de sanglots... Oui, j'ai le froid de la mort quand j'y songe!

FLAMINIO, tombant à ses pieds.

Oh! milady!... Sarah! mon bien, mon âme! tu ne m'avais jamais parlé ainsi! Oui, oui, tu es dans le vrai; l'amour est tout; lui seul est la vérité, tout le reste est erreur ou mensonge! Aimons-nous comme tu le veux, je t'appartiens jusqu'à mon dernier souffle!

BARBARA, qui s'est levée.

Bien! Je approuvé, je aimé vous! (On entend frapper avec violence vers la gauche. Flaminio tressaille et se lève instinctivement.)

SARAH.

Laisse frapper! Mais non! Tiens, va ouvrir. Je suis ta femme, peu importe qu'on me voie ici, à présent.

FLAMINIO.

Non! je ne veux pas, moi! Dans ce moment d'ivresse et de bonheur, je ne veux voir personne.

SARAH.

Mais, écoute donc, comme on secoue la porte de l'autre chambre! Il semble qu'on veuille la briser!

FLAMINIO.

En effet, c'est étrange!

BARBARA.

Oh! il est peut-être une personne qui demander au secours... allez!... (Flaminio passe dans sa chambre.)

SARAH.

Oui! c'est étrange! qui donc prend ces airs d'autorité chez

lui ? C'est une voix de femme ! (Barbara la retient.) Ah ! oui, certes, il y a une femme !

SCÈNE VI

SARAH, BARBARA, RITA, FLAMINIO.*

RITA, s'élançant, à Flaminio qui la suit.

Oh ! tu ne me retiendras pas, quand tu devrais me tuer ! Je veux voir pourquoi tu me chassais si vite !... Ah ! madame !

SARAH.

Elle ! j'en étais sûre !

RITA.

Et moi aussi, j'en étais sûre qu'il me trompait pour vous.

FLAMINIO.

Te tromper, toi ? Ah ! par exemple... (Il remonte.)

RITA.

Ne mens pas ! tu as dit là-bas : Reste, je reviendrai ; tu as dit ici : Va ! je cours te rejoindre. Et tu es là, avec elle ! Bien, bien, madame ! oh ! vous avez beau vous cacher la figure, je vous reconnais bien ! (Ramassant son tambour de basque.) Et ça ! que vous avez cassé par colère ! je comprends, allez ! Voilà une grande dame ! qui vient dans mon chalet manger mon miel et m'enlever mon bonheur ! Elle n'est pas contente de me garder mon fiancé, elle trouve honnête de m'insulter comme ça ! (Elle regarde son tambourin avec consternation. **)

FLAMINIO.

Elle est folle ! écoutez...

SARAH, qui a jeté sa bourse avec mépris aux pieds de Rita.

Non ! rien ! jamais ! j'ai été insultée chez vous... cela de-

* Barbara, Sarah, Flaminio, Rita.

** Barbara, Flaminio, Sarah, Rita.

vait être ! vous vous prétendiez libre, vous ne l'étiez pas... Et moi !... moi, j'avais oublié... j'étais folle ! voilà votre fiancée !

FLAMINIO.

Elle ? ma fiancée !...

SARAH.

Oh ! celle-là, ou une autre... qui, tout à l'heure, viendra peut-être aussi vous réclamer à son tour. Une si agréable existence dans le passé devait créer de pareils embarras dans le présent. Oh ! ciel ! que serait l'avenir !... Mais cela vous regarde, et j'espère que vous ne comptez pas me voir descendre dans l'arène avec...

FLAMINIO.

C'est trop, milady, c'est trop ! Songez...

SARAH.

Songez vous-même à réparer vos torts envers cette jeune fille ! C'est le seul parti qui vous reste à prendre... Ne me suivez pas, je vous le défends ! (Elle sort.)

BARBARA.

Il est mâl, bien mâl de vous ! (Elle sort.)

SCÈNE VII

FLAMINIO, RITA.

FLAMINIO, immobile, près de la porte du fond.

Elle aussi ! Ah ! c'est trop se laisser humilier ! Faut-il implorer ma grâce quand c'est moi qu'on outrage !... Elle va revenir... Elle n'est pas partie... (On entend rouler une voiture.) Ah ! Eh bien, partez donc, savourez ma douleur et la vôtre. Mon devoir serait de fuir... (En marchant avec agitation, il se trouve auprès de

Rita, qui pleure la figure dans ses mains*.) Ah! tu es là, toi? Qu'est-ce que tu fais là?

RITA tressaille, le regarde et tombe à genoux, effrayée.

Oh! comme tu parais en colère! Flaminio, ne me tue pas!

FLAMINIO, haussant les épaules.

Que je ne la tue pas! Allons, relève-toi, et reste ici. Je sors pour une heure tout au plus, et c'est pour m'occuper de toi. Je t'avertis que je vais t'enfermer.

RITA.

M'enfermer? Non! tu me fais peur! Je veux m'en aller, moi, tout de suite. Je veux retourner dans mon pays.

FLAMINIO.

Oh! tu y retourneras, je t'en réponds! Dans une heure, tu partiras, sans châtiment ni reproche, mais tu ne reviendras jamais, ou je jure...

RITA.

Quoi donc? de quoi me menaces-tu?

FLAMINIO.

Je jure que... tu verras! (A part.) Je ne sais de quoi la menacer! Je ne sais pas gronder les enfants, moi! (Il prend son chapeau.)

RITA, inquiète.

Où vas-tu?

FLAMINIO.

Chercher de l'argent pour ton voyage.

RITA.

Oh! ne me renvoie pas comme ça, on dirait que tu me détestes!

FLAMINIO.

Au contraire! je t'aime énormément! dans ce moment-ci, surtout! Mais qu'est-ce que tu as donc aux mains? Tu es blessée?

* Flaminio, Rita.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GÉRARD, par la porte du fond qui est restée ouverte.

FLAMINIO.

Ah! grand merci, Gérard, vous avez bien gardé ce démon de petite fille, et vous m'avez joué un joli tour!

GÉRARD.

Elle est ici? je m'en doutais!

RITA.

Oui, oui! vous m'aviez mise dans une belle voiture, et vous avez dit au cocher, marche!

GÉRARD, à Flaminio.

Mon propre cocher. Je ne me souciais pas de traverser tout Paris avec cette curiosité alpestre! Je prends une voiture de place pour la rejoindre, afin de prévenir moi-même les gens de miss Melvil; j'arrive : mon cocher déclare que la jeune fille a disparu en route; comment diable a-t-elle fait?

RITA.

Grand'chose! j'ai ouvert, j'ai sauté, je suis tombée, je me suis relevée.

FLAMINIO.

C'est pour ça qu'elle a les mains en sang. (Il lui donne un mouchoir.)

GÉRARD, à Flaminio; ils descendent.*

Voyons, que s'est-il passé entre vous et...

FLAMINIO.

Une scène affreuse, mon cher!... (A Rita.) Ah çà, toi, fais-moi le plaisir de t'asseoir là, et de n'en pas bouger. (A Gérard

* Gérard, Flaminio, Rita.

après avoir fait asseoir Rita à l'autre bout de la chambre.) Elle est partie offensée, désespérée, sans me donner le temps...

GÉRARD.

Croyez-vous qu'elle en reviendra?

FLAMINIO.

Sans doute! elle a l'âme trop juste...

GÉRARD.

Juste... juste! Elle est comme vous, elle a l'âme grande et le caractère faible. Ne voyez-vous combien pas elle est portée au doute? Et n'avez-vous pas déjà senti que du doute à l'outrage il n'y a qu'un pas, comme il n'y en a qu'un ensuite de l'outrage au mépris?

FLAMINIO, après un moment de silence.

Que faire? si je me brûlais la cervelle?

GÉRARD.

Parlez-vous sérieusement?

FLAMINIO.

Très-sérieusement. Vous voyez, je ne suis pas gai du tout.

GÉRARD.

Le suicide? Dans cette phase de sa passion elle pourrait bien suivre votre exemple. Appelez-vous cela une solution?

FLAMINIO, passant de l'abattement à l'agitation.

Que faire? dites donc! que faire?

GÉRARD, lui montrant Rita.

Il me semble que le moyen est tout trouvé. Si vous voulez que le dépit sèche les larmes, partez avec...

FLAMINIO.

Ce moyen-là est mauvais, c'est un mensonge.

GÉRARD.

Quand il n'y a qu'un seul moyen, il est toujours bon.

FLAMINIO.

C'est donc le seul ?

GÉRARD.

Cherchez-en un autre qui ne laisse pas la porte ouverte au retour, et qui, par conséquent, ne soit pas une lâcheté.

FLAMINIO.

Une lâcheté!... qu'elle me reprocherait un jour! Allons! mieux vaut passer pour un libertin stupide que pour un vil intrigant! (A Rita.) Viens, partons! Je ne veux pas rentrer ici! je sens qne j'y laisserais mon honneur ou ma vie!

RITA, à Flaminio.

Où allons-nous?

FLAMINIO.

Dans ton pays, d'abord.

RITA.

Pour nous marier?

FLAMINIO.

Non, Rita! je suis marié, moi.

RITA.

Toi? tu te moques! avec qui donc?

FLAMINIO.

Avec dame Philosophie : une très-grande dame que tu ne connais pas. Adieu, Gérard, merci! (A Rita.) Qu'est-ce que tu cherches? Ah! ton instrument de bal? (Il le prend.) Il est comme moi, va, aplati, brisé! (Il le secoue.) Mais il pourra résonner encore, avec un peu de courage et de bonne volonté! (Imitant Sarah d'une manière fébrile.) C'est joli, cela! c'est un souvenir!... Oui, milady : je veux le garder... puisqu'il faut que je vende celui-ci (il montre la figurine), qui me rappellerait une brillante journée de mon existence! (Prenant la figurine qu'il pose sur la table, et devant laquelle il s'agenouille sans savoir ce qu'il fait.) Pauvre petit danseur de tarentelle! pauvre jouet d'enfant! j'étais encore heureux,

j'espérais encore, j'étais enfant moi-même ce matin, en t'achevant! je chantais... (Il chante.) *Sans nul souci...* (Parlant dans une sorte de délire et se relevant avec brusquerie.) Eh bien! je la danserai un de ces jours au pied du Vésuve, la tarentelle! Une belle danse, messieurs! bien philosophique! (Il chante en secouant le tambour de basque.)

Dansez, pêcheur napolitain,
Sans nul souci du lendemain.
Dansez, pêcheur napolitain,
Volcans et mers grondent en vain...

RITA.

Ah! il chante! il est content de partir!

FLAMINIO, avec une exaspératoin croissante.

Comment donc! qui en doute? (Il chante.)

Quand le rivage tremblera,
Adieu la ritournelle,
Le grand fanal
Éclairera
Un autre bal
Final!

GÉRARD.*

Flaminio, voyons, vous souffrez trop; ne partez pas ainsi.

FLAMINIO.

Moi? allons donc! j'ai le caractère faible, c'est vrai, mais j'ai pour moi le raisonnement! ça console de tout, voyez plutôt. (Chantant et entraînant Rita.)

Dansez, dansez la tarentelle,
Dansez-la, dansez, dansez-la.

(Sa voix éclate en sanglots, il tombe évanoui sur le canapé.)

* Rita, Flaminio, Gérard.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le décor du premier acte. Le chalet existe toujours, mais il est relié par une petite palissade rustique à une autre construction plus importante également en bois, qui occupe la coulisse de droite. Il y a sur la gauche l'écriteau d'un tir à l'arbalète qui marque l'entrée du couloir de tir, censé établi dans la coulisse de gauche. Sur le théâtre, chaises et tables rustiques; à la porte principale une branche de pin ou de houx. Quelque buisson nouveau ou fleurs cultivées donnent un aspect plus civilisé et moins agreste aux premiers plans.
Le même fond et les mêmes masses principales qu'au premier acte.

SCÈNE I

FLAMINIO, arrivant au fond par la droite, et parlant à son groom.*

LE GROOM.

C'est qu'il dit que les chevaux de poste sont très-employés dans ce moment-ci, et qu'il sera mis à pied s'il est en retard de plus d'un quart d'heure.

FLAMINIO. Il est décoré de plusieurs ordres par un simple ruban, sans affectation.

Je vois ce que c'est, il veut... Dis-lui que si je reste plus d'un quart d'heure, je paye les heures doubles, va! (Le groom s'en va.) Ah! tout est changé ici! tant mieux, ça ne me rappelle plus autant... Mais pourvu qu'elle y soit, ma protégée! Rita! Rita!...

SCÈNE II

RITA, FLAMINIO, puis JOSEPH, puis LE DUC.

RITA, sortant du grand chalet.

Ah! mon Dieu! c'est sa voix! c'est lui! Viens, viens, Joseph! c'est lui! (Elle embrasse Flaminio.)

* Flaminio, le groom.

FLAMINIO, serrant la main de Joseph.*

Ah! ton mari, sans doute?

JOSEPH.

Oui!

FLAMINIO.

Joseph... Fortiat? un brave compagnon?

RITA.

Oui!

FLAMINIO.

Et un fidèle ami?

JOSEPH, franchement.

Oui!

FLAMINIO, regardant les deux chalets.

Et tout cela est à vous, mes enfants?

RITA.

Grâce à toi! Dis-nous donc comment tu as fait pour m'envoyer cette belle dot?

FLAMINIO.

Eh bien, mais... j'ai pensé à toi... ça t'étonne?

RITA.

Non! tu es comme ça, toi! tu as voulu me remplacer ce que mon oncle m'avait emporté en se sauvant pendant que j'étais à Paris!

FLAMINIO.

Ne parlons pas de ce temps-là!

RITA, montrant son mari.

Pourquoi donc? Il sait tout, lui! il sait que j'étais folle et que je ne le suis plus, grâce à ta douceur et à ta bonté; je t'ai causé du chagrin et tu m'as rendu le bien pour le mal!

* Flaminio, Rita, Joseph.

FLAMINIO, détournant la conversation.

Et... vous avez donc ouvert ici... un refuge? une auberge? (Un personnage assez râpé parait au fond, Joseph va lui parler.)

RITA.

Oh! mieux que ça! ça s'appelle tout bonnement le chalet, mais c'est le rendez-vous de tout le plus beau monde des eaux, c'est devenu la mode de faire ici des parties de campagne, et cette mode-là nous rapporte gros dans la saison des bains. Ah çà, j'espère que tu vas déjeuner chez nous?

FLAMINIO.

Mais pourquoi pas?

RITA.

Oh! tant mieux! nous allons te servir. (A Joseph qui revient.) Qu'est-ce que c'est? Une pratique?

JOSEPH.

Non, c'est un monsieur qui n'est pas cousu d'or, car il marchande d'avance son déjeuner. (Rita regarde le personnage, auquel Flaminio ne donne pas d'attention.) *

RITA.

C'est peut-être bien un avare, il en a la tournure!

FLAMINIO.

Eh bien, donnons-lui une leçon ou un secours. Servez-nous bien. Je vas m'amuser à l'inviter. (Il va au personnage, qui s'est assis devant une table, la tête dans ses mains, d'un air accablé. Rita et Joseph sont rentrés dans le chalet. A part.) Non! c'est l'extérieur et l'attitude d'un homme sans ressources. Je m'y connais, moi! Eh mais... voyons donc. (Il va à lui et lui parle sans que l'autre paraisse l'entendre.) Monsieur... je vous demande pardon si je me permets de vous adresser la parole sans vous connaître... mais je suis en voyage, comme vous; j'attends un assez bon déjeuner, et comme je n'aime pas à manger seul, s'il vous plaisait d'accepter... (Reconnaissant le duc qui relève la tête.) Ah!...

* Le duc, Flaminio, Joseph, Rita.

LE DUC, sortant de sa rêverie.*

Un bon déjeuner? Hein!... Ah! mon Dieu!... c'est toi, mon pauvre enfant? (Il se lève.) Mais quand je dis pauvre... Non! tu parais...

FLAMINIO.

Et vous, vous paraissez triste! Est-ce que...

LE DUC.

Non! toi d'abord! D'où diable sors-tu? Qu'es-tu devenu depuis...

FLAMINIO.

Je suis devenu actif et... productif, depuis une certaine leçon de la destinée... qui a brisé... et peut-être desséché mon cœur au profit de ma tête. Je suis très-sensé, à présent, et vous n'aurez plus de sermons à me faire.

LE DUC.

Ah! tant pis! tu ne seras plus confiant et dévoué!

FLAMINIO.

En amour, non! En amitié, toujours! Voyons! vous avez sans doute perdu ce fameux procès...

LE DUC.

Au contraire, je l'ai gagné! mes droits à la succession des Treuttenfeld sont reconnus hautement, mais...

FLAMINIO.

Mais je comprends! vous héritez du droit de payer leurs dettes!

LE DUC.

Voilà! il m'a fallu vendre mes États en Allemagne, et, faute d'acquéreurs, les voir tomber à vil prix aux mains de l'infâme Kologrigo.

FLAMINIO.

Infâme? pourquoi ça?

* Le duc, Flaminio.

LE DUC.

J'appelle infâme un homme à qui tout réussit contre moi, un homme qui s'est vendu au diable pour me gagner jusqu'à mon dernier sou ! Croirais-tu que j'ai parié contre lui, hier soir, à la réunion, et que j'ai perdu mes dix derniers louis? Aussi j'étais venu ici ce matin, partagé entre deux idées, celle d'employer les vingt sous qui me restent à manger des œufs frais, et celle de piquer une tête dans le lac pour me débarrasser à tout jamais des tiraillements d'estomac et de la colère rentrée !

FLAMINIO.

Allons, allons! me voilà, moi, pour vous tirer de l'eau! Des idées de suicide? à votre âge? fi !

LE DUC.

Ah ! c'est à mon âge qu'elle sont sérieuses! au tien, on se console de tout!

FLAMINIO, rêveur.

Oui, oui ! on se console!...

LE DUC.

Est-ce que tu penses encore...

FLAMINIO.

Moi! je pense que je suis devenu très-riche, que je peux être très-fier... et un peu prodigue, c'est mon goût!

LE DUC.

A la bonne heure! toutes les grandes passions finissent toujours comme ça... et quant à *elle*... c'était, en somme, une femme comme les autres!

RITA, sur le perron du chalet de droite, et qui les écoute sans affectation, à Flaminio.*

Oh! mon Dieu, oui, va!

FLAMINIO, railleur.

Ah ! c'est l'opinion de madame ?

* Le duc, Flaminio, Rita.

RITA.

J'ai peut-être tort... je venais vous dire que vous êtes servis... dans la maison... parce que...

FLAMINIO.

Pourquoi pas dehors, au grand air? c'est si bon!

RITA.

C'est que... comme elle va venir...

FLAMINIO, vivement.

Elle?

RITA

Oui, elle a commandé aussi un déjeuner, et j'ai pensé que tu ne serais peut-être pas bien aise de la voir.

FLAMINIO, troublé.

Ah! ici?

RITA.

Oui, elle y est venue le lendemain de son arrivée au pays; il y a huit jours. Elle était avec d'autres belles dames et tous leurs galants. Oh! elle a fait celle qui ne se souvient de rien, et sa belle-sœur celle qui est fâchée. Je les reconnaissais bien, moi... malgré qu'elles aient passé trois ans sans revenir dans leur château; mais je n'ai pas osé leur parler de toi. Mademoiselle Melvil ne me regardait seulement pas, et madame avait l'air de se moquer en me regardant.

FLAMINIO.

De se moquer? C'est bon, merci, nous te suivons. (Rita rentre dans le grand chalet. Au duc.) Sarah n'est-elle pas remariée? J'aurais cru...

LE DUC.

Sarah, Sarah! est une personne incompréhensible! comme votre histoire, au reste, dont je n'ai pas compris le dénoûment. Ça m'a paru fantastique! Je vous voyais fort épris tous deux, et voilà qu'un beau matin je ne trouve plus personne;

Sarah est partie pour l'Angleterre, Gérard pour l'Espagne, et toi... pour la lune!

FLAMINIO.

Ah! Gérard... ne l'as pas épousée?

LE DUC.

Gérard? Il n'y a pas plus de trois ou quatre jours qu'ils se sont revus, et je crois qu'il n'aurait garde de songer à elle! Elle est devenue si élégante... si coquette... si légère!

FLAMINIO.

Légère?... lady Melvil?

LE DUC.

Une femme qui se laisse courtiser par un...

FLAMINIO, vivement.

Par qui? dites?

LE DUC.

Par un pirate, un uscoque! par mon ennemi personnel, par un Kologrigo! Oui, oui, il est de son cortége depuis huit jours, depuis qu'elle s'est réconciliée avec la Palmerani, qui fait semblant de la chérir pour qu'elle ne lui enlève pas le seul homme assez ostrogoth vour vouloir l'épouser!... Tiens! je crois que voilà cette joyeuse société! Allons nous mettre à table. J'ai grand'faim!

FLAMINIO, le suivant et retardant pour voir entrer Sarah.

Oui... et moi aussi... (A part.) Ah! je ne la reconnais plus sous cette parure... Et ce rire n'est pas le sien!... Allons, tout est bien fini. (Il entre dans le chalet où le duc est déjà entré.)

SCÈNE III

SARAH, BARBARA, GÉRARD.*

SARAH, très-élégante et d'un enjouement fébrile.

Moi, je le trouve stupide, votre chalet. Il n'a plus ni poésie, ni mystère; ce n'est plus qu'une guinguette; par conséquent...

GÉRARD.

Par conséquent, vous bravez sans effort des souvenirs... redoutables!

SARAH, à Barbara.

Qu'est-ce qui lui prend, depuis un quart d'heure, de faire des allusions au passé? lui qui, dans le passé, combattait si bien...

GÉRARD.

Ah! j'ai combattu vos sentiments! je les ai même froissés... J'ai cru bien faire! Ce qui me rendait féroce, c'est que ma conscience était à l'abri de toute convoitise personnelle. Je l'ai prouvé en fuyant...

SARAH.

Le danger de m'aimer? quel roman vous faites!

GÉRARD.

Non! je ne m'en fais pas accroire. Je n'aurais pas voulu être un pis aller. En vous retrouvant ici brillante et victorieuse, je me suis dit que tout était pour le mieux, et dès lors je sens que j'ai encore un devoir à remplir.

SARAH.

Ah!

GÉRARD.

Oui, j'ai à m'expliquer sur Flami...

* Barbara, Gérard, Sarah.

SARAH, l'interrompant.

Jamais! je vous le défends.

GÉRARD.

Vraiment?... Alors... (Sarah, troublée, éclate d'un rire forcé.) Savez-vous que depuis trois jours que je vous contemple avec admiration... avec stupeur, je me demande si vous n'êtes pas en train de trop bien guérir, et si je ne dois pas me repentir...

SARAH.

De quoi? de m'avoir bien conseillée? Moi, je vous en remercie, et je vous dispense de nouveaux sermons. Ceux d'autrefois m'ennuyaient, mais ils étaient bons; ceux d'aujourd'hui le seraient moins, et ils m'ennuieraient davantage.

GÉRARD.

Si vous le prenez sur ce ton-là... à la bonne heure! Je vous connaissais si sérieuse que j'ai de la peine à vous croire gaie... mais si vous l'êtes réellement, j'avoue que ça me charme, et que je vous aime beaucoup mieux ainsi.

SARAH.

Vous voyez donc bien? Quand vous m'appeliez un ange, vous ne pouviez pas me souffrir. On n'aime pas les anges, on n'y croit plus... on s'en moque... on les trompe!...

BARBARA.

Oh! Sarah!

SARAH.

Eh! mon Dieu, ma sœur, ne pleurez pas ma divinité; vous-même, vous me chérissez peut-être plus qu'autrefois. Est-ce que toutes les gâteries des cœurs maternels ne sont pas pour les enfants détestables?

BARBARA.

Parce que le... détestatibilité, il est le maladie de nerfs... ou de cœur!

GÉRARD, à Barbara, regardant Sarah.*

Pourtant... je ne l'ai jamais vue si fraîche et si belle!

SARAH, à Barbara, bas.

Il ne voit pas que j'ai du rouge! (Haut.) Il vieillit! sa vue baisse!

GÉRARD.

Je ne crois pas! mais vous voulez des compliments?

SARAH, passant à droite.**

Des compliments? non, j'aimerais mieux des injures, c'est plus franc... et moins froid.

GÉRARD.

Ah! vous en voulez? je commence : monsieur le comte Démétrius de Kologrigo est un sot.

SARAH.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

GÉRARD.

Je continue : et il est encore aujourd'hui de notre partie.

SARAH.

Qu'est-ce qui l'a invité?

GÉRARD.

Qu'est-ce qui n'a pas dit non?

SARAH.

Vous voulez que je sépare la princesse de son idole?

GÉRARD.

C'est vous qui voulez rendre son idole idolâtre.

SARAH.

De moi? quelle idée! Eh bien! oui, au fait! ça m'amusera d'entendre la déclaration d'un homme si convaincu de son mérite.

* Barbara, Sarah, Gérard.

** Barbara, Gérard, Sarah.

GÉRARD.

Prenez garde, elle sera peut-être fort inconvenante.

SARAH.

Oh! que non! Je vous réponds bien qu'elle ne sera que bête.

GÉRARD.

Eh!... pas si bête! Ce monsieur est à moitié musulman, et comme il est fort riche, il croit avoir droit à tous les succès.

SARAH, regardant.

Est-ce qu'il n'arrive pas bientôt?

GÉRARD.

Ah! il vous tarde...

SARAH.

Allez donc voir!

GÉRARD.

C'est-à-dire que vous avez assez de moi pour le moment? (Il s'éloigne par le fond.)

BARBARA.

Oh! je comprends, vous avez bien assez de ce conversation... *shocking!*

SARAH.

Non, j'ai trop de moi-même, voilà tout.

BARBARA.

Je souffré bien de voir vous souffrir.

SARAH.

Non, ma chère! voilà ce qu'il ne faut jamais me dire : c'est cruel de votre part! Je ne souffre pas! Je ne suis pas de ces âmes lâches qui pleurent éternellement une illusion perdue et qui tombent brisées sous un indigne affront! Je hais la plainte, et en me plaignant on m'irrite, on m'offense.

BARBARA.

Oh! *dear!* je offenser vous?

SARAH.

Vous?... (Elle va pour se jeter dans ses bras et s'arrête.) Non! il ne faut plus s'attendrir. (Elle lui baise la main.) Vous êtes forte, vous êtes fière, ma sœur! Soyez pour moi ce que vous seriez pour vous-même... Vous n'auriez pas pardonné...

BARBARA.

Pardonner le fuite avec le jeune fille... Nô! jamais! mais je aurais oublié.

SARAH.

Eh bien, j'oublierai!

SCÈNE IV

SARAH, BARBARA, GÉRARD, LA PRINCESSE, M. DE KOLOGRIGO, personnage trop bien mis, puis JOSEPH.*

SARAH.

Arrivez donc, Émilia! Gérard s'ennuyait affreusement avec moi.

LA PRINCESSE, à Sarah.

C'est pour que je vous dise que monsieur de Kologrigo s'ennuyait encore plus sans vous!

KOLOGRIGO, à la princesse, bas, nonchalamment.

Vous avez tort! (A Sarah de même.) Elle a raison!

GÉRARD, qui l'observe (ironiquement) à Sarah.

Comme il joue bien la scène de don Juan!

KOLOGRIGO.

Ah! il y a quelque chose de nouveau ici!

LA PRINCESSE.

Quoi donc?

* Barbara, Gérard, Sarah, Kologrigo, la princesse.

KOLOGRIGO, montrant l'écriteau.

Ça!

GÉRARD.

C'est très-intéressant... pour ces dames!

KOLOGRIGO, à Joseph.

C'est un tir à l'arbalète, à la mode suisse?

JOSEPH.

Oh! nous avons d'autres armes... (Il montre des boîtes de pistolets.)* Il y a pour tous les goûts.

GÉRARD, regardant.

Et même des pistolets de salon! système Flobert. Ça ne fait pas de bruit! Voulez-vous faire une partie, miss Melvil?

BARBARA.

Oh! nô! je ne aimé plus.

SARAH, à Gérard.

Vous mourez d'envie de montrer votre adresse? Allons, provoquez monsieur de Kologrigo, nous sommes là pour admirer!

GÉRARD, à Kologrigo.

Voulez-vous?

KOLOGRIGO.

Je vous avertis que je suis de première force.

GÉRARD, railleur.

Je n'en doute pas!

KOLOGRIGO.

Oui, à toutes les armes de tir : surtout depuis un événement diabolique.

GÉRARD.**

Vous avez pris votre cheval... ou votre domestique pour un lièvre?

* Barbara, Sarah, Kologrigo, Gérard, la princesse.
** Barbara, Gérard, Sarah, Kologrigo, la princesse.

KOLOGRIGO.

Bah! j'ai le moyen de perdre des domestiques ou des chevaux; c'est pire : vous allez voir! C'était dans l'Inde, aux environs de Delhi... (Flaminio, bientôt suivi du duc, sort du chalet, et, sans être remarqué de personne, écoute le récit de Kologrigo.

SCÈNE V

LES MÊMES, FLAMINIO, sur le perron du chalet de droite, LE DUC ensuite.

KOLOGRIGO, continuant sa narration.

Je voyageais... pour mon agrément, avec une suite nombreuse. Pendant une halte auprès d'une ruine...

FLAMINIO, à part.

Tiens!

KOLOGRIGO.

Je ne sais laquelle... nous fûmes rejoints par l'escorte d'un voyageur... je ne sais de quel pays... qui s'appelait... je ne sais comment.

GÉRARD, à part.

Eh bien! ça promet, son historiette!

KOLOGRIGO.

J'ai oublié! ce n'était pas un nom. Tout ce que j'ai su depuis, c'est que l'homme avait fait du bruit en Égypte... je crois, ou ailleurs! C'est un monsieur qui... ah! oui un artiste, qui s'était fait ingénieur, et qui... par ses découvertes, son savoir-faire... enfin, un monsieur qui a établi des digues, percé des montagnes, retrouvé des antiquités, un tas de choses comme ça. Si bien qu'en peu d'années, il avait fait fortune en Orient, et qu'à l'époque dont je vous parle... il n'y a pas six mois, il revenait d'une mission... importante à ce qu'il paraît! Bref...

GÉRARD.

Ah oui! bref.

KOLOGRIGO.

Mes gens et les siens s'imaginèrent, pendant que les chevaux se reposaient, de s'exercer à tirer à la cible avec une espèce de grand arc persan ou tartare... C'est très-difficile! Ce monsieur s'en mêla, et moi aussi... J'avoue que je ne croyais pas avoir de rival au monde pour ces exercices... eh bien! il me gagna. Je le défiai à la carabine... Il me gagna encore. Je voulus intéresser la partie, je savais que ça donne de l'émotion, et qu'étant le plus riche probablement, je serais le moins ému.

LE DUC, à part, sur le perron, la serviette à la main et la bouche pleine.

Corsaire, va!

LA PRINCESSE.

Alors... il perdit la tête... et la partie?

KOLOGRIGO.

Non! il refusa, disant qu'il ne voulait pas me gagner mon argent. J'étais si furieux, que je fus forcé d'aller me jeter à l'ombre sur une natte pour me reposer. Quand je m'éveillai, il était parti. Depuis ce temps-là j'ai fait bien des réflexions, bien des études! J'ai travaillé quatre heures par jour, j'ai changé absolument ma manière, et, à l'heure qu'il est, je suis certain de ne pas manquer une mouche sur vingt. Aussi, je donnerais bien un million pour prendre ma revanche!

FLAMINIO.

Un million, monsieur? je vous le joue contre le duché de Treuttenfeld, qui, dit-on, ne vous a pas coûté davantage. Voulez-vous?

LE DUC, bondissant.

Ah bah! (Sarah est au moment de s'écrier, elle frissonne, se contient, et se détourne comme avec indifférence. Barbara reste auprès d'elle, affectant le même calme. La Princesse est plus agitée. Gérard se tient dans l'expectative.)

KOLOGRIGO.

Ah! c'est lui! c'est un peu fort, par exemple! J'accepte! tout de suite! (A la princesse.) Vous allez voir ça!

FLAMINIO, qui a descendu le perron.

N'ayez pas d'émotion, ça vous ferait perdre.

LA PRINCESSE, agitée.

Oui, oui, les paris sont ouverts, n'est-ce pas, Sarah?

FLAMINIO, regardant Sarah.

Je n'ai malheureusement pas l'honneur d'être connu de... (Sarah salue Flaminio avec un aplomb dédaigneux. Il la salue ainsi que Barbara, qui ne lui rend pas. *)

BARBARA, à demi-voix à Flaminio.

Moi, je connais bien vous, vous avez trompé nous, je n'aimé plus vous!

FLAMINIO, de même.

Vous n'en avez pas moins mon respect et mon dévouement, miss Melvil.

SARAH, se levant avec résolution.

Je parie pour monsieur de Kologrigo!

LA PRINCESSE, à Flaminio.

Alors, c'est en vous que je place ma confiance. (Bas) Soyez généreux, Flaminio! Je veux épouser cet homme-là... Ne me perdez pas!

FLAMINIO, de même.

Vous êtes franche, madame; vous avez raison, soyez tranquille!

GÉRARD, s'approchant de lui; il tient des pistolets Flobert.

Voilà vos armes, commencez-vous?

FLAMINIO.

Le but?

KOLOGRIGO.

Ah! tenez! si vous voulez... J'ai lu dans monsieur Dumas.

* Barbara, Sarah, Kologrigo, Gérard, Flaminio, la princesse.

(Tirant des cartes de sa poche.) J'ai toujours ça sur moi, à présent, et c'est quelque chose de plus difficile encore : ce n'est pas un trois, c'est un dix de carreau dont il s'agit de percer deux marques, celles du milieu seulement. En voilà plusieurs que j'ai réussies, voyez!...

LE DUC, regardant les cartes.

Diantre!

FLAMINIO, regardant et touchant les cartes.

Ah! vous avez fait des progrès, monsieur! (A Joseph.) Va placer... (Joseph entre dans le tir pour placer le but.)

KOLOGRIGO, à Flaminio.

Et vous... vous vous êtes sans doute exercé...

FLAMINIO.

Nullement, je ne crois qu'à l'inspiration!

LE DUC, inquiet.

Diable! c'est comme sur les planches... il disait ça quand il ne savait pas son rôle!

KOLOGRIGO.

Je commence. (Il se place, prend un pistolet amorcé que lui présente Joseph, et tire d'un ton d'assurance.) Mouche!

FLAMINIO.

Bravo!

LE DUC, à part.

Diable! (Kologrigo reçoit de Joseph un second pistolet, tire et reste stupéfait.)

GÉRARD, riant et regardant.

Bravissimo! vous avez fait un onze de carreau.

KOLOGRIGO, sombre.

Je le vois bien!

LE DUC, se frottant les mains.

Et moi aussi.

KOLOGRIGO, à Flaminio.

C'est à vous.

JOSEPH, remettant un pistolet à Flaminio.

Bonne chance. (Sarah s'avance; Flaminio et elle se regardent avec une certaine angoisse.)

LE DUC, à Flaminio.

Allons, allons, pense à ce que tu fais.

FLAMINIO tire.

Une?

GÉRARD.

Oui!

FLAMINIO tire; à Kologrigo.

Eh bien, monsieur?

KOLOGRIGO.

Je le vois pardieu bien. (A part.) Encore!

LE DUC.

Et moi aussi. (Joseph, triomphant, rapporte la carte à Flaminio.)

GÉRARD, à Flaminio.

Ainsi vous voilà duc de Treuttenfeld?

FLAMINIO, montrant le duc.

Non pas! c'est lui! (Lui donnant la carte percée que lui remet Joseph, après que Kologrigo l'a regardée.) Tenez, mon cher duc, voilà le titre de propriété.

GÉRARD, au duc.

Eh bien, votre procès a duré plus longtemps que ça?

LE DUC, embrassant Flaminio.*

Puisque c'est comme ça... tu me rends une fortune, je veux te donner un nom. Je t'adopte.

FLAMINIO, souriant.

Bon! bon! nous verrons ça!

LA PRINCESSE, à Flaminio.

C'est un fort beau trait, monsieur, et tout à fait digne de vous. Je ne plains pas M. de Kologrigo; un homme de son

* Barbara, Gérard, Sarah, le duc, Flaminio Kologrigo, la princesse.

rang... et de son esprit n'attache pas plus d'importance à la perte de l'argent qu'à la piqûre légère de l'amour-propre.

KOLOGRIGO, qui a écrit sur son carnet, à Flaminio

Monsieur, c'est à vous que j'ai affaire... Mais, tenez, voilà: c'est à vue. (Flaminio remet le papier au duc.)

LA PRINCESSE, bas à Kologrigo.

Allons, cher, montrez-vous grand seigneur!

KOLOGRIGO, de même.

Oui, oui, merci, ma chère belle! (Il va saluer le duc qui lui tourne le dos brusquement, mais Gérard les force à s'aborder vers le fond à droite. *)

LA PRINCESSE, bas à Flaminio.

Parlez à Sarah, triomphez de son dépit!

FLAMINIO, de même.

Je ne vois ici de dépit chez personne!

LA PRINCESSE, bas à Sarah.

Parlez-lui donc! c'est insensé de braver ainsi l'homme qu'on a aimé!

SARAH, de même, railleuse.

Vous trouvez? (S'asseyant. Avec l'aisance de la conversation.**) Vous dites que monsieur a voyagé en Asie? c'est très-beau, l'Asie!

FLAMINIO, affectant la même tranquillité.

Oui, madame, quand on en est revenu

SARAH.

Ah! il en est ainsi de toutes les choses de ce monde.

FLAMINIO.

On ne se plaint pas de celles dont on peut se dégager.

SARAH.

Les gens sensés n'en connaissent pas d'autres.

FLAMINIO.

Les gens sensés sont bien heureux!

* Barbara, Sarah, Flaminio, la princesse, le duc, Gérard, Kologrigo.
** Barbara, Sarah, la princesse, Flaminio, le duc, Gérard, Kologrigo.

GÉRARD.

Moi, je ne trouve pas. Et vous, princesse?

LA PRINCESSE.

Moi? je n'en connais pas. (A Kologrigo.) Et vous, comte?

KOLOGRIGO, étonné.*

Moi!... pardon... je n'y suis pas, je ne comprends pas.

LE DUC, à part.

Ça ne m'étonne pas!

SARAH, à Gérard.

Vous plaignez les gens raisonnables, vous avez donc la prétention de ne pas en être?

GÉRARD.

C'est parce que j'en suis, hélas! la réalité n'est pas toujours gaie!

SARAH.

Elle vous paraît triste? moi, je ne la trouve que plate.

FLAMINIO.

Ah! la platitude est un travers bien répandu; c'est à tel point que les grands esprits s'adonnent parfois de préférence à la méchanceté.

LA PRINCESSE.

La méchanceté? c'est peine perdue! on s'en repent!

SARAH.

Et il vaudrait mieux n'avoir à se repentir de rien.

LA PRINCESSE.

De rien! Je ne crois pas à la perfection. (A Flaminio.) Et vous?

FLAMINIO.

J'y ai cru: mon cœur n'est pas de ceux qui n'ont point eu la confiance de la jeunesse, c'est-à-dire l'amour et la foi!

SARAH.

Vous avez dû être souvent dupe, alors?

* Barbara, Kologrigro, Sarah, Gérard, la princesse, Flaminio, le duc.

FLAMINIO.

De moi-même, peut-être... et je ne m'en repens pas!

SARAH.

C'est trop de grandeur d'âme et de bonté; je ne pourrais pas suivre un si bel exemple! (A Kologrigo, très-tendue et animée.) Et vous, comte, comment prenez-vous la trahison? (Gérard, la princesse et le duc remontent au fond.)

KOLOGRIGO, qui se balance sur une chaise, moitié debout, moitié appuyé sur le dos de la chaise de Sarah.

Je ne sais pas... encore.

SARAH.

Ah! vous n'avez jamais été trahi?

KOLOGRIGO.

On l'est toujours par sa faute.

SARAH.

Vous croyez ça?

KOLOGRIGO, baissant la voix.

Faites-vous aimer de moi, et vous verrez que je peux être fidèle.

SARAH.

Comment? qu'est-ce que vous avez dit?

KOLOGRIGO.

Oh! vous avez bien entendu! Allons, vous le demandez avec de si beaux yeux!... C'est accordé! Je vous aime! (Il se penche pour lui donner à la dérobée un baiser sur l'épaule, elle se recule vivement et se lève tremblante de colère. Gérard n'a pas vu le mouvement de Kologrigo, il parlait avec la princesse. Flaminio d'un côté, Barbara de l'autre, l'ont vu. Flaminio est pâle mais tranquille, Barbara est indignée.)

GÉRARD, revenant à Sarah.*

Eh bien, qu'est-ce que c'est? Il vous a dit une impertinence? Ce sultan vous jette le mouchoir? Dame, je l'avais prédit, vous l'avez voulu!... (Il retourne vers la princesse.)

* Barbara, Kologrigo, Sarah, Gérard, Flaminio.

BARBARA, à Sarah, regardant Kologrigo.*

Oh! cet homme sauvage!... Je voudrais donner une soufflète à lui, si j'étais une homme!

SARAH, de même.

Bah! les hommes ne défendent plus les femmes, vous voyez bien!

BARBARA.

Il était une peu le faute des femmes!

GÉRARD, revenant à elles.

Vous triomphez trop d'Émilia. Elle est furieuse de vous voir accaparer comme ça son Kologrigo. (Kologrigo est resté nonchalamment sur sa chaise, comme attendant que Sarah revienne près de lui.)

SARAH.

Oh ciel! elle croit que je le lui dispute!

GÉRARD.

Dame! ça en a l'air! (Ils vont rejoindre la princesse et le duc au fond du théâtre. Kologrigo se lève pour les suivre.)

FLAMINIO, l'abordant.**

Pardon, monsieur, j'ai encore une revanche à vous proposer.

KOLOGRIGO.

Vrai? quitte ou double? je ne demande pas mieux.

FLAMINIO.

Non, c'est ma vie que je veux jouer contre la vôtre.

KOLOGRIGO.

Ah! ça, c'est différent. Non, merci; dans un autre moment, ça pourrait m'amuser, mais ce matin... je suis amoureux, et ça pourra me durer toute la journée.

FLAMINIO.

Je suis désolé de vous déranger, mais vous ne pouvez pas me refuser.

* Kologrigo, Barbara, Sarah, Flaminio.

** Kologrigo, Flaminio.

KOLOGRIGO.

Je vous jure que si.

FLAMINIO.

Je vous jure que non.

KOLOGRIGO.

Allons donc!... vous m'ennuyez, mon cher!

FLAMINIO, passant à gauche.

Du tout, vous allez voir! c'est un secret.

KOLOGRIGO.

Un secret?

FLAMINIO.

Écoutez.

KOLOGRIGO.

Ça ne sera pas long, au moins?

FLAMINIO.

Oh! certainement non! (A Gérard qui est au second plan avec Barbara, tandis que Sarah, Émilia et le duc causent au fond du théâtre.) Écoutez ici, monsieur de Brumeval, je vous prie. (Voyant Joseph qui range les accessoires du tir.) Et toi aussi, mon camarade. (Ils entrent tous quatre dans le couloir du tir.)

BARBARA les suit des yeux, tressaille tout à coup et dit, en faisant un geste significatif.

Oh! il a donné, lui! (Ils ressortent aussitôt tous les quatre et parlent vivement en se tenant près de la coulisse.)

KOLOGRIGO, pâle, hors de lui.

Tout de suite, monsieur! (A Gérard.) Vous êtes mon témoin?

GÉRARD.

Non!... je suis le sien.

FLAMINIO.

Merci, Gérard, mais ne refusez pas monsieur, je vous supplie, le temps presse...

GÉRARD.

Mais votre témoin... Ah! le duc?

FLAMINIO.

Non!... il parlerait... Je prends... Joseph, si vous le permettez.

GÉRARD, à Joseph regardant des pistolets qu'il tient.

Ceux-là sont des armes ordinaires? Oui; allons!

FLAMINIO.

Nous voilà! (Ils sortent par le fond à droite. Flaminio, au moment de suivre Kologrigo et Joseph, qui ont passé les premiers, se trouve en face de Barbara, restée attentive dans le milieu du théâtre au second plan.

BARBARA, lui tendant la main.

Flaminio! je estimer encore vous! (Flaminio lui baise la main.)

KOLOGRIGO.

Allons donc! s'il vous plaît!

BARBARA, à Gérard.

Vous arranger...

GÉRARD, bas.

Oh! pas possible. Silence, miss Melvil!

SCÈNE VI

SARAH, BARBARA, LA PRINCESSE, LE DUC, puis RITA.

LA PRINCESSE, redescendant le théâtre avec Sarah.*

Eh bien! où vont-ils donc?

BARBARA.

Encore un pari!

LA PRINCESSE.

Voyons, Sarah! Vous pouvez bien parler à cœur ouvert devant le duc, qui sait tous nos secrets.

* Barbara, la princesse, Sarah, le duc.

SARAH.

Émilia, je viens d'être franche avec vous. Je le serai encore. Oui, j'ai été un peu coquette avec lui, pour vous inquiéter... pour m'amuser... mais vous vous rendez, j'y renonce, soyez tranquille. Quant à votre... Flaminio, je ne souffre pas qu'on me parle de lui. Il y a quelqu'un ici... (elle regarde Rita qui est sur la porte du grand chalet) qui pourra vous entendre faire l'éloge de ses vertus...

BARBARA.

Vous devez pardonner!...

SARAH.

Moi? jamais!

RITA, s'approchant.*

Quoi donc pardonner?

SARAH, avec hauteur.

Ah! je ne vous parle pas.

RITA.

Mais moi, je vous parle, madame! Vous avez l'air de me mépriser! Je ne mérite pas ça, moi; j'ai toujours été une honnête fille, comme je suis une honnête femme!

LE DUC.

Eh oui! je sais tout. Il avait bien besoin de séduire un enfant! Un cœur si loyal! Oui, un grand cœur, trop fier, trop délicat! Vous l'avez froissé, vous l'avez méconnu... Il vous a fui. Il vous a oubliée, et il a bien fait! (La princesse remonte et descend à droite.)

RITA, à Sarah.

Oubliée? non! ça n'est pas vrai, ça n'est pas possible! Si vous saviez comme il a souffert... comme il a pleuré!... Oh! il me détestait bien, allez! mais il est si bon! Jamais une plainte, jamais un mot de reproche. C'était comme un père qui gronde tout doucement un enfant. Moi! j'ai compris que

* Barbara, la princesse, Sarah, le duc, Rita.

je lui avais fait bien du mal, et qu'il avait bien raison de ne pas vouloir de moi.

SARAH, *étonnée et attendrie.*

Mon Dieu! que dit-elle donc?

BARBARA.

Elle justifier le fuite.

RITA.

Ah! vous avez donc cru... Mais non, mam'zelle! c'était pour se faire oublier qu'il est parti comme ça... Et puis, c'est par charité qu'il m'a ramenée ici; mais il était comme fou, et il parlait tout seul... il disait : Oui, ils ont bien raison, je lui ferais trop de tort! je suis un homme de rien. Qu'est-ce que ça fait que je meure, si elle est sauvée?... Enfin... dame! je ne peux pas vous dire ça comme lui, mais j'avais bien peur, allez! car il était comme quelqu'un qui veut se tuer! Ah! tenez, madame, vous l'aimez encore, car voilà que vous n'êtes plus en colère et que vous pleurez?

SARAH, *l'embrassant.*

Oh! mon enfant! si vous pouviez... Jure-moi que tu dis la vérité!

BARBARA.

Il est le vérité! et à présent (*bas à Sarah*) il battait loui pour vous!

SARAH.

Il se bat? (*On entend deux coups de pistolet. Elle jette un cri.*)

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce donc?

RITA.

Oh! rien... Joseph est avec eux.

LE DUC, *courant au fond.*

Pourvu qu'il ne joue plus mon duché, grand Dieu!

LA PRINCESSE.

Eh bien! Sarah!

SARAH.

Courez donc... je veux... je... je me meurs, moi! (Elle tombe évanouie.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, GÉRARD, puis FLAMINIO.

GÉRARD, rentrant, au duc qui l'interroge avec anxiété.

Rien! Dieu merci! un soufflet, une rencontre, une moustache endommagée; l'honneur est satisfait!

LA PRINCESSE.

Ah!

FLAMINIO.

Que dites-vous?... il ne s'est rien passé.

SARAH court à lui et se jette dans ses bras.

Ah! pardon... tu peux me pardonner, j'ai tant souffert!... Et toi!...

BARBARA.

Oh! le souffrance de lui a grandi lui.

LE DUC.

Et il portera dignement le beau nom des Treuttenfeld.

FIN DE FLAMINIO.

TABLE

PARIS. — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

b

